

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

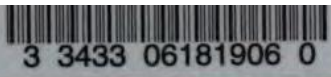
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>



3 3433 06181906 0







BORN N.Y. NOV. 9, 1835

DIED AUG. 18, 1912

PRESENTED TO THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
BY HIS ESTATE

The text on this page is estimated to be only 8.51% accurate

LA MAGIE CHEZ LES GHALDEENS ET LES ORIGINES
AGGADIENNES * ê i ê » t à • • • • é t * • , • • • « » » * ê 0 » t ê » * * ê ê *
» • ê È , • * * * , » * * T0 M KWT

The text on this page is estimated to be only 2.81% accurate

PARIS. — IMPRIMEBIB OAITBIBR-VILLABS» 55, QUAI
DRS GRANDS-AUGU8TINS. — S045-74 ».....
..... * « . . , . . , ,

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

LES SCIENCES OCCULTES EN ASIE LA MAGIE CHEZ LES
CHALDÉENS ET LES ORIGINES ACCADIENNES PAR FRANÇOIS
LENORHANT •••••*••••••••••!.' ... vv ; ...:.. •••••••••• Z * : ••• «r :• I
::: ^::: r. ::: \: MAISONNEUVE ET C«, LIBRAIRES-ÉDITEURS ' 15,
QUAI YOLTİJRB, 15 1874

The text on this page is estimated to be only 9.79% accurate

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY 6598H!. ASTOR,
LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS R 1916 L « t ■ . . «
. . . . * t * i « . . « ' « *

PREFACE L'histoire de certaines superstitions constitue Tun des chapitres les plus étranges, mais non Tun des moins importants de Thistoire de Tesprit humain et de ses développements. Quelque folles qu'aient été les rêveries de la magie et de Tastrologie, quelque loin que nous soyons maintenant, grâce au progrès des sciences, des idées qui les ont inspirées, elles ont exercé sur les hommes, pendant de longs siècles, et jusqu'à une époque encore bien rapprochée de nous, une influence trop profonde et trop décisive pour être négligée de celui qui cherche à scruter les phases des annales intellectuelles de rhumanité. Les siècles les plus éclairés même de ^ Fantiquité ont ajouté foi à ces prestiges ; l'empire \ s

VI PRÉFACE des sciences occultes, héritage de la superstition païenne survivant au triomphe du christianisme, se montre tout -puissant au moyen âge, et ce n'est que la science moderne qui est parvenue à en dissiper les erreurs. Une aberration qui a si longtemps dominé tous les esprits, jusqu'aux plus nobles et aux plus perspicaces, dont la philosophie elle-même ne s'est pas défendue, et à laquelle, à certaines époques, comme chez les Néoplatoniciens de l'école d'Alexandrie, elle a donné une place de premier ordre dans ses spéculations, ne saurait être exclue avec mépris du tableau de la marche générale des idées. Il importe de l'étudier avec attention, d'en pénétrer les causes, d'en suivre les formes successives, et de déterminer à la fois l'influence que les croyances religieuses des différents peuples et des différents âges ont eue sur elle, et l'influence qu'à son tour elle a exercée sur ces mêmes croyances. D'autres chercheront à établir — et c'est, sans contredit, une des faces les plus curieuses de l'histoire des sciences occultes — la part de faits réels mal expliqués et de connaissances physiques maintenues à Tétai d'arcanes qu'elles ont pu embrasser. Pour nous, notre ambition est seulement de scruter les origines de la magie dans un de ses plus antiques

PRÉFACE

Tix foyers, et de tracer le tableau de ce qu'elle était en Ghaldée. Le témoignage unanime de l'antiquité grecque et latine aussi bien que la tradition juive et arabe désignent TEgypte et la Ghaldée comme les deux berceaux de la magie et de l'astrologie constituées à l'état de sciences avec des règles fixes et raisonnées et formulées en systèmes telles qu'elles se substituèrent, à partir d'une certaine époque, aux pratiques moins raffinées, et d'apparence moins savante, des goètes et des devins primitifs. Mais ce que les écrivains classiques ou les Livres Saints rapportent des sciences occultes dans ces deux contrées si anciennement civilisées est bien vague et bien douteux; on ne sait dans quelle mesure il faut l'admettre, et surtout on n'y voit pas apparaître nettement les traits propres qui distinguaient la magie et l'astrologie des Egyptiens de celles des Chaldéens et des Babyloniens. Quant aux dires des écrivains orientaux du moyen âge, ils sont tellement remplis de fantastique, l'esprit critique et les caractères d'authenticité y font tellement défaut, que la science ne peut y attacher aucune valeur sérieuse. Mais le déchiffrement des hiéroglyphes de l'Egypte et des écritures cunéiformes du bassin de l'Euphrate

VU! PRÉFACE et du Tigre, ces deux merveilleuses conquêtes du génie scientifique de notre siècle fournissent aujourd'hui, pour réclaireissement d'un aussi curieux problème, des secours qui eussent, il y a seulement cinquante ans, semblé tout à fait inespérés. C'est dans les sources originales que nous pouvons désormais étudier les sciences occultes de l'Egypte et de la Ghaldée. Les débris, assez nombreux, des grimoires magiques et des tables d'influences astrales, • qui ont survécu aux ravages du temps sur des feuillets de papyrus en Egypte, sur des tablettes de terre cuite {coctilibus laterculis, comme disait Pline) en Ghaldée et en Assyrie, s'interprètent avec certitude par les méthodes de la philologie moderne, et révèlent directement à leurs explorateurs en quoi consistaient les doctrines et les prétendus secrets de ceux qu'astrologues et magiciens, dans la Grèce et à Rome, reconnaissaient pour leurs maîtres. Plusieurs travaux importants ont été consacrés, dans les dernières années, aux documents relatifs à la magie égyptienne, et l'illustre vicomte de Rougé, dont la mort a été si regrettable pour la science française, avait expliqué les tableaux des influences des étoiles tracés sur les parois des tombes royales de Thèbes. En revanche, on n'a presque rien tenté

PRÉFACE iz encore sur les documents qui touchent à la magie et à Tastrologie des Ghaldéens^ adoptées docilement . par les Assyriens, comme presque tous les enseignements sacerdotaux de la Ghaldée et de Babylone. Ceci tient sans doute à ce que la science de Tassyriologie n'a pris naissance qu'après celle de Tégypnologie ; on n'a donc pas eu le temps de parcourir de la même façon tout son domaine^ et la majeure partie des textes qui attendent de cette science leur interprétation demeurent encore inédits. Je voudrais combler la lacune que je viens de signaler; j'essayerai de faire connaître et de caractériser, à Taide de documents qui, pour la plupart, n'ont pas encore été traduits, ce qu'étaient la magie chaldéenne, ses procédés et ses doctrines. Je la comparerai à la magie de l'Egypte, afin de faire voir combien elle en diffère et comment son point de départ était tout autre. Scrutant ensuite les croyances religieuses particulières qui y servaient de base, je rechercherai quelle en a été l'origine, quel élément ethnique l'a implantée sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Et cette recherche me conduira, pour terminer, à l'examen d'un des plus graves problèmes historiques que le décliiffrement des textes cunéiformes ait introduits dans la science, le problème de là pri

X PRÉFACE
mitive population touranienne de la Babylonie et de la Chaldée. Dans un autre travail, dont j'ai en partie déjà rassemblé les matériaux, j'étudierai de même ce qui touche à Tastrologie et à la divination des Chaldéens, au système et à Torigine de ces prétendues sciences dans les écoles sacerdotales dont elles faisaient la gloire, ainsi qu'aux connaissances réelles d'astronomie que Babylone et la Chaldée ont léguées au monde postérieur, et dont nous sonunes nousmêmes encore les héritiers.

LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS ET LES ORIGINES
AGGADIENNES CHAPITRE PREMIER LA MAGIE ET LA
SORCELLERIE DES CHALDÉENS I On peut se faire une idée générale
assez complète de la magie conjuratoire des Chaldéens, de ses procédés et
de ses principales applications, au moyen d'un document que sir Henry
Kawlinson et M. Norris ont publié en facsimile en 1866, dans le tome II
de leur recueil des Cuneiform inscriptions of Asia (1). C'est une grande
tablette provenant de la bibliothèque du palais royal de Ninive, et contenant
une suite de vingt-huit formules d'incantation déprécatoire,
malheureusement en partie mutilées, contre l'action des mauvais esprits, les
effets des sortilèges, les maladies et les principaux malheurs (1) Pl. 17 et
18. 1

2 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS qui peuvent frapper
l'homme au cours de sa vie ordinaire. Le tout forme une longue litanie
divisée en paragraphes qui finissent tous par la même invocation
sacramentelle. Il semble, d'après la conclusion qui la termine, qu'on devait,
non pas en détacher telle ou telle formule pour une occasion donnée, mais
la réciter de suite, pour se mettre à Tabrî de toutes les influences funestes
qu'elle prévoyait. Ce document, comme, du reste, tous les autres écrits
magiques provenant de l'Assyrie et de la Chaldée, est rédigé en accadien,
c'est-à-dire dans la langue touranienne, apparentée aux idiomes finnois et
tartares que parlait la population primitive des plaines marécageuses du bas
Euphrate. Une traduction assyrienne placée en regard accompagne le vieux
texte accadien. Depuis bien longtemps déjà, quand Assurbanipal, roi
d'Assyrie, au septième siècle avant notre ère, fit faire la copie qui est
parvenue jusqu'à nous, on ne comprenait plus les documents de ce genre
qu'à l'aide de la version assyrienne, qui remonte à une date beaucoup plus
haute. L'accadien était une langue morte ; mais on attribuait d'autant plus de
puissance mystérieuse aux incantations conçues dans cette langue, qu'elles
étaient devenueⁿ un grimoire inintelligible. Pour placer immédiatement le
lecteur au milieu du monde étrange dans lequel je lui demande de me
suivre, je rapporterai en entier les formules de cette tablette, du moins celles
que l'on peut interpréter (car il en est encore

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 3 quelques-unes qui résistent à Texplication) , et j'accompagnerai ma traduction de courtes notes. J'ai été précédé dans cette entreprise par M. Oppert, avec lequel je, me trouve en complet accord pour la majorité des cas. Cependant celui qui voudra comparer nos deux traductions y trouvera quelques divergences ; elles tiennent presque toutes à ce que le savant professeur du Collège de France a traduit sur la version assyrienne, tandis que je me suis attaché à suivre le texte original accadien. Or, la version assyrienne est loin d'être toujours littérale, comme on pourra s'en rendre compte, puisque j'ai noté tous les passages où elle s'écarte de la rédaction primitive. Le texte accadien paraît coupé en versets rhy thmés dont c hacun forme une ligne distincte sur la tablette; j'en marque soigneusement les divisions, INCANTATION I. Le dieu mauvais, le démon mauvais, — le démon du désert, le démon de la montagne, — le démon de la mer, le démon du marais, — le génie mauvais, le uruku (1) énorme, — le vent mauvais par lui-même, — le démon mauvais qui saisit le corps, qui agite le corps. Esprit du ciel, souviens-t'en I Esprit de la terre, souviens-t'en ! IL Le démon qui s'empare de Thomme, le démon qui s'empare de Thomme (2), — le gigim qui fait le mal, produit d'un démon mauvais, (1) J'examine un peu plus loin ces noms [des difflérentes classes de démons. (2) La version assyrienne a ici : « le démon possesseur qui s'empare de l'homme. »

4 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Esprit du ciel, souviens- t'en ! Esprit de la terre, souvienst'en! III. La prostituée sacrée au cœur impur qui abandonne le jeu de prostitution, — la prostituée du dieu Anna (1) qui ne fait pas son service — au soir du commencement du mois incomplet, — le hiérodoule qui fautivement ne va pas à son lieu, — qui ne taillade pas sa poitrine, — qui ne pas sa main, — faisant résonner son tympanum, complétant (2), Esprit du ciel, souviens- t'en ! Esprit de la terre, souvienst'en ! IV. Ce qui ne laisse pas prospérer, ce qui n'est pas favorable, — ce qui forme des nœuds, l'ulcère de mauvaise nature, — l'ulcère qui creuse, l'ulcère étendu, l'ulcère qui flagelle (de douleur), l'ulcère (3), — l'ulcère qui se propage, l'ulcère malin. Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souvienst'en ! V. La maladie du viscère, la maladie du cœur, l'enveloppe du cœur malade, — la maladie de la bile, la maladie de la tête, la dyssenterie maligne, — la tumeur qui se gonfle, — l'ulcération des reins, la miction qui déchire, — la douleur cruelle qui ne s'enlève pas, — le cauchemar. Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souvienst'en !

(1) C'est le nom accadien du dieu qui s'appelle en assyrien Anou, rOannès des écrivains grecs. (2) On a bien des fois déjà expliqué la monstrueuse aberration de l'esprit de dévotion païenne qui avait produit, dans les religions de TAsie antérieure, les rites infâmes des qedeschim et des qedeschotk; je n'insisterai donc pas sur ce sujet répugnant, et je renverrai le lecteur à ce qui en a été dit. Il me suffira de faire remarquer que notre formule magique sera désormais un des textes les plus importants sur la matière. (3) La version assyrienne ne répète pas ici à chaque fois « l'ulcère ».

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 5 VI. Celui qui forge l'image, celui qui enchante — la face malfaisante, l'œil malfaisant, — la touche malfaisante, la langue malfaisante, — la lèvre malfaisante, la parole malfaisante, Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! VII. La nourrice. La nourrice dont la mamelle (1) se flétrit, — la nourrice dont la mamelle est amère, — la nourrice dont la mamelle s'ulcère, — la nourrice qui de Tulpération de sa mamelle meurt, — la femme enceinte qui ne garde pas son fruit, — la femme enceinte qui laisse échapper son fruit, — la femme enceinte dont le fruit se pourrit, — la femme enceinte dont le fruit ne prospère pas, Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! VIII. La fièvre douloureuse, la fièvre violente, — la fièvre qui n'abandonne aucunement l'homme, — la fièvre qui ne quitte pas, — la fièvre qui ne s'en va pas, la fièvre maligne, Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! IX. La peste douloureuse, la peste violente, — la peste qui n'abandonne point l'homme, — la peste qui ne quitte pas, — la peste qui ne s'en va pas, la peste maligne, Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! X. La maladie douloureuse des viscères, — Tinûrmité qui assombrit et coupe (2), — l'infirmité qui ne quitte pas, l'in*

(1) Les mots « dont la mamelle », dans ce verset et les suivants, sont une addition explicative très-heureuse de la version assyrienne. (2) Version assyrienne : « le mal des tranchées. »

6 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS firmité des veines, —
 rinfirmité qui ne s'en va pas, Tinfirmité maligne. Esprit du ciel, souviens-
 t'en! Esprit de la terre, souvienst'en! XL La langueur du poison versé dans
 la bouche, — la stupeur de la langueur qui enchaîne malheureusement, — le
 fie, les pustules, la chute des ongles, — Tération purulente, Therpès
 invétéré, — le zona qui creuse (1), — la lèpre qui couvre la peau, —
 Taliment qui réduit en squelette le corps de l'homme, — l'aliment qui
 mangé est restitué, — le liquide qui bu fait enfler, — le poison funeste qui
 ne.... (2) pas la terre, — le vent pestilentiel (?) qui vient du désert, Esprit du
 ciel, souviens-t'en! Esprit de la terre, souvienst'en! XII. La gelée qui fait
 frissonner la terre, — l'excès de la chaleur qui fait éclater la peau de
 l'homme, — le sort mauvais — qui à Timproviste met fin à l'homme, — la
 soif mauvaise qui sert l'Esprit de la peste, — (3), Esprit du ciel,
 souviens-t'en! Esprit de la terre, souvienst'en! La treizième formule est trop
 mutilée dans les deux textes pour qu'on puisse essayer de la traduire ;
 d'après ce qui en subsiste, elle était destinée à préserver de l'action d'un
 démon qui a sa demeure dans le désert. La quatorzième est dans les mêmes
 conditions ; elle avait pour but d'éloigner un malheur qui peut frapper
 l'homme (1) Cette qualification est ajoutée par la version assyrienne. (2) Ici
 un mot encore intraduisible. f3) Nous avons recomposé cette formule en
 complétant, les uns par les autres, les débris du texte accadien et de la
 version assyrienne, qui ne se correspondent pas.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 7 chaque jour, quand il mange, quand il boit, quand il est couché et quand il se tient à son foyer, peut-être la mort subite. Des quatre formules suivantes, il ne reste plus que le texte accadien ; la version assyrienne est détruite. XV, Celui qui meurt de faim dans les fers, — celui qui meurt de soif dans les fers, — celui qui ayant faim dans une fosse (?), — suppliant, [en est réduit à manger] la poussière, — celui qui dans la terre [ou] dans le fleuve — périt et meurt, la femme esclave que le maître ne possède pas, — la femme libre qui n'a pas de mari, — celui qui laisse une mémoire infâme de son nom, — celui qui ne laisse pas de mémoire de son nom, — celui qui dans sa faim ne peut pas se relever, — celui qui tombe malade.... i au commencement d'un mois incomplet (I), Esprit du ciel, souviens-t'en I Esprit de la terre, souviensf en ! XVI. Le dieu protecteur de Thomme, — qui [assure] la prolongation de la vie de l'homme, qu'il le fortifie à la vue du Soleil I Le génie, le colosse favorable, — qu'il lui fortifie sa tête — pour la prolongation de sa vie ! — Jamais il ne se séparera de lui I Esprit du ciel, souviens-t'en I Esprit de la terre, souvienst'en I La dix-septième formule présente des obscurités qui ne peuvent être expliquées dans l'état actuel de nos connaissances en accadien; on discerne seulement que (1) Il paraît que c le mois incomplet », expression que nous ne pouT^ons pas encore expliquer d'une manière satisfaisante, mais qui se re^ produit très-souvent dans les documents magiques, était un moment f)articulièrement néfaste.

8 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS c'était la prescription d'un rite protecteur et conjuratoire. XVIII. Eq étoffe blanche deux bandes servant de phylactères — sur le lit de l'estrade (1) — comme talisman avec la main (droite) s'il écrit, — en étoffe noire deux bandes servant de phylactères — de la main gauche s'il écrit (2), — le démon mauvais, le alal mauvais, le gigim mauvais, — le telal mauvais, le dieu mauvais, le maskim mauvais, — le fantôme, le spectre, le vampire, — Tincube, le succube, le servant, — le sortilège mauvais, le philtre, le poison qui coule, — ce qui est douloureux, ce qui agit, ce qui est mauvais, — leur tête sur sa tête, — leur pied sur son pied, — jamais ils ne le saisiront, — jamais ils ne reviendront. Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! Suit une longue lacune, produite par une fracture de la tablette et dans laquelle deux formules au moins ont disparu avec le commencement d'une troisième. J'ai découvert au Musée Britannique un petit fragment qui n'est pas dans le texte publié et qui, trouvant sa place à cet endroit, donne la fin de la formule XIX. Que le démon mauvais sorte ! — Tun l'autre qu'ils se saisissent ! Le démon favorable, le colosse favorable, — qu'ils pénètrent dans son corps ! Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! (I) Voyez dans les planches du grand ouvrage de M. Place {Ninive et V Assyrie) la disposition de l'estrade du lit des cliambres à coucher du harem du palais de Khorsabad. (9) Pour conserver la division des v versions du texte.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 9 La première ligne de la vingtième formule, qui subsiste sur le même fragment, montre qu'elle avait pour objet la guérison d'une maladie des viscères. Quant à la vingtunième, ce qui en reste contient une énumération de toutes les parties de la maison, où les paroles magiques doivent empêcher les démons de se glisser. Tout ceci est extrêmement obscur et rendu presque impossible à traduire par la multiplicité des termes architectoniques, pour l'explication desquels on n'a aucun secours, surtout en l'absence de la version assyrienne, qui fait encore ici défaut. XXII. Le fantôme, enfant du ciel, — dont se souviennent les dieux, — leinnin (1), prince — des seigneurs, — le qui produit la fièvre douloureuse, — le vampire qui attaque l'homme, — le uruku multiplié — sur l'humanité, — que jamais ils ne saisissent! Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! De la vingt-troisième et de la vingt-quatrième incantation, la tablette, dans son état actuel, ne donne plus que le commencement des lignes en accadien ; il est donc impossible d'en tenter une traduction. Tout ce qu'on aperçoit, c'est que dans la première est invoqué le dieu auquel les textes du même genre attribuent d'ordinaire le rôle de médiateur, Silik-moulou-khi, assimilé plus tard au Mardouk de la religion officielle de la période assyrienne ; la seconde s'adresse au dieu du feu, Izbar, sur lequel nous tarons à revenir plus tard avec un certain développement.

The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate

10 LA. MAGIE CHEZ LES CHALDEENS La vJnglH3inquiène
formule n'existe qu'en accadien ; encore n'y a-t-il plus que le
commencement des quatorze premières lignes. On y enfrevoît qu'elle
commence par une invocation au dieu infernal Nin-a-zou, puis il est
question de diverses maladies ; enfin elle se termine ainsi : La mer , la mer ,
le désert sans eau, — les eaux du Tigre, les eaux du l'Euphrate, — la
monlagne de ténèbres, la montagne de l'oïient, — la montagne agitée (i), —
qu'ils referment leurs gouf&es I Esprit du ciel, souviens-t'eo I Esprit de la
terre; souvienst'en! XXVI. Nin-ki-gal (2), épouse du dieu Nin-a-zou, —
qu'elle lui fasse tourner la face vers le lieu où elle est ! Que les démons
mauvais sortent I — qu'ils se saisissent entre eux I Le démon (3) favorable,
le colosse favorable, — qu'ils pénètrent dans son corps (4)! Esprit du ciel,
souviens-t'en! Esprit de la terre, souvienst'en ! XXVII. Le dieuTourtak (5),
le grand destructeur, le suprême tendeur de pièges — parmi les dieux ,
comme le dieu des sommets (6), — qu'il pénètre dans sa tête — pour la
prolongation de sa vie! — Jamais il ne seséparerade lull (1) Peut-être le
volcan ; ceux des environs du deuve CbabornséUienl alors en activité. (S) <
La grande Dtine de la terre >, appelée en assjrien Allât, que les documents
mythologiques postérieurs représentent comme la reine du monde inférieur
où descendent les morts. (3) Yersion assyrienne : < le génie, i (4) Dans le
corps de celui pour qui on fait l'invocation. (5) Dieu qui préside
spécialement au Qsuve du Tigre; il garde à l'époque aBsjrieniii' son nom
accadien, et la Bibie J'appelle Tartat. Son éponge est nommiJE Kin-mouk.
(6) Version as

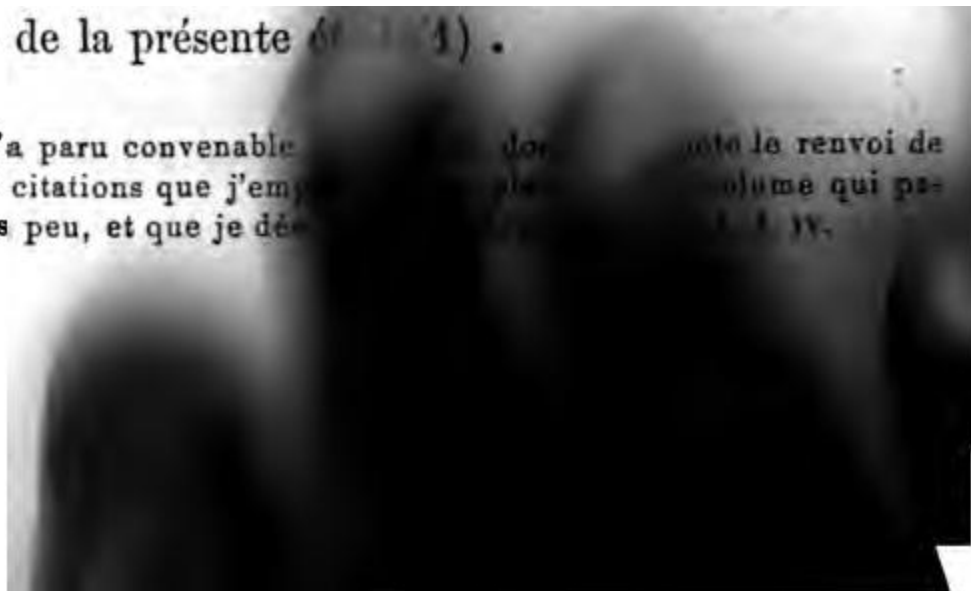
ET LES ORIGINES ACCADIENNES 11 Esprit du ciel, souviens-t'en! Esprit de la terre, souviensl'en I XXVIII. L'homme qui fait des sacrifices, — que le pardon et la paix coulent pour lui comme Tairain fondu I — Les jours de cet homme (1), que le Soleil les vivifie ! Silik-moulou-khi (2), fils aîné de Tocéan, — affermis pour lui la paix et le bonheur ! Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souvienst'en ! Mais les renseignements si riches et si variés que contient ce texte, mis depuis plusieurs années à la disposition de tous les savants, sont étendus et complétés de la manière la plus heureuse par des documents nouveaux, qui vont d'ici à peu voir le jour. Parmi les milliers de morceaux de tablettes d'argile découverts par M. Layard dans la salle de la bibliothèque du palais de Koyoundjik, sur l'emplacement de Ninive même, et conservés actuellement au Musée Britannique, sont les fragments d'un vaste ouvrage de magie, qui, complet, ne formait pas moins de deux cents tablettes à lui seul, et qui était pour laChaldée ce qu'est pour l'Inde antique VAtharva-Vêda. C'était le recueil des formules, des incantations et des hymnes de ces mages chaldéens dont nous parlent les écrivains classiques et dont Diodore de SiciJe (3) dit : « Ils essayent de détourner le mal et de procurer le bien, (1) La Yorsion assyrienne a seulement : « cet homme. » (S) La version assyrienne remplace ce nom par celui de MarU.S9.

The text on this page is estimated to be only 24.06% accurate

12 LA UAGIE CHEZ LES CHALDEEN» soit par des
ptuifications, soit par des sacrifices on des enchantements. > L'éminent
orientaliste qui au delà de la Manche a plus puissamment qu'aucun autre
contribué à la découverte de la lecture des textes cmiéiformes anariens, sir
Henry Ravlinson, assisté du jeune collaborateur qui lui prête maintenant un
si utile concours, et a BU prendre par lui-même une place coDsidérable
dans la science, M. George Smith, a patiemment recueilli le» lambeaux de
cet ouvrage au milieu du chaos des débris de toute nature parmi lesquels ils
étaient confondus, et en a préparé la publication, qui paraîtra dans le tome
IV des Cuneiform inscriptions of Western A\$ia. Pour donner une idée de
l'étendue matérielle des fragments en question, il suffira de dire qu'ils
montent au nombre de plus de cinquante, parmi lesquels plusieurs tablettes
intactes, portant jusqu'à trois et quatre cents lignes d'écriture, et qu'ils
remplissent presque en entier trente planches in-folio. Avec uae générosité
scientifique bien rare, et dont je ne puis mieux me montrer reconnaissant
qu'en la proclamant, sir Henry Rawlinson a bien voulu me communiquer,
avant qu'elles aient vu le jour, les épreuves des planches de fac-similé de
cette publication, l'une des plus précieuses qui aient encore enrichi
l'assyriologie, et c'est là M^Vai puisé la plupart des données de la présente J

données de la présente (1) .

(1) Il m'a paru convenable de donner dans ce volume le renvoi de
toutes les citations que j'emploie à la publication de ce volume qui pa-
raîtra sous peu, et que je désigne par le chiffre IV.



ET LES ORIGINES ACCADIENNES 13 Le grand ouvrage magique dont les scribes d'Assurbanipal avaient exécuté plusieurs copies d'après l'exemplaire existant depuis une haute antiquité dans la bibliothèque de la fameuse école sacerdotale d'Érech , en Chaldée, se composait de trois livres distincts. Nous connaissons le titre d'un des trois : oc les Mauvais Esprits, » car à la fin de chacune des tablettes qui en proviennent et ont été préservées dans leur intégrité, se lit : « Tablette n^o ••., des Mauvais Esprits. » Comme ce titre l'indique, il était exclusivement rempli par les formules de conjurations et d'imprécations destinées à repousser les démons et autres esprits mauvais, à détourner leur action funeste et à se mettre à l'abri de leurs coups. Un second livre se montre à nous, dans ce qui en subsiste, comme formé du recueil des incantations auxquelles on attribuait le pouvoir de guérir les diverses maladies. Enfin le troisième embrasse des hymnes à certains dieux, hymnes au chant desquels on attribuait un pouvoir surnaturel et mystérieux, et qui, du reste, ont un caractère fort différent des hymnes proprement liturgiques de la religion officielle, dont quelques-uns ont aussi traversé les siècles. Il est curieux de noter que les trois parties qui composaient ainsi le grand ouvrage magique dont sir Henry Rawlinson a retrouvé les débris correspondent exactement aux trois classes de docteurs chaldéens que livre de Daniel (1) énumère à côté des astrologues et [evins {kasdim et gazrim), c'est-à-dire les khartu'• nj-JetST; v, 11.

14 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS mim ou conjurateurs, les hakamim ou médecins, et les asaphim ou tliéosophes. Plus on avance dans la connaissance des textes cunéiformes, plus on reconnaît la nécessité de réviser la condamnation portée beaucoup trop prématurément par Fécole exégétique allemande contre le livre de Daniel. Sans doute la langue, remplie à certains endroits de mots grecs, atteste que la rédaction définitive, telle que nous la possédons, est postérieure à Alexandre. Mais le fond remonte bien plus haut ; il est empreint d'une couleur babylonienne • parfaitement caractérisée, et les traits de la vie de la cour de Nabuchodorossor et de ses successeurs y ont une vérité et une exactitude auxquelles on n'aurait pas atteint quelques siècles plus tard. Formules, hymnes, incantations, dans ce triple recueil, sont en accadien, mais accompagnés d'une traduction assyrienne disposée d'après la méthode interlinéaire. Cependant il y a quelques rares hymnes dont le texte primitif était déjà perdu sans doute à l'époque reculée où la collection fut formée pour la première fois. Onn'en donne en effet qu'une version assyrienne, dont la langue présente les marques d'une haute antiquité, et dont la syntaxe, par ses constructions de phrases souvent contraires au génie intime des idiomes sémitiques, laisse paraître les caractères propres de la langue toute différente dans laquelle était rédigé l'original, qui a depuis si longtemps péri. Les différents morceaux sont séparés par un trait profond que le c ' * Hette, et, de plus,

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 15 le commencement de chacun est précédé du mot ⁿ (1), ft incantation, » qui marque d'une manière encore plus nette le début d'une nouvelle formule. Les hymnes du troisième livre se terminent tous par le mot accadien kakama , qu'on explique en assyrien par « amen » [amanu). La forme des conjurations contre les esprits malfaisants est très-monotone; elles sont toutes jetées dans le même moule. On commence par énumérer les démons que doit vaincre la conjuration, par qualifier leur pouvoir et en décrire les effets. Vient ensuite le vœu de les voir repoussés ou d'en être préservé, lequel est souvent présenté sous une forme affirmative. Enfin la formule se termine par l'invocation mystérieuse qui lui donnera son efficacité : « Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en I » Celle-là seule est nécessaire, et jamais elle ne manque ; mais on y joint aussi quelquefois des invocations semblables à d'autres esprits divins. Je citerai comme exemple une de ces conjurations, destinée à combattre différents démons, maladies et actions funestes, telles que le mauvais œil (2). La peste et la fièvre qui déracinent le pays , — la maladie qui dévaste le pays, mauvaises pour le corps, funestes pour les entrailles, — le démon mauvais, le alal mauvais, le

(1) L'idéogramme qui exprime ce mot est un caractère complexe, formé du signe sw, qui peint l'idée de « rassemblement » et de « cohibition », et du signe an, « dieu. » Il semble donc que la formation de ce caractère se rattache à une idée analogue à celle des ôewv àvàyTcai de la Hiéurgie néoplatonicienne. L:.. «) W. A. I. IV, 1, col. 8,

16 LA. MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS gigim mauvais, —
 Thomme malfaisant, ToBil malfaisant, la bouche malfaisante, la langue
 malfaisante, — de Thomme fils de son dieu (1), qu'ils sortent de son corps,
 qu'ils sortent de ses entrailles. De mon corps jamais ils n'entreront en
 possession, — devant moi jamais ils ne feront de mal, à ma suite jamais ils
 ne marcheront, — dans ma maison jamais ils n'entreront, — ma charpente
 jamais ils ne franchiront, — dans la maison de mon habitation jamais ils
 n'entreront. Esprit du ciel, souviens- t'en! Esprit de la terre, souviensl'en!
 Esprit de Moul-ge (2) , seigneur des contrées , souviensl'en ! Esprit de Nin-
 gelal (3) , dame des contrées^ souviensl'en I Esprit de Nin-dar (4), guerrier
 puissant de Moul-ge, souviens-t'en ! Esprit de Pakou (5), intelligence
 sublime de Moul-ge, souviens-t'en ! Esprit de En-zouna (6), fils aîné de
 Moul-ge, souviensl'en ! Esprit de Tiskhpu (7) , dame des armées ,
 souviensl'en I Esprit de Im (8), roi dont l'impétuosité est bienfaisante,
 souviens-t'en I (1) J'expliquerai cette expression dans la suite. (2) C'est le
 grand dieu appelé Bel en assyrien. (3) En assyrien Belit. , (4) En assyrien
 Adar, l'Hercule de la religion des bords de l'Euphrate et du Tigre, dieu de la
 planète Saturne. (5) En assyrien Nébo, dieu de la planète Mercure. (6) En
 assyrien Sin, dieu "n©. (7) En assyrien Istar, r i«à** Vénut. (8) En assyrien
 Bin. 'Ute et des phénomènes atmosphériques

ET LES ORIGINES ACCADIENNES. 17 Esprit de Oud (1), roi de justice, souviens- t'en! Esprits ÂDOuona-ge (2)^ dieux grands, souvenez- vous -en ! En voici une autre, où Ténomération finale est moins développée: Lô^oir de mauvais augure, la région du ciel qui produit le malheur, — le jour funeste, la région du ciel mauvaise à l'observation, — le jour funeste, la région du ciel mauvaise qui s'avance, — — messagers de la peste, — ravageurs de Ninki-gal (3), — la foudre qui fait rage dans le pays, — les sept dieux du vaste ciel, — les sept dieux de la vaste terre, — les sept dieux des sphères ignées, — les sept dieux des légions célestes, —les sept dieux malfaisants, — les sept fantômes mauvais, — les sept fantômes de flamme malfaisants, — les sept dieux du ciel, — les sept dieux de la terre, — le démon mauvais, le alal mauvais, le gigim mauvais, le telal mauvais, le dieu mauvais, le maskim mauvais, Esprit du ciel, souviens- t'en! Esprit de la terre, souvienst-en! Esprit de Moul-ge, roi des contrées, souviens-t'en ! Esprit de Nin-gelal, dame des contrées, souviens-t'en! Esprit de Nin-dar, fils du zénith, souviens-t'en ! Esprit de Tiskhou, dame des contrées, qui brille dans la nuit, souviens-t'en (4) ! Mais, plus ordinairement, il n*y a pas à la fin de semblable énumératiou mythologique. Comme type des formules les plus simples, je citerai une conjuration contre les Sept démons souterrains, appelés maskim^ qui (1) En assyrien Samas, dieu du soleil. (3) En assyrien Anounnaki, les esprits de la terre. (â) La terre, personnifiée dans sa déesse. ^ (4) W. A. I. IV, 1.

18 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS étaient comptés au nombre des esprits les plus redoutables (1) : Les Sept, les Sept, — au plus profond de Tabîme les Sept, — abomination du ciel, les Sept, — se cachant au plus profond de Tabime et dans les entrailles de la terre, — ni mâles, ni femelles, — eux, captifs étendus, — n'ayant |pas d'épouses, ne produisant pas d'enfants, — ne connaissant ni Tordre ni le bien , — n'écoutant pas la prière, — vermine qui se cache dans la montagne, — ennemis du dieu Ea, — ravageurs des dieux, — fauteurs de troubles, prépotents par la violence, — les agents d'inimitié, les agents d'inimitié. Esprit du ciel, souviens-t'en! Esprit de la terre, souviens-t'en ! On voit que l'exorciste chaldéen n'épargnait pas l'invective aux démons qu'il voulait repousser. C'est dans ces accumulations d'épithètes flétrissantes et dans la description des effets sinistres produits par les esprits de mal et de ténèbres que l'imagination poétique des auteurs des conjurations d'Accad s'est donné carrière; elle y rassemble des images très-variées, souvent d'un grand éclat et d'une véritable puissance. Quelquefois aussi la formule d'exorcisme s'étend et prend un caractère dramatique. Après avoir décrit les ravages causés par les démons, elle suppose que la plainte a été entendue par le dieu bienfaisant Silik-raoulou-khi, qui veille sur les tommes et sert de médiateur. entre eux et les dieux supérieurs (2) . Mais son pouvoir et la science (1) W. A. I. IV, 2. (2) Les Assyriens l'ont ensuite identifié à leur Mardouk, dieu de la planète Jupiter, mais il en était tout à fait différent à l'origine.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES ID né vont pas jusqu'à vaincre les esprits trop puissants dont il feut conjurer l'action. Alors Silik-moulou-khi s'adresse à son père Êa (1), Tintelligence divine qui pénètre Funivers, le maître des secrets étemels, le dieu qui préside à l'action théurgique, et c'est celui-ci qui lui révèle le rite mystérieux^ la formule ou le nom toutpuissant et caché qui brisera T effort des plus formidables puissances de Tabîme. Les incantations contre les maladies embrassent une très-grande variété de cas, ainsi que l'on a pu le voir par la grande litanie que nous avons traduite en tête de ce chapitre. Mais les plus multipliées sont celles qui ont pour objet la guérison de la peste, de la fièvre et de la « maladie de la tête » ; celle-ci, d'après les indications que l'on donne sur ses symptômes et ses effets, paraît avoir été une sorte d'érysipèle ou de maladie cutanée. Il serait intéressant qu'un médecin voyageur recherchât s'il n'y a pas quelque affection de ce genre spécialement endémique dans les marais du bas Euphrate, comme l'éléphantiasis à Damiette. Voici, du reste, les principaux passages d'une grande incantation contre cette « malar die de la tête » ; la tablette où nous la lisons porte encore six autres longues formules contre le même mal (2). La maladie de la tête existe sur l'homme. — — La ma(1) C'est le dieu que les Babyloniens Kouschito-Sémites des temps postérieurs ont appelé Nouah, comme ils ont identifié Silik-moulou-khi ^^ à leur Mardouk. TM^ '«î) W. A. I. IV, 3 et 4.

The text on this page is estimated to be only 21.38% accurate

20 LA MAQIE CHEZ LES CHALDÉEN⁸ ladiela tête pointe comme une tiare, — la maladie de la tête du lever au coucher du jour. — La maladie de la tête... abandonnera ma face. — Dans la mer et la vaste terre — une tiare très-petite la tiare est devenue — la très-grande tiare, sa tiare (t). — Les maladies de la tête percent comme un taureau, — les maladies de la tête lancinent comme la palpitation du cœur... Les maladies de la tête, les inémités... — comme des sauterelles qu'elles [s'envolent] dans le ciel ; — comme des oiseaux, qu'elles s'enfuient dans le vaste espace. — Aux mains protectrices de son dieu qu'il (le malade) soit remplacé I Ce spécimen donnera au lecteur une idée du mode uniforme de composition des incantations contre les maladies qui remplissaient le second livre de l'ouvrage dont nous parlons. Elles suivent toutes le même plan sans jamais s'en écarter; la définition de la maladie et de ses symptômes commence et tient la plus grande partie de la formule, après quoi viennent les vœux pour en être délivré ou l'ordre donné au mal de sortir. Quelquefois cependant l'incantation du guérisseur prend h la fin la forme dramatique que nous venons de signaler dans certaines conjurations contre les esprits. C'est le même dialogue, où le dieu Êa, consulté par son fils, lui Indique le remède. J'en trouve un exemple particulièrement remarquable dans une grande formule qui tenait à elle seule une tablette entière (2) . Le commencement en est malheureusement (1} C'est-à-dire ; eu puUaance est abaùsëa sur It terre et sur les (S) w. A. I. iT, m, 1.

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

EX LES ORIGINES ACCADIBNNE8 21 très-mutilé, et les lacunes qui se présentent à chaque pas ne permettent point de donner de cette partie une traduction suivie. Le texte commence ainsi : « La maladie du front est sortie des enfers, — de la demeure du Seigneur de l'abîme elle est sortie. » Dans ce qui reste des versets qui décrivaient d'une manière plus précise les effets de cette affection, il est question de « l'ulcère qui perce », de ■ la suppuration qui commence », de la force du mal qui a fait éclater les parois de latête comme celles d'un Tieox navire ■ . Le malade a essayé l'effet de rites putificatoires, qui n'ont pas été capables de maîtriser le fléau sorti de l'enfer : « Il s'est purifié , et il n'a pas dompté le taureau ; il s'est purifié, et il n'a pas mis le buffle sous le joug; » le mal continue à le ronger a comme des troupes de fourmis », C'est alors qu'interviennent les dieux , et , & partir de ce moment , le teste est suivi : Silik-moulou-khi l'a secouru; — vers son père Êa dans la demeure il est entré, et il l'a appelé : a Mon pôra, la maladie de la téta est sortie des enfers, t — Au sujet du mal, il lui a dit lunai : > Fais le remède ; cet homme ne le sait pas; il est soumis au remède. > — Êa à son QIs Silik-moulou-kbi a répondu : — « Mon SU, tu ne connais pas le remède; que je t'enseigne le remôda. — Silik-moulou-khi, tu ne connais pas le remède; que je t'anseigne le remède. — Ce que ja sais, tu le sais. — Viens, mon fils Silik-moulou-khi, — ... Prends un seau ; — puise de l'eau à la sm^face du. fleuve. — Sur ces eaux, pose ta lèvre Eublime; —par ton souffle sublime, fais-les briller de pureté. — ... Secours l'homme ŪIs de son dieu; — L- ■■wiir.t^nnc.. [^e. — ... Que la maladiedesatôle (s'en aille).

22 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS — Que la maladie de sa tête se dissipe comme une rosée nocturne. » Que le précepte de Êa le guérisse! Que Davkina (1) le guérisse! Que Silik-moulou-khi, le fils aîné de l'océan, forme l'image secourable ! Il est évident qu'en prononçant ces paroles, le magicien devait accomplir les actes dont la prescription est placée dans la bouche du dieu. II Les documents dont je viens de parler et auxquels il faut joindre les nombreuses inscriptions talismaniques[^] gravées sur des objets babyloniens ou assyriens de toute nature que possèdent nos musées, ces dociiments, dîs-je, attestent chez les Chaldéens l'existence d'une démonologie aussi raffinée et aussi riche qu*ont jamais pu la rêver Jacques Sprenger, Jean Bodin, Wierus ou Pierre de Lancre. Il y a là un monde complet d'esprits malfaisants, dont les personnalités sont soigneusement distinguées, les attributions déterminées avec précision, la hiérarchie savamment classée. (i) Épouse de Êa.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 23

Au sommet de l'échelle on place deux classes d'êtres qui tiennent de plus près que les autres à la nature divinité ; ce sont des génies ou des demi-dieux, presque des dieux inférieurs. Les uns reçoivent le nom accadien de mas[^] « soldat, combattant, » auquel on substitue en assyrien celui de ierf, « génie; y> les autres, le nom accadien de lamma[^] « colosse, » traduit en assyrien lamas. Ces appellations désignent fréquemment dans les textes religieux des génies favorables et protecteurs sous l'égide desquels on se place (1) ; d'autres fois, des génies méchants et nuisibles dont il faut conjurer la puissance. Les Chaldéens avaient-ils imaginé des chœurs opposés de mas ou alap bons et mauvais, de lamma bons et mauvais ? ou bien, comme certains dieux, ces génies avaient-ils une double face et pouvaient-ils, suivant les circonstances, se manifester tour à tour comme bienfaisants et funestes, protecteurs et ennemis ? Il est sage de laisser la question en suspens jusqu'à ce que de nouvelles recherches aient éclairci. Nous connaissons mieux ce qui se rapporte aux esprits d'un ordre inférieur et décidément mauvais, aux démons proprement dits. Le nom générique de ceux-ci est utuq, qui de T accadien a passé dans T assyrien sémitique. Il comprend tous les démons, et même peut quelquefois (1) Le taureau ailé qui garde les portes des palais de l'Assyrie est un ied bienfaisant; de là, cette classe d'esprits reçoit aussi le nom d'a/op, « taureau », adopté même en accadien. Le lion ailé ou nirgallu[^] qui remplace quelquefois ce taureau dans la même position, est rapporté à la catégorie des lamma.

24 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS s'employer en bonne part, à titre d'appellation générale de tout esprit d'un rang inférieur aux génies dont nous venons de parler. Mais aussi le nom utuq prend la signification plus restreinte et plus spéciale d'une variété particulière de démons. Les autres sont le alal ou « destructeur », appelé en assyrien alu; le gigim^ nom dont on ignore la signification, en assyrien ekim; le telal ou c guerrier » , en assyrien gallu ; enfin le maskim ou ce tendeur d'embûches » , en assyrien rabiz. En général, dans chaque classe ils vont par groupes de sept, le nombre mystérieux et magique par excellence. On n'a jusqu'à présent aucune notion sur le rang hiérarchique réciproque des cinq classes de démons qui viennent d'être énumérées. Le seul indice à ce sujet résulte du fait suivant. Les spéculations sur la valeur des nombres tenaient une place très-considérable dans les idées de philosophie religieuse des Chaldéens. En vertu de ces spéculations, chacun des dieux était désigné par un nombre entier, dans la série de 1 à 60, correspondant à son rang dans la hiérarchie céleste; une des tablettes de la bibliothèque de Ninive donne la liste des dieux principaux, chacun avec son nombre mystique. Or, il semble qu'en regard de cette échelle de nombres entiers appliqués aux dieux, il y avait une échelle de nombres fractionnaires appliqués aux démons et correspondant de même à leur rang réciproque. Du moins Vutuq^ le gigim et le inaskim sont désignés tous les. trois dans l'écriture par un groupe complexe de

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 25 signes idéographiques, où le changement du premier élément établit seul une distinction, les autres restant les mêmes ; et cet élément variable est toujours un des signes qui servent à noter une des divisions les plus importantes de l'unité dans le système de numération sexagésimale des fractions, qui était une des bases essentielles de l'arithmétique chaldéenne. Pour $\frac{1}{2}$ ou $\frac{1}{2}$, pour le $\frac{2}{3}$ ou * J, pour le maskim enfin l ou JJ. Je constate le fait sans me charger d'expliquer les spéculations bizarres qui j'avaient donné naissance ; il me suffira de remarquer que le classement hiérarchique correspondant aux indications de ces nombres fractionnaires plaçait chaque ordre de démons à un rang d'autant plus élevé, que son nombre avait un numérateur plus considérable. Des trois classes dont nous connaissons les chiffres, le maskim appartenait à la plus haute, et Yutuq à la plus basse. En effet, parmi ces démons, il y en a de deux natures. Les plus puissants et les plus redoutables sont ceux qui ont un caractère cosmique, dont l'action s'exerce sur l'ordre général de la nature et qui peuvent le troubler par leur méchanceté. Dans une des formules que nous citons plus haut, nous avons vu qu'on plaçait dans le ciel sept mauvais esprits, a sept fantômes de flamme, » sept démons* des sphères ignées », qui forment exactement la contre-partie des sept dieux des planètes, investis du gouvernement de l'univers. Par malheur, la conjuration qui parle de ces esprits ne donne pas leur nom ; nous ne

The text on this page is estimated to be only 21.78% accurate

36 L'À MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS savons pas s'ils appartaient h l'une des diverses classes de démons dont on a va les appellations, ou s'ils coi»titnaient un septième groupe, distinct des autres. Nous sommes mieux renseignés sur les sept esprits de l'abîme que mentionne également, sans les nommer, une autre formule que nous avons rapportée. Ceux-ci sont certainement les sept maskim ou « tendeurs de pièges », démons qui résident dans les entrailles de la terre et qui dépassent tous les autres en puissance et en terreur. Je rencontre une longue conjuration de soixante versets (1), qui dépeint leurs ravagea et devait se prononcer pour mettre fin à un grand bouleversement de l'économie du monde attribué à leur action, probablement dans le cas d'un tremblementde terre. Elle est en effet dirigée contre les Sept, les maskim malfaisants qui portent le ravage dans le ciel et la terre, qui troublent les astres du ciel et leurs mouvements. > Eux, les Sept naissant dans la montagne du couchant, — eux, les Sept rentrant dans la montagne du levant, > se mouvant et agissant ainsi an rebours du cours normal des choses et du mouvement régulier des astres, ils habitent dans les profondeurs de la terre; ils produisent ses tremblements; a ils sont la terreur de sa masse; » ils sont snns gloire dans le ciel et ; Le diên Feu, qui s'élève haut, grand LId. puissance suprême du dieu du ciel, — a. délectation, . Alors l'incanta

The text on this page is estimated to be only 19.97% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 27

teur lui commande de s'adresser à Silik-moulon-kbi, le médiateur auprès de Êa. Approche-toi de Silik-moulou-khi, exprime-lui cette prière, — à lui de qui le commandement de sa bouche est propice, le juge suï)Hme du ciel. Le dieu Feu s'est approché de Silik-moulou-khi et lui a exprimé la prière ; — celui-ci, dans le repos de la nuit, a entendu la prière. — Vers son père Êa dans la demeure il est entré, et il l'a appelé ; — a Père, le dieu Feu est accouru et m'a exprimé sa prière. — Toi qui es instruit des actions des Sept, apprends-nous les lieux qu'ils habitent ; — ouvre ton oreille, fils d'Eridou(l)!B — Êa à son fils Silik-moulon-khi a répondu: n Mon fils, les Sept habitant la terre, — eux, les Sept, sortent de la terre ; — eux les Sept qui naissent dans la terre, — eux les Sept qui rentrent dans la terre, — ébranlent les murailles de l'abîme des eaux. — Viens, mon fils Silik-moulou-khi. » Suivent les indications, encore très-obscurées pour nous, que Êa donne sur les moyens de vaincre les terribles Sept* Il y est question d'un arbre conifère, cyprès ou cèdre, qui brise la puissance de ces maskim, ainsi que du nom suprême et magique « dont Êa garde le souvenir dans son cœur ». Ce nom, devant lequel toute force de l'enfer doit plier, le dieu le révèle à son fils. Différents autres personnages divins, guidés par les ordres de Êa, Nin-kigal, déesse de la terre, Nin-akha-qouddou, dont les attributs sont moins bien connus, interviennent avec le dieu Feu pour achever de vaincre et d'enchaîner les maskim. ^■îSr .p.) Ville Toisioe de la jonclioa de l'Euphrate et du Tigre, 1 (tolémie. C'était le siège le plus antique du culte de Êa o

S8 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Le tout se termine par une invocation à Êa, « maître de l'abîme des eaux et seigneur d'Éridou. » Ces démons à l'action générale et cosmique atteignent l'homme en produisant le mauvais sort qui vient du milieu du ciel et ce le sort mortel qui vient du milieu de Tabîme », sorts contre lesquels est dirigée une conjuration (1) qui dépeint ainsi leurs effets : Aux quatre points cardinaux l'immensité de leur invasion brûle comme le feu. — Ils attaquent violemment les demeures de l'homme. — Dans la ville et dans le pays ils flétrissent tout. — Ils oppressent l'homme libre et l'esclave. — Ils pleuvent comme la grêle dans le ciel et sur la terre. Ces êtres malfaisants ont[^] du reste, une parenté assez étroite avec certains esprits élémentaires qu'on ne range pas dans les chœurs des démons, mais que Ton considère comme le mauvais en eux-mêmes », suivant l'expression des textes. Tels sont les esprits de quelques vents particuliers dont le souffle brûlant et malsain, dans les conditions propres du climat de la Chaldée, favorisait le développement des maladies. Les autres démons sont plus directement mêlés aux incidents ordinaires de la vie terrestre. Ce sont eux qui agissent habituellement sur l'homme, lui tendent des embûches incessantes et causent ses maux. Eux, les produits de l'enfer[^] dit une conjuration (2), — en haut ils portent le trouble, en bas ils portent la confusion. — (1) w. A. 1. iT, 19, L (S) w. A. I. IT, 1, ool. 1.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 29 — De maison en maison ils pénètrent ; — dans les portes, comme des serpents^ ils se glissent. — Us empêchent réponse d'être fécondée par l'homme ; — ils enlèvent l'enfant des genoux de l'homme ; — ils font sortir la femme libre de la maison où elle a enfanté. — Eux, ils sont la voix qui crie et qui poursuit l'homme. Et dans une autre (1) : Ils assaillent pays après pays. — Ils font s'élever l'esclave au-dessus de sa place. — Ils font sortir la femme libre de la maison où elle a enfanté ; — ils font sortir le fils de la maison de son père. — Ils forcent l'oiseau de s'enlever avec ses ailes ; — ils font s'échapper le petit oiseau de son nid dans l'espace ; - - ils font fuir le bœuf ; ils font fuir l'agneau, — les démons mauvais qui tendent des embûches. Ces démons font leur demeure habituelle dans les lieux incultes, abandonnés et sauvages ; c'est de là qu'ils viennent errer dans les endroits habités, pour tourmenter les hommes. La grande litanie donne une énumération de démons faite d'après les lieux où ils résident, le désert, les âpres sommets des montagnes, les marais pestilentiels, la mer. Ailleurs il est dit (2) que « Toutouq habite le désert, le mas se tient sur les sommets, le gigim erre dans le désert, le telal se glisse dans les villes. y> Mais c'est surtout le désert qui est leur réceptacle. A chaque instant, dans les textes magiques, il est question des démons qui guettent l'homme du fond du désert : les exorcismes ont pour objet de les repousser dans ces solitudes privées

30 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS de vie. L'habitation des démons dans le désert était, du reste, une croyance générale en Syrie aussi bien qu'en Chaldée et en Mésopotamie, et les prophètes d'Israël eux-mêmes ont adopté cette opinion populaire. Quand Isaïe 0) décrit la dévastation d'Edom, il dit : Les épines croîtront dans ses palais, — les ronces et les chardons dans ses forteresses; - ce sera la demeure des chacals, — le repaire des autruches. Les animaux du désert y rencontreront les chiens sauvages, — et les démons s'appelleront les uns les autres; — là seulement Lilith fera sa demeure — et trouvera son lieu de repos. Parmi les effets funestes exercés par les démons sur les hommes, un des plus redoutables était la possession. Il y a des formules spéciales pour exorciser les possédés, et de nombreux passages, dans les autres incantations, y font également allusion. Ainsi les démons qui pourraient tenter de soumettre le roi à leur possession étaient repoussés par une incantation qui se termine par ces mots: Ils n'entreront pas dans le palais, — ils ne s'empareront pas du roi (2). Au reste, cette croyance, commune aux Egyptiens et aux peuples sur lesquels s'étendait l'influence de la civilisation chaldéo-assyrienne, donna lieu à l'un des plus curieux épisodes des relations de l'Egypte avec les riverains, rxxiv, 13 et 14. (S) W. A. L IV, 6, col. 6.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 31 rains de FEuphrate.

C'est révénement que relate une jstèle égyptienne fameuse que Ton conserve à Parisj à la Bibliothèque nationale. On était au commencement du douzième siècle avant Jésus-Christ; la suzeraineté égyptienne, fondée par les grandes conquêtes de la dixhuitième et de la dix-neuvième dynastie, s'étendait en<5ore sur la partie occidentale de la Mésopotamie. Le roi thébain Eamsès XII, étant allé faire une tournée dans ce pays pour y recevoir les tributs, rencontra la fille du chef du pays de Bakhten, qui lui plut et qu'il épousa. Quelques années plus tard, Eamsès étant à Thèbes, on vint lui dire qu'un envoyé de son beau-père se présentait, sollicitant du roi que celui-ci envoyât un médecin de son choix auprès de la sœur de la reine, la princesse Bint-Reschit, atteinte d'un mal inconnu et possédée d'un démon. Un médecin égyptien renommé, et appartenant à la classe sacerdotale, partit en effet avec le messager. En vain eutil recours à toutes les ressources de Tart, l'esprit, dit la stèle, refusa d'obéir, et le médecin dut revenir à Thèbes sans avoir guéri la belle-sœur du roi. Ceci se passait en l'an 15 de Eamsès. Onze ans plus tard, en Tan 26, un nouvel envoyé se présenta. Cette fois, le chef de Bakhten ne demandait plus un médecin ; selon lui, c'était l'intervention directe d'un des dieux de l'Egypte qui pouvait seule amener la guérison de la princesse. Comme la première fois, Eamsès consentit à la demande de son beau-père, et l'arche sacrée d'un des dieux de Thèbes, nommé Khons, partit pour opérer le miracle demandé. Le voyage

m LA. MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS fut long; il dura un an et six mois. Enfin le dieu thébain arrivB en Mésopotamie, et Tesprit vaincu fut chassé du corps de la jeune princesse, qui recouvra immédiatement la santé. Un dieu dont la seule présence amenait des gué* risons si miraculeuses était précieux à bien des titres, et, au rigqve de se brouiller avec son puissant allié, le chef de Bakhten résolut de le garder dans son palais. Effectivement, pendant trois ans et neuf mois, l'arche de Ehons fut retenue en Mésopotamie. Mais, au bout de ce temps, le chef asiatique eut un songe. Il lui sembla voir le dieu captif qui s'envolait vers TÉgypte sous la forme d'un épervier d'or, et, en même temps, il fut attaqué d'un mal subit. Le beau-père de Ramsès prit ce songe pour un avertissement céleste. Il donna immédiatement Tordre de renvoyer le dieu, qui, en l'an 33 du règne, était de retour dans son temple de Thèbes (1). Les démons possesseurs une fois chassés du corps^ la seule garantie contre leur retour était d'obtenir par la puissance des incantations une possession inverse et favorable. Il fallait qu'un bon esprit entrât dans le corps de l'homme à leur place. C'est ce que nous avons vu dans la 19° et la 26® formule de la grande litanie : Que les démons mauvais sortent ! — qu'ils se saisissent entre eux! Le démon favorable, le colosse favorable, — qu'ils pénètrent dans son corps I (1) Bircb, dans le tome IY de la nouvelle série des Transactions of the royal Society of literature, — De Rougé, Étude sur une stèle égyptienne ap'partenant à la Bibliothèque impériale, Paris, 1858.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 3^ Cette possession bienfaisante est quelquefois souhaitée comme le plus heureux des effets surnaturels de la magie, sans qu'il y ait à empêcher le retour de démons possesseurs. Telle est l'idée que Ton trouve dans un hymne pour la prospérité du roi, qui demande pour lui d'être semblable aux dieux et de devenir l'habitation des bons esprits (1). Cet hymne est assez curieux pour que nous traduisions tout ce qui en subsiste, malgré le déplorable état de mutilation du morceau, en remplissant tant bien que mal les lacunes de manière à donner une idée de ce qu'il devait être le sens général : Les couronnes — pasteur élevé — sur les trônes et les autels — Le sceptre de marbre — pasteur élevé. . . . Que le réseau des canaux [soit en sa possession] ; — que la montagne, qui produit des tributs, [soit en sa possession] ; — que les pâturages du désert, qui produisent des tributs [soient en sa possession] ; — que les vergers d'arbres fruitiers qui produisent des tributs, [soient en sa possession]. Roi pasteur de son peuple, qu'il [tienne] le soleil dans sa main droite, — qu'il [tienne] la lune dans sa main gauche. Que le démon favorable, le colosse favorable, qui gouvernent la seigneurie et la royauté, pénètrent dans son corps! Amen. Dans la croyance chaldéenne, toutes les maladies sont l'œuvre des démons. De là ce fait, qui frappait déjà l'attention d'Hérodote, qu'il n'y eut jamais à Babylone et en Assyrie de médecins proprement dits. La médecine n'y était pas une science rationnelle comme en Grèce; (1) W. A. T. IT, 18, 3.

34 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS c'était simplement une branche de la magie. Elle procédait par incantations, par exorcismes et par emploi de philtres ou de breuvages enchantés, ce qui n'empêche pas que dans la composition de ces breuvages on devait employer un certain nombre de substances dont la pratique avait fait reconnaître la vertu curative. Au reste, l'idée qu'on se faisait de la nature et de l'origine des maladies ne se dégage pas d'une manière bien nette des incantations médicales que nous possédons. Tantôt la maladie y est donnée comme un être personnel et distinct, de la méchanceté des différents démons, tantôt elle se fait être envisagée comme un être personnel et distinct qui a étendu sa puissance sur l'homme. Mais ce caractère de personnalité est surtout attribué d'une manière constante aux deux maladies les plus graves et les plus foudroyantes que connussent les Chaldéens. La Peste et la Fièvre, le Namtar et l'Idpa (1), sont deux démons toujours distingués des autres, ayant les attributs personnels les plus caractéristiques, et on les compte parmi les plus forts et les plus redoutés (2). L'Idpa exécration, dit un fragment (3), agit sur la tête de l'homme, — le Namtar malfaisant sur la vie de l'homme, — le Oulouq malfaisant sur le front de l'homme, — le Alal malfaisant sur la poitrine de l'homme, — le Gigim malfaisant sur les viscères intérieurs de l'homme, — le Telal malfaisant sur la main de l'homme. (1) En assyrien, AsaJku. • i (2) Dans le récit de la descente d'Istar aux enfers, le Namtar est le serviteur d'Allât, la déesse de ces régions ténébreuses. (3) W. A. I. IV, 29, 2. \ (

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 3b A la suite de ces démons actifs, à la puissance desquels on attribue tout mal, se classent ceux qui, sans avoir une action aussi directe, se manifestent par des apparitions effrayantes et sont dans un étroit rapport avec les ombres des morts enfermés sous la terre, dans les sombres demeures du Pays immuable, qui correspond exactement au schéôl des anciens Hébreux. Tels sont le innin et « Vuruku énorme », sortes de lémures et de larves. Mais les trois principaux êtres de cette classe sont le fantôme (accadien rapganme[^] assyrien labartu)[^] le spectre (accadien rapganmea[^] Vissjrieu labassu) et le vampire (accadien rapganmekhab[^] assyrien akhkharu). Les deux premiers épouvantent seulement par leur aspect ; le vampire « attaque l'homme » . La croyance aux morts qui se relevaient du tombeau à Tétat de vampires existait en Chaldée et à Babylone. Dans le fragment d'épopée mythologique qui, tracé sur une tablette du Musée Britannique, raconte la descente de la déesse Istar au Pays immuable , la déesse, parvenue aux portes de la demeure infernale, appelle le gardien chargé de les ouvrir, en lui disant : «Gardien, ouvre ta porte; — ouvre ta porte, que, moi, j'entre. — Si tu n'ouvres pas la porte, et si, moi, je ne peux pas entrer, — j'assaillirai la porte, je briserai ses barres, — j'assaillirai la clôture, je franchirai de force ses montants; — je ferai relever les morts pour dévorer les vivants; — je donnerai puissance aux morts sur les vivants. » Les énumérations des formules conjuratoires men

36 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS tionnent ensuite, en les plaçant dans une classe distincte, les démons des pollutions nocturnes, qui abusent du sommeil pour soumettre la femme ou l'homme à leurs embrassements[^]. rincube et le succube, en accadien gfeto/ et kiel' gelai, en assyrien lil et lilit. La lilith joue un grand rôle dans la démonologie talmudique ; les rabbins kabbalistes ont forgé toute une légende où elle déçoit Adam et s'unit à lui. Comme on Ta vu tout à l'heure dans la citation que nous faisons d'Isaïe, les prophètes comptaient déjà Lilith au nombre des démons. . A rincube et au succube on joint le servant femelle, en accadien UeUudda-karra[^] en assyrien ardat. Je ne connais aucun texte qui définisse exactement sa nature et ses actions, mais il est probable, d'après son nom même, que c'était un de ces esprits familiers qui prennent les étables ou les maisons pour théâtre de leurs tours malicieux, esprits dont tant de peuples ont admis l'existence, à laquelle croient encore les paysans de beaucoup de parties de l'Europe. Ajoutons à ce tableau des superstitions qui effrayaient l'esprit des Chaldéens, la croyance au mauvais œil, fermement ancrée chez eux et souvent rappelée dans les conjurations magiques, et la croyance aux effets funestes produits par certaines paroles néfastes prononcées même involontairement et sans attention de nuire; c'est ce qu'on appelle ce la bouche malfaisante, la parole malfaisante, » mentionnée presque toujours en même temps que ((l'œil malfaisant)).

ET LEIS ORIGINES ACCADIENNES 37 III Le peuple hindou, dit le voyageur anglais M. J. Roberls (1), a affaire à tant de démons, de dieux et de demi-dieux, qu'il vit dans une crainte perpétuelle de leur pouvoir. Il n'y a pas un hameau qui n'ait un arbre ou quelque place secrète regardée comme la demeure des mauvais esprits. La nuit, la terreur de l'Hindou redouble, et ce n'est que par la plus pressante nécessité qu'il peut se résoudre, après le coucher du soleil, à sortir de sa demeure. A-t-il été contraint de le faire, il ne s'avance qu'avec la plus extrême circonspection et Toreille au guet. Il répète des incantations, il touche des amulettes, il marmotte à tout instant des prières et porte à la main un tison pour écarter ses invisibles ennemis. A-t-il entendu le moindre bruit, l'agitation d'une feuille, le grognement de quelque animal, il se croit perdu ; il s' imagine qu'un démon le poursuit, et, dans le but de surmonter son effroi, il se met à chanter, à parler à haute voix ; il se hâte et ne respire librement qu'après qu'il a gagné quelque lieu de sûreté. Cette description des Hindous modernes s'applique trait pour trait aux anciens Chaldéens et peut donner une idée de l'état de terreur superstitieuse où les maintenaient constamment les croyances que nous venons d'esquisser. Contre les démons et les mauvaises influences de tout genre dont ils s'imaginaient être entourés à chaque moment de leur existence, quels étaient les secours que leur offrait la magie sacrée? (1) Oriental illustrations of Scriptures^ p , 542.

:i8 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Il y avait d'abord les incantations du genre de celles que nous avons citées. Ces incantations, remontant pour la plupart à une très-haute antiquité, étaient rassemblées dans des recueils tels que celui dont on possède les débris. La connaissance complète ne pouvait en appartenir qu'aux prêtres magiciens et constituait entre leurs mains une véritable science ; mais chaque homme devait en savoir quelques-unes pour les circonstances les plus habituelles de la vie, pour les dangers les plus fréquemment multipliés, de même que tout Hindou retient par cœur un certain nombre de mantras. Des actes purificateurs, des rites mystérieux venaient augmenter la puissance des incantations. Dans une formule (1) , j'élis d'un homme qu'il s'agit de préserver : « Il a purifié sa main, il a fait l'œuvre pour sa main; — il a purifié son pied, il a fait l'œuvre pour son pied ; — il a purifié sa tête, il a fait l'œuvre pour sa tête; » et ceci achève de mettre en fuite les mauvais esprits. Au nombre de ces rites mystérieux, il faut compter l'emploi pour guérir les maladies de certaines boissons enchantées et sans doute contenant des drogues réellement médicinales, puis celui des nœuds magiques, à l'efficacité desquels on croyait encore si fermement dans le moyen âge. Voici en effet le remède qu'une formule suppose prescrit par Êa contre une maladie de la tête (2) : (1) W. A. I. IV, col. 6. {•2) W. A. L IV, 3, col. 2.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 39 Noue à droite et arrange à plat en bandeau régulier sur la gauche un diadème de femme; — divise-le deux fois en sept bandelettes;.... — ceins-en la tête du malade; — ceins-en le front du malade; — ceins-en le siège de sa vie; — ceins ses pieds et ses mains ; — assieds-le sur son lit; — répands sur lui des eaux enchantées. — Que la maladie de sa tête soit emportée dans les cieux comme un vent violent; — qu'elle soit engloutie dans la terre comme des eaux passagères! Plus puissantes encore que les incantations sont les conjurations par la vertu des nombres. C'est à tel point que le secret suprême que Êa enseigne à son fils Silikmoulou-khi, quand il recourt à lui dans son embarras, est toujours appelé (c le nombre » , en accadien ana^ en assyrien minu. Dans un recueil de proverbes rythmés et de vieilles chansons populaires accadiennes (1), nous avons ces deux couplets, qui devaient se chanter dans quelque fête rustique à laquelle on attribuait une heureuse influence sur le développement des récoltes : • Le blé qui s'élève droit — arrivera au terme de sa croissance prospère; — le nombre (pour cela) — nous le connaissons. Le blé de Tabondance — arrivera au terme de sa croissance prospère ; — le nombre (pour cela) — nous le connaissons. Malheureusement, s'il est fréquemment fait allusion, dans les documents magiques que nous avons, aux conjurations par les nombres, si nous savons même que le nombre sept y jouait un rôle exceptionnel, aucune for(1) W. A. I. II, 16.

40 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS mule de ces conjurations n'est parvenue jusqu'à nous, et les indications à ce sujet ne sont pas suffisamment précises. Mais le plus haut et le plus irrésistible de tous les pouvoirs réside dans le nom divin mystérieux, le grand Tiom, a le nom suprême » dont Êa seul a la connaissance. Devant ce nom, tout fléchit dans le ciel, sur la terre et •dans les enfers ; c'est celui qui seul parvient à dompter les maskim et à arrêter leurs ravages. Les dieux eux-mêmes sont enchaînés par ce nom et lui obéissent. Dans le récit de la descente d'Istar aux enfers, la déesse céleste est retenue captive par la déesse infernale Allât. Les dieux du ciel s'émeuvent de son sort et cherchent à la délivrer; le Soleil va trouver Nouah (le correspondant assyrien de ĩla), auquel il faut toujours recourir quand il ^agit de rompre les enchantements, et lui raconte ce qui arrive à Istan Nouah, dans la sublimité mystérieuse de son cœur, a pris une résolution; — il a formé pour la faire sortir le fantôme d'un homme noir. « Va pour sa sortie, fantôme; à la porte du Pays immuable présente ta face. — Que les sept portes du Pays immuable s'ouvrent devant ta face! — Que la grande Dame de la terre (Allât) te voie et se réjouisse devant ta face ! — Dans le fond de son cœur elle se calmera et sa colère tombera. — Prononce-lui le nom des grands dieux. — Portant haut ta tête, fixe son attention par des miracles ; — pour principal miracle produis les poissons des eaux au milieu de la sécheresse. » Et, en effet, Istar est aussitôt délivrée.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 41 Le grand nom reste le secret de Êa ; si quelque homme aiTÎvait à le pénétrer, il serait par Qela seul investi d'une puissance supérieure à celle des dieux. Aussi quelquefois, dans la partie de l'incantation qui prend une forme dramatique, on suppose que Êa l'enseigne à son fils Silikmoulou-khi. Mais on ne le prononce pas pour cela ; on ne l'inscrit pas dans la formule, et on pense que cette mention seule suffit à produire un effet décisif quand on récite l'incantation. Tout le monde sait quel développement la croyance au nom tout-puissant et caché de Dieu a pris chez les Juifs talmudistes et kabbalistes, combien elle est encore générale chez les Arabes. Nous voyons aujourd'hui d'une manière positive qu'elle venait de la Chaldée. Au reste, pareille notion devait prendre naissance dans une contrée où l'on concevait le nom divin, le schem[^] comme doué de propriétés si spéciales et si individuelles qu'on arrivait à en faire une hypostase distincte. C'est le cas de retourner le mot célèbre de Varron, en disant nomen numen. A côté des incantations, les Chaldéens, et plus tard, à leur exemple, les Assyriens faisaient grand usage de talismans (accadien sagla[^] assyrien mamit). Une formule qui devait se réciter sur un de ces talismans destinés à empêcher les démons de se glisser dans les différentes parties de la maison , et qui était censée lui communiquer son efficacité (1), en exalte le pouvoir en termes magni(l) W. A. I. IV, 16, 1.

42 LA. MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS fiques et montre les dieux eux-mêmes comme y étant soumis. Talisman, talisman, borne qu'on n'enlève pas, — borne ■ que les dieux ne franchissent pas , — borne du ciel et de la terre qu'on ne déplace pas, — qu'aucun dieu n'a approfondi, — que ni dieu ni homme ne savent expliquer, — barrière qu'on n'enlève pas, disposée contre le maléfice, — barrière qui ne s'en va pas, qu'on oppose au maléfice ! Que ce soit un outouq mauvais, un alal mauvais, un gigim mauvais, un dieu mauvais, un maskim mauvais, — un fantôme, un spectre, un vampire, — un incubé, un succube, un servent, — ou bien la peste mauvaise, la fièvre douloureuse ou une maladie mauvaise : qui lève sa tête contre les eaux propices du dieu Êa, — que la barrière du dieu Êa [l'arrête] ! qui attaque les greniers du dieu Serakh (1), — que la barrière du dieu Serakh l'enferme prisonnier I qui franchisse la borne (de la propriété), le [talisman] des dieux, borne du ciel et de la terre, ne le laissera jamais plus aller I qui ne craigne pas les..., — que [le talisman] le retienne prisonnier ! qui dresse des embûches contre la maison, — qu'ils Temprisonne dans la fosse de la maison I qui se tiennent réciproquement enlacés, — qu'il les repousse ensemble dans les lieux déserts I • qui dresse des machinations à la porte de la maison, — qu'il Temprisonne dans la maison, dans un lieu d'où, on ne sort pas ! qui s'applique aux colonnes et aux chapiteaux, — que la colonne et le chapiteau lui ferment le chemin I ^ qui se coule dans le chéneau et sous la toiture, — qui atta(1) En assyrien Nirba, le dieu des récoltes. i

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 43 que les battants des portes et les grilles, — comme des eaux qu'il (le talismao) le fasse écouler ! comme des feuilles (?) qu'il le fasse trembler ! — comme du fard qu'il le broie ! qu'il franchisse la charpente, qu'il lui coupe les ailes 1 • Les talismans étaient de différentes espèces. Il y avait d'abord ceux qui consistaient en bandes d'étoffes portant certaines formules écrites , que l'on attachait sur les meubles ou sur les vêtements, comme les phylactères des Juifs (1). Il y avait aussi les amulettes en diverses matières que Ton portait suspendues au col comme préservatif contre les démons, les maladies et la mauvaise fortune. Les amulettes de ce genre en pierres dures sont très-multipliées dans les musées. Souvent elles portent gravées des images de divinités ou de génies, et toujours une formule talismanique. En voici une dont j'ai trouvé deux exemples dans les collections du Musée Britannique, et qui devait être portée par des femmes enceintes. Par une exception de la plus grande rareté, elle est conçue dans la langue sémitique assyrienne. Je suis Bit-nour, serviteur d'Adar, le champion des dieux, la prédilection de Bel. Incantation. O Bit-nour, repousse bien loin les peines; fortifie le germe, développe la tête de l'homme (2). L'immense majorité des formules inscrites de cette façon sur les amulettes sont en accadien. J'en citerai une

(1) La préparation d'un de ces talismans est prescrite dans la dix-huitième formule de la grande litanie traduite plus haut. (S) Dans mon Choix de textes cunéiformes, n° S4.

44 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS qui est dans ce cas , et qui devait évidemment préserver de toute rechute un homme déjà guéri de la peste. Incantation. Démon mauvais, Peste maligne, l'Esprit de la terre vous a fait sortir de son corps. Que le génie favorable, le bon colosse, le démon favorable viennent avec l'Esprit de la terre* Incantation du dieu puissant, puissant, puissant. Amen (1). Les légendes auxquelles se complaisent les écrivains musulmans toutes les fois qu'ils parlent de l'antiquité païenne, des vieux empires asiatiques dont ils ont oublié l'histoire, mais dont les monuments les frappent encore d'étonnement et leur semblent l'œuvre d'une puissance surhumaine, ces légendes, dis-je, sont remplies de récits sur des statues talismaniques composées d'après les règles de la magie et auxquelles sont attachés les destins des empires, des cités ou des individus. Tout cela n'est que des contes dignes des Mille et une Nuits, et pourtant il y a au fond la tradition confuse d'un fait vrai. Car nous pouvons aujourd'hui constater par les textes et les monuments originaux que les Chaldéens et leurs disciples. Babyloniens et Assyriens, croyaient à ces images talismaniques et les employaient fréquemment. Quand M. Botta fouilla le palais de Khorsabad, il découvrit sous le pavé du seuil des portes une série de statuettes de terre cuite, que l'on peut voir au Louvre. Ce sont des images assez grossières de dieux : Bel à la tiare garnie de plusieurs rangées de cornes de taureau; Nergal (1) Dans mon Choix de textes cunéiformes, n° 26. 1

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 45 à tête de lion ; Nébo portant le sceptre. Dans l'inscription que Ton conserve à Cambridge, Nergalsarossor, le Nériglissor du Canon de Ptolémée, l'un des rois babyloniens successeurs de Nabuchodonossor, en parlant de sa restauration des portes de la Pyramide sacrée de Babylone, dit avoir fait exécuter pour y placer « huit figures talismaniques de bronze solide qui éloignent les méchants et les ennemis par la terreur de la mort ». La destination de ces images et le pouvoir qu'on y attribuait sont définitivement éclaircis par une formule magique mutilée, où Ton indique une série de figurines semblables à placer dans les différentes parties de la maison pour les protéger (1). Place l'image du dieu Nirgal, qui n'a pas d'égal, à la clôture de la maison. — [Place] l'image du dieu se manifestant dans la vaillance, qui n'a pas d'égal,... — et l'image du dieu Naroudi, seigneur des dieux grands,... — dans la terre auprès du lit. — Afin qu'aucun mal ne saisisse, [place] le dieu N (2) et le dieu Lataarak dans la porte. — Afin de repousser tout mal, [place] comme épouvantail à la porte — le héros combattant (Nirgal) qui taille en pièces, à l'intérieur de la porte. — [Place] le héros combattant qui taille en pièces, qui dompte la main des rebelles, sous le seuil de la porte, — à droite et à gauche. — Place l'image gardienne du dieu Ea et du dieu Silik-moulou-khi, à l'intérieur de la porte, — à droite et à gauche. — la lèvres du dieu Silik-moulou-khi qui habite l'image 0 vous, engendrés par Tocéan, sublimes, enfants de Ea.... (1) W. A. I. IV, 21, 1. (2) Ici est un nom que l'on ne sait pas encore déchiffrer.

46 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS — mangez bien, buvez généreusement pour faire votre garde; qu'aucun mal [ne puisse pénétrer] — . . . devant la face des sept images — qui portent... qui portent des armes. Le dernier paragraphe semble indiquer d'une manière très-claire qu'il était d'usage de placer en un lieu de la maison des aliments et des vases remplis de boisson pour les dieux et les génies qu'on[^] appelait à la garde en se couvrant de leurs images comme de talismans protecteurs. Je ne crois pas que chez aucun peuple on trouve ridée que la divinité se nourrit matériellement de l'offrande qu'on lui fait et y puise de nouvelles forces, exprimée en termes plus formels que dans les documents magiques accadiens. Ainsi je lis dans un hymne incantatoire au Soleil (1) : Toi, dans ta venue, guéris le mal de sa tête ; — toi qui affermis la paix, agis ainsi, guéris sa maladie. — L'homme fils de son dieu (2) place (devant toi) son afiliction et sa crainte ; — apaise sa maladie. — Soleil, à Télèvement de mes mains, viens à l'appel, — mange son aliment, absorbe sa victime, raffermis sa main ; — par ton ordre qu'il soit délivré de son afiliction, que sa crainte soit enlevée. Une formule que sir Henry Eawlinson n'a pas insérée dans le recueil préparé par ses soins et que j'ai copiée sur la tablette inédite qui porte au Musée Britannique le n" K 142, après l'énumération des démons et des maladies contre lesquels on demande à être préservé, se termine par ces mo ' (1) W. A. L IV, 17. (2) L'homme pieux

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 47 Festoyez, sacrifiez et approchez- vous tous. — Que votre encens monte au ciel, — que le Soleil absorbe la viande de votre sacrifice, — que le fils de Êa, le guerrier (qui combat) les sortilèges et les maléfices, prolonge votre vie ! Enfin dans un petit fragment d'hymne magique (1), il est dit à un dieu : Dans les plats sublimes mange les aliments sublimes. — Dans les coupes sublimes bois les eaux sublimes. — A juger -en faveur du roi fils de son dieu, que ton oreille soit disposée. On employait encore des figures talismaniques d'un autre genre, inspirées par une idée bien plus originale. Les Chaldéens se représentaient les démons sous des traits tellement hideux, qu'ils croyaient qu'il suffisait de leur montrer leur propre image pour les faire fuir épouvantés. C'est l'application de ce-principe que nous trouvons dans une incantation contre la Peste, suivie d'une prescription pour la guérir, que M. Oppert a dernièrement traduite et qui ne fait pas partie du recueil de sir Henry Eawlinson (2) . Le Namtar (la Peste) douloureux brûle le pays comme le feu; — comme la fièvre il se rue sur l'homme; — comme une inondation il s'étend sur la plaine; — comme un ennemi il tend à l'homme ses pièges ; — comme une flamme il embrase rhomme. — Il n'a pas de main ; il n'a pas de pied; — il vient comme la rosée de la nuit ; — comme une planche il dessèche l'homme; — il lui ferme l'issue; — il pervertit... les sens heureux ; — il prend les longs... — Cet homme^ son dieu...; — Cet homme, sa déesse se montre dans son corps étendu. (1) W. A. I. IV, 13, 2. (2) Musée Britannique, tablette K 1284.

48 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS Le docteur dit : «
Assieds-toi, — et pétris une pâte d'aromates et fais-en l'image de sa
ressemblance (du Namtar).

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 49 même formule conjuratoire que le bronze du Louvre , et un troisième exemplaire en bronze, sans inscription. Les collections des musées renferment beaucoup d'autres de ces figures de démons, que Ton fabriquait pour servir de talismans et pour éloigner les esprits mauvais qu'elles étaient censées représenter. L'un a une tête de bélier portée sur un cou d'une longueur démesurée ; un autre présente une tête de hyène, à la gueule énorme et ouverte, portée sur un corps d'ours avec des pattes de lion. L'imagination des sculpteurs du moyen âge n'a point été plus fertile que celle des Babyloniens et des Assyriens pour former, au moyen de combinaisons bizarres, des types horribles de démons. Malheureusement, la plupart du temps nous ignorons le nom précis à donner à ces représentations. Les documents magiques fournissent, du reste, beaucoup de lumières, qu'on chercherait vainement ailleurs, pour l'interprétation des monuments figurés . Dans les sculptures des palais de l'Assyrie , à côté des scènes historiques et des représentations proprement religieuses, il y a beaucoup de bas-reliefs d'un caractère talismanique incontestable, destinés à conjurer les influences funestes, en vertu de ce principe qu'une image vaut une incantation et agit de même d'une manière directe sur les mauvais esprits. Les taureaux ailés à tête humaine, qui flanquent les portes d'entrée, sont « des génies qui exercent une garde réelle et qu'on en4

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

âO LA UAGIE CHEZ LES CHALDEEKS chaîne à ce poste pour tout le temps où ieor image y demeurera sans être dérangée. C'est ce qne le roi Assarahaddon exprime dans une de ses inscriptions : Que le taureau gardien, le génie gardien, qui protège la force de ma royauté, conserve à toujours mon nom joyeui et honoré jusqu'à ce que ses pieds se meuvent de leur placel Auprès d'une des entrées du palais de Nimroud était un bas-reliei colossal, maintenant transporté à Londres. On y voit Biu, le dieu de l'atmosphère et des tempêtas, la tête surmontée de la tiare royale armée de cornes de taureau , les épaules munies de quatre grandes ailes, chassant devant lui et poursuivant de sa foudre un esprit matin qui a le corps , la têt et les pattes de devant d'un lion, les ailes, la queue et les pattes de derrière d'un aigle, avec l'encolure garnie de plumes au 'lieu de crinière. Sculpter ce groupe sur la muraille était assurer, aussi bien que par une conjuration, que le dieu chasserait toujours de même le démon, s'il essayait de pénétrir dans le palais. A Koyoundjik, dans la résidence magnifique qa'Assourhanipal s'était fait construire au cœur de Ninive même, on voit en plusieurs endroits des séries de figures monstrueuses, au corps d'homme surmonté d'une tête de lion, avec des pieds d'aigle. Ils sont groupés deux à deux, se combattant à coups de poignard et de masse d'armes. Ce sont encore de démon;, et la représentation sculptée n'est qu'une tj^^^BbE^^joue de tu formule que nous avons renco^^^^^^^^^BJHjàmntations :

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 51 « Que les démons mauvais sortent! qu'ils se saisissent réciproquement I » Eetracer sur les parois du palais le combat des démons les uns contre les autres était une manière de répéter à perpétuité, sous une autre forme, l'imprécation qui les condamnait à cette discorde. Eien de plus fréquent, sur les cylindres de pierre dure qui servaient de cachet aux Babyloniens et aux Assyriens, que l'image d'un des deux dieux guerriers Adar ou Nergal (en accadien Nin-dar et Nir-gal), l'Hercule et le Mars de la religion des bords de l'Euphrate et du Tigre, combattant des monstres aux formes les plus variées. Dans ces monstres, il faut reconnaître des démons, et en effet, d'après les textes traitant de magie, les deux dieux en question sont investis spécialement de la mission de lutter contre les esprits malfaisants. Un hymne de la collection magique est consacré tout entier à célébrer les exploits guerriers de Nin-dar (1). Dans une incantation contre de nombreux démons, un des vœux finaux est : « qu'ils viennent en face de Nir-gal, le guerrier puissant de Moul-ge. » Souvent, au lieu de combattre des monstres fantastiques, l'un des dieux que nous venons de nommer, ou tous les deux ensemble, luttent contre un ou plusieurs taureaux qu'ils frappent de leur glaive. On a cherché dans ce sujet des mythes astronomiques raffinés, en rapl^sort avec la présence du soleil dans le signe du Taureau, ^■^«^ A. I. IV, 13, 1.

52 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS et Ton a vu même un savant très-estimable y découvrir l'indice de l'origine babylonienne des mystères mithriaques, ainsi que le fil conducteur d'une théorie complète des religions de TAsie. C'était trouver bien des mystères là où il n'y avait rien d'aussi sublime. Car les sujets de ce genre n'ont jamais représenté autre chose qu'Adar ou Nergal comme dieux guerriers, triomphant de démons de l'espèce appelée telal en accadien et gallu en assyrien, démons en forme de taureau et particulièrement nuisibles à l'homme, ainsi que nous l'apprenons par ce fragment de conjuration (1) : Dévastateur du ciel et de la terre, le génie dévastateur, — le génie dévastateur dont la puissance est élevée, — dont la puissance est élevée, dont la concubation est élevée, — le telal, taureau qui transperce, taureau très-grand, — taureau qui renverse les demeures, — le telal indompté, dont il y a sept, ■ — qui ne connaissent aucune résistance, — qui affament le pays..., — qui ne connaissent pas l'ordre, — qui guettent les hommes, — qui dévorent le corps..., qui boivent le sang. — — Les telal qui accumulent les mensonges, — qui se repaissent de sang, impossibles à repousser violemment... Nulle part la figure de dieux célestes vainquant les démons ne pouvait mieux trouver sa place que sur les cylindres. Par la vertu mystérieuse et protectrice qu'on y attribuait, cette représentation en faisait des talismans pour ceux qui les portaient et préservait des entreprises diaboliques les secrets ou les trésors qu'on scellait de son empreinte. (1) W. A. 1. IV, 2, col. 4.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 55 IV Chez tous les peuples, la croyance au pouvoir magique qui, par le moyen de certaines paroles et de certains rites, commande aux esprits et contraint les dieux mêmes à obéir à celui qui connaît ces secrets tout-puissants, a produit dans l'ordre des faits un dualisme correspondant à celui des bons et des mauvais esprits. La puissance surnaturelle que l'homme arrive à conquérir peut être divine ou diabolique, céleste ou infernale. Dans le premier cas, elle se confond avec la puissance que le prêtre tient des dieux supérieurs ; elle s'exerce d'une manière bienfaisante pour éloigner les malheurs, conjurer les maladies[^] et combattre les influences démoniaques. Dans le second cas, elle devient perverse, impie, et constitue la magie noire ou sorcellerie, avec ses aberrations criminelles. Cette distinction, qui existe partout, sauf peut-être chez quelques peuplades absolument barbares où le prêtre magicien est plus redouté pour ses maléfices que béni pour ses conjurations bienfaisantes, était faite aussi par les Chaldéens. Naturellement les livres sacrés dont nous possédons les débris ne contiennent que les formules et les incantations de la magie divine, de la magie conjuratoire et propice ; la magie diabolique et malfaisante en est exclue

54 Lk MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS avec horreur ; ses pratiques y sont énergiquement réprouvées. Mais ces livres n'en contiennent pas moins de nombreuses indications sur la magie noire, car leurs formules sont destinées à détourner les effets des maléfices de cet art impie, autant que Faction spontanée des démons. Il y est fréquemment question des sorciers et des sorcières, et Ton y voit qu'ils étaient nombreux dans la Chaldée primitive, chez le peuple d'Accad. Tantôt les sortilèges sont mentionnés avec les démons et les maladies dans les énumérations de fléaux conjurés, tantôt des incantations spéciales les combattent. Telle est celle qui maudit le le sorcier en l'appelant

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 55 nostics fâcheux, des songes, des apparitions mauvaises, — toi qui déçois les complots méchants, toi qui mènes à la perdition les hommes et les pays — qui s'adonnent aux sortilèges et aux maléfices. En général, le sorcier, dans les vieilles conjurations accadiennes, est appelé < le méchant, Thomme malfaisant. » Les expressions qui désignent ses pratiques ont toujours un caractère voilé dans lequel se marque l'empreinte de la terreur qu'il inspire; on n'ose pas les désigner d'une manière tout à fait directe, et ce sont les versions assyriennes qui donnent à ces expressions un sens plus précis. Les maléfices, dans leur généralité, sont indiqués comme (c ce qui agit, ce qui est mauvais, ce qui est violent ; » les rites en action de la sorcellerie s'appellent « l'œuvre », les incantations « la parole », les philtres oc la chose mortelle » . M. Pictet a constaté des faits exactement parallèles dans le langage des différents peuples aryens. Il n'est pas de mal que ne puisse faire le sorcier. Il dispose à son gré de la fascination par le mauvais œil ou par les paroles néfastes ; ses pratiques et ses formules d'enchantement mettent les démons à ses ordres ; il les déchaîne contre celui à qui il veut nuire, et il le fait tourmenter par eux de toute manière; il jette des mauvais sorts contre les individus ou les pays, provoque la possession, envoie la maladie. Il peut même donner la mort par ses sortilèges et ses imprécations, ou bien par les poisons qu'il a appris à connaître et qu'il mêle à ses breu

56 Lk MAGIE CHEZ LES CHALDEENS vages. Mais dans ce cas la conjuration qu'on oppose à ses actes cherche à retourner contre lui-même les effets qu'il a voulu produire, ce Qu'elle meure et que moi je vive ! » ainsi se termine une formule inédite contre les ei\chantements d'une sorcière qui a entrepris d'amener la mort par ses sortilèges (1). Une incantation dont nous n'avons plus que la version assyrienne (2) énumère les diverses variétés d'opérations employées par les sorciers de la Chaldée ; elle n'est pas comprise dans la publication préparée par sir Henry Eawlinson, mais je l'ai copiée à Londres sur l'original. Le charmeur 'm'a charmé par le charme, m'a charmé par son charme ; — la charmeuse m*a charmé par le charme, m'a charmé par son charme ; — le sorcier m'a ensorcelé par le sortilège, m'a ensorcelé par son sortilège; — la sorcière m'a ensorcelé par le sortilège, m'a ensorcelé par son sortilège; — la rcagicienne m'a ensorcelé par le sortilège, m'a ensorcelé par son sortilège; — le jeteur de sorts a tiré et a imposé son fardeau de peine ; — le faiseur de philtres a percé, s'est avancé et s'est mis en embuscade en cueillant son herbe ; — que le dieu Feu, le héros, dissipe leurs enchantements! Une autre formule (3) détourne l'effet de ce l'image qui dresse sa tête » et que l'on combat par des eaux purifiées et enchantées, de ce celui qui par la puissance de • ses desseins fait venir la maladie », du philtre qui se répand dans le corps (on souhaite « qu'il s'écoule comme (1) Musée Britannique, tablette K 43. (2) Musée Britannique, tablette K 14?. (3) W. A.L IV, 16, 2.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 57 de Teau claire »), de ce reuchantement incorporé dans le philtre », enfin de « la lèvre qui prononce T enchantement ». Nous avons donc ici l'enchantement par des paroles que récite le sorcier, ce que les Latins appelaient carmen, d'où est venu notre mot charme^ Temploi d' « œuvres », de pratiques mystérieuses et d'objets ensorcelés qui produisent un effet irrésistible, pratiques dont une des principales est Tenvoûtement, le jet des sorts, enfin la composition de philtres au moyen de certaines herbes connues du magicien, qui augmente encore leur puissance en prononçant sur le breuvage des paroles incantatoires. Les Chaldéens, du reste, comme les Grecs primitifs, ne distinguaient pas le philtre enchanté du poison, et désignaient Tun et Tautre par un seul mot, ce qui peut jeter quelque lumière sur la nature de ces boissons dont l'effet était extrêmement redouté. Il résulte d'une des formules de la grande litanie (la onzième) qu'on attribuait à l'action de breuvages de ce genre l'origine des maladies repoussantes qui semblent résulter d'une décomposition générale du sang, comme la lèpre et les affections analogues. Parmi les formules de la même litanie s'en trouve une (la sixième) pour préserver de (c celui qui forge l'image», et en effet l'envoûtement paraît avoir été l'une des opérations de magie noire le plus fréquemment pratiquées en Chaidée. Les documents magiques y font bien des fois

58 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS allusion. Ceci est d'autant plus curieux que, d'après l'écrivain arabe Ibn-Khaldoun, qui vivait au quatorzième siècle de notre ère, cette pratique était encore en grand usage parmi les sorciers nabatéens du bas Euphrate, héritiers de beaucoup de traditions plus ou moins corrompues des anciens habitants, et qu'il en parle en témoin oculaire. Nous avons vu, de nos propres yeux, un de ces individus fabriquer l'image d'une personne qu'il voulait ensorceler. Ces images se composent de choses dont les qualités ont un certain rapport avec les intentions et les projets de l'opérateur et qui représentent symboliquement, et dans le but d'unir et de désunir, les uoms et les qualités de celui qui doit être sa victime. Le magicien prononce ensuite quelques paroles sur l'image qu'il vient de poser devant lui, et qui offre la représentation réelle ou symbolique de la personne qu'il veut ensorceler; puis il souffle et lance hors de sa bouche une portion de salive qui s'y était ramassée et fait vibrer en même temps les organes qui servent à énoncer les lettres de cette formule malfaisante; alors il tend au-dessus de cette image symbolique une corde qu'il a apprêtée pour cet objet, et y met un nœud, pour signifier qu'il agit avec résolution et persistance, qu'il fait un pacte avec le démon qui était son associé dans l'opération, au moment où il crachait, et pour montrer qu'il agit avec l'intention bien arrêtée de consolider le charme. A ces procédés et à ces paroles malfaisantes est attaché un mauvais esprit, qui, enveloppé de salive, sort de la bouche de l'opérateur. Plusieurs mauvais esprits en descendent alors, et le résultat en est que le magicien fait tomber sur sa victime le mal qu'il lui souhaite (1). (1) Prolégomènes d'Ibn-Khal .177.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 59 Mais de tous les moyens que peut employer a Thomme malfaisant » qui cherche à nuire, le plus puissant, le plus irrésistible est l'imprécation. La formule imprécatoire ne déchaîne pas seulement, en effet, les démons ; elle agit sur les dieux célestes eux-mêmes, et, enchaînant leur action à ses paroles, la tourne au mal ; elle commande au dieu attaché à chaque homme dans les idées des Chaldéens, et de protecteur le change en ennemi malfaisant. C'est ce qu'indique en termes formels une grande conjuration qui décrit, à l'aide d'images d'une véritable poésie, les effets de l'imprécation qu'elle a pour but de détourner (1). L'imprécation agit sur Thomme comme un démon mauvais. — La voix qui crie existe sur lui ; — la voix malfaisante existe sur lui ; — l'imprécation de malice est Torigine de la maladie. — Cet homme, l'imprécation malfaisante Tégorge comme un agneau ; — son dieu dans son corps fait la blessure ; — sa déesse impose en lui Tangoisse ; — la voix qui crie, pareille à la hyène, le subjugue et le domine. Silik-moulou-khi Ta secouru ; — vers son père Êa dans la demeure il est entré, et il Ta appelé : -- « Mon père, Timprécatioji est sur l'homme comme un démon mauvais. » — Au sujet du mal il lui a dit : — « Combine le nombre ; cet homme ne le sait pas ; il est soumis au nombre. » — A son fils Silikmoulou-khi il a répondu : « Mon fils, tu ne connais pas le nombre ; que je te dispose le nombre. — Silik-moulou-khi, tu ne connais pas le nombre ; que je te dispose le nombre. — Ce que je sais, tu le sais. — Viens, mon fils Silik-moulou-khi. — ... Elevé, présente-lui une main secourable. — Expose Tordre du destin, manifeste Tordre du destin. » ^ (1) W. A. I. IV, 7.

60 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS a Mal, sors de son corps; — que lu sois une imprécation de son père, — une imprécation de sa mère, — une imprécation de son frère aîné,— une imprécation d'un homme inconnu 1 » (C'est) le destin prononcé par les lèvres de Êa. — Comme la soif, qu'elle soit repoussée; — comme l'iniquité, qu'elle soit anéantie; — comme le péché, qu'elle soit dispersée! De ce destin, Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens- t'en! C'est qu'en effet les formules d'imprécations étaient terribles. Elles appelaient tous les dieux du ciel et de l'abîme à déployer leur puissance pour accabler de maux celui contre lequel elles étaient dirigées. Je citerai comme exemple celles qui se lisent sur le monument célèbre de notre Bibliothèque nationale, connu souslenom de Caillou Michaux, d'après le voyageur qui le rapporta des environs de Bagdad. C'est un galet ovoïde de basalte noir, haut de cinquante centimètres, sur la partie supérieure duquel on a sculpté une série de symboles sacrés ; le reste de la pierre est couvert d'une longue inscription en langue assyrienne ; elle contient l'acte de constitution d'un immeuble en dot d'une femme pour son mariage, et donne l'arpentage complet de ce fonds de terre, auquel la pierre servait de borne. A la suite de la copie de l'acte passé en forme authentique, sont les imprécations contré quiconque déplacerait la borne et troublerait en quelque chose la paisible possession de l'immeuble dotal • Cet homme, elles (les imprécations] le précipiteront dans

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 61 les eaux ; elles
l'engloutiront dans la terre ; elles le feront accabler sous les pierres; elles le
brûleront par le feu; elles le chasseront en exil, dans les lieux où Ton ne
peut pas vivre. Qu'Anou, Bel, Nouah et la Dame suprême (Belit), les grands
dieux, le couvrent d'une confusion absolue, qu'ils déracinent sa stabilité,
qu'ils effacent sa postérité ! Que Mardouk, le grand seigneur, le chef éternel,
Tenchaine dans des liens impossibles à rompre ! Que le Soleil, le grand juge
du ciel et de la terre, prononce sa condamnation et le prenne dans ses
embûches ! Que Sin l'illuminateur, qui habite dans les cieux élevés,
l'enveloppe d'un filet comme un mouton sauvage capturé à la chasse;
comme un huître qu'il le terrasse en le prenant au lacet ! Qu'Istar,
souveraine du ciel et de la terre, le frappe, et, en présence des dieux et des
hommes, entraîne ses serviteurs à la perdition I Qu'Adar, le fils du zénith,
l'enfant de Bel, le suprême, arrache la limite et la borne de ses biens ! Que
Goula, la grande dame, l'épouse du Soleil hivernal, verse dans ses entrailles
un poison sans remède; qu'elle fasse couler sa sueur et son sang comme de
l'eau I Que Bin, le capitaine du ciel et de la terre, le fils d'Anou, le héros,
inonde son champ ! Que Serakh anéantisse les prémices de ses récoltes
qu'il énerve ses animaux 1 Que Nébo, intelligence suprême, l'accable
d'affliction et de terreur, enfin qu'il le précipite dans un désespoir sans
remède ! Et que tous les grands dieux dont les noms sont mentionnés dans
cette inscription le maudissent d'une malédiction dont

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

62 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS il ne puisse être relevé
! qu'ils dispersent sa race jusqu'à la fin des jours! On conçoit qu'il ne fallût
^ie^ moins que l'intervention directe du dieu Êa pour délivrer du poids de
semblables imprécations.

CHAPITRE II COMPARAISON DE LA MAGIE ÉGYPTIENNE
ET DE LA MAGIE CHALDÉENNE I Toute magie repose sur un système
de croyances religieuses, sur une conception déterminée de ce monde
surnaturel dont l'homme porte en lui-même le sentiment inné, et dont il
cherche à se faire une idée et à pénétrer les secrets par sa pensée, même
dans l'état de la plus complète barbarie. Au point de vue des idées
génératrices d'où découle la superstition magique, des croyances religieuses
dont elle est la corruption et l'aberration, il faut en distinguer trois espèces,
à qui la diversité des origines donne des tendances et des caractères
différents. C'est d'abord la magie primitive, liée au culte des esprits
élémentaires, ce la religion de l'homme sauvage ou très-barbare, dit M.
Maury (i), est un naturalisme su(1) La Magie et V Astrologie dans
l'antiquité et au moyen âge^ p. 7 et suiv.

64 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS perstitieux, un fétichisme incohérent dans lequel tous les phénomènes de la nature, tous les êtres de la création, deviennent des objets d'adoration. L'homme place en tout lieu des esprits personnels conçus à son image, tour à tour confondus avec les objets mêmes ou séparés de ces objets. Telle est la religion de tous les peuples noirs, des tribus altaïques, des peuplades de la Malaisie et des restes de populations primitives de THindoustan, des PeauxRouges de l'Amérique et des insulaires de la Polynésie ; telle fut à Torigine celle des Aryas , des Mongols, des Chinois, des Celtes, des Germains et des Slaves. » Dans un pareil système, la magie n'est d'abord qu'une partie du culte et se confond avec lui. c La magie eut surtout pour objet de conjurer les esprits dont les peuples sauvages redoutent encore plus l'action malfaisante qu'ils n'en attendent de bienfaits Le culte se trouvant à peu près réduit chez ces peuples à la conjuration des esprits et à la vénération des amulettes, les prêtres ne sont que des sorciers ayant pour mission d'entrer en rapport avec les démons tant redoutés. Autrement dit, le culte se réduit à peu près à la magie. Tel est encore aujourd'hui le caractère du sacerdoce chez une foule de nations barbares et de peuplades abruties. . . Les prêtres magiciens sont de tous les pays où le fétichisme tient encore lieu de religion. Ces prêtres cumulent les fonctions de devin, de prophète, d'exorciste, de thaumaturge, de médecin, de fabricant d'idoles et d'amulettes. Ils n'enseignent ni la morale, ni les bonnes œuvres ; ils

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 65 ne sont pas attachés à la pratique d'un culte régulier, au service d'un temple ou d'un autel. On ne les appelle qu'en cas de nécessité ; mais ils n'en exercent pas moins un empire considérable sur les populations auxquelles ils tiennent lieu de ministres sacrés. » A l'origine et dans l'état de complète barbarie, de même que la magie se confond avec le culte, il n'y a pas de distinction entre la magie favorable et funeste, pas plus que de différence radicale entre les bons et les mauvais esprits. Le prêtre magicien est le même que le sorcier ; suivant les caprices de sa volonté, suivant qu'on est parvenu à se le rendre, propice ou ennemi, il exerce son mystérieux pouvoir pour le bien comme pour le mal. Mais le premier résultat du progrès vers un état social plus régulier et du développement des idées morales, est de faire apparaître dans ce naturalisme grossier et primitif une notion de dualisme, qui s'accroît plus ou moins et peut même devenir, comme chez les Perses, le fondement d'une religion très-haute et tout à fait spiritualiste. On distingue, en les opposant, le monde de la lumière et celui des ténèbres, le bien et le mal physique, sinon encore moral. Dès lors, on sépare en deux classes les esprits répandus dans tout l'univers ; on conçoit les uns comme bons, les autres comme mauvais par essence et par nature. Tout ce qui est heureux est rapporté à l'action des uns, tout ce qui est funeste et douloureux à celle des autres. Le prêtre est encore un magicien ; mais son pouvoir s'exerce désormais d'une manière exclusive⁵

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

66 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS ment bienfaisante ; il n'a de rapports avec les mauvais démons que pour les combattre et les repousser; toutpuissants pour conjurer ceux-ci, ses rites et ses incantations agissent en même temps sur les bons esprits, pour assurer leur concours et leur protection. On ne le confond plus avec le sorcier, qui entretient commerce avec les mauvais esprits, avec les démons, s'associe à leur méchanceté et les asservit à ses ordres pour faire le mal. Les actes du sorcier sont dès lors condamnés comme impies et frappés de malédiction, tandis qu'on entoure de respect et qu'on tient pour saint et divin le pouvoir du magicien favorable, du prêtre thaumaturge. C'est là une seconde phase de la magie primitive, fondée sur la croyance aux esprits élémentaires, ilais malgré cette importante modification qui l'épure, le système reste essentiellement le même, et souvent le dualisme qui s'établit ainsi est plus apparent que réel. Quelquefois la magie constituée de cette façon, sur les bases du naturalisme grossier de l'état barbare, survit à l'adoption d'une religion plus noble et plus philosophique, concevant la divinité d'une manière plus haute et entrevoyant son unité fondamentale. La religion nouvelle l'accepte et la tolère, Teconnaissant son existence, tout en la maintenant en dehors du culte officiel. Les prêtres magiciens subsistent toujours, mais forment une des classes inférieures du sacerdoce. Les esprits élémentaires, d'abord seuls objets (la magie, ne sont pas admis dans les rangs suprêmes du sacerdoce, & moins qu'on ne parvienne à identifier, de gré

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 67 OU de force, quelques-uns des plus importants d'entre eux à certains dieux de la religion officielle; mais on leur trouve place parmi les dii minores, parmi les personnifications inférieures auxquelles ne s'adresse pas le culte public. De cette manière, on parvient à légitimer Temploî des vieilles formules magiques qui semblent ne tenir aucun compte des grands dieux, et, portant l'empreinte encore intacte du système religieux antérieur dans lequel elles ont pris naissance, en conservent la hiérarchie de dieux et d'esprits par-dessous la couche extérieure et toute différente de la religion qui prévaut : c'est le fait que nous constaterons d'une manière très -nette en Chaldée. Toute différente dans son principe, et par suite dans la nature de ses incantations et de ses rites, bien qu'elle ait les mêmes prétentions, est la magie théurgique, aberration superstitieuse d'une religion philosophique, qui fait découler de l'unité d'un dieu infini et universel, mais vaguement conçu, par un système savant d'émanation, toute une hiérarchie de puissances surnaturelles se rapprochant par degrés de la nature et participant à la fois, mais en proportions diverses, des perfections divines et des faiblesses humaines. Dans un pareil système, l'homme, par la vertu des rites purificateurs et surtout par la possession de la science, arrive à s'élever vers la Divinité, à se rapprocher d'elle presque indéfiniment, à s'y assimiler et par suite à dominer les puissances des émanations inférieures jusqu'à les faire obéir à ses ordres. Les enchan

68 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS tements redeviennent alors une partie importante du culte ; ils sont le commerce saint et légitime établi par les rites sacrés entre l'homme et les dieux. Ainsi que l'indique très-exactement le nom de théurgie que les Néoplatoniciens lui ont donné, la magie de cette espèce est essentiellement une œuvre divine. Son action est toute bienfaisante, et si quelques pervers abusent du pouvoir que la science divine leur assure sur les esprits et les dieux inférieurs pour assouvir une convoitise coupable et pour faire le mal, c'est un sacrilège odieux, dont on parvient à paralyser les effets par certaines invocations à la puissance divine. Le système théurgique ne se montre tout à fait complet que chez les Néoplatoniciens de Técole d'Alexandrie, surtout chez ceux de la dernière époque. Car si la propension aux rites démonologiques est déjà marquée chez Porphyre, c'est avec Proclus qu'elle triomphe définitivement. A partir de ce moment, le culte des Néoplatoniciens consiste en hommages, en actions de grâces rendus aux bons démons, en conjurations, en exorcismes, en purifications contre les mauvais. Autrement dit, la religion devient exclusivement une théurgie, où prennent place toutes les vieilles pratiques de la magie des différents peuples de l'antiquité, aussi bien celles des Chaldéens (1) que celles des Egyptiens. Sans avoir atteint le même degré de développement systématique, sans surtout s'être ainsi substituée à tout autre culte, en gardant encore un (1) Marin., Vil, Vrod.y 32.

The text on this page is estimated to be only 25.42% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 69 caractère d'infériorité à l'égard de la religion officielle et en restant à l'état de rites qui n'étaient pas formellement reconnus, la magie de l'antique Egypte était toute théurgique par son origine et par ses doctrines, et on ne saurait méconnaître une grande part à son action dans la naissance des rêveries des derniers Néoplatoniciens. Il est enfin une dernière sorte de magk, purement diabolique et qui accepte d'être telle. C'est celle qm perpétue en partie, en croyant encore à leur puissance et en les transformant en pratiques ténébreuses, les rites de l'adoration des anciens dieux, considérés désormais comme des démons, après le triomphe d'une religion nouvelle dont l'esprit exclusif repousse toute association avec les débris du culte antérieur. L'enchanteur, dans ce caSj loin de se croire un homme inspiré et divin, consent, pourvu qu'il recueille toujours le bénéfice de ses pratiques magiques, à n'être plus que le jouet des puissances mauvaises et infernales. Il voit lui-même des diables dans les dieux antiques évoqués par ses enchantements -, mais il n'en demeure pas moins confiant dans leur protection ; il l'engage à eux par des pactes et s' imagine aller au sabbat en leur compagnie. La plus grande partie de la magie du tmoyen âge a ce caractère et perpétue les rites populaires it superstitieux dn paganisme, à l'état d'opérations mysiienses et diaboliques de sorcellerie. 11 en est de même l^lupint (Ii5spays musulmans. ACeylan, ■ >ii r,,ii!i)lète de lîle au bouddhisme, les iiLi:-iisnie sont devenus des démons et

70 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS leur culte des sortilèges coupables que pratiquent les seuls enchanteurs. Nous aurons, du reste, à revenir sur cette dernière espèce de magie dans un autre travail, en recherchant ce qui s'est conservé de traditions chaldéennes dans les pratiques et les croyances des sorciers du moyen âge. Mais comme elle n'a rien de primitif et n'apparaît que très postérieurement aux deux autres, nous n'avons besoin pour le moment que de l'indiquer en passant et sans y insister. II Ainsi que nous l'avons déjà dit, pour l'antiquité grecque et latine aussi bien que pour la tradition juive et arabe, l'Egypte et la Chaldée sont les deux sources de toute magie savante. Mais, sans préciser exactement les doctrines de l'une et de l'autre, on distingue comme tout à fait différentes dans leurs principes et dans leurs manières de procéder l'école égyptienne et l'école chaldéenne. Ceci est parfaitement exact, et l'étude des documents originaux de l'une et de l'autre le confirme. La magie chaldéenne, telle que nous l'avons exposée et qu'elle se montre à nos regards, si fortement liée dans toutes ses parties, est comme

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 71 le dernier mot et la systématisation la plus savante de la vieille magie des premiers âges, fondée sur la croyance aux esprits de la nature. La magie égyptienne est une théurgie née des doctrines d'une philosophie théologique déjà raffinée. L'une a commencé par être tout le culte d'une religion naturaliste encore grossière et en a conservé l'empreinte, malgré l'apparence savante qu'elle a cherché à donner à son développement systématique ; l'autre est la corruption superstitieuse d'une religion plus haute et plus pure dans ses tendances. Cette différence est très-importante à bien préciser. Pour mieux la faire sentir, je crois utile de jeter un coup d'œil sur la magie égyptienne, d'en esquisser les doctrines et d'en citer quelques formules, afin de les mettre en parallèle avec les formules accadiennes que nous avons rapportées. Ceci demandera quelques développements sur les croyances religieuses fondamentales de l'Egypte, d'où découle sa magie. Mais cette digression ne me paraît pas tout à fait un hors-d'œuvre dans l'étude que je poursuis ici, car elle fera plus clairement ressortir le caractère à part des conceptions sur lesquelles repose la magie chaldéenne, conceptions qui, disons-le dès à présent, diffèrent autant de la religion chaldéo-assyrienne des siècles pleinement historiques que de la religion de l'Egypte, et se rattachent par conséquent à une autre couche ethnique. Aussi haut que l'on remonte dans les documents relatifs à la religion égyptienne, on y trouve pour fondement

12 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS la grande notion de l'unité divine. Hérodote affirme que les Égyptiens de Thèbes reconnaissaient un dieu unique, qui n'avait pas eu de commencement et ne devait pas avoir de fin. Et cette assertion du Père de l'Histoire est confirmée par la lecture des textes sacrés en caractères hiéroglyphiques, où il est dit de ce dieu ce qu'il est le seul générateur dans le ciel et sur la terre, et qu'il n'est point engendré... qu'il est le seul Dieu vivant en vérité, celui qui s'engendre lui-même... celui qui existe depuis le commencement. . . qui a tout fait et n'a pas été fait. » Mais cette notion sublime, si elle se maintint toujours dans la doctrine ésotérique, s'obscurcit rapidement et fut défigurée par les conceptions des prêtres comme par l'ignorance de la multitude. L'idée, de Dieu se confondit avec les manifestations de sa puissance ; ses attributs et ses qualités furent personnifiés en une foule d'agents secondaires, distribués dans un ordre hiérarchique, concourant à l'organisation générale du monde et à la conservation des êtres. C'est ainsi que se forma ce polythéisme qui, dans la variété et la bizarrerie de ses symboles, finit par embrasser la nature entière. L'esprit des Égyptiens était avant tout préoccupé du sort qui attend l'homme dans l'autre vie. Cette existence future, ils croyaient en apercevoir dans mille phénomènes naturels les images et les symboles; mais elle leur paraissait plus particulièrement annoncée par le cours quotidien du soleil. Cet astre leur semblait reproduire chaque jour dans la marche qu'il accomplit les

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 73 transformations
réservées à l'âme humaine. Pour un peuple ignorant de la véritable nature
des corps célestes, une telle conception n'avait, du reste, rien d'étrange. Le
Soleil, ou, comme disaient les Egyptiens, Ea, passe alternativement du
séjour des ténèbres ou de la mort dans le séjour de la lumière ou de la vie.
Ses feux bienfaisants font naître et entretiennent l'existence; le Soleil joue
donc, par rapport à l'univers, le rôle de générateur, de père ; il engendre la
vie, mais il n'a point été engendré ; existant par lui-même^ il est à lui-même
son propre générateur. Ce symbolisme une fois accepté, il s'accusci de plus
en plus, et l'imagination des Egyptiens chercha dans la succession des
phénomènes solaires l'indication des phases diverses de l'existence
humaine. Chaque point de la course de l'astre lumineux fut regardé comme
correspondant aux différentes étapes de cette existence. Ea ne s'offrait pas
d'ailleurs seulement comme le prototype céleste de l'homme qui naît, vit et
meurt pour renaître encore ; ainsi que chez les autres peuples païens de
l'antiquité, il était considéré comme une divinité, comme la divinité
suprême, parce qu'il est le plus éclatant, le plus grand des astres, celui dont
l'action bienfaisante vivifie le monde. La conception théologique des
Égyptiens ne s'arrêta pas là; elle le subdivisa, pour fiinsi dire, en plusieurs
divinités. Envisagé dans ses diverses stations, sous ses divers aspects, il
devint un dieu différent, ayant son nom particulier, ses attribut?,

74 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS son culte ; c'est un trait que la mythologie égyptienne a de commun avec presque toutes les autres mythologies. Ainsi, le soleil dans son existence nocturne est Toun ; quand il brille au méridien, il est Ea ; quand il fait naître et entretient la vie, il est Khéper. Ce furent là les trois formes principales de la divinité solaire, .mais on en imagina beaucoup d'autres. La nuit précédant le jour dans la manière dont les Egyptiens comptaient le temps , Toun fut considéré comme né avant Ea et sorti d'abord seul de Tabime du chaos. On réunit les trois manifestations de la puissance solaire en une triade divine, qui devint le prototype d'une foule d'autres triades composées de divinités qui personnifiaient les diverses relations du soleil avec la nature, ses diverses influences sur les phénomènes cosmiques. L'anthropomorphisme, dont aucune religion antique n'a su se défendre, s'insinua dans ces premières données sabéistes, et les Égyptiens se représentèrent la génération des dieux comme s' étant opérée par des voies identiques à la génération humaine. Us furent ainsi conduits à subdiviser l'essence divine en un principe mâle et actif et un principe femelle et passif, et ils transportèrent dans leur théogonie les idées qu'ils se faisaient sur le rôle respectif des sexes dans l'acte mystérieux de la nature par lequel se perpétue l'espèce. En même temps, ce qui s'était produit pour le Soleil se produisit aussi pour la Divinité, conçue d'une manière plus générale et plus élevée ; chacun de ses actes fut personnifié en

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 75 Tin dieu séparé, en une nouvelle personne divine. De là les dieux d'une conception plus abstraite et plus philosophique, moins étroitement liée à un phénomène déterminé de la nature, comme Ammon, Noum ou Phtah. La navigation sur le Nil étant en Egypte le mode de transport habituel, c'était sur une barque que Ton représentait dans la course, soit la triade solaire, soit le Soleil de l'hémisphère inférieur, emblème de l'autre vie. Ce Soleil infernal prenait plus spécialement le nom d'Osiris. On lui assignait pour compagnons et assesseurs les douze heures de la nuit, personnifiées en autant de dieux, à la tête desquels on plaçait Horus, c'est-à-dire le Soleil levant lui-même, et le mythe racontait que ce dieu perçait de son dard le serpent Apophis ou Apap, personnification des vapeurs crépusculaires que l'astre naissant dissipe par ses feux. Cette lutte d'Osiris ou d'Horus, son fils, contre les ténèbres, fut tout naturellement rapprochée de celle du bien et du mal, par un symbolisme que l'on retrouve également dans toutes les mythologies. De là une fable devenue fort populaire en Egypte, à laquelle une foule de monuments font allusion et qui devint le point de départ d'un vaste développement religieux. Le mal fut personnifié par un dieu particulier. Set ou Soutekh, appelé aussi quelquefois Baal, qui était le dieu suprême des populations asiatiques voisines et fut plus tard celui des Fasteurs ; les Grecs le confondirent avec leur Typhon, et l'on disait qu'Osiris avait succombé sous ses coups. Ressuscité par les prières

The text on this page is estimated to be only 20.43% accurate

76 LA. MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS et les invocations d'Isis, son épouse, le dieu bon avait trouvé un vengeur dans son fils Horus. La mort d'Osiris, lit douleur d'Isis, la défaite finale de Set, tout cela fournit à la légende un thème inépuisable de créations qui rappellent ce que l'on trouve en diverses religions de l'Orient, et notamment l'Histoire de Cybèle et d'Atys, de Vénus et d'Adonis. Une fois la course du soleil regardée comme le type de l'existence dans le monde infernal, la doctrine de l'autre vie chez les Égyptiens n'eut plus pour se constituer qu'à reproduire le même symbolisme. L'homme ne descend dans la tombe que pour ressusciter; après sa résurrection, il reprendra une vie nouvelle à côté ou dans le sein de l'astre lumineux. L'âme est immortelle comme Ku, et elle accomplit le même pèlerinage. Aussi voit-on sur certains couvercles de sarcophages l'âme figurée par un épervier à tête humaine, tenant dans ses serres les deux anneaux de l'éternité, et au-dessus, comme emblème de la vie nouvelle réservée au défunt, le Soudj levant assisté dans son cours par les déesses Isis et Nephthys. Ceci explique pourquoi la période solaire symbolisée par l'oiseau bennou (le vanneau), que les Égyptiens appelaient *ou*, pour parler le langage humain, le *ou* est le *ou*.

humaine; l'oiseau mystérieux était censé accompagner l'homme durant sa course dans le monde inférieur. La mort ressuscitait après ce pèlerinage infernal; l'âme devait rentrer dans le corps afin de lui rendre le mouvement et la vie, ou, pour parler le langage humain, le *ou*.

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 77 logie égyptienne, le défunt arrivait finalement à la baï-que du Soleil; il y était reçu par Ra, le dieu scarabée, et devait briller de l'éclat qu'il lui empruntait. Les tombeaux, les cercueils de momies abondent en peintures qui retracent les diverses scènes de cette existence invisible. Une des vignettes du Rituel funéraire (1) représente la momie couchée sur un lit funèbre, et l'âme ou l'épervier à tête humaine volant vers elle et lui apportant la croix ansée, emblème de la vie. Cette doctrine remonte en Egypte à la plus haute antiquité; elle conduisit nécessairement à Inspirer un grand respect pour les restes des morts, puisqu'ils devaient être un jour rappelés à la vie, et elle a été l'origine de l'usage d'embaumer les cadavres. Les Égyptiens tenaient à conserver intact et à protéger contre toute destruction ce corps, destiné à jouir d'une existence plus parfaite. Ils s'imaginaient d'ailleurs qu'ainsi entourées d'enveloppes, les momies n'étaient pas privées de toute espèce de vie, et le Rituel nous montre que le défunt était supposé se servir encore de ses organes et de ses membres -, mais afin de mieux assurer la conservation de la chaleur vitale, on recourait à l'emploi de formules mystiques prononcées au moment des funérailles, à de certaines amulettes que l'on plaçait sur la momie. En général, la plupart des cérémonies funéraires, les enveloppes diverses des momies, les ornements soit à l'intérieur, Boîte extérieure des cercueils trait aux dif

78 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS

férentes phases de la résurrection, telles que la cessation de la raideur cadavérique, le fonctionnement nouveau des organes, le retour de l'âme. La croyance à l'immortalité ne s'est jamais séparée de l'idée d'une rémunération future des actions humaines, et c'est ce qu'on observe en particulier dans l'Égypte[^]. Quoique tous les corps descendissent dans le monde infernal, dans le Ker-neter, comme on l'appelait, ils n'étaient pas néanmoins tous assurés de la résurrection. Pour l'obtenir, il fallait n'avoir commis aucune faute grave, soit en action, soit en pensée. Le mort devait être jugé par Osiris et ses quarante-deux assesseurs ; son cœur était placé dans un des plateaux de la balance que tenaient Horus et Anubis ; dans l'autre plateau, les scènes figurées de psychostasie montrent l'image de la Justice ; le dieu Thoth enregistre le résultat du pesement. De ce jugement, rendu dans « la salle de la double justice », dépendait le sort irrévocable de l'âme. Le défunt était-il convaincu de fautes irrémissibles, il devenait la proie d'un monstre infernal à tête d'hippopotame ; il était décapité par Horus ou par Smou, une des formes de Set, sur le nemma ou échafaud infernal. L'anéantissement de l'être était tenu par les Égyptiens pour le châtiment réservé aux méchants. Quant au juste, purifié de ses péchés véniels par un feu qui gardaient quatre génies à face de singe, il entrait dans le plérôme ou la béatitude, et, devenu le compagnon d'Osiris, l'être bon par excellence (Ounnefer), il était nourri par lui de mets délicieux. Toutefois, le juste

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 79 lui-même, parce qu'en sa qualité d'homme il avait été nécessairement pécheur, n'arrivait pas à la béatitude finale sans avoir traversé bien des épreuves. Le mort, en descendant dans le Ker-neter[^] se voyait obligé de franchir quinze pylônes ou portiques gardés par des génies armés de glaives ; il n'y pouvait passer qu'en prouvant ses bonnes actions et sa science des choses divines, c'est-à-dire son initiation : il était soumis aux rudes travaux qui font le sujet d'une notable partie du Rituel funéraire. Il avait à soutenir contre des monstres, des animaux fantastiques suscités par la puissance typhonienne acharnée au mal, de terribles combats, et ne triomphait qu'en s'armant de formules sacramentelles, d'exorcismes, qui remplissent onze chapitres du Rituel. Entre autres moyens singuliers auxquels le défunt avait recours pour conjurer ces fantômes diaboliques, était celui d'assimiler chacun de ses membres à ceux des divers dieux et de diviniser ainsi en quelque sorte sa propre substance (1). Le méchant, à son tour, avant d'être anéanti, était condamné à souffrir mille tortures, et sous la forme d'esprit malfaisant il revenait ici-bas inquiéter les hommes et s'attacher à leur perte; il entrait dans le corps d'animaux immondes. Le Soleil, personnifié dans Osiris, fournissait donc le thème de toute la métempsycose égyptienne. Du dieu qui anime et entretient la vie, il était devenu le dieu rémunérateur et sauveur. On en vint même à regarder Osiris comme accompagnant le mort dans son pèlerinage (1) Rituel fun&airef chap. xlii.

80 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS infernal, comme prenant l'homme à sa descente dans le i Ker-neter et le conduisant à la lumière éternelle. Kessusité le premier d'entre les morts, il faisait ressusciter les* justes à leur tour, après les avoir aidés à triompher de toutes les épreuves. Le mort finissait même par s'identi- . fier complètement avec Osiris, par se fondre pour ainsi dire dans sa substance, au point de perdre toute personnalité ; ses épreuves devenaient celles du dieu lui-même ; aussi, dès le moment de son trépas, tout défunt était-il appelé « rOsiris un tel » .

III La magie égyptienne se rattache directement aux doctrines eschatologiques de la religion et au développement des mythes osiriens, auxquels elles ont donné naissance. Dans son pèlerinage de l'autre vie, qui reproduit les épreuves auxquelles a été soumis Osiris, Vâme du défunt^ batte aux mêmes ennemis, n'a pour les combattre et 'mpher, avec la pureté de sa conscience qui lui ulement un jugement favorable, que le secours réfl qu'on célèbre auprès de sa tombe et des laques qu'on récite en sa faveur. Mais on fficacité de ces prières comme immense. Non

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 81 seulement elles rendent favorables à Tâme défunte Osiris et les dieux de son cycle, mais elles ont la vertu de lui appliquer directement les mérites des travaux et des souffrances du dieu des morts et d'établir l'identification complète qu'exprime la locution « T^Osisir » . Certains chapitres du Rituel funéraire sont accompagnés de formules relatives à leur efficacité directe dans les péripéties de la vie d'outre-tombe et de prescriptions sur leur emploi talismanique, qui y donnent déjà le caractère de véritables incantations magiques. Telle est celle qui suit le chapitre gravé sur tous les scarabées de pierre dure que l'on déposait sur la poitrine des momies (1) : Prononcé sur le scarabée de pierre dure qui doit être revêtu d'or et déposé à la place du cœur de l'individu. Fais-en un phylactère oint d'huile, et dis sur cet objet magiquement : « Mon cœur est ma mère; mon cœur est dans mes transformations. » A la fin d'un autre chapitre, l'un des plus obscurs et des plus mystiques du livre, nous lisons (2) : Si ce chapitre est connu, il (le mort) sera proclamé véridique sur la terre du Ker-neler; il fera tout ce que font les vivants. C'est là ce qu'a composé un grand dieu. Ce chapitre a été trouvé à Sesennou (Hermopolis) tracé en bleu sur un cube d'hématite sous les pieds de ce dieu; il a été trouvé aux jours du roi Mycérinus, le véridique, par le royal fils Hardoudouf, quand il voyageait pour inspecter les comptes des temples. Il retraçait en lui un hymne devant lequel il fut en extase; il (1) Chap. XXX. (2) Chap. Lxiv. 6

The text on this page is estimated to be only 18.98% accurate

■81 LA MAGIE CHEZ LES CHÂLDÉENS l'emporta dans les chariots du roi, dès qu'il vit ce qui y i écrit. C'est un grand mystère. On ne voit ni n'entend] (autre chose) en récitant ce chapitre pur et aaint. Ne t'appro plus des femmes; ne mange ni viande ni poisson. Alors un scarabée ciselé en pierre, revêtu d'or, melft-Ie à la plaa cceur de l'individu ; après en avoir fait un phylactère trei dans l'huile, récite dessus magiquement : iMon cœur est mère, etc. > Il résulte de ces exemples, auxquels nous pourri enjoindre un grand nombre d'autres analogues, i certains des plus importants chapitres du Rituel (unérm tracés sur des objets déterminés que l'on déposait a la momie, en faisaient des talismans qui protégeaien: défunt avec une efficacité souveraine au travers des rils qui l'attendaient dans l'autre vie avant d'arriver J résurrection bienheureuse. D'autres sont destinés b ' consécration de certains symboles exécutés dans des st stances liturgiquement prescrites et suspendus au con la momie; des clauses y sont jointes, ordonnant la C(fection de ces amulettes protectrices et précisant la i ture âeleureSet(l). Enfin, un grand nombredeoha' très du Rituel ont le caractère de véritables ezonâsn magiques repoussant les monstres dans lesquels se mai feste la puissance de Set cherchant à perdre et à dévcg 'Vâme du mort. 11 n'y it réellement aucuni; différence essentielle enl ces chapitres du grand livre hermétique sur le sort c iommes dans l'autre vie, livre auquel on attribuait u

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 63 -origine divine, et certaines formules magiques tracées sur des bandes de papyrus que l'on trouve quelquefois attachés aux momies dans l'intention d'en faire des phylactères. Ce sont des textes tout à fait de même nature, dont seulement les uns ont été admis dans le recueil des écritures divines et de la liturgie officielle des morts, tandis que les autres, composés peut-être plus tardivement, n'y ont pas trouvé place. Il faut, du reste, remarquer que les incantations et les exorcismes adoptés dans le Rituel ont trû à la protection du défunt au cours de son pèlerinage souterrain, tandis que les formules magiques indépendantes et auxquelles on n'avait pas fait le même honneur sont destinées surtout à mettre à l'abri des bêtes malfaisantes et des chances possibles de destruction la momie même, déposée dans l'hypogée et dont la préservation importait tant au destin de l'âme. Elles tendent aussi à empêcher que le corps, pendant que l'âme en est séparée, ne devienne la proie de l'esprit de quelque méchant qui y pénètre, l'anime et le fasse relever à l'état de vampire. Car, dans la croyance des Égyptiens, les esprits mauvais et les spectres qui effrayaient ou tourmentaient les vivants étaient des âmes de damnés revenant sur la terre avant d'être soumis à l'anéantissement de la seconde mort). Voici une formule de ce genre, traduite par M. Chaleau, qui a pour but de garantir au défunt qu'il ne soit

The text on this page is estimated to be only 17.50% accurate

84 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS mordu par ancua
serpent mâle on femelle, pax aucun scorpior, par aucun roptile; ne pennetB
pas que le venin maîtrise ses membres ! Qu'il ne soit pénétré par aucun mort
ni aucune morte ! Que l'omtre d'aucun esprit ne le liante ! Que la bouche du
serpent Am-kahou-ef n'ait pas de pouvoir sur lui ! Lui, U est la brebis. « 0
toi qui entres, n'entre dans aucun des membres du défunt! 0 toi qui étends,
nel'étendspas avec toi! 0 toi qui enlances, ne t*enlace pas à lui ! • Ne permets
pas que le hantent les influences d'aucun serpent mAle ou femelle, d'aucun
scorpion, d'aucun reptile, d'aucun mort, d'aucune morte. 0 toi qui entres,
n'entre pas en lui! 0 toi qui respire, ne lui souFile pas ce qu'il y a dans les
ténèbres! Que ton ombre ne le hante pas lorsque le soleil se couche et n'est
pas encore levé. » J'ai prononcé les paroles sur les herbes sacrées placées &
tous les coins de la maison ; puis j'ai aspergé la maison tout entière avec les
herbes sacrées et la liqueur haq, au soir et au lever du soleil. Celui qui étend
restera étendu h sa place. En général, dans les chapitres du Rituel (wiénaire
qni ont le caractère d'incantatioD et dans les autres fonnules magiques pour
la protection des morts, la parole est mise dans la bouche du défunt, et son
grand majesx de défeniB contre les attaques iixi mauvais principe aclianic à
sa l perte estde diviniser, ainsi que je l'ai dit plus haut, sa J propre
substance, en s'a; isimilant dans toute sa personne l ou dans t«l ou tel de ses
membres aux dieux célestes, en ■ pi-oclamant qu'il ertr^ ÎHmême l'un ou
t'autre de ces l dieux. C'eat^^l^M ■j^aMfprDçlle de l'aotiiguel ^^!i^H^I
HHHH||H||MdMI H H

The text on this page is estimated to be only 22.31% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES «5 jusqu'aux dieux, l'identifie à eux et arrive à fondre sa substance dans la substance divine. Certaines paroles mystérieuses, certaines formules, dont la connaissance est dérobée au vulgaire et n'appartient qu'aux seuls initiés, opèrent cette identification, cette fusion, par une vertu propre et invincible, dont la révélation est due à Thoth, le dieu de l'intelligence. Il suffit de prononcer ces formules au nom du mort sur sa momie et de les déposer par écrit à côté de lui dans son cercueil pour lui assurer le bénéfice de leur effet au milieu des dangers qu'il a à surmonter dans le monde inférieur. Mais du moment qu'on attribuait un tel pouvoir à certaines formules et à certaines paroles sacrées dans l'existence d'outre-tombe, on était nécessairement conduit à leur reconnaître le même pouvoir dans l'existence terrestre. La vie d'après la mort n'étant qu'un prolongement de celle-ci, conduisant à son renouvellement, la conception qu'on s'en était formée fut étendue à la vie sur la terre. Si l'une avait pour type la course nocturne du soleil dans l'hémisphère inférieur, on reconnut pour type de l'autre la course diurne du même astre. Dès lors, les épreuves et les dangers de l'une et de l'autre existence furent assimilés, rapportés à la même puissance ennemie et expliqués par le même symbolisme, ce qui conduisit à y opposer les mêmes moyens magiques. Set personnifia tout ce que la nature avait de nuisible. Ce fut le dieu

86 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS destructeurs, les animaux féroces^ les reptiles venimeux. On prit rhabitude de le conjurer et de conjurer aussi son funeste cortège de maux^ en rappelant les événements de la lutte épique dans laquelle, après avoir succombé, le principe de Tordre et de la conservation de la vie, symbolisé par Osiris, avait définitivement triomphé. C'est ce que nous voyons, par exemple, dans cette incantation contre la morsure des serpents venimeux, inscrite sur un petit papyrus du Louvre, qui, roulé dans un étui, se^ portait comme talisman (1) : 11 est comme Set, l'aspic^ le serpent malfaisant, dont le venin est brûlant. Celui qui vient pour jouir de la lumière, qu'il soit caché ! Celui qui demeure dans Thèbes s'approche de toi, cède,. reste en ta demeure ! Je suis Isis, la veuve brisée de douleur. Tu veux t^élever contre Osiris ; il est couché au milieu des eaux où mangent les poissons^ où boivent les oiseaux, où les filets enlèvent leur prise^ tandis qu'Osiris est couché dans la souffrance. Tourn, seigneur d'Hiéropolis, ton cœur est satisfait et triomphant. Ceux qui sont dans le tombeau sont en acclamations; ceux qui sont dans le cercueil se livrent à Tallégresse, lorsqu'ils voient le fils d'Osiris renversant les ennemis de son père,, recevant la couronne blanche de son père Osiris et atteignant les méchants. Viens ! Relève-toi, Osiris-Sap, car tes ennemis sont abattus. L'idée mère de toutes les formules magiques contre les fléaux de la vie et contre les animaux malfaisants (et ces dernières sont fort multipliées) est toujours l'assimilation (1) Th. Devéria, Catalogue des manuscrits égyptiens du Louvre, p. 171 et suiv»

ET LES ORIGINES ACCADIENNES ST aux dieux, que produit la vertu des paroles de renchancement et qui met Thomme à Fabri du danger. Aussi la formule ne consiste-t-elle pas dans une invocation à la puissance divine, mais dans le fait de proclamer qu'on est tel ou tel dieu; et quand Thomme qui prononce Tincantation appelle à son secours quelques personnages du Panthéon, c'est comme l'un d'eux, qui a droit à l'aide de ses compagnons de divinité. Ceci est très-nettement établi dans les formules du célèbre papyrus Harris, objet des études de M. Chabas (1), manuscrit de l'époque de la XIX* dynastie qui est peut-être un fragment du recueil magique dont on attribuait la composition au dieu Thoth, le comptant ainsi dans la collection des livres hermétiques. Voici une des incantations de ce papyrus, destinée à se mettre à l'abri des crocodiles : a Ne sois pas contre moi ! Je suis Âmmon. — Je suis Anhour, le bon gardien. — Je suis le grand maître du glaive. — Ne te dresse pas ! Je suis Monlh. — N'essaye pas de surprendre I Je suis Set. — Ne porte pas tes deux bras contre moi ! Je suis Sothis. — Ne m'atteius pas ! Je suis Séthou. d Alors ceux qui sont dans Teau ne sortent pas; — ceux qui sont sortis ne rentrent pas à l'eau; — et ceux qui restent à flotter sur les eaux — sont comme des cadavres sur l'onde ; — et leurs bouches se ferment, — comme sont fermés les sept grands arcanes, — d'une clôture éternelle. Dans cette autre, dirigée contre les diiFérents animaux nuisibles, l'homme qui veut se mettre à l'abri de leurs {1) Le Papyrus magique Harris, ChaloD-sur>Saône, 1860.

88 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS atteintes par

Fincantation magique invoque Taide d'un dieu, mais à titre de dieu lui-même : Viens à moi^ ô seigneur des dieux ! — Repousse loin de moi les lions venant de la terre, — les crocodiles sortant du fleuve, — la bouche de tous les reptiles mordants sortis de leurs trous! » Arrête, crocodile Mako, fils de Set! — Ne vogue pas avec ta queue ; — n'agis pas de tes deux bras ; — n'ouvre pas ta gueule. — Que l'eau devienne un feu ardent devant toi I — La pique des soixante-dix-sept dieux est sur tes yeux; — Tanne des soixante-dix-sept dieux est sur ton œil, — toi qui fus lié par des liens de métal devant la barque de Ra. Arrête, crocodile Mako, fils de Set! — Car je suis Ammon, fécondateur de sa mère. Il en est de même dans cette troisième formule, où c'est à Horus que s'identifie Tincantateur, en réclamant l'appui d'Isis et de Nephthys contre tous les périls qui pouvaient menacer un Egyptien dans une maison de campagne isolée : 0 toi que ramène la voix du gardien, — Horus a prononcé à voix basse l'invocation : a Campagne ! i> — Cela dit, les animaux qui le menaçaient ont rétrogradé. Qu'Isis, ma bonne mère, prononce pour moi Pinvocation^ ainsi que Nephthys, ma sœur! — Qu'elles demeurent dans Tacte de salut, — à mon sud, — à mon nord, — à mon occident, — à mon orient! — Pour que soit scellée la gueule des lions ei des hyènes, — la tête de tous les animaux à longue queue — qui se repaissent de chair et boivent le sang; — pour les fasciner; — pour leur enlever l'ouïe ; — pour me tenir dans l'obscurité ; — pour ne pas me mettre en lumière; — pour ne pas me rendre visible, — à tout instant de la nuit!

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 89 Ce n'est pas seulement à l'homme que les paroles magiques peuvent communiquer la vertu divine ; elles peuvent y faire même participer des animaux pour la protection de l'homme, comme elles font résider un pouvoir invincible dans un objet inanimé, enchanté comme talisman. Nous avons ainsi la formule qu'on prononçait sur un chien de garde, afin d'augmenter sa force par la puissance de renchantment : Debout! chien méchant! — Viens! que j'éte prescrive ce que tu dois faire aujourd'hui. — Tu étais attaché, n'es-tu pas délié? — C'est par Horus qu'il t'est prescrit de faire ceci : — Que ta face soit le ciel ouvert! — Que ta mâchoire soit impitoyable ! — Que ta force immole comme le dieu Har-schéfi ! — Massacre comme la déesse Anata ! — Que ta crinière présente des verges de fer! — Sois pour cela Horus et pour cela Set! Va au sud, au nord, à l'ouest, à l'est; — la campagne t'est, livrée tout entière ; — rien ne t'y arrêtera. — Ne dirige pas ta face contre moi; — dirige-la contre les animaux sauvages. — Ne présente pas ta face sur mon chemin; — présente-la sur celui de l'étranger. Je t'investis d'une vertu fascinatrice; enlève l'ouïe ! — Car tu es le gardien courageux, redoutable. Salut! Parole de salut! Dans ces citations, on voit se dessiner clairement deux faits signalés par les écrivains grecs et qui donnaient à la magie égyptienne un caractère tout à fait à part. C'est d'abord l'absence de développement démonologique . Les Egyptiens n'admettent que dans le monde des âmes un certain nombre de génies en antagonisme, les uns pères et serviteurs d'Osiris, les autres formant le cortège de Set.

90 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Sur la terre, ce sont uniquement les fléaux naturels, les animaux nuisibles qui, avec des âmes de damnés revenant comme vampires, servent d'instruments à la puissance du dieu du mal. Les exorcismes magiques ne combattent pas de démons à proprement parler. De même, ce n'est pas sur des esprits favorables et inférieurs aux dieux que s'exerce le pouvoir des incantations propitiatoires. H met au service de l'homme pour le protéger l'action des dieux eux-mêmes. Quant au rapport que ces formules établissent entre l'homme et les dieux, il est aussi conçu d'une manière exclusivement propre aux doctrines égyptiennes. Chez les autres peuples, la puissance magique ne commande qu'aux esprits secondaires et n'a d'action coercitive que sur les démons mauvais. A ceux-ci, l'exorciste impose une volonté impérative quand il leur dit de se retirer; mais envers les dieux, même dans les opérations de la magie on ne s'adresse que par voie de prières et de supplications. En Egypte, il en est autrement. Admettant que l'emploi de certaines formules sacramentelles élevait l'homme jusqu'aux dieux et parvenait à l'identifier à chacun d'eux on avait dû, par une pente inévitable, être conduit à regarder ces formules comme renfermant un pouvoir qui s'imposait aux dieux, même les pharaons commandait. Aussi les écrivains n'ont-ils (1) que les Égyptiens leurs évocations

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 91 d'obéir à leurs désirs et de se manifester à leurs yeux. Appelé par son nom véritable, le dieu ne pouvait résister à Teffet de révocation. Le papyrus Harris fournit le texte d'une évocation de ce genre qui Hc s'adresse à rien moins qu'à Ammon, le dieu suprême de Thèbes : Descends 1 descends I gauche du ciel, gauche de la terre! Ammon s'élève en roi, vie, santé, force; — il a pris la couronne du monde entier. — Ne ferme pas Poreille. Les serpents à la marche oblique, — qu'ils ferment leurs bouches. — Et que tout reptile reste confondu dans la poussière — par ta vaillance, ô Ammon. L'opinion tout égyptienne que j'indique persista jusqu'aux derniers temps de la religion pharaonique. Elle se trouve consignée dans les écrits de Thiérogrammate Chérémon, qui avait composé, sous les Ptolémées, un traité sur la science sacrée des Egyptiens (1). « Nonseulement, remarque M. Maury, on appelait le dieu par son nom, mais s'il refusait d'apparaître, on le menaçait. Ces formules de contrainte à l'égard des dieux ont été appelées par les Grecs 0ewv àvayxat, » Porphyre, dans sa Lettre à Anébon, s'indigne d'une pareille prétention chez les magiciens égyptiens, d'une foi si aveugle dans la vertu des mots. Je suis profondément troublé de l'idée de penser, écrit le philosophe, que ceux que nous invoquons comme les plus * (I) Porphyre., ap. Euseb., Præpar, evang.j v, 10.

The text on this page is estimated to be only 19.10% accurate

i) Lk MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS puissants reçoivent des inJonctioDS comme les plus faibles, et qu'exigeant de leurs serviteurs qu'ils pratiquent la justice, ils se montrent cependant disposés à faire eux-mêmes des choses injustes, lorsqu'ils en reçoivent le commandement, et tandis qu'ils n'exaucent pas les prières de ceux qui ne se seraient pas abstenus des plaisirs de Vénus, ils ne refusent pas de servir de guides À des hommes sans moralité, au premier venu, vers des voluptés illicites (1). Au reste, ce pouvoir des incantations magiques, qui forçait les dieux à obéir, devenait formidable pour celui même qui l'exerçait, s'il ne s'en rendait pas digae par sa pureté morale et sa science des choses divines. Le Roman de Setna, ce curieux texte des âges de décadence traduit par M. Brugsch, dans la Revue archéologique de 1867, d'après un papyrus démotique, roule en grande partie sur les catastrophes surnaturelles qui assaillent celui qui, sans j être préparé par une initiation suffisante, se trouve en possession du livre de magie composé par le dieu Thoth. On comprend qu'avec l'idée dont nous parlons, l'emploi des noms eût pris dans la magie et même dans la religion de l'Egypte une importance toute particulière. Les dieux égyptiens étaient essentiellement myrionymes, comme les Grecs ont qualifié Isis. Deux chapitres spéciaux du Rituel funéraire (2) ont pour objet d'instruire le défunt des nombreux noms d'Osiris, comme secours tout-puissant dans son voyage infernal. « Non-seulement, dit (!) Porphyre, 4th Eusab., Porphr. \i) Chap. cm

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 93 M.- Birch (i), il est indiqué sur quelques monuments de la XII^e dynastie qu'ils sont dédiés à certains dieux ce sous tous leurs noms » , mais on trouve aussi des tables de noms du dieu Phtah, le démiurge, et du dieu Ra, le principe solaire, sur des monuments du règne de Ramsès II La gnose ou la connaissance des noms divins^ dans leur sens extérieur et dans leur sens ésotérique, était en fait le grand mystère religieux ou Tinitiation chez les Egyptiens. » Les formules du papyrus Harrîs sont remplies d'allusions à cette importance magique du nom des dieux : Moi, je suis Télû des millions d'années, — sorti du ciel inférieur, — celui dont le nom n'est pas connu. — Si Ton prononçait son nom sur la rive du fleuve, — oui I il le consumerait. — Si l'on prononçait son nom sur la terre, — oui! il en ferait jaillir des étincelles. — Je suis Schou, sous la figure de Ra, — assis au milieu de Tœil de son père (2). Si ce qui est dans l'eau (3) ouvre la bouche ou saisit de ses bras, — je ferai tomber la terre dans le bassin de l'eau, — mettant le sud à la place du nord — dans le monde entier. Et cette autre, qui contient une évocation formelle : Viens à moi, viens à moi! ô toi qui es permanent pour les millions de millions d'années, — ô Noum, fils unique, — conçu hier, enfanté aujourd'hui ! — Celui qui connaît ton nom — est celui qui a soixante-dix-sept yeux et soixante-dix-sept oreilles. (1) Dans le tome V de la traduction anglaise de *Touvrage de Bunsen* fliirl*Eg7pte, p. 151. L . (Q Dana la symbolique égyptienne, c'est le disque du soleil. ki.^littXifl« cnroeodilet.on les hippopotames.

The text on this page is estimated to be only 17.39% accurate

94 LA. MAGIE CHEZ LES CHALDEENS — Viens à moi I Que ma voix soit entendue — comme fut entendue la voix de la grande oie Nakat (I), pendant la nuit. — Je suis Bah (2), le grand. Nous avons également constaté dans la magie chaldéenne la doctrine de l'efficacité du nom suprême et mystérieux des dieux. Mais elle me paraît avoir un caractère fort différent sur les bords du Nil et sur ceux de l'Euphrate. En Chaldée, comme dans toutes les religions de l'Asie antérieure, le nom mystérieux est regardé comme une véritable hypostase divine, qui a une existence personnelle et par suite une puissance propre sur les autres dieux, d'un rang moins élevé, comme sur la nature et le monde des esprits. En Egypte, on ne trouve que de rares traces de la notion d'une semblable puissance attribuée au nom divin, et cela tardivement, sous l'influence du contact avec les religions sémitiques. La conception égyptienne propre et originale est que c'est sur le dieu même auquel il appartient que le nom mystique exerce un pouvoir ; appelé par ce nom, le dieu se voit obligé d'obéir. C'est pour cela qu'il demeure secret de peur qu'on n'en abuse, et que les initiés seuls parviennent à le connaître. Dans la magie égyptienne des bas temps, telle qu'elle l'exposent les Néoplatoniciens, « on regarda comme indispensable, dit Plutarque, d'appeler le dieu par son nom ». Le magicien ne comprenait pas la langue à laquelle le nom du

magicien ne comprenait pas la langue à laquelle le nom du

- (1) L'oie du dieu Sab, qui se penche sur la tête du magicien.
- (2) Personnage assigné à Héliopolis.
- (3) La Magie et l'Égypte.

The text on this page is estimated to be only 19.21% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIEHNES 9â dieu ét^t emprunté, de conserver ce nom sous sa forme primitive , car un autre mot n'eût pas eu la même vertu. L'auteur du traité des Mystères des Égyptiens (1) , attribué à Jamblique, prétend « que les noms barbares, les noms tirés des idiomes des Égyptiens et des Assyriens, ont une vertu mystique et ineffable qui tient à la haute antiquité de ces langues, à l'origine divine et révélée de la théologie de ces peuples. » L'emploi de noms bizarres, inintelligibles aa vulgaire, étrangers à la langue égyptienne et empruntés à d'autres idiomes ou composés ■de fantaisie, l'emploi de tels vocables à titre de noms mystérieux des dieux remonte, du reste, en Egypte, k une date pins haute qu'on ne serait d'abord porté à le ■croire. Nous rencontrons des noms de ce genre, dont, .aucnu n'est ^ptien, désignant Set et Osiris, dans l'imprécation magique de nature funénûre qui se lit sur tm papyrns du Louvre, daté du règne de Kamsès II (2) : 0 Omlbpagal 0 Kemmaral 0 Kamalo! 0 Karkbenmou! 0 Aaniàgaaa I Les Ouaaa|! LesRemouI Les Outhoun, [ennemis] du Soleil! Ceci est poui* commandera ceux gui sont parmi vous tous, les adversaires [3]. Il est mort par violence l'assassin de sou frère (-'i); il a voué son âme au crocodile. Pas un pour le plaindre. Mais il amène son âme au tribunal de la double justice par-devau Hamouremoukababou (5) et les jypHtnt d* Lomre, p. 17i. **• V^^ je regarde comine em

The text on this page is estimated to be only 14.14% accurate

HALDEENS Baigneurs absolus qui ĩ^{od}C avec lui (I). Celiii-ci répoold â son ennemi : « Olion, face-uoîre, yeux sanglanls, [venin] en B sa bouche, destnicteui- de son propre nom,..., de son père. Il la facullé de mordre n'est pas encore enleyée à ceuxLes noms mystiques et nmgiques à physionomie barbiire désignant les dieux tiennent une place très-considôrable dans les quatre derniers chapitres qui se trouvent à la fin du Rituel funéraire dans les exemplaires de même famille que celui de Turin, chapitres que M. Birch tient pour composés vers l'époque de la XXV1^o dynastie: et on y discerne avec certitude un certain nombre de radicaux sémitiques. Il est dit en termes formels que ceux du chapitre clīv sont puisés dans la langue I Anou de Nubie. Ailleurs , renseignement que j'fl prunte à une communication épistolaire du si rej ble vicomte de Rougé, des noms de même nature a donnés comme de l'idiome des nègres (nakasi) du | de Pount, l'Arabie méridionale. Ceci serait de nal it faire entrevoir une influence exercée à une cert époque et dans de certaines limites sur la magie < tienne par la magie de» popiilationi» nfricaine?. CellJ l'Egypte en difltirait >.: \u- .i. i,r.' i i"i' n !■ ni.-iLt pari doctrines essentielles < ' .i~ datU

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 97 IV Après avoir mis le lecteur en mesure, par les citations qui précèdent, de faire lui-même la comparaison des formules magiques égyptiennes et chaldéennes, il n'est pas besoin d'insister longuement sur la différence profonde des deux systèmes, car elle éclate manifeste à tous les regards. Les croyances fondamentales et les idées génératrices de la superstition magique, en Egypte et en Chaldée, s'éloignent autant que la forme même des incantations. Dans les documents égyptiens, nous n'apercevons aucune trace de ces esprits élémentaires, doués d'une personnalité si distincte, que la magie chaldéenne voit partout répandus dans Tunivers, les uns bons, les autres mauvais, adressant aux uns ses incantations propitiatoires et aux autres ses exorcismes les plus terribles. En revanche, les Chaldéens ne s'imaginent en aucune façon pouvoir par leurs formules faire de l'homme un dieu et l'identifier aux personnages les plus élevés de la hiérarchie céleste. Ils ne prétendent pas non plus au moyen de ces formules arriver à commander aux dieux les plus puissants et les contraindre à obéir à leurs paroles. C'est dans le monde intermédiaire des esprits que se maintient leur magie et qu'elle exerce son action. Lorsqu'il faut recourir au secours des dieux suprêmes, c'est par voie 7

The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

98 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS de prières et de supplications que l'on s'adresse à eux, non par une contrainte, et même, notion sur laquelle nous aurons h revenir plus loin, les prières des hommes ne sont complètement efficaces auprès de ces dieux qu'en passant par l'organe d'un médiateur. Aussi le nom suprême dont le pouvoir commande même aux dieux et exerce sur eux une vertu coercitive demeure toujours le secret d'Êa. L'initié n'a point, comme en Egypte, l' prétention d'arriver à sa connaissance. Il demande dans certains cas d'une gravité exceptionnelle, par l'intermédiaire de Silik-moulou-khi, à Êa de vouloir bien le prononcer pour rétablir l'ordre dans le monde et terrasser les puissances de l'abîme. Mais ce nom, l'enchanteur ne le sait pas, et il ne peut par conséquent ptût l'encadrer dans sa formule, même destinée à rester absolument mystérieuse. Ce n'est pas lui qui s'en sert; il ne fait que demander au dieu qui le connaît de Tempt^{er}, sans chercher lui-même à en pénétrer l'arcane. Ce qui frappe aussi dans les incantations de la m^à[^]^e chaldéenne comparées à celles de la magie égyptienne, et ce q^{tii} leur donne un cachet manifeste d'antériorité, c'est leur simplicité tout à fait primitive. Tout y est d'une remarquable clarté, exprimé simplement et directement, sans recherche d'obscurités ni de compllcatiooa voulues. La croyance aux esprits s'y manifeste Boni es | forme la plus antique et la plus absolue, gam raffinomeiit philosophique sur les problèmei de In jnitettDaiv [^]v'mt, sans trace de mysticismâ, etA

déenne comparées à celles de la magie égyptienne, qui leur donne un cachet manifeste d'antériorité, et leur simplicité tout à fait primitive. Tout y est de remarquable clarté, exprimé simplement et directement, sans recherche d'obscurités ni de complications philosophiques. La croyance aux esprits s'y manifeste sous sa forme la plus antique et la plus absolue, sans raffinement philosophique sur les problèmes de la substance divine, sans trace de mysticisme, et surtout sans aucune de ces

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 99 allusions à un vaste développement de légendes mythologiques qui remplissent les formules égyptiennes et les rendent complètement inintelligibles sans un commentaire développé. Au contraire, l'intelligence des formules magiques en langue accadienne, qui se conservèrent en Chaldée jusqu'à la fin des écoles sacerdotales des bords de l'Euphrate et qu'Assurbanipal^I au VII^e siècle avant notre ère, faisait copier pour la bibliothèque palatine de Ninive, était accessible à tous. Elles ne renferment aucun mystère et le secret sacerdotal, s'il y en avait un, résidait seulement dans la connaissance précise des termes mêmes des incantations consacrées par leur antiquité, et sans doute aussi par l'idée d'une révélation divine à leur origine. Elles sont l'œuvre d'un peuple qui n'avait encore ni doctrine ésotérique, ni initiations, et chez qui la science des prêtres magiciens ne consistait que dans la connaissance pratique de certains rites et de certaines paroles, au moyen desquelles on croyait entrer en communication avec le monde des esprits, sans que l'on en concevît rien de la superstition populaire autrement que peut-être par un peu plus de régularité systématique dans leur hiérarchie et dans leurs attributions. C'est par là que la magie accadienne, dans les siècles de plus grand éclat de Babylone et de l'Assyrie, Te l'empreinte d'une extrême antiquité, l'esprit de la religion savante l développée plus tôt dans les mêmes lieux. 65

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

100 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Celle-ci avait accepté l'existence de cette magie et reçu dans le canon de ses livres sacrés les vieilles incantations d'Accad, en donnant une place dans son système théologique aux génies invoqués dans ces incantations, mais nne place en sous-ordre. An fond, en effet, comme noos allons le voir, la m^e ne découlait pas en Chaldée de la religion officielle des siècles pleinement historiques; c'était le rameau d'une tout autre plante, qu'on avait greffé plus ou moins bien sur ce tronc nouveau, du moment qu'on en avait toléré et reconnu l'existence, an lieu de chercher à l'anéantir. Mais les faits nous obligeront à y reconnaître l'épave d'un système religieux antérieur, d'un naturalisme encore rudimentaire et grossier, et même d'une couche de population primitive, appartenant à une race entièrement différente de celle dont la reli^{on} chaldéo-assyrienne fut l'œuvre. Dans la dvilisation qui naquit graduellement sur les rives du Tigre et de l'Enphrate de la fusion des Soumirs et des Accads, des 8émito-Kouschites etdes Touraniens, la reli^{on}etlamagie parvinrent à s'unir pacifiquement, mais ell[^] provenùoit à l'ori^{ne} des deux éléments opposés de la population. C'est, je crois, ce qui ressortira de l'exposé des doctrines des livres magiques primitivement composés en langue accadienne et dont on doit la découverte à sir Henry Bawlinson, mises en comparaison avec celles de la rdigtott of&cielle et du culte public, telles que de na cuments nous les font oonnatre.

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

CHAPITRE III LA RELIGION CHALDÉO-BABYLONIENNE
ET SES DOCTRINES Commençons, pour pouvoir y comparer en pleine connaissance de cause ce qu'on trouve dans les textes magiques accadiens, par exposer le système de la religion babylonienne à l'âge de son complet développement , pendant toute la période historique qu'il faut qualifier i'attyrienne , et même antérieurement, à la suite du grand travail des écoles sacerdotales que nous voyons en pleine activité sous les règnes de Sargon I^{er} et de Hunmoragas. là je n'aurai guère qu'à résumer en le nm^fdétiuitcfl que j'ai exposé plus en détail, avec les citations et les preuves, dans mon Commentaire des fTag~ tments cosmogoniques de Bérosee. La religion de Babylone, adoptée par les Assyriens eune seule modification importante, était, dans ses) «sacraments et dans l'esprit qui avait guidé ses

102 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS conceptions, une religion de la même nature que celle^ de l'Egypte et qu'en général toutes les grandes religions du paganisme. Lorsqu'on y pénétrait au delà de l'écorce extérieure de polythéisme grossier qu'elle avait revêtue dans les superstitions populaires, et qu'on s'élevait jusqu'aux conceptions d'un ordre plus haut qui en avaient été le point de départ, on y retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, mais défigurée par les monstrueuses rêveries du panthéisme, qui confond la créature avec le Créateur et transforme l'être divin en un dieumonde, dont tous les phénomènes de la nature sont les manifestations. Au-dessous de ce Dieu suprême et unique,, puisqu'il est le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent, est échelonné, dans un ordre d'émanation qui correspond à leur ordre d'importance, un peuple de dieux secondaires, qui ne sont autres que ses attributs et ses manifestations personnifiées. C'est dans ces personnages divins secondaires et dans leur nature réciproque que se marquent surtout les différences entre les principales religions païennes, dont le principe premier est toujours le même. L'imagination des Égyptiens, comme je l'ai dit tout à l'heure, avait été surtout frappée par les péripéties successives de la course journalière et annuelle du soleil ; ils y avaient vu la manifestation la plus imposante de la Divinité, celle qui révélait le mieux les lois de l'ordre du monde, et ils y avaient cherché leurs personnifications divines. Les ChaldéoBabyloniens, au contraire, adonnés d'une manière toute

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 103 spéciale à

Taстрonomie, lurent dans Tensemble du système sidéral et surtout planétaire la révélation de Têtre divin. De même que les peuples syro-phéniciens, avec les religions desquelles la leur a la plus étroite parenté, ils considérèrent les astres comme les vraies manifestations extérieures de cet être divin, et ils en firent dans leur système religieux Tapparence visible des hypostases émanées de la substance de l'être absolu, qu'ils identifiaient avec le monde, son ouvrage. Seulement, sous sa forme définitive, leur religion classa ces émanations dans une échelle philosophique et savante, résultat d'un très-puissant effort de pensée, auquel la Syrie et la Phénicie n'offrent rien d'analogue. Le dieu suprême, le premier et unique principe .d'où dérivent tous les autres dieux, était Ilou (en accadien Dingira), dont le nom signifie ce le dieu » par excellence. C'est le Un et le Bon^ que les philosophes néoplatoniciens disent avoir été la source commune de tout dans la théologie des Chaldéens (1) ; et en effet on trouve le premier principe appelé ce le Dieu Un i» dans quelques documents de répoque très- tardive où , le langage philosophique s'étant complètement formé dans les écoles sacerdotales, on disait (2) qu'au commencement, de l'Abîme {Apsu) et de la Mer primordiale (Tamti) était né l'Être existant {Auv kinuv), adoré sous ce nom même par Nabuchodo: (1) Anonym., Compend, de doctr, Chaldaic, ap. Stanley, Histor, philosopk., t. II, p. 1125. (2] Damasc, de Prtnotp., 125, p. 381, éd. Eopp.

]04 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS ^{rossor} (1). Mais ceci appartient à un développement philosophique tout à fait récent. Dans la religion des âges classiques du bassin de TEuphrate, la conception d*Ilou était trop compréhensive, trop vaste , pour recevoir une forme extérieure bien déterminée , et par conséquent les adorations du peuple; à ce point de vue, les Grecs lui trouvèrent une certaine analogie avec leur Cronos, auquel ils l'assimilèrent. En Chaldée, il ne paraît pas qu'aucun temple lui ait été spécialement dédié, bien que Babylone lui dû son nom de Bab-Ilou (en accadien Êa-Dingira). Pendant longtemps même, on ne distingua pas nettement la personnalité de Ilou ; son rôle et sa qualification de « Dieu Un » furent d'abord donnés à Anou, • l'ancien des dieux, > premier personnage de la triade suprême qu'on regarda ensuite comme émanée d'Ilou ; on ne distinguait pas alors le principe primordial du chef de cette triade, qu'on tint après pour sa première émanation. C'est seulement chez les Assyriens que le culte d'un ieus exsuperanlissimus^ source et principe d'où découlent tous les autres, prit une importance presque égale à celle d'Ahouramazdâ chez les Perses, en la personne de leur dieu national Assur, d'où le pays lui-même tirait son nom. Au-dessous d'Ilou, la source universelle et mystérieuse, venait une triade composée de ses trois premières manifestations extérieures et visibles, qui occupait le sommet de l'échelle des dieux dans le culte populaire : (1) Inscriptiion de Borsippa, col. 1, l. 2: W. A. I. i, 51, 4.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 105 Aûou, rOannès des Grecs, le chaos primordial, le dieu Temps et Monde (xpovoç et xoapç à la fois), la matière incréée, issue du principe fondamental et unique de toutes choses ; Nouah, Tintelligence, nous dirions volontiers le Verbe, qui anime la matière et la rend féconde, qui pénètre l'univers, le dirige et le fait vivre, en même temps le roi de Télément humide, en un mot « TEspirit porté suif les eaux »; enfin Bel, le démiurge, ordonnateur de l'univers organisé. C'est la grande triade signalée chez les Chaldéens par Damascius (1), qui en désigne les personnages par les appellations accadiennes de Anna ('Avoç), řa ('Aoç) et Enou ři>.-ivo;). Ces trois personnifications divines, égales en puissance et consubstantielles, n'étaient pas placées sur le même degré d'émanation, mais regardées, au contraire, comme issues les unes des autres : Nouah d'Anou et Bel de Nouah. A chacun des dieux de la triade suprême correspondait une divinité féminine, qui en était le dédoublement, la forme passive, et, pour me servir de l'expression même contenue dans plusieurs inscriptions, ce le reflet.)) C'est ainsi que, dans l'Inde, le Trimourti se reproduit dans le Çakti-Trimourti, triade féminine. Anat ou Nana répondait à Anou, Belit à Bel et Davkina à Nouah; mais la distinction de ces trois personnages femelles est beaucoup moins claire que celle des trois dieux mâles. Ils se confondent les uns avec les autres, et en réalité ils se réduisent à un seul, Belit, que les invocations au (1) De Princfjj., 125, p. 384, éd. Kopp.

106 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS cycle de 8 grands dieux mentionnent presque toujours à l'exclusion des deux autres. Belit est le principe féminin de la nature, la matière humide, passive et féconde dans le sein de laquelle se produit la génération des dieux et des êtres. Une inscription de Sargon II, l'Assyrien, dit ce qu'elle triture comme le fard les éléments du monde »• Ses principales qualifications sont celles de ce déesse souveraine, dame de l'abîme d'en bas, mère des dieux, reine de la terre, reine de la fécondité. » Comme l'humidité primordiale d'où tout est sorti, elle est Tamti, « la mer » ; comme déesse chthonienne et infernale, Allât ou Oum-Ourouk, « la mère de la ville d'Érech », la grande nécropole de la Chaldée. Enfin, dans le monde des étoiles, elle se manifeste sous la forme d'Istar ; mais cette dernière manifestation prend un caractère de personnalité plus distincte que les autres, et reçoit une place spéciale dans la hiérarchie systématique du Panthéon. Après la première triade, représentant la genèse du monde matériel, émané de la substance de l'être divin, la série des émanations se continuait et produisait une seconde triade, dont les personnages, abandonnant désormais le caractère général et indéterminé de ceux de la première, prenaient une physionomie décidément sidérale et représentaient des corps célestes déterminés, ceux dans lesquels les Chaldéo-Babyloniens voyaient les manifestations extérieures les plus éclatantes de la Divinité : c'étaient, pour les citer dans leur ordre hiérarchique, Sin, le dieu-lune, fils de Bel; Samas, le Soleil » fils

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 107 de Nouah ; enfin Bîn, le dieu de l'atmosphère et de ses phénomènes, des vents, de la pluie et du tonnerre, fils d'Anou. Ce sont là les trois triades, « composées chacune de père ou premier principe, de puissance et d'intelligence » , •pater, potentia et mens^ que les philosophes de l'école néoplatonicienne, très-exactement informés des religions asiatiques^ attestent avoir été regardées par les Chaldéens comme émanées de l'Un et Bon, unum et bonum^ et avoir constitué la base fondamentale de leur religion (1). De plus, comme les Chaldéo-Babyloniens, aussi bien que les peuples syro-phéniciens, n'ont jamais admis un dieu sans dédoublement de sa substance en principe mâle et femelle, chacun de ceux de la triade des principaux corps célestes est assisté de son épouse. Pour Sin, c'est la « Dame suprême dd, dont nous ne savons pas encore lire phonétiquement le nom avec certitude ; pour Samas, la déesse Goula, triforme en sa qualité de personnification lunaire et quelquefois remplacée par un groupe de trois épouses égales entre elles : Malkit, Goula et Anounit ; enfin, la compagne de Bin est Sala. L'échelle descendante des émanations et de la hiérarchie suprême du Panthéon place ensuite les dieux des cinq planètes : Adar (Saturne), Mardouk (Jupiter), Nergal (Mars), Istar (Vénus) et Nébo (Mercure). Les (!) AàonTm., Compend. de doetr, chaldaiCf ap. Stanley, Histor, philos., t. U, p. 1125. — Damasc, de Prtricip., 111, p. 345, éd. Kopp. — LyH., L iftiHnaifr., nr, 78, p. 131.

106 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS planètes Vénus et Mercure ayant chacune deux appariétions, au soir et au matin, on admit, dans les derniers temps, une double Istar, et on divisa Nébo en deux personnages : Nébo et Nouskou. Ceux d'entre eux qui sont considérés comme des dieux mâles, Istar étant une déesse, ont tous à côté d'eux la parède féminine qui les complète par son union conjugale : Zarpanit pour Mardouk, Laz pour Nergal et Tasmit pour Nébo ; quant à Adar, on le représente comme étant à la fois fils et époux de la grande Belit. Istar, de son côté, possède un époux mystérieux, Doûzi ou Douwazi (Tammuz), enlevé, florissant de jeunesse, à sa passion, et qu'elle va rechercher jusqu'au fond du Pays immuable où descendent les morts, ce qui ne l'empêche pas d'avoir beaucoup d'autres amours, sur lesquelles la légende mythologique se donne carrière en fait de détails scandaleux. Ces dieux des planètes ne sont, du reste, — et ce point de vue est trèsnettement indiqué dans un grand nombre de passages, — que des formes, des manifestations secondes des dieux de l'ordre supérieur, Adar-Samdan répondant à Anou, Mardouk à Bel, Nébo à Nouah, Istar à Belit ; la relation de Nergal est moins claire. Avec ces personnages planétaires se clôt la série des douze grands dieux qui constituaient le véritable Olympe chaldéo-babylonien, l'ordre supérieur de la hiérarchie divine, ceux que Diodore de Sicile (1), en exposant trèsexactement le système astronomico-théologique des (1) II, 30.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 109 Chaldéens , appelle « maîtres » ou « seigneurs des dieux », et qu'il dit avoir présidé aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque (1). Ce sont ceux qui, presque seuls, sont nommés dans les inscriptions comme étant l'objet d'un culte public, officiel et général dans tout le pays, et dont les appellations entrent dans la composition de la plupart des noms propres; mais, audessous de ces grands dieux, la théologie et la mythologie de Babylone et de l'Assyrie admettaient des légions de dii minores, représentant des ordres inférieurs d'émanation, qui paraissent, du reste, n'avoir jamais été distribués aussi régulièrement que ceux du sommet de la hiérarchie ; il y avait là tout un peuple qui resta toujours assez confus et en grande partie relégué dans les cultes locaux. Ce sont des divinités mineures de ce genre que le récit cosmogonique de Bérosee introduit aux côtés de Bel, exécutant ses ordres et l'aidant dans son œuvre de démiurge. Les tablettes mythologiques et astrologiques fournissent un grand nombre de noms divins qu'il faut rapporter à cette classe. On doit surtout étudier à ce point de vue celles qui contiennent des généalogies de dieux, et encore plus le précieux fragment d'un texte où étaient énumérées, temple par temple, les divinités synthrones des grands dieux dans les principaux sanctuaires de la Babylonie et de l'Assyrie (2). (1) Les douze se comptent de la manière suivante : Anou, Bel, Nouah, Belit, Sin, Samas, Bin, Adar, Mardouk, Nergal, Istar, Nébo. («) W. A. T. m, 66.

110 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Sans doute beaucoup de noms fournis par ces documents comme ceux de personnages séparés se retrouvent sur les autres tablettes mythologiques, en tant que qualifications des grands dieux . Le culte populaire leur donnait seul une existence distincte, tandis que dans le système général et scientifique de la religion ils n'étaient considérés que comme des formes diverses d'une même divinité. Mais il est aussi quelques-uns des dieux mineurs qui figurent toujours à titre de personnages d'un caractère nettement individuel, ayant un rôle d'une certaine importance. Tels sont Serakh, appelé aussi Nirba, le dieu des récoltes ; Manou le grand, qui préside au sort, ainsi que la déesse Mamit ; Akh-soukkalli, le messenger des grands dieux ; Bau, le chaos personnifié ; Martou, Toccident, fils d'Anou ; Asmoun ; Samila ; Ousoa ; et beaucoup d'autres dont l'énumération serait trop longue* A côté d'eux sont un certain nombre de dieux locaux^ de fleuves ou de villes, dont l'adoration n'est jamais devenue générale dans le pays et auxquels, dans le travail de classement définitif du Panthéon, on n'a pas assigné une place plus élevée, Souboulal, le dieu de l'Euphrate, et Tourtak, dieu du Tigre (1), Sarrakh de Kis, Kanisourra de Cutha ; quelques-uns de ceux-ci ont même une origine étrangère, et c'est ainsi que dans les provinces orientales, le long de la frontière d'Elam, nous voyons adorer certains dieux empruntés à ce pays, tels que Lagouda à Kîsik et dans d'autres localités Sousinka et Lagamar ou Lbp (1) C'est le Tartak de la Bible (II Reç., xviii, 31).

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 111 gamah C'est aussi dans la tourbe confuse des tfti mmore^ qu'on relègue les antiques dieux de l'âge purement accadien, dont le culte est complètement tombé en désuétude par la suite, mais qui continuent à être mentionnés dans les livres magiques conservés traditionnellement; ceux-ci sont les épaves d'une autre phase religieuse, à laquelle nous essayerons de remonter dans quelques instants. Mais il faut mettre à part, entre les dieux groupés au•dessous du cycle suprême comme des puissances et des émanations inférieures, la nombreuse série des personnifications stellaires, représentant « les mansions célestes et l'armée entière du ciel » (1), constellations ou étoiles envisagées isolément. Elles correspondaient aux conceptions astrologiques et apotélesmatiques qui depuis une époque fort ancienne avaient pénétré la religion chaldéobabylonienne plus qu'aucun autre système religieux du monde antique. Ces personnifications, du reste, étaient savamment distribuées par classes et hiérarchisées par ordre d'importance et d'attributions dans une construction systématique dont Diodore de Sicile (2) expose Téconomie avec une précision très-exacte et sur laquelle nous reviendrons avec détail dans le livre où nous traiterons de l'astrologie. Toutes n'étaient pas comptées au nombre des dieux proprement dits, et on regardait beau

112 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS des grands dieux, par des êtres surnaturels, continuant toujours plus bas la chaîne des émanations, participant encore de Tessence divine, mais se rapprochant de Fhumanité, par suite se mêlant davantage à elle et à ses destinées. Dans cette nouvelle sphère on rangeait les quatre classes principales de génies protecteurs : le Sed, Alap ou Kiroub, taureau à face humaine; le Lamas ou Nirgal, lion à tête d'homme; TOustour, d'apparence entièrement humaine; et le Nattig, à tête d'aigle ou de percnoptère, dont le prophète Ézéchiél (1) a adopté les types comme ceux des quatre êtres symboliques qui dans ses visions supportent le trône de Jéhovah. Au-dessus étaient les anges ou esprits, divisés en deux groupes : les Igili ou esprits célestes et les Anonnaki ou esprits terrestres. Une tablette de la bibliothèque de Ninive compte sept dieux magnifiques et suprêmes (2), cinquante grands dieux du ciel et de la terre, trois cents esprits des cieux et six cents esprits de la terre (3). L'admission de ces chœurs d'anges et de génies au-dessous des dieux permit de faire une place à la démonologie des vieux livres d'Accad et d'accepter au nombre des sciences sacerdotales la magie des âges antiques, qui ne connaissait pas les dieux devenus désormais les premiers et, reposant sur un système religieux (1) 1,10; X, 14. (2) Ce sont évidemment les deux triades mÂles supérieurei^ avec Délit, comme on les voit dans plusieurs inscriptions. (3) G. Smith, North Britith rcrieu', janvier 1870, p. 309.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 113 antérieur, n'aurait pour théologie qu'un, système de dieux et d'esprits élémentaires , les uns bons, les autres mauvais. II Mais il suffit de lire l'exposé de ce système savant et si habilement coordonné, tel que nous venons de le faire d'après les indications précises des textes et sans donner aucune place à la conjecture et à l'imagination, pour acquérir la conviction qu'il ne saurait être primitif et qu'il résume un puissant effort de pensée religieuse et philosophique, lequel a dû demander plusieurs siècles de travail successif dans des écoles sacerdotales. Et en effet, malgré ce qu'ont encore de bien incomplet, faute de documents assez nombreux, nos connaissances sur l'histoire antique de la Chaldée avant le développement de la puissance assyrienne, elles sont suffisantes pour nous permettre d'affirmer que le système définitif de la religion chaldéobabylonienne, avec sa hiérarchie divine et sa série d'émanations successives, est le résultat d'une grande évolution sacerdotale. Ce fut presque une révolution religieuse, qui offre plus d'un trait d'analogie avec la transformation que la vieille religion védique subit dans l'Inde sous l'action des collèges de Brahmanes. Elle fut de même 8

114 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS r œuvre d'nn

sacerdoce fortement constdaé, rompu aur spécolatkms les plus abstraites de la pensée et à la méditation des grands problèmes religieux tels qu'ils poi^ valent se présenter à des esprits imbus d'une préoccupation toute panthéiste, sacerdoce dont nous aurons à rechercher plus loin l'origine et qui acheva de fonder par là sa suprématie religieuse. Et nous pouvons même fixer dès à présent la date approximative de 2,000 ans avant Fère chrétienne, date de Tavénement de la dynastie d'Aganê, dans la Babylonie propre, dont Sargou T' fat le chef, comme celle où révolution religieuse que nous indiqooois, ayant formé presque complètement son système, remporta d'une manière définitive et étendit son empire sur tout le pays* L'établissement d'une domination unique sur les provinces du sud et du nord, sur la Chaldée et la Babylonie, d'abord avec la dynastie d'Aganê, puis avec la nouvelle fiunille, intronisée par la conquête, que vint fonder Hammonragas, dut singulièrement en faciliter le triomphe et l'établissement . En efiet, nous avons des monuments positifs de l'état antérieur de la religion. Dans les inscriptions assez nombreuses des premières dynasties de l'ancien empire de Chaldée qui sont parvenues jusqu'à nous, on n'entrevoit encore aucune trace de la systématisation savante de l'Olympe, qui se montre déjà dans les livres dont larédactiou est formellement attribuée àTépoque du premier Sargon» Les noms des dieux sont ce qu'ils resteront plus tard, mais ces personnages divins ne sont pas encore rattachés

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 115 les nos aux antres par les Ikns du système théogonique que nous veïkons de déïFelopper, groupés et subordonnés dttBS les d^rés d'importance et d'émanation d'une hiérarchie régulière. Leurs attributions sont beaucoup moins tranchées et moins distinctes que plus tard •, ils se ressemblent davantage entre eux, et surtout ils ont alors un caractère presque exclusivement loeaL Chacun d'eux est adoré seui ayec son épouse dans ime viHe^ où du reste il continue jusqu'à la fin d'avoir son principal sanctuaire, et dans cette ville il est regardé comme le premier des dieux. Anou (accadien Anna) règne ainsi dans Érech avec Nana (accad. Dingiri) ; Bel (accad. Moul-ge) avec Belit (accad. Nin-ge), dans Nipour; Nouah (accad. Éa) avec Davkina, dans Ēridou ; Sin (accad. Hourki) avec Nana, dans Our ; Samas (accad.Oud) dans Larsa en Chaldée, et Sippara en Babylonie, où il est associé à Anounit; Mardouk et Zarpanit sont les dieux de Babylone , Nébo . celui de Borsippa, où il a par exception Nana pour épouse ; Nergal et Laz sont adorés à Cutha . Quand la dynastie d'Our exerce une suprématie effective sur toute la Chaldée, cette suprématie se traduit dans Tordre de la religion par une prééminence reconnue partout à Sin, le dieu spécial de la ville ; mais la même prééminence passe à Samas quand le pouvoir et l'hégémonie appartiennent à des rois sortis de Larsa. Aucune inscription de ces âges reculés (de 3,000 à 2,000 environ avant J.-C.) ne réunit, comme on le voit si souvent aux époques postérieures, le cycle des grands dieux dans les mêmes adorations. «

116 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS C'est au même état de choses et à la même période historique que se rapporte la collection d'hymnes liturgiques rédigés en langue accadienne et accompagnés d'une traduction interlinéaire assyrienne que j'ai eu l'occasion d'étudier dans un autre travail (!)• Les belles recherches de M. le comte de Vogüé ont prouvé que c'est dans cet état que sont toujours demeurées les religions des peuples de la Syrie et de la Palestine, qui ne subirent pas, comme celles du bas Euphrate, l'influence du travail d'une corporation sacerdotale unique et puissante (2). Et la formule qu'en a donnée l'éminent académicien— ambassadeur aujourd'hui, au grand préjudice de la science — n'a besoin d'être modifiée en rien pour s'appliquer à la forme de la religion chaldéobabylonienne antérieure à sa systématisation, qui fut en réalité sur bien des points fort artificielle. Il y a là tout un groupe de religions étroitement apparentées entre elles et qu'on peut qualifier de kouschito-sémitiques ou d'euphratico-syriennes, qui présentent toutes les mêmes données fondamentales, avec des noms de dieux en grande majorité communs. C'est une des familles les mieux caractérisées et les plus définies qui s'offrent à l'étude de la science des religions. La conception de l'être divin unique et universel qui (1) Vn Vêda chaldéen^ dans le tome II de mes Premières Civilisations. (2) De Vogüé, Mélanges d'archéologie orientale^ p. 51-57. Voy. mon Manuel de l'histoire ancienne de l'Orient^ 3* (édition, t. III, p. 127 et suiv., 303, 352 et suiv. Dans le tome II de mes Lettres assyriologiques, j'ai montré que l'antique religion de l'Arabie avait l'«> CMAOère.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 117 se confond avec le monde matériel, émané de la substance et non créé par lui, s'y rencontre partout à la base et en a été certainement la notion primordiale. Mais l'essence de ce dieu, comme dans tous les panthéismes antiques, est d'être à la fois un et plusieurs. C'est un dieu-nature, opérant dans tout l'univers et auteur de la vie physique, ravageant chaque année son œuvre, pour la renouveler ensuite au changement des saisons; et ces opérations successives de destruction et de renouvellement, par suite de la conception panthéistique de son essence, il était regardé comme les produisant[^] non pas dans un monde distinct de lui[^] mais dans sa propre substance, par une réaction sur lui-même. A chaque phase de ces opérations correspondait un nom divin particulier et une hypostase distincte, qui devenait dans la forme extérieure une personnification spéciale. De là un développement primitif de mythologie, qui avait pris un caractère tout local, même sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, jusqu'au moment du grand travail d'unification et de systématisation que ne connurent ni la Syrie, ni la Phénicie. Chaque tribu et chaque ville envisagea plus spécialement l'être divin sous un des aspects dont il était susceptible, dans un phénomène déterminé de la nature ou dans un des principes qu'admettait la physique grossière du temps, n'en résulta autant de dieux en apparence distincts, mais qui, pour celui qui veut les étudier attentivement, tendent bientôt à se confondre entre eux et à se ramener à l'unité primordiale de la substance divine.

118 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Cause et prototype du monde visible, un dieu-nature a nécessairement une double essence ; U possède et résume les deux principes de toute génération terrestre, le principe actif et le principe passif, mâle et femelle ; c'est une dualité dans l'unité, conception qui, par suite du dédoublement des symboles, a donné naissance & la notion des divinités féminines. La déesse, dans les religions du groupe euphratico-syrien, est qualifiée de « manifestation » du dieu mâle auquel elle correspond. Elle n'en diffère donc pas essentiellement ; c'est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour pouvoir lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure. Cette conception générale de la divinité féminine se subdivise, aussi bien que la divinité mâle, en une foule de personnifications locales ou attributives. Aussi, dans la Chaldée et la Babylonie comme dans la Syrie et la Phénicie, tout dieu est nécessairement accompagné d'une déesse qui lui correspond. Les personnages divins ne se conçoivent pas isolément, mais par couples ; et chacun de ces couples constitue une unité complète, reflet de l'unité primitive. D'où résulte que les deux personnages qui le forment sont réciproquement complémentaires, l'un par rapport à l'autre. Quand le dieu a un caractère solaire, la déesse a une nature lunaire : si l'un préside au jour, l'autre préside à la nuit ; si l'un personnifie les éléments regardés comme actifs, le feu et

personnifie les éléments passifs» l'eau et la 4erre» Dans ce fond commun des religions euphratico- syriennes, les formes divines ont quelque chose de vague, d'indécis et de flottant. Les dieux de la Chaldée et de Babylone, tels que nous les voyons dans les plus anciennes inscriptions et dans la collection des hymnes liturgiques en 4UX3adien, avant le grand travail qui fixa définitivement leurs rangs et leurs attributions, sont pareils à ces dieux de la Syrie dont on a dit justement qu'ils n'ont c nulle fermeté dans les contours, nulle détermination sensible, rien qui rappelle la vie et la personnalité des dieux homériques; qu'ils ressemblent plutôt à ces dieux de Tenfance de la race aryenne, à ces divinités presque sans consistance •encore des Vêdas, où Varouna, Indra» Agni se confondent si souvent, et où le dieu qu'on invoque, Indra, Savitri ou Roudra, est toujours le plus haut et le plus puissant 4es dieux (1). » En les distribuant plus tard dans la savante hiérarchie d'émanations que nous avons étudiée, en donnant à chacun une personnalité plus distincte avec un rôle nettement déterminé, en les localisant, pour ainsi dire, chacun dans un des grands corps célestes, on modifia quelquefois leur nature primitive d'une manière profonde et que dans certains cas il nous est possible d'apprécier. Ainsi je crois avoir démontré (2) — et c'est, (1) J. Soury, dans la R\$vue d\$9 Deux-Mondes du l*' février 1872. (2) Estai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose, ^p. 110

130 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS d'ailleurs, chose
généralement admise — que Adar-Samdan, l'Hercule chaldéo-assyrien,
dont on fit alors le dieu de la planète Saturne, était à l'origine une
personnification du soleil ; même dans son nouveau rôle il garde bien des
traits de sa première physionomie, et les tablettes mythologiques rappellent
encore

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 121 aux cultes de l'Asie antérieure , sont des personnifications du soleil dans les phases successives de sa course diurne et de sa course annuelle. Tel a été originairement Mardouk, le dieu tutélaire de Babylone, localisé postérieurement dans la planète Jupiter, car lui aussi mourait pour revenir à la lumière, et on montrait son tombeau dans la Pyramide de Babylone. D'ailleurs, son ancien nom accadien, Amar-outouki, altéré dans le langage sémitique en Mardouk, signifiait « le cycle du Soleil ». Bin lui-même est encore qualifié dans quelques documents astrologiques de « Soleil du Sud sur Elam ». L'épopée principale de Babylone reposait sur un fondement analogue; son principal héros, Izdubar , était une personnification solaire, et ses douze grandes aventures correspondaient aux douze signes du zodiaque (i). Cependant il y avait quelques dieux mâles qui, dès les temps les plus reculés de la religion chaldéo-babylonienne, faisaient exception à ce caractère solaire général. Sin est la lune (dont il porte le nom même dans la langue assyrienne), envisagée comme mâle et douée d'une puissance active, c'est-à-dire considérée par rapport à la terre, car la lune est conçue comme femelle par rapport au soleil, ainsi que nous le voyons dans le couple d'Anounit ou de Goula et de Samas . Aussi , dans son grand sanctuaire d'Our, a-t-il pour épouse Nana, déesse essentiellement chthonienne, personnifiant la terre, et ce rapport. U Déluge et l'Épopée babylonienne, dans le tome II de mes

122 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS port est clairement exprimé par son nom aocadien de Hour-ki , spécial au culte de la ville d'Our, c celui qm I illumine la terre (1). i» Au reste, par suite de ce douUe . aspect que la lune peut revêtir suivant le point de vue auquel on Tenvisage, Sin, dans plusieurs récits mythologiques^ dont le plus important a été recueilli par Ctéaas, est représenté comme un dieu androgyne, de même que Mên, le dieu lunaire des religions de TAsie Mineure, avec lequel il a une très-étroite analogie. Quant à Anou, dans la période la plus ancienne de la religion euphratique, il réalise la conception du dieu uranique et cosmique, à la fois ciel, temps et monde, que les Grecs rendaient par iËon, en parlant des cultes asiatiques, et les Romains par Sæculum ; de ce dieu qui s'appelait en Phénicie Oulom ou Eschmoun; à Gaza, Marna ; dans d'autres parties de la Palestine^ Baal-Haldim; en Arabie enfin, Audh ou Hobal (2). C'est « l'Anck des jours » celle de toutes les personnifications divines admises dans les religions euphratico-syriennes qui est de sa nature la plus compréhensive et la plus près de la notion d'unité primordiale, mais en même temps la plus vague, un peu comme le Varouna védique et l'Ouranos des plus anciens Grecs. Aussi, du temps des vieilles dynasties chaldéennes, comme aussi dans les débuts de la (1) C'est du moins ainsi qu'on le traduit en assyrien; mais le sens primitif du nom de Hour-ki paraît bien plus expressif encore : c celui qui étend son action sur la terre », « celui qui couve la terre. » (2) Sur cette conception, voy. mes Lettres assyriologiques, t. II, p. 164-178.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 123 place où la religion fut complètement systématisée, quand on établit un rapport entre lui et les autres dieux, c'est celui de premier principe, auteur de toutes les émanations, qu'on réserva plus tard à Ilou, quand on le distingua d'Anou par un nouvel effort vers la conception abstraite de l'être divin. C'est pour cela qu'Anou est appelé c l'ancien y[^] par excellence, « le générateur :» et . Je pourrais étendre des observations du même genre aux personnages de Bel et de Nouah, et passer successivement en revue tous les dieux du Panthéon chaldéo-babylonien, en recherchant la plus ancienne conception que l'on puisse saisir pour chacun d'eux. Mais ceci demanderait un traité complet de la mythologie du bassin de l'Euphrate et du Tigre, que je n'ai pas entrepris dans ce livre, où je ne puis traiter de semblables questions qu'incidemment et dans leurs rapports avec mon sujet principal. Les exemples qui précèdent suffisent, je crois, à faire connaître la nature et l'esprit de la religion chaldéobabylonienne dans sa forme la plus ancienne, ainsi que son identité avec les religions qui continuèrent à régner sans changements sur la Syrie, la Phénicie et les pays de même race. Des documents positifs, inscriptions royales et hymnes liturgiques conservés traditionnellement dans les sanctuaires de la Chaldée, nous ont ainsi permis de remonter plus haut que la systématisation régulière qui domine sans partage à partir du xx^e siècle avant notre ère sur la

124 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS religion chaldéo-babylonienne, et de saisir cette religion dans un état relativement primitif. Les vieilles formules magiques d'Accad vont maintenant nous reporter encore plus haut dans l'ordre des temps, au milieu d'un état tout différent des croyances religieuses sur le même sol, si différent que nous serons obligés de reconnaître que nous avons affaire aux conceptions d'une autre race d'hommes.

CHAPITRE IV SYSTÈME RELIGIEUX DES LIVRES

MAGIQUES D'ACCAB I Lorsque, après avoir étudié la religion qui de Babylone et de la Chaldée passa en Assyrie, dans les documents nombreux qui en subsistent et en font connaître le système, soit après la grande réforme sacerdotale qui y introduisit une hiérarchie savante et philosophique, soit dans son état antérieur et non encore régularisé, — lorsque, dis-je, après cette étude, on pénètre dans les vieux livres magiques d'Accad, on se sent immédiatement transporté dans un autre monde. Il n'est plus question des mêmes dieux. Des noms qui, plus tard, disparaissent absolument des invocations et de la mythologie, auxquels on ne sait pas même donner un équivalent fixe et connu dans les versions assyriennes, jouent un rôle de premier ordre dans les textes magiques. Les dieux dont les noms se retrouvent dans le

126 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Panthéon de la religion publique et officielle, ou que les traducteurs assyriens ont assimilés tant bien que mal k des personnages de cette religion, se présentent dans ces textes avec un rôle et des attributions tout à fait différents, du moins pour la plupart ; enfin, sauf le Soleil, les personnifications sidérales, dieux de l'atmosphère et des planètes, qui tiennent un rang si important dans le système définitif et raisonné de la théologie des grandes écoles sacerdotales, auxquelles cette théologie attribue le gouvernement du monde et la direction des événements, n'ont aucune place dans les incantations et les hymnes des recueils de magie. Tout au plus en trouve-t-on la mention passagère et tout à fait en sous-ordre dans un très-petit nombre de formules, parmi les invocations qui les terminent, à la suite des paroles sacramentelles : ce Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! » Encore, par une circonstance bizarre et que nous chercherons à expliquer plus loin, circonstance qui donne un caractère particulier à ces mentions, ce ne sont pas, en général, les dieux sidéraux eux-mêmes qu'on y invoque, mais leurs esprits, auxquels on semble donner une existence distincte. Ainsi, à la fin d'une incantation contre la peste {Namtar), les maladies, les démons et les sortilèges en général (1), nous lisons : Esprit du ciel, souviens-t'en I Esprit de la terre, souviens-t'en ! (1) W. A. T. IV. I, col. 3

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 137 Esprit de Moul-ge (1), seigneur des contrées, souvienst'en ! Esprit de Nin-gelal (2) , dame des contrées , souvienst'en ! Esprit de Nin-dar (3), guerrier puissant de Moul-ge, souviens-t'en ! Esprit de Pakou (4), intelligence sublime de Moul-ge, souviens-t'en ! Esprit de En-zouna (5)^ ûls aîné de Moul-ge^ souvienst'en ! Esprit du Tiskhou (6) , dame des armées , souvienst'en ! Esprit de Im (7), roi dont l'impétuosité est bienfaisante, souviens-t'en ! Esprit de Oud (8), roi de justice, souviens-t'en ! Esprit Anounna-ge (9), dieux grands, souvenez-vous-en ! Dans d'autres invocations du même genre, ces esprits des diens sidéraux sont mêlés à ceux de dieux que ne connaît plus la religion publique des grands siècles de Babylone et de Ninive, et à d'autres esprits, en partie très-nettement élémentaires, comme des êtres de même nature et de même rang. Voici, par exemple, une énumération de ce genre, la plus développée qui se rencontre (1) C'est le grand dieu appelé Bel en assyrien. (2) En assyrien Belit. (3) En assyrien Adar, l'Hercule de la religion des bords de l'Euphrate et du Tigre, dieu de la planète Saturne. (4) En assyrien Nébo, dieu de la planète Mercure. (5) En assyrien Sin, dieu de la Lune. (6) En assyrien Istar, déesse de la planète Vénus. (7) En assyrien Bin, dieu de l'atmosphère lumineuse et des phénomènes atmosphériques. (8) En assyrien Samas, dieu du Soleil. (9) En assyrien Anounnaki, les Esprits de la terre.

128 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS dans le grand recueil magique copié par ordre d' Assurbanipal (1) : De la fièvre, Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! Esprits mâles et femelles, seigneurs de la terre, souvenezvous-en ? Esprits mâles et femelles, seigneurs des étoiles^ souvenetvous-en I Esprits mâles et femelles, ennemis (du mal), souvene^ vous-en ! Esprits mâles et femelles de la montagne sublime, souvenez* vous-en ! Esprits mâles et femelles de la lumière de vie, souvenezvous-en ! Esprits mâles et femelles de la région inférieure , souvenezvous-en ! Esprits seigneurs du père et de la mère de Moul-ge, souvenez-vous-en I Esprits femelles du père et de la mère de Moul-ge, souvenez-vous-en ! Esprit de Hour-ki (2)...., souviens-t'en ! Esprit de Oud, le roi, arbitre des dieux, souviens-t^en ! Esprit de Tiskhou, qui commande aux Anounna-ge, sonviens-t'en 1 Esprit de la Déesse-onde, mère de Êa, souviens-t'en ! Esprit de Ninouah, fille de Ea (Nouah)^ souviens-fen I Esprit de la déesse Nin-si(3)...., souviens-t'en! Esprit du dieu Feu^ pontife suprême sur la surface de la terre, souviens-t'en ! (1) W. A. I. IV, 1, col. 2. (2) Autre nom du dieu Lune. (3) Cette déesse, mentionnée quelquefois dans les tablettes astrologiques, personnifie un des aspects de la planète Vénus.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 129 Esprit de Nin-iz-zida (1), qui porte ses ravages à la surface de la terre, souviens-t'en I Esprits des sept portes du monde, souvenez-vous-en I Esprit des sept clôtures du monde, souvenez-vous-en ! Esprit du dieu Negab, grand portier du monde, souviensfen! Esprit Hous-bi-sakh (2), épouse du Namtar (3), souvienst'en ! Esprit Gan-dim-kour-koû (4), fille de l'Océan, souviensfen! Ces longues litanies sont, du reste, fort rares. Nous manquons jusqu'à présent d'un critérium pour déterminer l'antiquité respective des morceaux de diverse nature rassemblés dans le grand recueil magique ; mais il est évident qu'il y en a d'époques fort différentes, comme dans les collections védiques, et que la composition de ces incantations, de ces formules et de ces hymnes devra s'échelonner sur une série de plusieurs siècles écoulés avant leur réunion et leur mise en écrit, qui remonte elle-même à une date fort élevée. Une étude approfondie, minutieuse, appelant à son aide tous les procédés les plus délicats de la critique, permettra seule d'y établir plus tard un certain degré de chronologie ; mais il n'est pas encore temps d'aborder ce difficile travail. Cependant, il semble dès à présent, par la comparaison de la simplicité des formules qui portent en elles-mêmes le (1] Le seigneur de l'arbre propice. (2) Son choc est de bon augure. (8) La peste. • (4) Nous ne pouvons pas encore traduire ce nom, dont les deux der*itn éléments sont c de la montagne élevée ». 9

130 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS cachet manifeste d'une antiquité tout à fait primitive, que celles où Ton rencontre des énumérations en litames, comme je viens d'en citer, devront être rangées parmi les plus récentes. Elles représentent une dernière phase de formation des documents magiques, un âge où la fusion des éléments kouschito-sémitique et touranien de la population avait déjà donné naissance aux conceptions religieuses qui finirent par prédominer exclusivement dans le culte extérieur et public. La vieille religion des Esprits, sur laquelle la magie était exclusivement fondée^ subsistait encore, à cette époque, d'une manière pleinement indépendante, et c'était la doctrine des prêtres magiciens, qui continuaient — ce qu'ils semblent avoir cessé de faire plus tard — à composer des incantations et à les joindre au fond traditionnel qu'ils avaient reçu de leurs prédécesseurs. Mais si leur doctrine n'était pas changée et résistait encore à l'influence de la religion nouvelle qui s'élevait à côté d'eux, ils tenaient compte de la popularité des dieux de cette religion rivale, et il leur était facile de leur trouver une place dans le monde infini des esprits, tel qu'ils le concevaient. Il paraîtra peut-être au premier abord bien hardi de s'exprimer ainsi, et l'on sera tenté de voir dans ce qui précède des hypothèses sans fondement assez solide. Cependant je crois qu'à quiconque étudiera le grand recueil magique découvert par sir Henry Rawlinson, une semblable étude fera constater des faits positifs qui légitiment ces conjectures et cette manière de voir.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 131 On peut extraire des incantations et des autres formules de ce recueil, mais particulièrement des hymnes qui en composaient le troisième livre, un système religieux complet, qui a servi de fondement à la doctrine magique. Ce système est tout à fait différent de celui de la religion publique et officielle ; il repose sur d'autres données ; et les deux ont été certainement indépendants l'un de l'autre dans leur origine et dans leur développement. Ce sont les religions de deux races diverses, dualité correspondant à celle que l'histoire reconnaît aujourd'hui dans les éléments constitutifs de la population de la Chaldée et de la Babylonie ; et je crois qu'il me sera possible d'établir que les textes magiques, dans leur système religieux, nous offrent les croyances de la couche ethnique la plus ancienne qui ait couvert le sol de ces contrées. Quoi qu'il en soit, malgré les différences profondes des deux systèmes et leur indépendance respective, puisqu'ils ont certainement coexisté pendant un certain temps, sans doute en état d'hostilité et d'opposition, il a dû, malgré cet antagonisme, se produire dans une certaine mesure une influence réciproque, comme il est arrivé toujours en pareil cas. Et c'est ainsi que s'expliquent, d'un côté, l'admission de noms de dieux qui tiennent aux conceptions intimes de la religion . rivale et sont- étrangers au vieux fonds des documents de cette nature, dans les litanies de quelques formules magiques qui ne doivent pas être des plus anciennes, de l'autre, l'introduction dans le Panthéon de la religion chaldéo-babylonienne —

132 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS car il faut désigner ainsi celle qui a fini par prévaloir dans le culte public, en appelant accadienne la religion des livres magiques — de certains personnages qui appartiennent essentiellement à l'autre système, et par suite ne se retrouvent en aucune façon dans les cultes étroitement apparentés de la Phénicie et de la Syrie. L'influence réciproque ne fut pourtant que peu considérable. Les deux doctrines de la religion la plus antique, conservée par les corporations de prêtres magiciens, et de la religion nouvelle qui Tavait graduellement supplantée dans les adorations publiques au fur et à mesure des progrès de l'élément kouschito-sémitique de la population, demeurèrent, suivant toutes les probabilités, indépendantes et en opposition jusqu'à la grande réforme sacerdotale, qu'on pourrait appeler le brahmanisme des bords de l'Euphrate et qui fut consommée environ 2,000 ans avant Jésus-Christ, vers l'époque de l'avènement du premier Sargon. Cette réforme n'eut pas en effet pour seul objet et pour seul résultat de systématiser dans une hiérarchie d'émanations réglées d'après des conceptions de philosophie naturaliste la foule des dieux adorés jusque-là dans les différentes cités ; elle poursuivit l'absorption dans un même ensemble de toutes les branches et de toutes les écoles de sciences surnaturelles existant dans le pays, quelle qu'en fût l'origine, de même que le brahmanisme combina avec le vieux fonds des croyances védiques et avec ses idées primitives un certain nombre de données empruntées à

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 133 rinde. Ce fut une véritable œuvre de syncrétisme, où le culte accadien des esprits élémentaires prit place à côté de l'adoration des dieux chaldéo-babyloniens, mais en s'y s'y subordonnant, mais en voyant les esprits auxquels il adressait ses invocations relégués dans la classe inférieure des émanations[^] intermédiaire entre les dieux et Thiimanité. Alors ceux qui continuaient la tradition des prêtres magiciens des âges primitifs furent agrégés au grand corps sacerdotal, comme dans l'Inde on admit parmi les brahmanes un certain nombre de familles de pontifes de la race brune antérieure aux Aryas. Reçus dans ce corps sacerdotal, les prêtres magiciens y formèrent des collèges spéciaux et d'ordre inférieur, ceux que le livre de Daniel appelle kharlumim , hakamim et asaphim. Le recueil de leurs formules traditionnelles et de leurs incantations, dont la formation et la compilation paraissent avoir été closes à partir de cette époque, fut admis au nombre des livres sacrés et revêtu d'un caractère canonique; et il devint le livre spécial de ces collèges de prêtres adonnés à la magie, de la même façon que dans l'Inde l'Atharva-Vêda, contraire pourtant en bien des points aux pures croyances aryennes primitives et même à une orthodoxie brahmanique rigoureuse, fut accepté parmi les écrits sacrés, en tant que le Vêda propre aux familles de prêtres appelés Goptris ou Angiras. '4*'

134 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS II Essayons

maintenant de donner une idée du système religieux exposé dans les écrits magiques d'Accad, en appuyant cette analyse de citations empruntées principalement aux hymnes du troisième livre du grand recueil, dont nous n'avons fait jusqu'ici que peu d'usage. Ce système n'est autre que celui des esprits éiémén• taires, aussi absolu et aussi caractérisé qu'il a jamais pu l'être chez les populations altaïques ou dans la Chine primitive. La magie accadienne repose sur la croyance à d'innombrables esprits personnels répandus en tous lieux dans la nature, et tour à tour confondus avec les objets mêmes qu'ils animent, ou séparés de ces objet-s. C'est là certainement une des conceptions les plus grossières du surnaturel et de la puissance inconnue qui gouverne le monde, mais aussi l'une des plus primitives, car elle touche au fétichisme et en conserve même une large part, dans la confiance aveugle aux talismans et à leur pouvoir mystérieux. I-es esprits partout répandus produisent tous les phénomènes de la nature, dirigent et animent- tous les êtres de la création. Ce sont eux qui causent le bien et le mal, qui conduisent les mouvements célestes, ramènent les saisons en leur ordre, font souffler les vents, tomber les pluies, produisent par leur action

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 135 les phénomènes
atmosphériques , bienfaisants ou destructeurs ; ce sont eux aussi qui
donnent à la terre sa fécondité, font germer et fructifier les plantes,
président à la naissance et à la conservation de la vie chez les êtres animés,
et qui, par contre, envoient la mort et les maladies. Il y a des esprits de ce
genre partout, dans le ciel des étoiles, dans la terre et dans les régions
intermédiaires de Tair. Tous les éléments en sont remplis , Tair, le feu, la
terre et l'eau ; rien n'existe que par eux. Il y en a de spéciaux pour chaque
élément, pour chaque corps céleste, pour chaque être et chaque objet de la
nature. On leur donne une personnalité très-nette et très-déterminée, et Ton
n'aperçoit au-dessus de ce peuple infini d'êtres supérieurs à l'humanité, mais
inférieurs à la notion que se font des dieux les religions plus hautes dans
leurs tendances, aucune trace de l'idée d'un dieu suprême, d'un premier
principe qui leur serve de lien et d'où ils tirent leur existence. C'est en cela
que ce naturalisme, de même que celui des peuples tartares et mongols, se
distingue de celui des races plus nobles, telles que les anciens Arjas, chez
qui Ton retrouve toujours une conception fondamentale de monothéisme,
quelque vague et mal déterminée qu'elle puisse être quelquefois, au-dessus
de l'adoration des phénomènes cosmiques, personnifiés dans les dieux.
Comme le mal est partout à côté du bien dans la nature, les fléaux à côté
des influences favorables, la mort à côté de la vie, la destruction à côté de la
production,

136 LÂ. MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS une idée de dualisme, aussi prononcée que dans la religion de Zoroastre, préside à la manière dont les prêtres magiciens d'Accad conçoivent le monde surnaturel, dont ils redoutent encore plus les actions malfaisantes qu'ils n'en attendent de bienfaits. Il y a des esprits bons par essence, et d'autres mauvais également par nature. Leurs chœurs opposés constituent un vaste dualisme qui embrasse l'univers entier et poursuit dans toutes les parties de la création une lutte incessante et éternelle. Les mauvais esprits sont partout répandus comme les bons : dans le ciel, sur la terre et dans l'atmosphère, ils sont les uns en face des autres et se combattent avec acharnement. Ce sont leurs alternatives de triomphe et de défaite qui font succéder les fléaux aux bienfaits de la nature et qui interrompent le cours régulier des choses du monde par des catastrophes subites. De même qu'à chaque corps céleste, à chaque élément, à chaque phénomène, à chaque objet et à chaque être est attaché un bon esprit, un mauvais esprit s'y attache également et cherche à l'y supplanter. La discorde est ainsi partout dans l'univers, et rien ne se trouve à l'abri de cette lutte, toujours renouvelée, du bien et du mal, envisagée principalement au point de vue physique : car le côté moral du dualisme reste tout à fait à l'arrière-plan et n'apparaît presque pas dans les écrits magiques, même dans les hymnes où il eût pu se développer plus facilement. Ces écrits semblent presque ne connaître d'autre péché que de négliger les rites propitiatoires, et surtout d'entrer en rapport

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 137 avec les mauvais esprits par les pratiques de la magie noire, au lieu de s'adresser aux bons par le moyen des rites considérés comme saints et pieux, et par l'intermédiaire des magiciens autorisés. C'est sur la conception dualiste que repose tout l'édifice de la magie sacrée, de la magie envisagée comme le commerce saint et légitime établi par les rites d'origine divine entre l'homme et les êtres surnaturels qui l'entourent de toutes parts. Emporté fatalement lui-même au milieu de cette lutte perpétuelle entre les bons et les mauvais esprits, l'homme en sent à chaque instant les atteintes ; son propre sort en dépend. Tout ce qui lui arrive d'heureux est le fait des uns, tout ce qui lui arrive de mal celui des autres. Il lui faut donc un secours contre les attaques des mauvais esprits, contre les fléaux et les maladies qu'ils déchaînent sur lui. Ce secours, c'est dans les incantations, dans les paroles mystérieuses et toutes-puissantes dont les prêtres magiciens ont le secret, c'est dans leurs rites et dans leurs talismans qu'il le trouve. Par là, les démons funestes sont écartés, les esprits favorables rendus propices et appelés au secours de l'homme. On se fait une si haute idée du pouvoir et de l'efficacité de ces formules, de ces pratiques, de ces amulettes qu'on en vient jusqu'à les regarder comme fortifiant les bons esprits eux-mêmes dans leur combat contre les démons, comme leur prêtant une aide et leur fournissant des armes invincibles qui assurent leur triomphe. Ainsi la puissance surnaturelle du ma

138 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS gicien n'est pas seulement comme un bouclier pour l'homme; elle arrête les plus grandes catastrophes de la nature, influe sur le cours des phénomènes et intervient avec une efficacité décisive dans les discordes du monde des esprits. Ces données fondamentales sont empreintes à chaque pas dans le grand recueil magique et dans les formules de même nature que Ton peut recueillir ailleurs. Elles me paraissent ressortir assez clairement des citations que j'ai faites jusqu'ici, pour n'avoir pas besoin d'être confirmées par de nouveaux exemples. En se développant, du reste, et en marchant toujours davantage vers la constitution d'un système auquel elle prétendait donner une rigueur scientifique, la doctrine magique a introduit un ordre et une hiérarchie dans la foule des esprits dont elle admettait l'existence. EOe a réparti les bons en classes parallèles à celles que nous avons déjà constatées chez les démons. Malheureusement les indications des textes sont encore moins précises sur la distribution et le rang respectif de ces chœurs des esprits favorables que sur ceux des groupes diaboliques. Nous y discernons seulement que, dans l'armée du bien comme dans celle du mal, on reconnaissait des génies, des catégories appelées mas et lamma^ et des démons qualifiés utiuj.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 139 Il est aussi question des esprits proprement dits (jsi), spécialement élémentaires[^] ou attachée è. des êtres et à des objets déterminés, et des anges, plus indépendants, de formes naturelles précises, parmi lesquels on distingue les Anounna, presque toujours terrestres, et les Tgili, qui ont leur demeure dans les cieux. Au plus haut sommet de la hiérarchie, on admet même un certain nombre de dieux (an y dingir ou dimir). Mais leur nature ne diffère pas essentiellement des autres esprits, nom qu'on leur donne {zi}, aussi bien que celui de dieux. Ce sont des êtres de même essence, qu'on distingue seulement par une qualification particulière, parce qu'on croit leur pouvoir plus grand que celui des autres, et surtout parce qu'on y attribue un champ plus étendu. Car, autant qu'on peut le discerner, ce qui distingue, dans ce système, le dieu du simple esprit, c'est qu'il est moins étroitement localisé, qu'on le regarde comme animant et dirigeant une grande division du monde, un ensemble de phénomènes, une classe d'êtres ou d'objets semblables[^] dont chacun, de plus, possède individuellement son esprit. Ce sont donc, si Ton peut ainsi parler, les esprits des catégories d'êtres naturels ou de phénomènes, conçus comme distincts des esprits individuels, et supérieurs à eux. Leur personnalité, du reste, est aussi déterminée que celle des esprits inférieurs, et l'on ne trouve pas davantage entre eux un lien d'unité de substance et de principe primordial. Deux des plus grands de ces dieux, de ceux qui priment tous les autres, Anna et Êa, n'ont

140 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS pas de titres plus hauts que ceux d* c Esprit du ciel • {Zi anm) et d' « Esprit de la terre ^ (Zt kia) . C*est aiiud que s'adressent à eux les invocations les plus solenneUes, et ceci caractérise nettement leur nature originûre et fondamentale. Les dieux ainsi conçus paraissent avoir été fort nom* breux. Beaucoup sont nommés dans les incantatioiis contre les démons ou les maladies et dans les hymnes magiques. Mais, pour beaucoup aussi^ la mention n*a lieu que dans un seul passage, isolément, et dans de telles conditions, que nous ne pouvons rien en tirer de précis sur le rôle et les attributions du dieu; d'autant plus que souvent l'imperfection de nos connaissances sur la langue accadienne ne nous permet pas encore d'expliquer son nom, toujours significatif, et .que le traducteur assyrien l'a purement et simplement copié, sans essayer de l'assimiler à celui d'un dieu de son propre Panthéon, pourtant démesurément riche. Qu'est-ce en effet que le dieu Zi, le dieu Nin-iz-zida, ce le seigneur de Tarbre pro^ pice » ou ce de Tarbre de la main droite y> ; la déesse Ninka-si, a la Dame à la face cornue ; x> le dieu Ninakha-qouddou, et tant d'autres encore dont les noms apparaissent çà et là dans les documents magiques? Se nouveaux textes pourront seuls nous l'apprendre. Peutêtre quelques-uns de ces noms ne sont-ils que des qualifications de personnages divins que nous connaissons mieux sous d'autres appellations. Du moins, si nous ne sommes pas encore en état de

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 141 définir avec précision le caractère et le domaine propre d'une partie des dieux, cette incertitude ne règne que sur les personnifications divines de second ordre. Les renseignements abondent, au contraire, sur les principaux dieux, grâce à la manière dont ils figurent dans les incantations, et surtout grâce aux hymnes qui leur sont adressés. On peut dès à présent les définir d'une manière complète, et c'est ce que nous allons tenter. Mais il faut auparavant jeter un coup d'œil sur la conception particulière du monde à laquelle ils se rattachent. e: Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile (i), ont une opinion tout à fait spéciale sur la forme de la terre : ils croient qu'elle a la figure d'une barque renversée et qu'elle est creuse par en dessous. » Cette opinion se conserva jusqu'au dernier jour dans les écoles sacerdotales de la Chaldée ; leurs astronomes l'admirent, et il paraît, toujours d'après Diodore, qu'ils cherchaient à la justifier par des arguments scientifiques. Mais elle remontait aux temps les plus antiques, elle était un legs des idées de la période purement accadienne; et si l'on ne prenait pas cette donnée pour point de départ, ce que disent les textes magiques sur la forme et l'économie de l'univers serait absolument inintelligible, aussi bien que leur répartition des principales parties de cet univers sous l'empire de différents dieux. Que l'on imagine donc une barque retournée, non pas une barque telle que nous avons l'habitude d'en voir, (1) II, 31.

142 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS mais un de ces esquifs absolument ronds qui servent encore habituellement, sous le nom de koufa, dans les parages du bas Tigre et du bas Euphrate, et dont les sculptures historiques des palais de TAssyrie nous offrent la représentation ; telle était la figure de la terre pour les auteurs des formules magiques d'Accad, comme pour les astrologues chaldéens des âges postérieurs. Nous exprimerions aujourd'hui la même idée en la comparant à un bol renversé. La surface supérieure convexe constitue ce qu'on appelle proprement la terre (A:i) , la terre habitable ou la surface terraquée (ki-d) , désignée aussi sous l'expression collective des pays {kcUama). La concavité inférieure est Tabîme terrestre (ge); c'est là que résident les génies de la terre, là que se trouve la demeure des morts {kur-nu-de, arali). Le point central en est le nadir (ur)^ le fondement de tout l'édifice du monde, et c'est dans cette région ténébreuse que le soleil accomplit son voyage nocturne. Au-dessus de la terre s'étend, ce comme une couve^ ture » (1), le ciel (anna)^ constellé de ses étoiles fixes {mut) , tournant autour de la montagne de l'Orient {kharsak kurra)j colonne qui joint le ciel à la terre et sert d'axe à la voûte céleste. Le point culminant du ciel, le zénith (paku), n'est pas le même que cet axe ou pôle, car il se trouve immédiatement au-dessus du pays d'Accad, regardé comme le centre de la terre, et la montagne sur la cime de laquelle pivote le ciel des étoiles fixes est (1) W. A. L IV, 20, 2.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 143 située au nord-est de ce pays. L'astrologie chaldéenne admit plus tard un ciel sphérique, enveloppant complètement la terre ; mais il paraît, d'après plusieurs expressions caractéristiques, qu'à l'époque de la composition du plus grand nombre au moins des morceaux du recueil magique, on se représentait le firmament comme une calotte hémisphérique, dont les bords inférieurs reposaient sur les extrémités de la terre, au delà du grand réservoir des eaux {zuab)^ lequel entourait de tous les côtés la surface continentale, exactement à la façon de l'Océan d'Homère. Aussi lui appliquerons-nous ce nom d'océan, aussi bien que celui de réservoir des eaux, gardant, pour désigner la cavité souterraine ou ge, l'appellation d'abîme, par laquelle on a traduit quelquefois Taccadien zuabj ou son équivalent assyrien apsu. Les mouvements périodiques des planètes (lubat), que leur nom accadien assimile à des animaux doués de vie (1), s'opèrent audessous du ciel des étoiles fixes ; plus tard, l'astrologie leur a attribué sept sphères concentriques et successives, au-dessus desquelles s'étend le firmament, mais nous n'apercevons rien de semblable dans les documents magiques. Entre la terre et le ciel est la zone où se produisent les phénomènes atmosphériques, oii soufflent les vents (m) et les tempêtes (im-kab) , où circulent les nuages (im-dir) , qui, fendus par la foudre (amaktu) partie des planètes, laissent échapper la pluie {a-an) par leurs gouttières (ganul). (1) Lw6a^ signifie d'abord une espèce de quadrupède carnassier, probablement voisin de l'ours.

The text on this page is estimated to be only 21.02% accurate

144 LA UAGIB CHEZ LES CHALDÉENS Il y a donc trois zones de l'univers : le ciel, la surface terrestre avec l'atmosphère, et l'au-delà inférieur. Ces trois zones que répondent et président les trois plus grands dieux : Anna, Éa et Moul-ge. Par la suite, ils ont été assimilés aux dieux de la triade suprême de la religion chaldéo-babylonienne, Anou, Nouah et Bel, et leurs noms sont devenus les appellations accadiennes du dieu de cette triade. Mais, en réalité, sauf pour Éa, leur conception primitive, dans les fragments magiques, est profondément différente de celle des dieux de la religion postérieure avec lesquels on les a identifiés. Nous n'avons pas, dans les parties de la collection publiées jusqu'à nous, d'hymne spécial adressé à Anna; mais c'est lui qui est invoqué, dans la formule sacramentelle de toutes les incantations, sous le nom d'Esprit du ciel (Zi ana). Comme son nom l'indique, il ne se distingue pas du ciel matériel ; il est ce ciel même tout autant qu'il en est l'âme ; c'est peut-être celui, de tous les esprits surnaturels, dont la conception se date le moins de l'objet auquel il est attaché. Anna, dans les plus vieux documents magiques accadiens, est donc exactement pareil au Thian des Chinois primitifs. Mais, dans la plus antique religion de la Chine, Thian, c'est le ciel, > est aussi Chang-ti, le seigneur suprême ; > il plane au-dessus des esprits de la nature comme souverain maître et premier principe, couronnant l'édifice du culte des esprits par une religion théiste. Il en a peut-être été de

■

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 145 çt deux indices importants pourraient le faire soupçonner : c'est que, dans la langue, un des deux mots qui expriment la notion absolue de divinité, an (état emphatique anna)^ est le même mot qui signifie ce ciel », puis que r hiéroglyphe antique du signe qui, dans récriture cunéiforme, inventée par les Accadiens, rend Tidée de « dieu », est la figure d'une étoile. Mais si elle a dû exister à l'origine et si elle reparaît dans la religion chaldéo-babylonienne, cette notion est déjà complètement oblitérée dans les morceaux qui composent le recueil magique. Anna ne s'y montre en rien supérieur aux deux autres grands dieux des deux autres zones de Tunivers, et il n'en est pas non plus le principe primordial d'où ils sont issus. Le nom d'Êa signifie ce demeure » (^, êa^ maison) ; ce nom se rattache donc manifestement à l'époque où le dieu fut conçu d'abord comme se confondant avec la zone du monde à laquelle il préside, la zone qui sert de « demeure y> aux hommes et aux êtres animés ; mais sa notion s'est ensuite bien plus dégagée de l'objet matériel que celle d'Anna. Il est le seigneur de la surface terrestre (mul'ki)^ et ce titre devient pour lui une seconde appellation, aussi fréquemment employée que son nom même de Êa. C'est donc lui qui, dans la formule sacramentelle des incantations, est invoqué comme l'Esprit de la terre, ou plus précisément encore de la surface]kecraquée (Zt ki-a). H est en même temps le seigneur r^on de l'atmosphère. C'est l'esprit de cette zone 10

146 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS de Tunivers, Tâme qui y anime tout, y pénètre partout, y fait vivre et mouvoir tout ce qui existe. Les AccadienSi — et cette idée fut transmise par eux aux Chaldéo-Babyloniens des âges plus récents, — les Accadiëns considéraient l'élément humide comme le véhicule de toute vie, la source de toute génération ; ils voyaient, d'ailleurs, cet élément circulant partout dans la zone qui embrasse la surface terrestre et Tatmosphère. Êa, qui en est l'âme et l'esprit, fut donc pour eux intimement lié à l'élément humide. Il en est spécialement le roi : les eaux (a) adorées dans leur réalité matérielle, et les esprits qui y président, sont ses enfants. On ne lui assigne pas de père ; mais comme il s'engendre éternellement lui-même dans le sein de l'élément humide, on le dit quelquefois (1) issu d'une déesse Eia, dont le nom signifie

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 147 générale, et s'appliquant désormais en dehors du cas spécial qui l'avait produite, elle fut empruntée par la religion chaldéo-babylonienne postérieure et appliquée à ses propres conceptions, d'origine très-différente pourtant. Aussi, quand la tradition mythologique voulut peindre le dieu Anou en législateur, établissant chez les premiers hommes les fondements de la religion et de la société, elle le représenta, lui aussi, dans ce rôle spécial, sous la forme d'un poisson. Comme âme de la zone du monde habitée par les êtres vivants, de la ce demeure » par excellence, Êa est le dieu qui veille à son bon ordre, qui la défend contre les ravages qu'y apportent incessamment les mauvais esprits. Comme dieu possesseur de la science, il connaît toutes les ruses de ceux-ci pour les déjouer, et c'est lui seul qui a la notion des secrets magiques au moyen desquels on peut les vaincre et les repousser. De là son importance exceptionnelle dans la magie conjuratoire, dont il est le grand dieu. Les citations que nous avons placées antérieurement sous les yeux du lecteur ont mis en pleine lumière son caractère de suprême protecteur des hommes et de la nature dans la lutte que produit l'antagonisme du bien et du mal, àedeus averruncus ou annulant et détournant les influences funestes, d'auteur de l'action théurgique. C'est auprès de lui qu'on cherche le suprême secours, quand aucune parole, aucun rite, aucun talisman, ni même l'intervention d'aucun autre dieu n'a pu briser la puissance des démons.

The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate

148 LA UAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Tandis que les textes magiques ne font aucune mention d'une compagne d'Anna, ils donnent à Êa une épouse, Damkîna ou Davkina. D'après son nom même, qu'on ne peut guère rendre avec précision qu'en latin, uxoreœlerrâ {dam-kina)^ elle paraît avoir été primitivement une personnification de la surface de la terre, que le dieu domine et féconde. C'est de l'union de Êa et de Davkina que naissent les eaux matérielles qui coulent sur la terre (1). Êa est le seul dieu de l'antique mythologie accadienne que la religion qui finit par la supplanter ait adopté sans modifier de fond en comble sa conception, avec son épouse Davkina, laquelle n'a jamais reçu d'appellation sémitique et gardait, même à Ninive, son nom accadien. Aussi est-ce le seul dieu des Chaldéo-Babyloniens qui n'ait pas son parallèle en Syrie et en Phénicie. On a purement et simplement traduit son nom de Êa dans la langue assyrienne sémitique, sous la forme Nouah, de la racine navah, « demeurer, résider ». Goutinant son rôle de protecteur et de sauveur, c'est lui qui, dans le récit babylonien du déluge, sauve Sisithrus et dirige son navire au milieu du cataclysme. Et ce n'est certainement pas par une coïncidence fortuite que la Bible, dans sa narration du déluge si voisine de celle de Bal^lone, donne au patriarche sauvé un nom presque semblable à celui que les Ch^djjj^taapplijuaicut au dieu sauveur, Nonahh (Noc), ^Ê Bine i^MButce navahk, (1) W. A. I. IV, y, 9.,

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 149 ' a se reposer, résider, » ainsi que Tont compris les Septante en traduisant le verset 29 du chapitre y de la Genèse. Ceci nous fait comprendre comment la tradition juive a toujours mêlé le nom de Noé à celui du dieu chaldéo-assyrien Nisroch — une des appellations de Nouah — d'une façon qui était jusqu'à présent inexplicable, a Nisroch, dit le célèbre rabbin Kaschi (1), est une planche de Tarche de Noé. » Nous nous rendons également, par là, compte de la manière dont s'est formée la légende populaire qui faisait dire à Béroze (2), après avoir raconté comment le vaisseau de Sisithrus s'était arrêté sur une haute montagne : « Une partie de ce vaisseau subsiste encore dans les monts Gordyéens, en Arménie, et les pèlerins en rapportent l'asphalte qu'ils ont raclé sur les débris ; on s'en sert pour repousser l'influence des maléfices. » La légende n'a fait qu'appliquer au vaisseau de Sisithrus, dont on montrait aux dévots les prétendues reliques, les idées qui se rapportaient d'abord au vaisseau symbolique sur lequel le dieu Ea ou Nouah était censé parcourir son humide empire. Un des hymnes du recueil magique (3), extrêmement difficile à comprendre parce que nous n'en avons que le texte accadien, sans version assyrienne, et qu'il est rempli de termes techniques inexpliqués, roule tout entier sur ce vaisseau deÊa, (1) Sur Isaïe, zzzyn, 38. (•2) Fragn. 15 de mon édition. — L'extrait d'Abydène (frag. 16) dit également : c Du bois du navire, les habitants du pays font des amu.lotteB qu'ils suspendent à leur col contre les maléfices. » W. A. I. IV, 25.

The text on this page is estimated to be only 19.58% accurate

150 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS que garnissent a sept fois sept lions du désert », etoii naviguent ■ Êa, qui use les destinées, avec Barkina, dont la parole' vivifie, SUik-moulou-khi, qui prophétise le renom favorable, Moun-abge (1), celui qui conduit le seigneur de la terre, et Ninggar (2), le grand pilote du ciel. B Cet kymne en énmnère toutes les parties, en indique la signification conjuratoire et se termine par le vœu ; Que le vaisseau devant toi navigue sur les canaux I — Que le vaisseau derrière toi navigue sur la surface (des eaux) ! — En toi que la joie du cœur se développe dans |sa plénitudel Un autre hymne (3) célèbre en termes pompeux « la grande arme de gloire de la royauté v de Êa, < roi de l'Océan », « l'arme élevée qu'il lance pour l'affermissement de sa royauté », et aussi « l'arc sublime et la lance > de son pilote, qui y est appelé, avec une variante de nom, Nin-si-gar. On y invoque le secours de ces armes puissantes, et on énumère longuement toutes les pîeires précieuses qui les garnissent. On se représentait donc Êa armé comme un guerrier pour combattre les démons, quand il fendait sur son navire les eaux du grand réservoir, en faisant la garde autour de la terre. C'est sans doute dans la bouche d|M^nvissagé sous cet aspect guerrier, qu'était placé l'^^^Bobe (tù d'M (1) Bienfaistnl lur lei vagnes. (3] Maître du gouvantil [?1. (3} W. A. I. i», m, 3. (4] W. A. I. II, 10.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 161 accent si fier, si curieux par ses nombreuses allusions mythologiques, où un dieu célèbre la puissance de ses armes, et en particulier de son disque à cinquante pointes et à sept rayons concentriques, analogue au tchakra des héros indiens et au « glaive tournant » dont la Genèse arme le Chérub qui garde la porte du Paradis terrestre (1). En présence de la terreur immense que je répands, pareille à celle d'Anna, qui garde la tête haute? Je suis maître. Les montagnes escarpées de la terre agitent violemment leurs sommets sur leurs fondements. La montagne d'albâtre, de lapis et de marbre, dans ma main, je la [possède. Esprit divin,... comme un oiseau de proie qui fond sur les passereaux, — dans la montagne, par ma vaillance héroïque^ je décide la querelle. Dans ma main droite, je tiens mon disque de feu; — dans ma main gauche, je tiens mon disque meurtrier. Le soleil aux cinquante faces, Tarme élevée de ma divinité, je la tiens. Le vaillant qui brise les montagnes, son soleil qu'on ne détourne pas (?), je le tiens. La grande arme qui, comme Tépée, dévore en cercle les cada« vres des combattants, je la tiens. Celle qui brise les montagnes, Parme meurtrière d'Anna, je •la tiens. Celui qui courbe les montagnes, le poisson aux sept nageoires, " ^ le tiens. i lame flamboyante de la bataille, qui dévaste le pays re'e la tiens. •n VrmÊiWet CinHisoUons, t. II, p. 103 et suiv.

152 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Le grand glaive qui
bouleverse les rangs des vaillants, le glaive de ma divinité^ je le tiens. Celle
aux atteintes de qui la montagne n'échappe pas , la main des mâles puissants
de la bataille^ je la tiens. La joie des héros, la lance qui fait la force dans la
bataille, je la tiens. Le lacet qui enveloppe les hommes et Tare de la foudre,
je les tiens. La massue qui écrase les demeures du pays rebelle et le bouclier
de la bataille, je les tiens. La foudre de la bataille, l'arme aux cinquante
pointes, je la tiens. Pareil à Ténorme serpent à sept têtes^ le.... à sept têtes,
je le tiens. Pareille au serpent qui bat les flots de la mer, [attaquant]
Tennemi en face, — dévastatrice dans le choc des batailles, étendant sa
puissance sur le ciel et la terre, l'arme aux [sept] têtes, [je la tiens. Faisant
jaillir son éclat comme celui du jour, le dieu brûlant de Torient, je le tiens.
Créateur du ciel et de la terre, le dieu Feu dont la main n'a pas d'égale, je le
tiens. L'arme qui [répand] ses terreurs immenses sur le pays, — dans ma
main droite puissamment, le projectile d'or et de marbre.... — qui fait la
force du dieu ministre de la vie dans ses miracles, je le tiens. L'arme qui
comme combat le pays rebelle, l'arme à cinquante pointes, je la tiens. Mais
si Êa, tout en ayant son nom traduit en Nouah, est passé sans changer de
rôle et de nature dans la mythologie chaldéo-baby Ionienne, en revanche
Moul-ge, dans les documents de la collection magique, ne ressemble

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 15;^ gaëre au Bel
demiurge dont on Ta rapproché plus tard, afin de lui trouver une
équivalence dans la religion qui l'^mportait. L'assimilation se faisait mieux
entre son épouse Nin-ge et Belit, quand on envisageait cette dernière sous
sa face chthonienne. En efiTet, Moul-ge et Nin-ge sont, comme leur nom
Tindique, le Seigneur et la Dame de Fabîme inférieur et des entrailles de la
couche terrestre. Les formules d'Accad ne les connaissent paa autrement.
Tantôt on donne comme une seconde dénomination de Nin-ge, tantôt
comme Tappellation d'une déesse distincte, le nom de Nin-ki-gal, « la
grande Dame de la terre, » identifiée dans les listes bilingues de dieux à la
sémitique Allât, la reine des enfers dans la religion chaldéo-babylonienne.
Ce nom de Nin-ki-gal caractérise une personnification de la terre prise dans
la masse, de même que Damkina était originairement une personnification
de sa surface. Au reste, Moul-ge et Nin-ge étant les maîtres de la masse
terrestre, la possession du fond est quelquefois regardée comme entraînant
celle de la superficie, et on les appelle ce le Seigneur » et ce la Dame des
pays » ; de ce côté, la frontière des empires de Êa et de Moul-ge n'est pas
bien définie. Ainsi que je Tai dit tout à l'heure, c'est dans l'abîme inférieur
{gé\^ domaine incontesté de Moul-ge, que se trouve le lieu où descendent
des morts ; on appelle ce lieu le Pays immuable {kur-nu-de), le Tombeau
(arali)y où, par une expression euphémique, le Temple (^-Atir), ce que
remplace quelquefois l'expression moins déguisée

154 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS de Temple des morts {é-kur-bat, auquel on donne pour synonyme arali) . A l'époque de formation de l'épopée chaldéo-babylonienne, le récit de la descente d'Istar aux enfers décrit le Pays immuable (désigné dans la langue assyrienne par le nom de mat-la-nakir) sous des traits aussi sombres que ceux que la poésie hébraïque emploie pour peindre le schéôl. Vers le Pays immuable, la région [d'où l'on ne revient pas,] — Istar, fille de Sin, son oreille — a tourné; la fille de Sio [a tourné] son oreille, — ... — vers la demeure où Ton entre sans en sortir, — vers le chemin que Ton descend sans revenir, — vers la demeure où l'on entre, la prison, — le lieu où Ton n'a que de la poussière pour (apaiser) sa faim^ de la boue pour aliment, — où Ton ne voit pas la lumière et [l'on de-, meure] dans les ténèbres, — où les ombres^ comme des oiseaux^ [remplissent] la voûte. Dans les documents magiques accadiens, la peinture n'est pas moins sombre. Un hymne, où malheureusement toutes les fins des lignes manquent (1), ce qui rend impossible d'en donner une traduction suivie, qualifie cette région en l'appelant ce le Temple, lieu où n'existe plus de sentiment le fond de l'intérieur {gi-dê)^ lieu où il n'y a pas de bénédiction.... le Tombeau, lieu où Ton ne voit pas.... le Temple redouté » et y fait régner a Nin-ge sur ses autels élevés » , ainsi que son époux Moul-ge. Au reste, dans la concept!^ j^^^^nfeTi^fOSSi bien (1) W. A. I. IV, 24, 2.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 155 d'après les documents mythologiques de l'époque chaldéobabylonienne que d'après les documents magiques de époque purement accadienne, nous n'apercevons aucune idée morale de rémunération^ aucune distinction de récompenses ni de peines ; les tristesses du Pays immuable sont les mêmes pour tous les hommes, quelle qu'ait été leur conduite pendant la vie; les seules récompenses dont il soit question pour la piété et pour la vertu sont purement terrestres. Cependant, le récit épique de la descente d'Istar place au fond du Pays immuable une source des eaux de vie, que gardent avec un soin jaloux les puissances infernales ; un commandement des dieux célestes peut en ouvrir l'accès, et celui qui a bu l'eau de la fontaine retourne vivant à la lumière. Pareille idée devait exister déjà dans la conception de l'enfer à l'époque de la composition des morceaux magiques, car nous verrons un peu plus loin un hymne au médiateur Silikmoulou-khi (1) lui attribuer le pouvoir de « ramener les morts à la vie » . Mais nous ignorons dans quelles conditions était censée s'opérer cette résurrection ; peut-être était-elle seulement admise pour justifier la prétention des prêtres magiciens d'opérer, par le pouvoir de leurs incantations, de semblables prodiges. Remarquons, du reste, que Diogène Laërte (2) attribue formellement aux écoles philosophiques de la Chaldée la croyance à une résurrection finale, après laquelle les hommes seront . A. I. IV, 29, 1. ^\ philosoph.f proœm.

156 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS immortels . C'est le dernier terme du développement de l'idée dont nous apercevons ici le premier germe. Dans la narration épique des aventures d'Istar, le Pays immuable est divisé en sept cercles, comme ceux de Tenfer du Dante, sur le modèle des sept sphères planétaires. C'est un résultat de l'influence des doctrines astrologiques sur la religion, et rien de semblable ne se remarque dans les données plus anciennes des livres magiques. Il y est cependant question de sept portes et de sept fermetures du monde (1) x>, qui paraissent bien avoir été celles qui conduisaient de la surface de la terre dans les régions inférieures ; mais on semble les avoir plutôt imaginées comme réparties autour de la circonférence terrestre» Quoi qu'il en soit, l'entrée principale des enfers, celle à laquelle est préposé le dieu Negab, « le grand portier du monde (2), » est située à l'Occident, auprès de la grande montagne qui, de ce côté, fait pendant à la ((montagne de l'Orient i ou plus précisément du Nord-Est, berceau du genre humain, ce père des pays, » pôle des révolutions célestes, où la mythologie babylonienne plaça le lieu de l'assemblée des dieux. La montagne de l'Occident, où se couche le soleil, est un lieu funèbre par excellence ; c'est là que le dieu Moul-ge prend naissance. Un fragment d'hymne (3) en parle en ces termes : (1) W. A. I. IV, 1, col. 2, 1.49. (2) Son nom signifie portier. (3) W. A. I. IV, 27, 2. . J

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 157 La grande montagne de Moul-ge, dont la tête égale les deux, — le réservoir sublime des eaux [baigne] ses fondements; — entre les pays (elle est) comme im buffle puissant qui se repose ; — la corne, comme un rayon de soleil, étincelle, — comme étoile du ciel qui annonce (le jour) (1)^ complétant son éclat. L'entrée des enfers est donc auprès de cette montagne de rOuest, mais au delà des eaux du grand réservoir ou de rOcéan. C'est ce qu'on admettait encore au temps où fut composé le poème de la descente d'Istar aux enfers, car lorsque la déesse appelle le portier des sombres demeures, elle lui dit : a Gardien des eaux, ouvre ta porte ; » et quand il rend compte à Allai de la demande d'Istar, désireuse d'entrer, il s'exprime en ces termes : Ces eaux, ta sœur Istar veut [les franchir, — elle veut parvenir à] la révélation des grands cercles. C'est aussi ce que nous trouvons dans un des plus curieux et des plus étranges fragments du troisième 'livre de la collection magique (2). Ce fragment, qui ne nous est parvenu, comme tant d'autres, que dans un déplorable état de mutilation, et dont manquent le commencement et la fin, contient une série d'invocations qui rappellent celles du Rituel funéraire égyptien et qui se rapportent à toutes les phases d'une descente aux enfers. Les employait-on dans une sorte de liturgie funèbre ou dans des rites d'évocation? C'est ce qu'on ne saurait dire; pilbat, la planète Vénus.

158 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS mais les

renseignements qui s'y trouvent contenus n'en sont pas moins précieux. Il y est d'abord question de ces sept dieux, fils du Seigneur infernal (1), » et de ces douze dieux de bronze placés à l'intérieur de la clôture de bronze, soutenant la clôture de bronze »• L'invocation qui vient ensuite s'adresse au taureau placé « à la droite de la clôture de bronze de rentrée qui donne sur le réservoir des eaux », car on se représentait la porte des enfers flanquée de taureaux à face humaine comme les portes des palais ; seulement ceux-ci étaient des génies vivants : a 0 grand taureau, taureau très-grand, qui pénétrés aux portes élevées, — qui ouvres l'accès à l'intérieur, qui ouvres largement les canaux, — qui sers de base au dieu Serakh, le moissonneur des champs (2), — mes maîtres élevés ont sacrifié devant toi o Le taureau de gauche de la même porte est invoqué à son tour : a Tu es le taureau engendré par le dieu Zt ; — c'est loi qui portes les zones du Tombeau [kigina) où résident les morts ; — pour l'éternité le dieu Nin-iz-zida t'a placé. — Les grandes [portes], les clôtures, les barrières, les portes, — ... qui établissent les divisions du ciel et de la terre, — ... qu'il les garde ! On invoque aussi ce dans l'intérieur de la clôture de (1) Ces dieux étaient énumérés W. A. L III, 69, 3. (2) C'est une manière de dire où poussent les moissons.. e tablette mythologique: la ieno^

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 159 bronze » la montagne qui en domine rentrée et à laquelle on s'adresse comme à un dieu personnel et actif : 0 toi qui ombrages, seigneur qui répands ton ombre sur les pays, — grand mont, père du dieu Moul-ge, qui répands ton ombre sur les pays, — pasteur qui règle les destinées, qui répands ton ombre sur les pays — Une fois que la porte est définitivement franchie, c'est à Moul-ge que s'adresse la prière de celui qui a pénétré ainsi dans son domaine. Elle débute : Pasteur véritable, pasteur [sublime], — Moul-ge, pasteur [véritable], — seigneur de la totalité des pays, pasteur [véritable], — seigneur de la totalité des anges, pasteur [véritable]. La suite des qualifications du dieu est trop mutilée pour se traduire, jusqu'au vœu final : Dirige la main, [fortifie] la main, — dirige la main, [dirige | les pas, — dirige cette invocation, [fais réussir] cette invocation. Différents dieux sont invoqués avec IVIoul-ge dans la , même prière : Êa, roi de l'Océan ; Silik-moulou-khi ; Im, l'inondateur ; Oud, le seigneur vaillant; enfin, Dounpaouddou, personnification de la planète IVIercure, désignée II; par son nom sidéral au lieu de l'être par l'appellation du a que la religion chaldéo-babylonienne y fait présider. 'ce que cette dernière particularité a d'original, il 'i évident que le morceau dont je viens de traincipaux passages doit être, d'après ses nom

160 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS breuses allusions mythologiques éloignées de la simplicité des incantations primitives, attribué à une époque récente, par rapport a beaucoup d'autres pièces du recueil où il avait été compris. Mais les données qu'il renferme ne sont sans doute qu'un développement de germes qui devaient exister dans les conceptions les plus anciennes. Les démons et les esprits des maladies « sortent de r enfer (1) ; » ils sont ce les produits de TArali (2} » . L'un des plus redoutables d'entre eux, le Namtar, la peste personnifiée, est qualifié de « fils favori de Moul-ge, engendré par Nin-ki-gal (3). » Voici donc un Dieu qui n'appartient pas essentiellement au mauvais principe, qu'on invoque quelquefois comme favorable, et qui est le père d'un des plus méchants démons, qui compte la plupart des autres parmi ses sujets. Ajoutons que ce l'épouse du Namtar » est invoquée parmi les bons esprits (4), et que cette qualité ressort de son nom même, Bous-bi-sakh ; (c son choc est de bon augure, est propice. » Ceci fait disparaître tout côté moral dans le dualisme de la religion des livres magiques accadiens. Les bons et les mauvais esprits ne se rattachent pas à des principes dilSférents ; ils peuvent s'enfanter réciproquement et s'unir entre eux. Si les uns sont bons et les autres mauvais, c'est par une sorte de fatalité aveugle, et leur lutte étemelle, plus ap(1) W. A. I. IV, 22, 1,1. 51. . (2) W. A. I. IV, 1, col. 1, 1. 12. (3) W. A. I. IV, 1, col. 1, 1. 5 et 6. (4) W. A. I. IV, 1, col. 2,1. 51.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 161 parente que réelle, n'est autre que la lutte des éléments' dans leur propre sein, condition nécessaire de la vie de Tunivers. Aussi, par une conséquence logique de ce point de vue, Ton ne place pas seulement des démons dans Tempire ténébreux de Moul-ge; parmi les esprits protecteurs, on trouve mentionnés « les Esprits mâles et femelles, seigneurs de la région infernale (1). » Surtout on fait naître du maître de Tabîme inférieur, en même temps que le Namtar, un des dieux guerriers dont la mission spéciale est de combattre les démons, les monstres et les fléaux, comme un véritable Hercule. C'est Nin-dar, que Ton a ensuite assimilé à TAdar chaldéo-babylonien, et qui a en effet fourni une grande partie des traits caractéristiques de la physionomie originale de ce dieu dans la nouvelle religion. Nin-dar est le Soleil de nuit, le soleil caché dans le monde inférieur pendant la moitié de sa course. Lumineux par essence, bien que plongé dans les régions de la nuit, il combat les ténèbres qui l'environnent et dont il finira par triompher à son lever. C'est pour cela qu'il est le dieu guerrier par excellence. Régulateur du temps et des heures dans sa marche périodique, il influe sur la vie et le mouvement de toute la nature ; aussi, de même qu'Oud, le soleil diurne, est-il regardé comme un arbitre, un juge, un régulateur du destin. Nous avons un grand hymne magique à Nin-dar (2) , s (1) W. A. I. IV, 1, col. 2, l. 23 et 24. P) W. A. I. IT, 13, j. 11

16â LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS qui, de distance en distance, présente, comme refrain^ l'invocation : Nin-dar, seigneur, fils de Moul-ge, mesure et juge. Ou bien : Nin-dar, seigneur, fils de Moul-ge, décide la destinée. L'hymne, d'un accent fort épique, roule sur les exploits du dieu. Il y est question de la conquête de pierres précieuses auxquelles on attribue une valeur symbolique. L'antiquité a toujours rapporté à la Chaldée l'origine des croyances superstitieuses à la valeur talismanique des gemmes. Plin (1) signale un livre sur ce sujet d'un certain Zachalias de Babylone^ dédié au roi Mithridate. C'était évidemment un des écrits de cette littérature gréco-babylonienne, qui eut un grand développement dans les siècles voisins de l'ère chrétienne, et était avec les véritables doctrines chaldéennes dans le même rapport que la littérature grecque des Livres Hermétiques avec les doctrines de l'ancienne Egypte. On dit à Nin-dar dans l'hymne dont nous parlons : ((Tu es le cuivre solide (brillant) comme l'éclair, » et à ce titre on lui attribue la souveraineté du pays de Makkan, la péninsule du Sinaï, célèbre par ses mines de cuivre, que les Egyptiens exploitaient depuis l'époque de la quatrième dynastie. Ainsi, le Soleil dans l'hémisphère inférieur est aussi le dieu des trésors métalliques cachés, qui n'attendent, (1) Histm nat,f xxxyii, 10.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 163 comme lui, que de sortir de la terre pour briller d'un éclat lumineux. Ceci nous fait pénétrer dans un ordre d'idées tout particulier et très-caractéristique des nations de race touranienne, l'adoration des esprits qui, dans le sein de la terre, gardent les richesses qu'elle recèle, des dieux de la métallurgie. Comme Ta très-justement remarqué le baron d'Eckstein (1), « il y a des peuples qui adorent les dieux de l'abîme, dans leur rapport avec la fécondité du sol, avec les produits de l'agriculture, comme les races pélasgiques, etc. Il y en a d'autres^ et ce sont les races finnoises, turques, mongoles, tongouses, qui les adorent sous un point de vue différent, puisqu'ils rendent hommage aux splendeurs d'un monde métallique, rattachant cette adoration à des cultes magiques, à des superstitions talismaniques. » Les traces de ces notions ne manquent pas dans les livres magiques d'Accad, et c'est ainsi que nous y voyons invoquer (2), en tant que protecteurs, aux côtés de Silikmoulou-khi, le dieu de l'or, « qui purifie l'or, » le dieu de l'argent, le dieu du cuivre, le dieu seigneur de l'Orient, dans sa montagne de pierres précieuses, avec le dieu du cèdre, arbre auquel on attribuait une puissance particulière pour repousser les influences funestes et les maléfices. (1) Athénium français du 19 août 1854. (2) W. A. I. II, 58, 6.

164 LA MAGIE CHEZ LES CUALDËENS III Issus de l'abîme inférieur^ les démons, comme les sorciers qui entretiennent commerce avec eux, affectionnent particulièrement les ténèbres dans lesquelles ils ont pris naissance. Ils aiment à profiter de l'obscurité pour se glisser dans le monde et y faire le mal. Les ténèbres elles-mêmes sont une manifestation sensible du mauvais principe, comme la lumière une manifestation du bien* Les Accads primitifs paraissent avoir eu la même terreur de la nuit que les Aryas des âges védiques, bien différents en cela des Chaldéo-Babyloniens des temps postérieurs, qui se plaisaient au spectacle des nuits étoilées, et ne connaissaient pas de plus haute ni de plus splendide expression de la Divinité que ces légions sidérales auxquelles ils adressaient leurs adorations. Aussi le Soleil diurne, brillant au plus haut des cieux et dissipant les ténèbres, Oud, est-il un des dieux protecteurs les plus actifs, un des grands ennemis des démons et des sorciers. O toi, lui dit un hymne (1), qui fais évanouir les mensonges, toi qui dissipes la mauvaise influence — des prodiges, des augures, des pronostics fâcheux, des songes, des apparitions mauvaises, — toi qui déçois les complots méchants, toi qui (1) W. A. I. iT, 17, verso.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 165 mènes à la perdition
les hommes et les pays — qui s'adonnent aux sortilèges et aux maléfices,
j'ai enfermé devant toi — dans les monceaux élevés de grains leurs images
(des mauvais esprits) (1)... — Ne laisse pas s'élever ceux qui font des
sortilèges et sont endurcis. — — Que les dieux grands^ qui m'ont créé,
prennent ma maini — Toi qui guéris ma face, soutiens ma main^ —
soutiens-la, seigneur, lumière de l'univers, Soleil. Le Soleil n'est pas un des
dieux les plus élevés dans le système religieux qui a servi de base à la
magie accadienne ; il n'approche pas de la puissance des trois grands esprits
des zones de Tunivers. Mais son rang moins haut le rend précisément plus
accessible 'aux prières des hommes; le caractère directement sensible de son
action sur l'humanité et sur les phénomènes de la vie lui fait attribuer un
rôle d'arbitre des événements et du destin ; enfin, comme dissipateur des
ténèbres , et, par suite, champion toujours en lutte avec les mauvais esprits,
il est un des personnages surnaturels auxquels s'adressent le plus souvent les
invocations magiques. La collection comprenait un grand nombre d'hymnes
qui lui étaient adressés. Souvent ils ont un cachet de vraie poésie, comme ce
début, dont malheureusement la suite a disparu (2) : Soleil^ dans le plus
profond des cieux tu brilles; tu ouvres les verrous qui ferment les cieux
élevés; — tu ouvres la porte (1) Nous avons ici une nouvelle indication sur
l'emploi talismanique des images monstrueuses des démons pour les
repousser. {%) W. A. I. IV, 20, 2.

166 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS du ciel — Soleil, vers la superficie de la terre tu tournes ta face ; — Soleil, tu étends au-dessus de la superficie de la terre, comme une couverture, l'immensité des cieux. Voici le début d'un autre hymne qui avait un très grand développement (1) : Seigneur grand, du milieu des cieux élevés (vient) ta [splendeur] ; — héros vaillant, Soleil, du milieu des cieux élevés (vient) ta [splendeur] ; — dans la face des cieux élevés, les merveilles.... (sont) ta [splendeur]. — La rosée dans les cieux élevés [est ta production] (2). — Dans la grande porte des cieux élevés, dans l'ouverture qui t'appartient, — dans les plus hauts [sommets] des cieux élevés, auprès de tes trésors, — [les Esprits célestes] respectueusement et en joie s'approchent de toi, — ils exaltent ta couronne, ils t'élèvent en fête. — Dans le repos de ton cœur les jours s'écoulent. — [Les esprits] de la totalité des pays grandement t'environnent. Cet hymne était composé pour la guérison d'une maladie, comme le montre le texte à partir de Tendroit où il reprend, sur la tablette originale, après une lacune d'une douzaine de versets. Le prêtre magicien y parle tour à tour en son nom propre et au nom du malade : Le seigneur, quant à moi, m'a abattu, — le seigneur, grand, Êa, quant à moi, m'a abattu. — Toi, dans ta venue, guéris le mal de sa tête ; — toi qui affermis la paix, agis ainsi, guéris sa maladie. — L'homme fils de son dieu place (devant toi) son affliction et sa crainte. — •..• Apaise sa maladie. Soleil, à rélevation de mes mains, viens à l'appel, — mange (1) W. A. I. IV, 17, recto. (3) Je n'ai pas besoin de faire remarquer que ces restitutions sont conjecturales et n'ont d'autre objet que de compléter approximativement le sens général indiqué par ce qui subsiste»

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 167 son aliment[^] absorbe sa victime, raffermis sa main. — Que par ton ordre il soit délivré de son affliction; que sa crainte soit enlevée; — qu'il revive de sa maladie I — Que son roi vive ; — qu'à son seigneur, par ta sublimité, les jours de sa vie soient doublés! Nous avons dans cette prière une notion nouvelle et importante, que nous n'avons pas encore rencontrée jusqu'ici, mais dont on pourrait relever d'autres indications (1), c'est que la maladie a quelquefois un caractère de châtement et peut venir, en ce cas, par la volonté des dieux bienfaisants et célestes, même par la volonté du dieu propice par excellence, c'est-à-dire de Êa, Mais Êa n'est pas susceptible de faire le mal par lui-même; s'il KîMtie donc, c'est en suspendant son action protectrice et en livrant l'homme sans défense à l'action des mauvais Esprits, des démons des maladies. Aussi peut-on obtenir la guérison du mal que Êa a permis, par le moyen du secours d'un dieu moins grand que lui, tel que le Soleil, ce qui ne serait pas possible si ce mal était l'œuvre personnelle de Êa. Le rôle protecteur et bienfaisant attribué au Soleil, ainsi que la facilité pour l'homme d'entrer en communication avec lui, plus grande qu'avec les trois dieux supérieurs, sont aussi le propre des éléments purs de la zone atmosphérique, intermédiaire entre la terre et le ciel. On les adore, soit dans leur réalité matérielle, soit dans les esprits qui les animent, (1) Voy. principalement W. A. I. iv, 10, col. 2.

168 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS De même que, dans les Yêdas, les vents s'offrent tantôt comme un dieu unique, Vâyou, tantôt comme une réunion de dieux, les Marouts, les morceaux du recueil magique accadien reconnaissent, outre les esprits spéciaux à chaque vent, qui sont les uns bons, les autres mauvais, im dieu ou esprit du vent en général, Im, mentionné souvent, mais toujours d'une manière incidente, dans les fragments parvenus jusqu'à nous ; il y est représenté principalement comme celui qui amène les pluies fertilisatrices. Plus tard, on Ta identifié au dieu chaldéo-babylonien, Bin, dont les attributions sont plus larges, puisqu'elles embrassent tous les phénomènes atmosphériques, et qui paraît avoir personnifié à l'origine une des faces de la puissance solaire. Un hymne s'adresse aux eaux qui coulent sur la terre (1) : Eaux sublimes, [eaux du Tigre,] — eaux de TEuphrate, qui [coulent] en leur lieu, — eaux qui se rassemblent dans l'Océan, filles de l'Océan qui sont sept, — eaux sublimes, eaux fécondes, eaux brillantes, — en présence de votre père Êa, — en présence de votre mère, TÉpouse du grand poisson (2), — qu'il soit sublime I qu'il fructifie I qu'il brille ! — que la bouche malfaisante et nuisible n'ait pas d'effet! — Amen. Un autre invoque le fleuve comme un dieu spécial et personnel (3) : Dieu Fleuve, qui pousse en avant comme l'éperon d'un na(1) W. A. I. IV, 14, 2, recto. (2) La version assyrienne remplace ceci par le nom de Davkina. (3) W. A. I. IV, 14, 2, recto et verso.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 169 vire (1), — repousse de devant lui le mauvais sort, pareil à un fauve redoutable. — ... Que le soleil à son lever dissipe les ténèbres! dans la maison jamais plus elles ne prévaudront. — Que le mauvais sort s'en aille dans le désert et dans les lieux éleyés. Le mauvais sort, Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-f en ! Amen. Le mauvais sort qui se répand sur la terre[^] Dieu Fleuve, brise-le. Nous avons encore un hymne (2) à la vague de l'Océan, personnifiée comme une divinité protectrice dont on célèbre « Teau sublime, Teau féconde, Teau vivifiante. » C'est enfin parmi les personnifications des eaux qu'il faut ranger « Gan-dim-kour-koû, fille de l'Océan (3), » car son nom, que nous avons laissé plus haut sans explication, paraît signifier ce la source des eaux de la montagne sublime ». Bien autre est l'importance du feu. On l'adore dans sa réalité matérielle comme un dieu supérieur au Soleil même, sous les deux noms qui signifient flamme (bil-gi) et feu {iZ'bar ou bar) (û), noms qui, précédés du caractère idéographique de ce dieu »[^] s'échangent pour le désigner. La manière dont on le conçoit et les attributions qu'on lui assigne le rapprochent étroitement de l'Agni des Vêdas. Feu, dit un hymne (5), seigneur qui rassemble, s'élevant haut (1) La version assyrienne omet cette comparaison. (2) W. A. I, II, 18, 6. (3) W. A. I. IV, col. 2, liv. 53. (4) La lecture de ce mot est douteuse, car on ne sait s'il faut y prononcer le premier signe ou le regarder comme un déterminatif aphone. (5) W. A. I. IV, 14, 2, verso.

The text on this page is estimated to be only 18.10% accurate

170 LA. MAGIE CHEZ LES CHALDÉBNS dans le pajs, —
héros, file de l'Océan, qui s'élève haut âani le pays ; — Feu, éclairant avec
ta flamme sublime, — dans la demeure des téoèbreB tu établis la lumière;
— prophète de tonte renommée, tn établis le destin. — Le cuivre et rétùn
c'est toi qui les mêles; — l'or et l'argent c'est toi qui les purifies. —
L'émanation de la déesse Nin-ka-si (1], c'est toi; — celui qui fait trembler
les méchants dans la nuit, é'est toi. De l'homme fils de son dieu, ses œuvres
qu'elles brillent de pureté I — comme le ciel qu'il soit sublime I — comme
la terre qu'il fructifie I — comme le milieu du ciel qu'il brille I Dans la
formule qui énumère les différentes espèces de sorciers (2), nous avons déjà
vu le Feu invoqué comme le grand dissipateur des maléfices, le liéros qui
met les démons en fuite. C'est encore ainsi que le représente im fragment
d'hymne, l'un des plus récents de la collection comme date de composition,
puisqu'il est d'nn temps où les prêtres magiciens admettaient le caractère de
demiurge, attribué à Moul-ge par suite de son identification avec le Bel
chaldéo-babjlonien (3) : (Toi) qui chasses les maskim mauvais, — qui
gratifies de la vie..... — qui ramènes la crainte parmi les méchants, — gui
protèges les oeuvres de Moul-ge, — Feu, destructeur des em»mis, — arme
terrible qui chasses la peste, — fécond, brillant, — anéantis la méchanceté.
A la protection de ce dieu est due la. paix wîr (1) Lft dame ^ U face cornue.
(3) Hu(ée Brituiniaae, tablatt* K, Ifi. (3) W. A. I. IT, 81, 1, TOTiO.

ET Lés ORIGINES ACCADIENNES 171 verselle, à Tabri des attaques des esprits malfaisants : Repos du dieu Feu, le héros, — avec toi que soient en repos les pays et les fleuves ; — avec toi que soient en repos le Tigre et [l'Euphrate;] — avec toi que soient en repos la mer et [les montagnes] ; — avec toi que soit en repos le chemin de la fille des dieux (1) ; — avec toi que soit en repos l'intérieur des productions [de la nature ;] — avec toi que soient en repos les cœurs de mon dieu et de ma déesse, esprits [purs?]; — avec toi que soient en repos les cœurs du dieu et de la déesse de ma ville, esprits [purs?]. Dans ces jours...., que les cœurs de mon dieu et de ma déesse s'ouvrent — et qu'en sorte le prononcé du destin de mon corps (2). Les hymnes au feu sont très-nombreux dans la collection magique. On Tadore avant tout dans la flamme du sacrifice, et c'est pour cela qu'on l'appelle a le pontife suprême sur la surface de la terre » (3). IMais on reconnaît aussi ce dieu dans la flamme qui brûle au foyer domestique et qui protège la maison contre les influences mauvaises et les démons : Je suis la flamme d'or, la grande, la flamme qui s'élève des roseaux, l'insigne élevé des dieux, la flamme de cuivre, protectrice, qui élève ses langues ardentes; — je suis le messenger de Silik-moulou-khi. Il revient en s'élevant, — à la porte.... il s'élève haut. — Que le dieu de la maison s'installe dans la maison ! — Que (1) Ceci semble une allusion à la voie lactée. (2) W. A. I. IV, 8, col. 3. (3) W. A.I. IV, 1,col. 2,1. 42.

The text on this page is estimated to be only 16.37% accurate

173 LA U&GIË CHEZ LES CHÂLDEENS le démon favorable, le dieu favorable entrent dans h miùfioii . De l'outouq mauvais, [du alal] mauvaie, du gigim mauvais, ^ du létal mauvais, [du dieu mauvais,! du maskim mauvala, — du fantôme, [du spectre, du vampire,] — Esprit du cid, Bouviens-l'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en (1)! Ce dieu qui réside dans la flamme du sacri&ce et dans celle du foyer est au^si le feu cosmique, répandu dans la nature, nécessaire à la vie et brillant dans les astres. Envisagé sous cet aspect, 0 est « le dieu qui s'élève baot, grand chef, qui étend la puissance suprême du Cid {Anna), — qui exalte la terre, sa possession, sa délectation, » et c'est ainsi que nous l'avons vu luttant vaine* ment pour empêcher les ravages que les terribles nuuAtffl portent dans l'économie générale du monde (3). Voici ei^ core un début d'hymne (3) qui s'adresse à lui dans son T^ le plus vaste et le plus haut : Seigneur exalté, qui diriges les voies des dieux très-grands, — [splendeur] du zénith, seigneur exalté, qui diriges les voies des dieux, — [splendeur] de Moul-ge (4), qui diriges les voies des dieux, — héros, Feu, qui t'élèves, nidle héroïque, — qui [étends] le voile (du ciel), qui revêts rimmensité, ■ fiant, — qui illumines les t Ces citations mon; quelle

[étends] le voile (du ciel), qui revêts l'immensité, — Feu, puissant,..... — qui illumines les ténèbres.

Ces citations montrent, je crois, assez
quelle était l'importance du dieu Feu dans

(1) W. A. I. IV, 0, 20

(2) W. A. I. IV, 10

(3) W. A. I. I, 11

(4) Ce dieu est
laquelle il

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 173

ligieux des livres magiques d'Accad. Il y reste absolument propre, et dans les documents de la période assyrienne on ne le voit cité qu'une fois, parmi les dii minores j et à titre de personnification symbolique plutôt que de dieu, quand Sargon appelle le mois d'ab (juilletaoût) ce le mois de la descente du feu, chassant les nuées humides (1). » Les traducteurs assyriens des hymnes magiques reproduisent le plus souvent son nom purement et simplement dans leurs versions •, d'autres fois ils en tentent' une assimilation à des dieux de la religion chaldéo-babylonienne, le rapprochant tantôt de Nébo et tantôt' de Bin. Mais s'il a perdu sa place dans le Panthéon, en revanche il en a trouvé une dans l'épopée. Prenant un caractère solaire, il est devenu, sous le nom d'Izdubar {iz-dhu-bar , masse de feu), le héros d'une des principales histoires épiques (2), de celle où intervient incidemment le récit du déluge. Le Feu est le plus grand et le plus actif des dieux avec lesquels l'homme peut entrer directement en communication par le moyen des rites sacrés et des incantations magiques; il est celui avec lequel ce commerce s'établit de la manière la plus intime, puisque Thomme le produit lui-même ou du moins l'installe à volonté sur son autel en y allumant la flamme du sacrifice. Quant à Êa, Vaverruncus par excellence, l'âme de la zone super(1) Oppert, Inscriptions de Dour-Saricayan, p. 18. (2) Il faut peut-être lire Dhoubar, en prenant le signe iz pour un déterminatif aphone.

174 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS terrestre, le protecteur suprême, le dieu auprès duquel se trouve le dernier recours, malgré toute la puissance qu'on attribue aux paroles sacramentelles et aux opérations magiques, il est trop haut, trop éloigné de l'humanité pour que les prières des hommes parviennent directement jusqu'à lui et exercent une action sur ses volontés. On conçoit donc un dieu spécialement chargé du rôle de médiateur entre l'homme et Êa, dieu qui ne paraît correspondre à aucun phénomène particulier de *la nature et n'a pas d'autre rôle que cette médiation. C'est Silik-moulou-khi, dont le nom signifie « celui qui dispose le bien pour les hommes » . Je suis celui qui marche devant Êa, lui fait dire un hymne (I), — je suis le guerrier, le fils aîné de Êa, son messager. Silik-moulou-khi révèle aux hommes les volontés et la science de Êa. Nous l'avons vu en scène dans toutes les incantations qui revêtent une forme dramatique ; c'est lui qu'on y représente portant à Êa l'appel des hommes tourmentés par les esprits malins et par les maladies, il lui expose leurs souffrances et appelle son secours; c'est aussi lui à qui Êa enseigne le secret qui doit assurer la défaite des démons et qu'il charge d'exécuter les rites libérarteurs. Bien plus, quand les dieux tels que le Soleil et le Feu veulent implorer aussi Taide de Êa, son intervention suprême, ils doivent également recourir à la médiation de Silik-moulou-khi (2). Tout ceci n'a pas besoin, du (1) W. A. I. IV, 3a 3. (2) w. A. I. IV, 15.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 175 reste, d'être longuement développé ni appuyé de nouvelles preuves, après les citations que nous avons faites dans notre premier chapitre. C'est à Silik-moulou-khi que s'adresse ce beau fragment, dont les expressions ont tant d'analogie avec celles du psaume CXLVII (1) : Devant ta grêle qui se soustrait? — Ta volonté est un décret sublime que tu établis dans le ciel et sur la terre. Vers la mer je me suis tourné, et la mer s'est aplanie ; — vers la plante je me suis tourné, et la plante s'est flétrie ; — vers la ceinture de TEuphrate je me suis tourné, et — la volonté de Silik-moulou-khi a bouleversé son lit. — Seigneur, tu es sublime; qui t'égale ? Silik-moulou-khi, parmi les dieux, prophète de toute gloire, c'est toi qui -- héros, parmi les dieux — SiUkmoulou-khi, Tennemi — seigneur des batailles (2)... Un hymne, postérieur à l'assimilation qu'on établit plus tard entre Silik-moulou-khi et le Mardouk de Babylone, développe son rôle bienfaisant en termes trèsremarquables (3) : Seigneur grand] du pays, roi des contrées, — fils aîné de Êa, — qui ramènes (dans leurs mouvements périodiques) le ciel et la terre, — Seigneur grand du pays, roi des contrées, — dieu des dieux, — [directeur] du ciel et de la terre, qui n'a pas d'égal, — [serviteur] d'Anna et de Moul-ge (4), — miséricordieux parmi les dieux, — miséricordieux, qui relèves les morts à la vie, — Silik-moulou-khi, roi du ciel et de la (1) Voj. mes PremUtes CivilitationSf t. II, pi 169 et suiv. (2) W. A. I. IV, 26, 4. (3) W. A. I. IV, 29, 1. (4) Pris d&ns le sens du ciel et de la terre.

176 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS terre, — roi de Babylone^ roi de la Maison qui dresse la tête (1), roi de la Maison de la main droite (2), roi de la liaison suprême de vie (3), — affermis le del et la terre! — affermis autour le ciel et la terre I — affermis la lèvre de vie I — affermis la mort et la vie ! — - affermis la digue sublime de la fosse de l'Océan ! L*ensemble des hommes qui ombragent leur tête (4), — ce qui développe la vie, tout ce qui proclame la gloire dans le pays^ — les quatre régions dans leur totalité, — les esprits divins des légions du ciel et de la terre dans leur totalité... Ici une lacune de quelques lignes. Tu es le colosse [favorable;] — tu es celui qui vivifie...; — tu es celui qui fait prospérer , — le miséricordieux parmi les dieux, — le miséricordieux qui relève les morts à la vie. Silik-moulou-khi, roi du ciel et de la terre, — j'ai invoqué ton nomj 'ai invoqué ta sublimité; — la commémoration de ton nom, que les dieux [la célèbrent;] — la soumission à toi, qu'ils [la bénissent.] — Que celui dont la maladie est douloureuse soit [délivré.] — [Guéris] la peste, la fièvre, l'ulcère. L'outouq mauvais, Talal mauvais, le gigim mauvais, le telal mauvais, le maskim mauvais, — le fantôme, le spectre, le vampire, — l'incube, le succube, le servant, — la peste mauvaise, la fièvre douloureuse, la maladie mauvaise, — ce qui fait le mal, ce qui produit le mal, — [Esprit du ciel, souviens-t'en I Esprit de la terre, souviens-t'en!] Silik-moulou-khi est très-nettement identifié dans cet hjnne au IVIardouk de la religion chaldéo-babylonienne, et c'est aussi pai* JVIardouk que les traducteurs assyriens (1) La pyramide de Babylone. (2) La tour h étages de Borsippa. (3) Autre temple de Borsippa. (4) Les hommes qui ont le droit de porter au-dessus de leur tête an parasol, insigne de puissance.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 177 des textes magiques ont toujours rendu son nom. Mais cette assimilation ne répond pas exactement à sa conception primitive ; car nous n'entrevoyons rien qui donne à Silik-moulou-khi le caractère planétaire que Mardouk revêtit dans l'organisation définitive du système chaldéobabylonien, ni le caractère solaire qu'il avait à Torigine. Elle a été probablement établie quand Mardouk fut devenu décidément le dieu de la planète Jupiter, la Grande Fortune des astrologues, ce qui permettait de rapprocher de ses attributions le rôle favorable et protecteur de Silik-moulou-khi. Il est, du reste, à remarquer que la vieille orthographe accadienne du nom de ce dieu n'est jamais employée, dans les documents de la religion qui finit par triompher, comme une notation idéographique ou allophone du nom de Mardouk. Ce qui ne peut manquer de frapper, c'est l'étroite parenté de la conception première de Silik-moulou-khi dans les livres magiques d'Accad avec celle de l'archange Çraoscha, « le saint et le fort, » dans les plus anciens textes de la religion zoroastrienne, et surtout avec le rôle de médiateur attribué à Mithra à partir du temps des Achéménides (1), suivant toutes les probabilités sous l'influence toujours croissante du magisme médique, qui tendait alors à corrompre profondément l'antique pureté du mazdéisme (2). Il n'est personne de versé dans lacon (1) Voy. G. Rawlinson, *The five great monarchies of the ancient east*, t. II, p. 328; t. III, p. 348. (2) Voy. mes *Lettres assyriologiques*, 1. 1, p. 103. 12

178 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS naissance des religions de T antiquité à qui échapperont les points de contact frappants qui existent entre la doctrine de la magie accadienne et celle du zoroastrisme, principalement dans ses livres les plus récents : le dualisme fondamental, le culte du feu, l'existence d'un dieu spécialement médiateur entre l'homme et l'Esprit pur et suprême, Ahouramazdâ. Ce sont là des analogies très-significatives, qui demandent à être creusées encore par une étude approfondie des documents accadiens, mais qui ouvrent dès à présent des horizons nouveaux aux recherches. Déjà quelques-uns des savants qui ont consacré leurs veilles à l'étude des livres sacrés de la religion iranienne, comme M. Spiegel, ont cherché à retrouver la source d'une partie des données étrangères aux traditions védiques, qui se rencontrent dans les écrits attribués à Zoroastre. Ce point de vue devra sans doute être modifié, en ceci que l'influence qui s'est ainsi mêlée au vieux fonds de l'aryanisme pur est plutôt celle du système proprement accadien que celle de la religion chaldéo-babylonienne, sœur des religions de la Syrie et de la Phénicie. Mais il faut aussi tenir grand compte d'un élément important de la question. Il n'est aucunement question de Mithra et surtout de son rôle de médiateur (puisque le nom lui-même est déjà dans les Vêdas celui d'une des personnifications solaires) dans les parties les plus antiques du recueil de l'Avesta, c'est-à-dire dans les hymnes appelés gâthâs. Les analogies que nous venons de signaler se prononcent surtout

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 179 dans les parties du recueil qui représentent un développement postérieur du mazdéisme, et les érudits sont aujourd'hui unanimes à admettre que ces parties de l'Avesta appartiennent à une phase nouvelle de la religion de la Perse, où son esprit originaire avait été déjà très-modifié par l'influence du magisme médique. Ce magisme lui-même, qui demeura longtemps en lutte avec le mazdéisme orthodoxe, était le résultat d'un mélange des anciennes doctrines iraniennes, exprimées dans les gâihâs^ avec des doctrines étrangères, celles de la religion propre à l'antique population touranienne de la Médie, apparentée de près aux Accads de la Chaldée. Les idées étrangères primaient dans le magisme les idées iraniennes. Et dans ce que Ton peut entrevoir de ses données fondamentales d* après les témoignages des écrivains classiques, son culte des éléments et de leurs esprits, joint à l'importance qu'y avaient les rites magiques, rappelle étroitement la religion de nos livres d'Accad. Il serait donc possible que les analogies signalées tinssent à une communauté originaire de doctrine, comme de race, entre les Accads et le fonds touranien de la population de la Médie, plutôt qu'à une action directe des croyances des plus vieux habitants de la Chaldée sur le mazdéisme. Sir Henry Rawlinson(1) a soutenu avec une grande (1) Memoir on the Atropatenian Ecthanat dans le tome X du Journal of the Royal Geographical Society; Journal of the Royal Asiatic Society^ t. XV, p. 254.

The text on this page is estimated to be only 23.40% accurate

ISO LA MAGIE CHEZ LES CBALDÉEXS érudition que le culte du feu, qui constitue le rite permanent et principal du mazdéisme, est un emprunt fait par le magisme à l'antique religion des Touraniens, une chose étrangère au système primitif de Zoroastre, et que le berceau en fut dans l'Âtropatène. J'ai combattu cette idée, en ra'appuyant principalement sur l'importance du culte d'Agni dans les Vêdas. Aujourd'hui, je dois l'avouer, je ne serais plus si affirmatif, en présence du rôle que le dieu Feu et son culte jouent dans la religion primitive accadienne, tandis que les gâthâs ne contiennent rien de semblable au développement du culte d'Agni dans les hymnes védiques. La question me semble donc devoir être examinée à nouveau, et sa solution dépendra en partie des études ultérieures sur les livres d'Accad. Car on doit désormais ranger parmi les hypothèses défendables celle qui consisterait à penser que le culte du feu, d'abord commun aux Touraniens et aux Aryens, et remontant ainsi à une origine prodigieusement antique, aurait été répudié par la réforme zoroastrienne, puis ramené postérieurement dans le mazdéisme, altéré déjà par une influence des Mages de Médie. On voit combien de questions nouvelles, et d'une très haute importance pour l'histoire religieuse, soulèvent ces livres magiques d'Accad, dont nous ne faisons qu'aborder l'examen et qui appellent encore tant de longs et patients travaux. Ce sont autant de points d'interrogation qui se dressent devant la science et auxquels la réponse, définitive ne pourra pas être donnée d'un coup à long

The text on this page is estimated to be only 25.80% accurate

ET LES ORIGINES AÇCADIENNES 181 Mais c'est déjà beaucoup qu'un problème soit nettement posé ; c'est le premier pas vers sa solution. Et parmi les analogies les plus saisissantes qui existent entre les croyances de nos documents magiques et certains côtés du développement secondaire de la religion mazdéenne, nous n'avons pas encore cité la première de toutes, la doctrine des Fravaschis (les Frervers des Parses modernes). Les fravaschis, dans le zoroastrisme, sont les formes pitres des choses, des créatures célestes répondant aux créatures terrestres, dont elles sont les types immortels. Les astres, les animaux, les hommes, les anges eux-mêmes, tout être, en un mot, a son fravaschi, qu'on implore par des prières et des sacrifices, protecteur invisible qui veille incessamment sur l'être auquel il est attaché. Ce sont là bien manifestement nos esprits personnels de chaque être et de chaque objet de la nature, introduits dans les conceptions mazdéennes et y prenant place au rang inférieur de la hiérarchie céleste du bon principe. Le prototype du fravaschi humain se retrouve aussi nettement que ceux des fravaschis des autres êtres dans le système qui a servi de base à la magie chaldéenne. De même que, d'après les parties de l'Avesta qui ne sont pas les plus anciennes, tout homme a son fravaschi, d'après les livres magiques d'Accad, — et cette doctrine s'y exprime à chaque instant exprimée, — tout homme, depuis l'Assanée, a un dieu spécial attaché à lui, son protecteur en lui, ou, comme la

182 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS même idée se trouve encore également exprimée, \m couple divin, « un dieu et sa déesse, esprits purs, » car on aimait à scinder tout être surnaturel en une dualité conjugale. De là ces expressions tant de fois multipliées: « l'homme fils de son dieu, le roi fils de son dieu, » pour dire : Thomme pieux, le roi pieux. De là les incantations où celui qui a la parole dit, par exemple, au dieu Feu : « Avec toi que soient en repos les cœurs de mon dieu et de ma déesse, çsprits purs ! » De là enfin la formule qui accompagne en bien des cas la prière en faveur de la guérison d'un malade ou d'un possédé : ce Qu'il soit replacé dans les mains propices de son dieu I x) Du reste, le dieu attaché à chaque homme, qu'il soit envisagé comme unique ou décomposé en un couple divin, est un dieu d'un caractère particulier, qui participe à la nature humaine, à ses imperfections et à ses faiblesses. Il n'est pas, en eSety aussi décidément bon, puissant et protecteur que pourrait le faire croire la formule que nous venons de rappeler. Comme l'homme auquel il est uni, il peut être subjugué par les démons ou les maléfices et devenir leur serviteur. Enchaîné par la puissance de l'imprécation, c'est lui-même qui fait dans le corps de l'homme le mal qu'elle commande (1). Quand le Namtar, c'est-à-dire la peste personnifiée, s'est emparée d'un individu, son dieu et sa déesse sont au pouvoir de l'esprit de la maladie, aussi bien que le corps (2). Nous avons cité précédemment les (1) W. A. L IV, 7. (2) Musée Britannique, tablette K, 1284.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 183 textes qui l'établissent.

On peut donc dire que le dieu et la déesse spéciaux à chaque homme sont une partie de son âme, comme on le dit du fravaschi dans les livres mazdéens. Seulement, dans ces derniers, la conception s'est élevée davantage, en se dégageant de la matérialité et des imperfections de l'homme terrestre. Les êtres purement spirituels, tels que les Ameschaçpentasetles Yazatas, et même le dieu suprême, Ahouramazdâ en personne, ont leurs fravaschis, qui peuvent être distingués d'eux-mêmes. N'est-ce pas là précisément la distinction bizarre et subtile que les textes magiques nous ont offerte, dans les citations qui commencent ce chapitre, entre tel ou tel dieu et son esprit, envisagé comme une entité séparée? La conception est compliquée et suppose un grand raffinement de spéculation sur la nature des êtres spirituels, mais son expression est formelle, et c'est elle qui a permis, à une certaine époque, d'admettre dans les litanies incantatoires les esprits des dieux planétaires de la religion chaldéo-babylonienne, qu'on n'acceptait pas au rang des dieux nationaux. Tel que nous venons de l'exposer, sans rien avancer qui ne fût justifié par un passage formel des textes, le système de croyances qui a marqué son empreinte dans le grand recueil accadien découvert par sir Henry Kawlinson, ne pouvait donner naissance qu'à un culte tout magique. Il mérite une place à part dans l'histoire des religions, où il restera le type du développement le

184 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS plus riche et le plus complet auquel soit parvenue r adoration exclusive des esprits de la nature et des éléments, caractéristique des nations de race touranienne.

CHAPITRE V LES RELIGIONS ET LA MAGIE DES

PEUPLES TOURANIENS I J'ai déjà parlé plus haut du naturalisme grossier, se traduisant par l'adoration des esprits de la nature, que professent encore aujourd'hui les tribus ougro-finnoïses de la région de l'Oural et de l'Altaï, et qui subsiste chez les Mongols à l'état de superstition populaire, sous le bouddhisme qu'ils ont adopté depuis un certain nombre de siècles. Cette variété des croyances religieuses s'y présente sous la forme la plus enfantine et la plus rudimentaire, avec une démonologie confuse où la part du bien et la part du mal ne se distinguent pas nettement, où aucune hiérarchie ne classe les esprits et où nul parmi ces esprits ne s'élève assez au-dessus des autres pour devenir un dieu. Les choses devaient rester ainsi, dans cet état primitif, sans aucun progrès dans les croyances, sans aucun effort vers une systématisation plus philoso

186 LÀ MAGIE CHEZ LES CHALDEENS phique et plus raisonnable, chez des tribus restées, depuis l'origine de la race, nomades et barbares, isolées dans des contrées infécondes et étrangères à la civilisation. Les populations en question ne connaissent pas d'autre culte que des rites magiques, d'autres prêtres que des sorciers. Les tribus ougriennes et altaïques ont leurs chamans (1); les Mongols, à côté des lamas bouddhistes, conservent les prêtres magiciens de leur ancien culte, qu'ils appellent abysses (2). Ainsi que je l'ai dit, ces magiciens, qui remplacent les prêtres, sont à la fois devins, exorcistes, médecins, thaumaturges, fabricants d'amulettes. Ils ne remplissent pas de ministère de culte permanent et régulier, ce On ne les appelle qu'en cas de nécessité, dit M. Maury (3), mais ils n'en exercent pas moins un empire considérable sur les populations auxquelles ils tiennent lieu de ministres sacrés. On redoute leur puissance et surtout leur ressentiment ; on a une foi aveugle en leur science. Ces enchanteurs ont d'ordinaire dans le regard, dans l'attitude, je ne sais quoi qui inspire la crainte et qui agit sur l'imagination. Cela tient sans doute parfois au soin qu'ils prennent d'imprimer à leur physionomie quelque chose d'imposant ou de farouche, mais cette expression particulière est plus souvent l'effet de l'état de surexcitation entretenu par les (1) Sur les chamans, voy. de Wrangell, le Nord de la Sibérie[^] trad. par le prince E. Galitzin, t. I, p. 268; P. Hyacinthe, Du chamanisme en Chine[^] dans les Nouvelles Annales des Voyages[^] 5^e série, juin 1851, p. 287 et suiv. [^] (2) P. de Tchihatchef, Voy Ihi⁹* dani^{^^}ll[^]onmiM, p. 45. (3) La Magie et l'Astrologie

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 187 procédés auxquels ils recourent ; ils emploient en effet divers excitants pour exalter leurs facultés, se donner une force musculaire factice et provoquer en eux des hallucinations, des convulsions ou des rêves qu'ils regardent comme un enthousiasme divin, car ils sont dupes de leur propre délire ; mais lors même qu'ils s'aperçoivent de l'impuissance de leurs prédictions, ils n'en tiennent pas moins à être crus. y> Chez tous ces peuples, la maladie, quelle qu'elle soit, est toujours regardée comme une possession, comme l'œuvre d'un démon (1). « Les Baschkirs, dit encore M. Maury (2), ont leurs Schaïtan-kouriazi ou chasseurs de diables, qui se chargent, par l'administration de certains remèdes, de traiter les malades regardés comme autant de possédés (3). Ce Schaïtan, dont le nom a été emprunté, depuis le contact des Baschkirs avec les Russes, au Satan des chrétiens, est tenu aussi chez les Kalmouks pour l'auteur par excellence de toutes nos souffrances corporelles. Veulent-ils l'expulser, ils ont non-seulement recours aux conjurations, mais encore à la ruse. L'abysses fait placer devant les malades des offrandes, comme si elles étaient destinées au malin esprit; il suppose que, tenté par leur nombre ou leur richesse, l'esprit, afin de se précipiter sur cette nouvelle proie, quittera le corps qu'il obsède (4). Selon les L. (1) Castrén, VorUsungen über die finnische Mythologie p. 173. (3) La Magie et l'Astrologie, p. 283 et suiv. (8) C. d'Ohsson, Histoire des Mongols, t. I, p. 17. " " de Tchihatchef, Voyage scientifique, p. 45,

188 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Tchérémisses, les âmes des morts viennent inquiéter les vivants, et, pour les en empêcher, ils percent la plante des pieds et le cœur des morts, convaincus que, cloués ainsi dans leur tombe, ils n'en pourront sortir (1).... « Les Kirghises s'adressent de même à leurs sorciers ou baksy^ pour chasser les démons et guérir ainsi les maladies qu'on suppose produites par eux. Pour cela, ils fouettent le malade jusqu'au sang et lui crachent au visage. Toute affection est à leurs yeux un être personnel (2) . Cette idée est pareillement si accréditée chez les Tchouvaches, qu'ils assurent que le moindre oubli des devoirs est puni par une maladie que leur envoie Tchémén, démon dont le nom est une forme altérée de Schaïtan (3). On retrouve à peu près la même opinion chez les Tchouktchis ; ces sauvages ont recours, pour délivrer les malades, aux plus bizarres conjurations; leurs chamans sont aussi sujets à des crises nerveuses dont ils provoquent l'apparition par une exaltation factice (4). » Il y a bien de la parenté entre cette sorcellerie tenant lieu de tout autre culte et aussi entre les croyances qui l'inspirent, d'une part, et d'autre part ce que nous avons constaté dans les livres de la magie accadienne. Le système y est encore rudimentaire, grossier et confus, (1) Haxthausen, Études sur la situation intérieure de la Russie^ t. I, p. 419. (2) Levchine, Description des hordes et des steppes des Kirghiz-KazalcSt trad. française, p. 356, 358. (3) Nouvelles Annales- des voyages j 5* série, t. IV, p. 191. (4) Wrangell, le Nord de la Sibérie, trad. Galitzin, t. I, p. 265 et suiv.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 189 tel qu'il devait nécessairement demeurer chez des tribus qui ne sont jamais sorties de la barbarie. Mais on y distingue clairement le germe qui, dans des circonstances plus favorables, s'est développé sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, avant que des éléments ethniques issus d'une autre souche vinssent se mêler au peuple d'Accad. Cependant, si la comparaison ne pouvait s'établir qu'avec les croyances et les rites de ces tribus à demi sauvages, qui n'ont pas de livres et qu'on ne connaît que par des récits incomplets de voyageurs, tribus reléguées d'ailleurs dans les régions lointaines de la Sibérie, la démonstration serait bien faible et peu probante, les analogies trop vagues et trop insuffisamment justifiées pour être acceptées par la critique. On pourrait, d'ailleurs, en signaler d'équivalentes et de presque aussi frappantes avec les croyances et la magie des Peaux-Rouges d'Amérique et des noirs de l'Afrique, car, suivant la judicieuse remarque de M. Maury, « ce n'est pas seulement par les traits généraux, mais jusque par les détails, que la magie de tous les peuples barbares se ressemble. » Où la comparaison doit nous conduire à des résultats vraiment décisifs, c'est si nous la faisons porter sur les faits que l'on peut constater dans les deux pays où des peuples de race touranienne — au sens précis et étroit où nous entendons ce mot — ont su, en s'élevant à un degré plus haut de civilisation, tirer du fonds de leurs croyances primitives un véritable système de religion, laissant encore son cortège de superstitions magiques.

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

190 LA. MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS mais donnant naissance & on développement de mythologie et h des conceptions plus raisonnées, c'est-à-dire chez les Mèdes et les Finnois . Le magisme médique est le résultat de la combinaison d'une antique religion touranicBne avec le mazdéisme, sur lequel il a exercé ensuite une très-grande influence ; la mythologie finnoise est une création spontanée du fond touranien, mais eQe s'est développée au Nord, au sein d'une nature absolument opposée & celle où vivaient les Accads, et elle en a reçu l'empreinte. Malgré les différences qui ont forcément résulté de conditions si diverses de développement, je crois qu'après un coup d'œil jeté sur le magisme médique et sur les croyances des anciens Finnois, telles qu'elles ont leur expression dans la grande ^opée du Kalevala, les affinités avec le système que nous venons d'exposer d'après les débris du recueil de la magie accadienne deviendront si nombreuses et si frappantes, que le lecteur sera conduit à constater avec nous l'existence d'une &mille de religions très-nettement caractérisée. Et cette famille, qu'on a jusqu'ici trop laissée dans l'ombre, correspond exactement à une grande direction ethnique et linguistique, à laquelle il faut désormais &ire sa part dans l'histoire générale de l'humanité.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 191 II Les faits relatifs à la Médie ont pour nous une importance particulièrement considérable. Un certain nombre de savants, et des plus distingués, hésitent encore à admettre le fait — il est vrai bien inattendu — de l'existence en Chaldée d'une primitive population de même souche que les nations ougro-finnoises et tartares, ayant contribué à la naissance de la civilisation chaldéo-babylonienne une large part. J'essayerai un peu plus loin — car je crois la chose nécessaire — de répondre aux doutes de ces érudits, dont le jugement a trop de poids pour ne pas être discuté sérieusement et avec déférence, et j'ai quelque confiance que les faits nouveaux exposés dans ce livre pourront peut-être contribuer à obtenir leur acquiescement. Ce qu'ils réclament, en effet, ce sont des preuves formelles du fait qui leur semble a priori peu vraisemblable, et, si je ne m'abuse, nos recherches en apportent qui ne sont pas sans valeur. Quoi qu'il en soit, un des éléments les plus importants de la question réside dans les faits qui montrent que si les Accads appartenaient, par leur langue et leur génie religieux, à la race proprement touranienne, ils ne constituaient pas un phénomène sporadique et difficilement explicable, mais se rattachaient à une chaîne de populations de même race qui dans la

192 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS haute antiquité
descendaient depuis le plateau de T Asie centrale jusqu'au golfe Persique.
Aussi aurai-je à revenir sur les conséquences des beaux travaux par lesquels
MM. Westergaard, de Saulcy, Norris, Oppert et Mordtmann ont établi que la
Médie avait été primitivement habitée par un peuple dont la langue était
étroitement apparentée d'un côté aux rameaux philologiques turcotartare et
mongol, de l'autre à Taccadien de la Chaldée. Ce peuple, que faute de
meilleure désignation il faut appeler proto-médique^ demeura
exclusivement maître du pays jusqu'à rétablissement des Mèdes proprement
dits, de race iranienne, événement capital dans l'histoire de l'Asie, dont j'ai
essayé de fixer la date au viii^ siècle avant notre ère, d'après les données
des inscriptions assyriennes (1). Même après l'invasion, les Iraniens ne
constituèrent jamais qu'une caste dominante et peu nombreuse. Du temps
des Achéménides, la masse du peuple parle encore sa vieille langue, qui est
admise à l'honneur de compter parmi les idiomes officiels de la chancellerie
des rois de Perse. La Médie touranienne ne garde pas seulement sa langue,
mais son génie propre, et elle ne cesse que très tard de lutter, avec des
chances diverses, contre la religion de Zoroastre ; ses croyances
particulières s'infiltrèrent jusque chez les conquérants de race iranienne et
produisent, par leur amalgame avec les idées religieuses de ces (1) Dans la
première de mes Lettres oityriologiquei, tome I. — Voj. les articles de M.
Maurj dans le Journal des tavannt de férier, mtff^ avril et mai 1872. À

•ET LES ORIGINES ACCADIENNES 193 conquérants, le système du magisme[^] ainsi nommé d'après la tribu des Mages qui étaient en possession du privilège d'y exercer le sacerdoce (i). On a longtemps appliqué ce nom de magisme à la religion zoroastrienne, et c'est là une confusion dont les écrivains grecs ont été les premiers auteurs, à commencer par Hérodote, qui avait voyagé en Médie et non dans la Perse proprement dite : mais elle repose sur une erreur formelle, et les découvertes de la science contemporaine ont conduit à distinguer désormais les deux systèmes non-seulement comme différents, mais comme ennemis (2). Darius, fils d'Hystaspe, qui devait savoir ces choses encore mieux qu'Hérodote, raconte formellement, dans les annales de son règne gravées sur le rocher de Behistoun, que les Mages, devenus un moment les maîtres de Tempire avec Gaumâta, le faux Smerdis, avaient entrepris de substituer leur religion à celle de la nation ira[^]nienne, et que lui, Darius, à son avènement, renversa leurs autels impies : Lorsque Cambyse était en Egypte, le peuple tomba dans l'impiété, et les fausses croyances {drauga, le mensonge) devinrent puissantes dans le pays, en Perse, en Médie et dans les autres (1)Herodot.,I, 132. (2) V07. Wesiesgaard, dans la préface de son édition du Zend-Avesta, p. 17. — Et surtout sir Henry Rawlinson, Journal of

.»c*» 194 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS provinces (I)

La royauté[^] qui avait été enlevée à notre race, je l'ai recouvrée : c'est moi qui l'ai rétablie de nouveau. Les temples que Gaumâta le Mage avait détruits, je les ai relevés ; je les ai rendus au peuple ; j'ai restitué les chants sacrés et les rites aux familles auxquelles Gaumâta le Mage les avait enlevés ; j'ai rétabli l'Etat sur ses anciennes bases, et la Perse, et la Médie, et les autres provinces (2). Dans l'inscription de son tombeau, à Nakch-i-Roustam, il dit encore : ce Quand Ahouramazdâ vit cette terre livrée à la superstition, il me la confia. » Le mot employé par le texte perse à cet endroit estyâtum, la religion des Yâtous, nom des ennemis de Zoroastre dans le ZendAvesta ; dans le texte babylonien, l'expression est paraphrasée : ce Quand il vit que ces pays adoraient suivant des doctrines de perdition (3), » Nous comprenons, d'après les expressions de ces textes, le massacre des Mages par les Perses aussitôt après que le faux Smerdis eut été tué, et l'institution, autrement inexplicable, de la fête de la Magophonie, qui pendant longtemps en célébra l'anniversaire (i). Jamais, dans aucun document positivement zoroastrien, de date antique et d'origine perse ou bactrienne, il n'est question des Mages comme ministres de la religion. Au reste, la corruption des doctrines nationales et primitives de la race iranienne, c'est-à-dire du mazdéisme pur des gâthâs et des premiers fargards du (1) Inscription de Behistoun, table 1, § 10. (2) Table 1,8 14. (3) Voy. Oppert, Expédition en Mésopotamie, t. II, p. 178. (4) Herodot., III, 79; Ctes., Persic. p. 68, éd. Boehr; Agath., 11,47, éd. de Paris.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 195 Vendidad-Sadé, dut se produire de bonne heure chez les Mèdes, au contact des populations touraniennes, avant même qu'ils eussent conquis toute la région à laquelle ils valurent le nom de Médie, carie Vendidad(1) place dans les séjours à Raghâ et à Tchakhra, c'est-à-dire à Ragœ et dans le Khorassân actuel, le berceau de graves hérésies religieuses, dont l'une était caractérisée par l'usage de la crémation des corps après le décès. Le même fait est attesté par un curieux texte que cite M. Haug (2). . Il y avait donc, au moment de la fondation de l'empire des Achéménides et sous les premiers rois de cette dynastie, quand la religion des Perses se maintenait encore dans toute sa pureté, un antagonisme profond de doctrines comme de situation entre le sacerdoce médique, dont le titre spécial était magus[^] et le sacerdoce perse[^] dont le titre était âthrava (3) . Cet antagonisme alla en s' effaçant plus tard, à mesure que la religion des Perses eux-mêmes perdit de sa pureté. Vaincus dans leur tentative de faire triompher leur système sur le mazdéisme, tentative qui avait un moment réussi avec le faux Smerdis, les Mages adoptèrent une autre voie, plus prudente et plus tortueuse, et travaillèrent à s'introduire d'une manière détournée dans la forteresse qu'ils ne pouvaient pas renverser. Dès le règne de Xerxès, ils commençaient (1) I, 59-66. (2) Dans le tome V de Bunsen, [^]gyptens S telle, t. V, p. 116. (3) Voy. Spiegel, Avesia[^] t. II, p. vi et suiv.

196 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS à être en crédit à la cour (1), et ce crédit augmenta toujours. C'est à leur influence que furent dues presque toutes les altérations qui, à la fin de Tempire des Achéménides, corrompirent profondément la foi zoroastrienne et la firent glisser dans Tidolâtrie, altérations dont la marche progressive a été très-bien suivie par M. George Eawlinson (2). Ainsi se substitua au mazdéisme pur une religion syncrétique, dans laquelle les éléments du magisme tenaient une large part et dans laquelle le magus trouvait sa place à côté de Td[^]/irava. Les parties du Zend-Avesta qui appartiennent à la seconde époque de rédaction portent elles-mêmes la marque très-manifeste de cette infiltration d'idées étrangères, bien qu'elles n'y aient pas le développement que leur donnèrent par leurs décrets dans le culte public certains des rois achéménides. Et plusieurs siècles après, quand les Sassanides entreprirent de restaurer le mazdéisme dans une plus grande pureté, sans le ramener cependant à son état primitif, ils conservèrent le titre sacerdotal de Mages, dont la signification hétérodoxe s'était effacée avec le temps. Tous les écrivains grecs et latins qui à cette époque ont bien connu la religion de la Perse donnent en effet à ses ministres le nom de Mages (3). Dans la grande inscription pehlevie de Nakch-i-Rajab, le titre romain de pontifeœ maximes est rendu par les mots magûpat û aîharpat Rûm{i). Ces (1) Ferodot., VII. 19, 113, 191. (2) The ve great anarchies[^] 2* édit., t. III, p. 357-362. (3) Ammian. Marcell., XXIII, 6; Agatlj., II, 36. (4) Haug, Essay on the pahlavi languagct p. 37.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 197 deux mots, qui dérivent du zend magupaiti et aéthrapaiti, « chef des Mages » et ce chef des Athravas », sont employés encore indifféremment dans d'autres inscriptions des Sassanides pour rendre Tidée de « pontife suprême », et ce sont eux qui ont produit les deux appellations des ministres religieux du parsisme plus récent, mobed et herbed. La distinction fondamentale qu'il faut établir à Torigine, et dans les premiers temps des Achéménides, entre le magisme et le mazdéisme explique la contradiction qui existe entre F esprit et la doctrine de la religion de Zoroastre, d'un côté, telle qu'elle est exprimée dans les parties anciennes du Zend-Avesta, telle que nous la trouvons dans les inscriptions de Darius et de Xerxès ou dans l'admirable réfutation du dualisme perse adressée à Cyrus par un prophète inconnu, qui a été insérée au milieu des écrits dlsaïe, dont elle forme le chapitre XLV, et de l'autre côté les renseignements sur la religion des Mèdes et des Perses fournis par Hérodote et par Dinon. La doctrine mazdéenne, si nettement exprimée à plusieurs reprises par Darius, est essentiellement spiritualiste. Elle repose sur une notion de dualisme, mais dans laquelle la supériorité du bon principe, d'Ahouramazdâ, brille d'une manière éclatante. Ahouramazdâ est en réalité le dieu unique, « le dieu seigneur des cieux », ce celui qui a donné (créé) le ciel et la terre » ; tous les décrets officiels des rois débutent par la proclamation de Tandeur du dieu Ahouramazdâ, et aucun autre dieu

198 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS n'y est nommé. Les princes se disent souverains a parla grâce d' Ahouramazdâ » ; de lui viennent la victoire, la conquête, le salut, la prospérité et tous les biens. La « loi d'Ahouramazdâ y> est la règle de la vie; sa protection est une bénédiction qu'on appelle continuellement par de ferventes prières. Kien d'étonnant^ par conséquent, dans la sympathie que les premiers rois perses manifestèrent pour la religion des Juifs et dans la façon dont Cyrus identifia Jéhovah à son propre dieu (1). On parle bien, il est vrai, quelquefois, mais sans les nommer, d'autres dieux, et ce sera la porte par où les influences étrangères s'introduiront dans la religion pour la corrompre. Ainsi Ahouramazdâ, au lieu d'être appelé absolument ce le grand dieu », est désigné quelquefois comme « le plus grand des dieux j&, et on invoque à plusieurs reprises à sa suite « les autres dieux », ou « les dieux qui gardent la maison ». Mais ces dieux sont certainement des personnages d'ordre inférieur, des esprits puissants créés par Ahouramazdâ et dépendant de lui^ bien qu'ayant encore droit aux adorations des hommes ; ils correspondent aux Amescha-çpentas et aux Tazatas du Zend-Avesta. Quant à l'adversaire d' Ahouramazdâ, au représentant du mauvais principe, TAngrômainyous (Ahriman) des livres attribués à Zoroastre, c'est « l'ennemi » qu'on regarde avec horreur et qu'on charge de malédictions; les rois se font représenter habituellement le combattant lui-même ou ses génies, symbolisés sous (1) Esdr., 1,2 et 3.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES . 199 la figure de monstres horribles (1). Dans les inscriptions, il n'est mentionné qu'une fois, à Behistoun (2), où Darius l'appelle Drauga^ « le mensonge » personnifié, et lui attribue toutes les révoltes qu'il eut à combattre. Hérodote et les autres écrivains classiques peignent bien le véritable esprit du mazdéisme, quand ils représentent les Perses comme ayant l'horreur de l'idolâtrie et des religions étrangères, quand ils les montrent dans leurs expéditions s'acharnant contre tout ce qui touchait au paganisme, brûlant les temples (3), détruisant les images des dieux ou les enlevant comme trophées (4), outrageant ou tuant les prêtres (5), empêchant la célébration des fêtes (6), frappant du glaive les animaux sacrés (7), et même poussant la passion contre les rites des cultes étrangers jusqu'à porter la main sur les sépultures (8). Mais quand le même Hérodote prétend donner des détails précis sur la religion propre aux Perses, il ne connaît même pas le nom d'Ahouramazdâ. Il parle d'un culte rendu au soleil, à la lune, au feu, à la terre, à l'eau et aux vents (9), c'est-à-dire d'un culte qui n'a rien de commun avec les préceptes et l'esprit du Zend-Avesta, d'une religion toute natura(1) Lajard, Culte de Mithra^ pi. II et XXV; V07. G. Rawlinson, The five great monarchies^ 2^ édit., t. III, p. 355. (3) Table 4, § 4. (3) Herodot., III, 25; VI, 19, 96, 101; VIII, 33 et 53; Cic, De leg., II, 10; Strab., XIV, p. 634; Pausan., X, 35, 2. (4) Herodot., I, 183; 111,37. (5) Herodot., I, 183; III, 27 et 29. (6) Herodot., III, 29. (7) Herodot., 111,29. (8) Herodot., I, 187; III, 16 et 37; Diod. Sic, X, 13. C9) Herodot., I, 131; Cf. III, 16.

200 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS liste, étrangère au spiritualisme mazdéen, et qui ressemble bien plutôt à celle des Aryas védiques, et encore plus à celle de nos livres magiques d'Accad. Il est vrai qu'il dit formellement que les Mages étaient les ministres nécessaires de ce culte, et ceci nous montre que sous le nom de religion des Perses il parle du magisme, qu'il avait vu exercer ses rites en Médie. Dinon (1) et Diogène Laërte (2) attestent aussi que les Mages adoraient les éléments ; mais le premier remarque qu'ils honoraient principalement de leur culte Teau et le feu. Ce sont précisément les éléments que nous avons vu adorer directement par les magiciens d'Accad dans leur réalité matérielle, d'où leurs esprits ne se distinguent pas nettement. Si Ton pèse attentivement les termes des passages que nous indiquons comme les principaux sur le culte élémentaire des Mages de Médie, l'impression qu'ils laisseront sera celle d'un culte des esprits de la nature, où la personnalité de ces esprits se confondait dans» beaucoup de cas avec les objets et les éléments qu'ils étaient censés animer et gouverner. J'ai signalé plus haut le problème que soulève le rite de l'adoration du feu entretenu sur le pyrée. Mais quelle qu'en doive être la solution, quand même on parviendra — ce qui est très-possible — à établir que ce rite faisait partie intégrante du système du mazdéisme dans sa pureté primitive, il existait certainement aussi, avec {1)Ap, Clem. Alex., Protrept., I, 5. (2) De Vit, philos, fprocœm,^ 6.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 201 une importance de premier ordre, dans le magisme et déjà dans la religion des Mèdes touraniens avant toute invasion iranienne. La démonstration me paraît en avoir été faite d'une manière décisive par sir Henry Rawlinson (1) et par son frère (2), et le fait est d'ailleurs tout à fait conforme à ce que nous avons observé chez les Accads. Les Mages prétendaient avoir le pouvoir de faire descendre du ciel le feu de leurs pyrées au moyen de cérémonies magiques (3). Le culte des astres avait un grand développement dans le magisme médique. Ce culte figure à peine dans les livres zends (4), et encore dans un morceau qui n'est pas des plus anciens ; aussi les plus habiles critiques modernes n'hésitent pas à Ty regarder comme le résultat d'une introduction postérieure et d'une influence étrangère (5). A la fin de l'empire perse, au contraire, il avait pris une grande importance, et il en est de même dans les écrits zoroastriens de très-basse époque (6). C'est des Mages qu'il était venu. Le rôle capital de ce culte chez les Mèdes est, en effet, attesté par la description que donne Hérodote (7) des sept enceintes d'Ecbatane, avec leurs revêtements aux couleurs sacrées des (1) *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XV, p. 254. (2) *The five great monarchies*, 2^e édit., t. II, p. 345 et suiv. (3) Dio Chrysost., *Orat.* XXXVI, p. 149, éd. Reiske; Clem., *Recognit.*, IV, 29 ; Cf. Ammian. Marcell., XXIII, 6. (4) Seulement dans le 21^e fargard du Vendidad-Sadé. (5) Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 258, p. 271 et suiv.; i. II, p. cxiz et czz. (6) Voj, Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 273 et suiv. (7) I, 98.

202 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS sept planètes. La même disposition sacramentelle était répétée dans la ville de Ganzakh, la Gazaca des écrivains classiques, en Atropatène, puisque Moïse de Ehorène (1) l'appelle « la seconde Ecbatane, la ville aux sept enceintes. y> Plus tard, au temps des Sassanides, le poète persan Nizami, auteur du Heft-Peïher, la décrit encore comme reproduite dans le palais des sept planètes bâti par Bahrâm-Goûr ou Varahrân V (2). C'était un emprunt direct fait aux usages de la civilisation et de la religion babyloniennes, car la fameuse tour de Borâppa, après sa restauration par Nabuchodorossor, avait sept étages revêtus des couleurs des sept corps planétaires (â); il en était de même de la ziggurrat ou tour sacrée du palais de Khorsabad (A.). Au reste, le culte des astres et des planètes devait provenir originairement, comme Ta pensé M. Spiegel, d'une infiltration des doctrines religieuses de Babylone, où il jouait un rôle si capital, et des doctrines kouschito-sémitiques, puisque nous l'avons vu étranger au vieux fonds accadien. Mais il est probable qu'il avait passé d'abord de l'Assyrie chez les Touraniens de la Médie, de même que le culte d'Anat, devenue Anâhitâ (5), dans leurs contacts prolongés avec la civili(1) II. 89. (3) Cité par sir Henry Rawlinson, Journal of the Royal Asiatic Society, t. X, p. 127. (3) H. Rawlinson, Journal of the Royal Asiatic Society, t. XVIII, p. 1-84. (4) Place, Ninive et V Assyrie, pi. 36 et 37. — Voy. mon Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose, p. 369 et suiv. (5) Voy. mon Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose, p. 167 et suiv.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 203 sation du bassin de l'Éuphrate et du Tigre, et que c'est par leur intermédiaire que le reçurent les Mages, qui le propagèrent ensuite chez les Perses et dans le reste de la race iranienne. L'esprit de panthéisme naturaliste, d'une nature particulière et analogue à celui des livres magiques d'Accad, que révèle ce culte des éléments et des astres, est l'antipode de l'esprit spiritualiste de la pure religion mazdéenne dans ses plus anciens documents. Les Mages l'avaient également transporté dans la sphère des personnages les plus élevés dans leur système religieux, où ils avaient complètement dénaturé la conception fondamentale du mazdéisme, tout en conservant la forme dualiste, que la vieille religion proto-médique devait d'ailleurs admettre avant même le contact avec les Iraniens, puisque nous l'avons retrouvée chez les Accads. Il n'est pas douteux, en effet, qu'ils ne plaçassent au sommet de l'échelle des êtres surnaturels le culte en antagonisme d'Ahouramazdâ et d'Angrômainyous. Car c'est bien certainement Ahouramazdâ qu'il faut reconnaître dans le Zeus qu'Hérodote (1) donne comme adoré chez les Mages, et le même Hérodote (2) représente ceux-ci, armés du khrafçthraghna (3), poursuivant pour les tuer les animaux de la mauvaise création, reptiles et insectes, avec le même zèle que les plus orthodoxes maz(1) I, 97. (2) I, 140. (3) Yaçna, LVII, 6.

The text on this page is estimated to be only 13.58% accurate

901 LA UAGIE CHEZ LES CHALDSEN'S déens. Mais l'ant^oiane pour eux n'était qu'apparent, car ils considéraient les représentations des deux principes^ contraires comme consubstantiels, égaux en puissance et émanés tous les deux d'un seul et même principe préexistant. Je n'hésite pas, en effet, à rapporter au magisme médique l'origine du personnage de Zrvâna-akarana, «le Temps sans bornes, » source commune d'Ahouraniaîdâ et d'Angrômainyous, conception qui substitue le panthéisme le plus complet et le plus indifférent en morale au dualisme de Zoroastre, en le maintenant dans l'apparence. Ce personnage, qui prend une très-grande importance dans les livres rédigés postérieurement à Alexandre et dont la conception devint au moyen âge le dogme fondamental d'une hérésie du mazdéisme, celle de Zar*vauiens, n'appartient pas au fonds premier de la religion zoroastrienne. Ses plus anciens livres ne le connaissent pas, et tous les savants les plus autorisés en pareille matière s'accordent à y reconnaître une corruption de la doctrine originaire, due à des influences. Eudème, le disciple favori d'Aristote exactement de ce personnage et du COI en faisait sortir, le donne comme _ Mages (2). Et il est curieux de un passage dont la donnée premi

204 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS déens. Mais Tantagonisme pour eux n'était qu'apparent, car ils considéraient les représentants des deux principes contraires comme consubstantiels, égaux en puissance et émanés tous les deux d'un seul et même principe préexistant. Je n'hésite pas, en effet, à rapports au magisme médique l'origine du personnage de Zrvâna-akarana, «le Temps sans bornes, » source commune d'Ahouramazdft et d'Angrômainyous, conception qui substitue le panthéisme le plus complet et le plus indifférent en morale au dualisme de Zoroastre, en le maintenant dans l'apparence. Ce personnage, qui prend une très-grande importance dans les livres rédigés postérieurement à Alexandre et dont la conception devint au moyen âge le dogme fondamental d'une hérésie du mazdéisme, celle desZarvaniens, n'appartient pas au fonds premier de la religion zoroastrienne. Ses plus anciens livres ne le connaissent pas, et tous les savants les plus autorisés en pareille matière s'accordent • à y reconnaître une corruption de la doctrine originale, due à des influences étrangères (1). Eudème, le disciple favori d'Aristote, en parlant trèsexactement de ce personnage et du couple dualiste qu'on en faisait sortir, le donne comme une conception des Mages (2) . Et il est curieux de [se souvenir ici que, dans un passage dont la donnée première remonte à Bérose (3), (1) D'Eckstein, Questions sur les antiquités sémitiques^ % XV; Oppert, Annales de philosophie chrétienne^ janvier 1862, p. 61; Spiegel, Avesta^ 1. 1, p. 271 ; t. II, p. cxix, p. 216 et siiiiv. Voy. aussi ce que j'en ai dit dans mon Manuel d'histoire ancienne de VOrient, 3' édit., t. II, p. 316. (2) Ap, Damasc, Dcpnnnip., 125. (3) Mos. Choren., I, 5. •

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 205 ce même nom de Zrvâna est appliqué à la personnification mythique de la vieille race touranienne, dans la forme qu'avait prise en Arménie la légende chaldéobabylonienne sur Torigine des diverses races (I). Nous avons constaté dans les fragments du grand recueil magique d'Âccad des idées analogues à celles qui ont produit la conception de Zrvâna-akarana ; nous y avons vu émaner à la fois de Moul-ge des démons odieux, comme le Namtar, et des dieux favorables, adversaires des démons, comme Nin-dar. Supposez, d'ailleurs, que dans une religion qui n'était pas précisément celle d' Accad, et avait dû donner une forme un peu difierente aux mêmes imaginations sur les esprits et les dieux, on eût prononcé davantage le côté sombre de la figure de Moul-ge pour Topposer au caractère favorable de Êa, et qu'on eût en même temps conservé pour Anna quelque chose de la notion de premier principe qui s'attachait à lui dans l'origine, avec une très-légère modification, qui sera d'ailleurs pour chacun d'eux dans le sens de sa nature, on y verra les trois dieux que les Accads attachaient aux trois zones du inonde se grouper de telle façon que leur traduction naturelle en iranien sera le couple d'Ahouramazdâ et d'Angrômainyous ayant au-dessus de lui Zrvâna-akarana. Il faut même reconnaître dans le magisme médique plus que la conception d'un principe commun, d'où Ahouraraazdâ et Angrômainyous étaient considérés comme (1) Voy. mon Essai de commentaire des fragments eosmogoniques de Berosé, p. 422 et suiv.

The text on this page is estimated to be only 22.22% accurate

306 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS également émanés. Tandis que dans le mazdéisme véritable, chez les Perses, Ahouramazdâ était seul adoré, Ângrômainyous chEO'gé de malédictions ; dans le magisme, les deux principes du bien et du mal, Ahouramazdâ et Angrômainyous, recevaient également l'hommage des autels. Flutarque (1) raconte que les Mages offraient des sacrifices à Angrômainyous, Ki^t, Àpufuiiiiieç, et e& décrit les rites, consistant dans l'offrande de l'herbe de marais appelée Sfiafti — évidemment le haoma — arrosée du sang d'un loup et déposée dans un lieu obscur. Hérodote (2) nous montre Amestris, l'épouse de Xerzèe, princesse entièrement adonnée à l'influence des Mage», sacrifiant sept enfants « au dieu des ténèbres et des régions inférieures ». Il représente aussi un sacrifice analogue comme opéré en l'honneur du même dieu au passage du Strymon, dans la marche des Perses sur la Grèce. Cet effroyable rite des sacrifices humains est tout ce qu'il y a de plus opposé aux principes fondamentaux de la doctrine de Zoroastre, aussi bien que l'adoration d'Angrômainyous, et nous ne le voyons se reproduire en aucune autre occasion dans l'histoire des Perses. Aussi faut-il y voir, comme M. George Kawlinson (S), un fait de magisme. Dans cette adoration du mauvais principe sur un pied d'égalité complète avec le bon, le magisme médique {!} Dell, et Osir., p. 369, éd. Beiske. (3) VII, 114. (3) The five great manarchitt. V édit., 1. III, p. 86"

The text on this page is estimated to be only 18.62% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 207 révèle à nous comme inférieur, sous le point de vue moral, à la doctrine de la magie accadienne. Mais il faut ici tenir compte des circonstances particulières que la conquête iranienne avait faites à la population de la Mésopotamie. Des indices très-puissants sont de nature à faire croire qu'avant la conquête elle attribuait à un de ses dieux principaux la figure d'un serpent (1). Ce culte de dieux-serpens se retrouve chez un grand nombre de tribus tooraniennes primitives (2). Les Accads faisaient du serpent un des attributs principaux et l'une des figures de Êa (Ê), et nous avons une allusion très-importante à un serpent mythologique dans ces paroles d'un dithyrambe en langue accadienne placé dans la bouche d'un dieu (A), peut-être de Êa, comme j'ai eu l'occasion de le dire plus haut en rapportant le morceau tout entier : Pareille à l'énorme serpent à sept têtes, l'arme aux sept têtes, ja la tiens. Pareille au serpent qui bat les flots de la mer, [attaquant] l'ennemi en face, — dévastatrice dans le choc des batailles, étendant sa puissance sur le ciel et la terre, l'arme aux [sept] têtes, [je la tiens] (5). Une fois la fusion s'opérant entre les traditions iraniennes et les vieilles croyances de la religion protomésopotamienne, le dieu-serpent devait naturellement se con(S) Joze. Fergusson, Trésor et moi. ■ serpent v jorhip. Le mdres, 1868, In-1 (3) Geographical Rawlinson, Thésaurus. ■ grtal monarchies, , 2«édit., t. I, p. 1321 W. W. A. I. t. I, 19. 1 (5) J'ai rapproché S i liUeur a [d, l'Orient me t p Timihet Cwilisalion Tit, i 1. II, F p. 138) ce Ite allusion do la m idc bn ■ m du Manthamam.

208 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS « fondre avec le représentant du principe ténébreux et mauvais, car le serpent était[^] dans les fables mazdéennes[^] la forme qu'Angrômainyous avait prise pour essayer de pénétrer dans le ciel d'Ahouramazdâ (1). Dans le cycle héroïque également, c'était une personnification du mauvais principe que le serpent Dahâka (2) ou Azhi-Dahâka (3) vaincu par Thraêtaona (4), forme iranienne du mythe védique de Trita, fils d'Aptya (5). Moïse deEiiorône (6) attribue formellement à la dynastie des Mèdes aryens et aux descendants de leurs sujets transportés en Arménie la conservation de Tantique culte touranien du serpent, et y rattache le nomd'Astyage(7). Ainsi les descendants de Thraêtaona, se fondant avec leurs vaincus, en étaient venus à adorer Azhi-Dahâka. Et comme la population d'origine touranienne était plus disposée à honorer son ancien dieu national que celui des conquérants iraniens, dans le culte populaire Angrômainyous ou Azhi-Dahâka primait certainement Ahouramazdâ. A ce point de vue, je crois que M. Oppert (8) a eu raison de voir un reste du magisme des anciens Mèdes dans la bizarre religion des Yezidis ou ce adorateurs du diable x) , répandus en(1) Lajard, Mémoire sur Us has-[^]éliéfs découverts en Tramyloanie, sect. II et III, à la fin. (2) Yaçna, IX, 25. (3) Vendidad-Sadé, I, 69. (4) Burnouf, Journal asiatique[^] 3e série, t. XLV, p. 497 etsuiv* (5) Voy. Roth, Die Sage von Feridun in Indien und Iran, dans la Zeitschr, der deutsch, Morgenl, GeselUch., t. II, p. 216 et suiv. ; Spiegel, Avestaj t. I, p. 7. (6) 1,29. (7) Voy. mes Lettres assyriologiques, t. I, p. 97-101. (8))Ra'pport au ministre de Vinstruction publique, Paris, 1856.

[^]\

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 209

core aujourd'hui dans
 rîrâk-Adjémy et dans le nord de la Mésopotamie ; car cette religion professe
 dans ses dogmes le dualisme mazdéen, mais dans son culte n'adore que le
 principe mauvais (1). Hérodote (2) dit que les Mages avaient emprunté aux
 Assyriens le culte de leur Aphrodite céleste, c'est-à-dire de l'Anâhitâ
 qu'Artaxerxe Mnémon introduisit ensuite par décret dans la religion des
 Perses (3). On me permettra ici de me citer moi-même et de reproduire ce
 que j'ai dit ailleurs (4) de cette déesse dans le magisme de la Médie : « En
 signalant l'adoption de la déesse chaldéo-assyrienne par les Mages,
 Hérodote ajoute qu'ils l'appelaient Mithra. Cette indication du Père de
 l'histoire a donné lieu à bien des conjectures, à des théories mythologiques
 tout entières, qui se sont évanouies devant une connaissance plus
 approfondie des religions asiatiques. Aujourd'hui, l'opinion la plus
 généralement admise des savants, celle que commande l'étude des sources
 iraniennes originales, est que le dire d'Hérodote est inadmissible, que
 l'historien d'Halicarnasse a dû commettre une erreur et une confusion,
 comme il lui est quelquefois arrivé (5), Mais quelle en a été la cause? On ne
 paraît pas l'avoir jusqu'ici recherchée, et nous croyons l'avoir trouvée (1)
 Lajard, *Nineveh and Babylon*^ p. 41 et suiv., 81-94. (2) I, 131. (3) Beros. ap.
 Clem. Alex., *Protrept.*, I, 5. (4) *Essai de commentaire des fragments*
cosmogoniques de Bérosee^ p. 157 et suiv. (5) *Voy. Bréal, de Persicis*
nominihus apud scriptores græcos, p. 5 et suiv. 14

210 LA MA-GIE CHEZ LES CHALDÉENS dans la liaison étroite des deux cultes d' Anâhitâ et de Mithra dans le système du magisme médique . La conception du personnage de Mithra comme une forme du Soleil remonte au fond primitif des idées religieuses des Aryas ; nous le retrouvons dans un des Adityas de la mythologie védique, et il est impossible que les auteurs de la première réforme mazdéenne ne Taient pas connu. Mais il est évident qu'il n'avait dans leur système rien de l'importance qu'il prend dans les livres les plus récents du zoroastrisme ; il était quelque personnage secondaire, inférieur peut-être même aux Amescha-çpentas ; il n'était pas un dieu placé presque sur le même rang qu' Ahouramazdâ, car le mazdéisme, dans sa pureté primitive, ne reconnaît qu'à celui-ci le caractère divin suprême et complet. M. George Eawlinson (1) a très-judicieusement remarqué que l'introduction de Mithra dans le culte public eut lieu en même temps que celle d' Anâhitâ, et que les deux faits présentent une connexité historique dont il faut tenir compte. En effet, l'inscription d'Artaxerxe Mnémon à Suse est le premier document officiel des rois achéménides qui mentionnent des dieux à côté d'Ahouramazdâ, et ces dieux sont Anâhitâ et Mithra, réunis ensemble et formant un groupe indivisible. L'établissement légal de leurs adorations dans ce rang suprême a dû être par conséquent simultanée et puisé à la même source. Et c'est au temps d' Artaxerxe que Xénophon (2) (1) The five great monarchies y 2« édit., t. III, p. 360 et suiv. (2) Cyrop., VII, 5, 53; Œconom.^ IV, 24.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES SU commence à parler de Mithra comme d'un des principaux parmi les dieux nationaux des Perses. a U est bien difficile après cela de ne pas conclure qu'Artaxerxe Mnémon, dans les innovations qui sous son règne modifièrent si profondément la religion zoroastrienne, n'introduisit pas seulement dans cette religion un personnage nouveau, mais un couple divin, celui de Mithra et d'Anâhitâ, que la présence de Mithra permettait de greffer comme une branche adultère sur la vieille souche du mazdéisme, et qui s'y était déjà greffé antérieurement dans le système du magisme médique. Dans ce dernier système, autant qu'on en peut comprendre réconomie, le culte du soleil et de la lune, dont parle Hérodote, s'était constitué sous l'influence de la religion chaldéo-assyrienne avec la forme de l'adoration du couple d'un dieu solaire et d'une déesse lunaire, Mithra et Anâhitâ (1), placé immédiatement au-dessous d'Ahouramazdâ. De là l'erreur d'Hérodote, qui a confondu les deux personnages de ce couple. Elle n'en est peut-être même pas une, et il se pourrait que l'on eût quelquefois désigné le couple divin dont nous parlons comme un double Mithra. Ainsi s'expliquerait, par un reste isolé de cet état de choses, l'expression d'un passage du Yaçna (2) qui a fort embarrassé les com(1) Tandis que les Mèdes aryens empruntaient le personnage d'Ânat à la religion chaldéo-assyrienne, celle-ci recevait d'eux le nom de Mithra, comme une appellation du Soleil : W. A. I. m, 69, 5,

212 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS meiiitateurs ,
 ahuraêibya MUhraêibya^ ce les deux divins Mithra (1). » Je ne crois pas
 qu'il y ait à modifier ceci; mais l'étude que nous avons faite des textes
 magiques d' Accad permet de le compléter. Nous avons dû remarquer en
 effet l'étroite analogie du rôle de médiateur attribué à Mithra dans la
 religion perse, à partir du temps d'Artaxerxe Mnémon, avec celui que Silik-
 moulou-khi remplit entre les hommes et Êa dans le système accadien. Le
 nom de Mithra, qui signifie « l'ami », a pu être pris comme un équivalent
 iranien et presque une sorte de traduction de Silik-moulou-khi, « celui qui
 dispose le bien pour les hommes. » Il semble que, dans le magisme, Mithra
 a dû prendre à l'origine la place et les attributions de quelque dieu médiateur
 de la religion proto-médique, analogue au Silik-moulou-khi des Accads et
 portant sans doute un nom de même nature. Plus tard, on le décomposa en
 un couple conjugal, comme le dieu attaché à chaque homme dans le
 système accadien, et on lui associa la déesse Anâhitâ, empruntée à la
 religion chaldéo-assyrienne. . Nous devons enfin, pour compléter le tableau
 du magisme médique et achever de mettre en relief ses points de contact
 avec le système que nous avons étudié chez les Accads, signaler le
 développement qu'y avaient les pratiques d'incantation et de sorcellerie. Ces
 pratiqueii sont formellement interdites e* sévèrement condamnées (1) Voy.
 Burnouf, Commentaire s

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 213 par tous les livres du mazdéisme[^] qui en attribuent l'invention à U^{UL} Tatous, les ennemis de Zoroastre (1). Aussi le mot *yâtuSf* employé par Darius dans l'inscription de Nakch-i-Boustam pour désigner la religion des Mages, serait-il à lui seul une forte présomption du rôle important qu'elles y tenaient. D'ailleurs Dinon (2) décrit les incantations auxquelles se livraient les Mages, la baguette divinatoire à la main. Ils prédisaient l'avenir par le jet de bâtonnets en bois de tamarisque (3), usage que les écrivains classiques attestent avoir été d'origine scythique ou touranienne. Le *bareçma* (4), devenu à partir d'une certaine époque un des insignes essentiels des ministres du culte mazdéen, n'était autre à l'origine que le faisceau de ces baguettes, dont l'usage s'introduisit en Perse sous l'influence des Mages (5). Dans les études que nous consacrerons à l'astrologie et à la divination en Chaldée et à Babylone, nous constaterons que le jet des baguettes y était connu et pratiqué (6), qu'il y constituait même le mode de divination le plus antique, celui du temps des Accads (7).

(1) Vendidad-Sadé, I, 5[^]56. (3) Ap, Schol. ad Nicandr. T[^]ieriac., y, 613. (3) Ibid. (4) Yaçna, LVII, 6. (5) Voy. G. Rawlinson, *The five great monarchies*, 2^{*} édit., t. III, p. 351. (6) Ezechb., xxi, 26. — Les baguettes ou flèches du sort sont figurées sur plusieurs cylindres babyloniens à la main de Hardouk (Lajard, *Culte de M^Uhra*. pl. XXXII, n^o 2; LIV, A, n^o 5) ou d'Istar (Lajard, pi. XXXVII, no 1), les divinités des planètes Jupiter et Vénus, les plus importantes dans les idées des astrologues. n^o 7 « certainement une relation à établir entre cette divination et pique des sorts[^] que nous avons vu mentionné dans la tablette 'ii4ée Britannique. [^] «r.

214 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Nous avons dit qu'au moyen de certaines paroles et de certains rites, les Mages prétendaient avoir le pouvoir de faire descendre le feu du ciel sur leurs pyrées. Hérodote (1.) et Diogène Laërte (2) parlent du pouvoir surnaturel qu'ils s'attribuaient. Le dernier de ces écrivains paraît avoir surtout consulté le traité spécial d'Hermippe sur les Mages, où ils étaient présentés comme des thaumaturges et des enchanteurs (3). Vers l'époque des guerres médiques se répandit en Grèce un livre attribué au Mage Osthane, livre qui fut le point de départ de la magie qui se substitua désormais chez les Hellènes aux pratiques grossières et primitives des goètes (4) ; d'après ce qu'on sait de ce livre, il enseignait, comme les secrets suprêmes de la caste des Mages, toutes les espèces d'enchantements et de divinations, jusqu'à l'évocation des morts et des esprits infernaux (5). Aussi ces prêtres, qui de la Médie s'étaient répandus dans toute la Perse, furent-ils regardés en Occident comme les types des enchanteurs et des magiciens (6) , et de là le sens que le mot de magie a gardé jusqu'à nous. On savait, du reste, que leur magie tenait de très-près à celle de la Chal(1) r, 103 et 120; Vil, 19. (2) De Vit philos., proam., 6. (3) Plin., Hist. nat., XXX, 2. (4) Plin., XXX, 1; Euseb., Chronic, I, 48; Prxpar. evangel., I, 10; V, 14; Suid., v

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 215 dée (1), et ceci finit même par amener dans les esprits des Grecs et des Latins une confiision inextricable entre les Mages et les Chaldéens (2). J'ai dû donner à ce qui précède un assez grand développement^ afin d'exposer d'une manière suffisamment complète ce que nous parvenons à savoir du magisme médique, sujet encore très-obcur. Mais il me semble qu'après ces explications, le lecteur y distinguera assez clairement les trois éléments dont le mélange a formé ce système essentiellement mixte : l'élément iranien et mazdéen, qui est surtout comme un vêtement imposé, par suite de la conquête des Mèdes proprement dits, à des conceptions antérieures et d'une autre origine ; les emprunts à la religion chaldéo-assyrienne, consistant prin

216 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS III Les

rapprochements avec la mythologie et la magie des Finnois seront peut-être plus frappants encore. Sur les rites et la religion de ce peuple, nous avons une mine féconde dans la grande épopée du Kalevala, que M. Léouzon-Leduc a entrepris de faire connaître au public français, et qui, traduite déjà dans plusieurs langues de l'Europe, n'en continue pas moins à rester presque absolument ignorée de nos érudits et de nos lettrés, bien qu'elle mérite, par son importance et sa beauté, d'être classée immédiatement après les épopées de la Grèce, de l'Inde et de la Perse. Le sujet est d'ailleurs complètement élucidé par les travaux de Ganander (1), de Castrén (2) et des autres savants de la Finlande (3). L'ancien paganisme finnois a pour base l'adoration des esprits de la nature, que nous avons vue se maintenant à un état encore si primitif et si grossier chez les tribus (1) *Mythologia Fennica eïler forhlaring ofoer afgudar*, 1789. (2) *Vorlesungen iiber die finnische Mythologie* j. 2^e édition, Saint-Pétersbourg, 1856. V07. aussi les deux dissertations : *Ueber die Zauherkunst der Finnen*, et *Allgemeine TJebersicht der Gøetterlehre und der Magie der Finnen wøhrend des HeidenthumSj* dans ses *Kleinere Schrifterif* publiés par M. Schiefner. (3) Nous ne pouvons énumérer ici tous les travaux des Toppelius, des Porthan^ des Téngrôm, des Gottlund, des Lønnrot, des Koskinen. En France, nous ne trouvons à citer que le seul M. Léouzon-Leduc qui ait résumé les recherches sur la mythologie finnoise dans un article du *Correspondant*, t. XI, p. 25-36, et dans son ouvrage spécial sur la Finlande»

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 217 . * sibériennes. Qu'elle s'y rattache directement et qu'elle en dérive, c'est un fait qui n'a plus besoin d'être démontré et que tous ceux qui en ont traité ont mis en pleine lumière. Mais de ce fonds premier l'imagination des Finnois a su tirer un riche développement mythologique, une nombreuse hiérarchie de dieux et de génies de différents ordres, qui gardent tous l'empreinte de leur origine et qui se meuvent dans des fables variées. Chez le peuple de Suomi, d'abord dans la patrie primitive et orientale, douée d'un ciel plus clément, dont il a gardé le vague souvenir, puis dans les nouvelles demeures où il a été graduellement refoulé, à l'extrémité septentrionale de l'Europe, il s'est produit sous ce rapport le même fait que chez le peuple d'Accad, sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Les vieilles superstitions démonologiques et magiques de la race touranienne ont donné naissance à un système religieux complet, à une abondante mythologie. Et bien que la différence des pays et des climats ait empreint d'une couleur très-dissemblable beaucoup des personnifications qui ont leur place dans l'une et l'autre mythologie, les religions de ces deux peuples sont manifestement inspirées du même génie, dérivées du fonds commun des idées d'une même race. On a lieu d'être étonné de trouver tant de ressemblances, tant de dieux et d'esprits demeurant les mêmes sous des noms différents^ et une si parfaite parité dans certaines formules d'incantations, avec l'énorme distance qui sépare, aussi bien dans le temps que dans l'espace, la Finlande

The text on this page is estimated to be only 13.11% accurate

Si» LA MAGIE CHEZ LES CHALOÉENS prienne^ que le chrirtianinDe n'a entamée qn'en jim mo^en âge, de la Cbaldée purement accadiemie, qn quinze âkti&i avant notre ère n'était déjà plus qi^n BcniTenir. Les f'innoia n'ont jamais en d'autres prêtres que Ion mafpcicns ; le culte consistait uniquement en offirandes domestiques à certains jours déterminés, dont le père et la mère de famille étaient les ministres, et en opérations mystérieuses, auxquelles on attribuait un ponvmr stu^ naturel et pour lesquelles on appelait les dépontaires de la science des prodiges. Parmi ceux-ci, il y xnàt d'un côté les lietajat, « savants », osaajat, «intelligents j> , ou lanlajal, a incantateurs n , magiciens d'un carnctâro bienfaisant, qui recouraient seulement à une cxtflsc factice pour connaître l'avenir et entrer en communication directe avec les esprits, ainsi qu'aux chants saoréa et aux paroles rituelles pour agir sur eux et les amener i\ protéger les hommes; M. Rein, dans une remarquable thèse soutenue à Helsingfors en 1844, leur reconnaît un certain caractère sacenlotal, que n'avaient pas les noijat ou sorciers pro»^ tendaient Être en relation av i les bons esprits ; ils emphy! ^^>i^po^r le mal autant qT.ti l'on ntait on non su se confif joignaient it remploi des incs et des pratàqu«iS les plus bin celui que les S*

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 219 êcidr, et qui consistait à prononcer sur la flamme certaines paroles, accompagnées de cérémonies dont les initiés seuls avaient le secret; au moyen du seidr^ on revêtait toutes les formes qu'on voulait, on devenait invisible et on était instantanément transporté d'un lieu dans un autre. Tietajat et noijat s'attribuaient également la puissance de guérir ou plutôt de chasser du corps les maladies, considérées comme des êtres personnels, par le moyen de leurs formules, de leurs chants, et aussi de breuvages enchantés dans la composition desquels ils faisaient entrer des substances réellement pharmaceutiques ; ils étaient les seuls médecins de la nation (1) . Entre ces deux classes de personnages, il y avait la distinction que nous avons observée dans les livres d'Accad entre le prêtre magicien et le sorcier malfaisant, considéré comme un être impie. Dans le Kalevala, les enchantements tiennent une place immense; ils sont considérés comme une œuvre divine, et les dieux eux-mêmes y recourent à chaque instant dans les péripéties de leur vie héroïque ; mais les sorciers sont dépeints comme des hommes pervers, qui abusent de ces secrets suprêmes et en dénaturent l'emploi. Au reste, qu'on se mette en œuvre pour le bien ou pour le mal, les Finnois attribuent aux incantations et aux rites magiques une puissance absolue sur la nature entière, sur les éléments et leurs esprits. e et l'air, les régions visibles et invisibles, Teau et issentf "antements; ils font revenir les rot) 4 ' die magitcht Medicin der Ft'nnen.

230 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS morts pour
tourmenter les vivants ; ils agissent même sur les dieux les plus puissants,
paralysent leur influence ou exercent sur eux une sorte de contrainte. C'est
toujours avec les formes les plus hyperboliques que les poésies finnoises
décrivent les effets des enchantements. Nous en citerons un exemple :
Lemmikainen entra dans la maison; elle était pleine d'hommes à la libre
parole : des hommes vêtus de longues robes sur les bancs, des chanteurs sur
le pavé^ desrunoias sous les portes largement ouvertes , des joueur^
d'instruments autour des murs, et, sur le siège principal, auprès du foyer, des
sorciers. Et Lemmikainen commença les enchantements. Il chanla, et les
chanteurs les plus habiles ne firent plus entendre qu'une voix ridicule ; leurs
mains se couvrirent de gants de pierre, des masses de pierre firent fléchir
leur dos, un chapeau de pierre écrasa leur tête, des colliers de pierre
enserrèrent leur cou. Ainsi furent bernés les chanteurs les plus fameux, les
plus habiles des runoias. Lemmikainen chanta encore : et les hommes furent
jetés dans un traîneau tiré par un chat décoloré; et le cha% dans sa course
rapide, les emporta jusqu'aux limites extrêmes de Pohjola (1), jusqu'aux
vastes déserts de Laponie, où le sabot du cheval ne retentit jamais, où le fils
de la jument n'a point de pâturage. Lemmikainen chanta encore : et les
hommes se précipitèrent dans le large golfe de Laponie, dans le détroit qui
dévore les héros, dans ces flots où les sorciers boivent et éteignent la soif de
leurs gorges enflammées. Lemmikainen chanta encore : et.les honunes
roulèrent dii» (1) La terre des ténèbres, demeure des mauv**'

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 221 le fleuve impétueux de
Rutya^ dans le gouffre fatal où les arbres sont dévorés comme une proie ,
où les pins tombent avec leurs racines , où les sapins sont engloutis avec
leurs couronnes. Ainsi , par ses incantations , Lemmikâinen se joua des
jeunes gens^ des vieillards et des hommes mûrs (1). Mais quelle que soit la
puissance de ces enchantements, qui commandent à la nature et aux êtres
surnaturels, aux esprits et aux dieux, il est un talisman plus puissant qu'eux
encore, car il arrête leur effet et en protège celui qui le possède : c'est le ce
bâton céleste », analogue à la baguette des Mages de Médie. Les dieux eux-
mêmes ne sont mis à l'abri de certains enchantements que par la vertu de ce
bâton. Wâinâmôinen, menacé par la grande sorcière de Laponie, lui répond
: Le Lapon ne peut me nuire par ses enchantements, car j'ai entre les mains
le bâton céleste , et celui qui me porte envie, celui qui crée le malheur, ne le
possède point (2). Passons à l'examen de la mythologie, de la hiérarchie des
dieux et des esprits. Au plus haut sommet de l'échelle, nous trouvons trois
dieux, qui se partagent l'empire de l'univers, Ukko, Wâinâmôinen et
Ilmarinen. Ukko, dont le nom signifie « l'antique, le vénérable, » est ce le
vieillard céleste », \ataivahinen^ ce le dieu du ciel, » taivahan jumala;

222 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS par rapport aux deux autres, il a une supériorité marquée et se montre quelquefois comme un premier principe, d'où son surnom de ylijumala, « dieu suprême. » Wâinâmôinen, « l'ami des ondes, » est le dominateur de l'élément humide et de l'atmosphère ; Ilmarinen, le forgeron éternel, le maître de la masse terrestre, des trésors qu'elle renferme dans son sein et que seul il a su mettre en œuvre. Les trois dieux les plus hauts de la mythologie finnoise, qui à eux trois ont « fixé les portes de Tair, placé les voûtes du ciel, semé les étoiles dans l'espace (1), » Ukko, Wâinâmôinen et Ilmarinen, correspondent donc d'une manière singulièrement précise aux trois dieux supérieurs qui, dans le système du recueil magique d'Accad, président aux trois zones du monde : Anna, Êa et Moul-ge. La ressemblance est surtout frappante entre Êa et Wâinâmôinen, dont les aventures font le sujet du Kalevala. De même que le dieu accadien, le dieu finnois n'est pas seulement le roi des eaux et de l'atmosphère, il est l'esprit d'où découle toute vie, le maître des enchantements favorables, l'adversaire et le vainqueur de toutes les personnifications du mal, le souverain possesseur de toute science. C'est lui qui communique aux hommes le feu céleste, invente la musique et les incantations. Il n'est personne qui n'ait besoin d'invoquer son nom ; guerriers, pêcheurs, magiciens éprouvent les effets de sa protection. La sueur qui découle de son corps est un baume qui guérit toute maladie. (1) Kalevala, 2^e partie, l'épique runa

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 223 fournit un secours efficace contre les charmes des sorciers, et c'est à lui qu'il faut s'adresser en dernier recours contre les entreprises des démons. C'est aussi lui seul qui est le dépositaire des « runas de la science », des « paroles suprêmes », des « paroles créatrices », qu'il a été chercher jusque dans la poitrine de Fantique Wipunen (1), paroles qui donnent la vie à tout ce qui existe et dont la puissance enchaîne les dieux, aussi bien que les êtres inférieurs. Ces paroles, comme le nom mystérieux des livres d'Accad, sont le dernier mot de la science surnaturelle, l'enchantement qui prime tous les autres ; elles ont par elles-mêmes une vertu sans égale et indépendante de l'agent qui les prononce. Quand Wäinamôinen, que l'épopée fait à chaque instant descendre aux proportions d'un héros, malgré sa nature divine, quand Wäinamôinen a été blessé par la hache de Pohja, la personnification de la région infernale, il va trouver le vieillard de Suomi pour qu'il arrête le torrent de sang qui s'échappe de sa blessure ; et celui-ci lui dit : « Nous en avons arrêté de plus grands, nous en avons enchaîné de plus terribles, nous avons triomphé de plus rudes écueils, nous avons brisé des obstacles plus fiers par les trois paroles de la création, par les saintes paroles originelles. Les bouches des fleuves, le cours des lacs, l'impétuosité des cataractes ont été vaincus. Nous avons séparé les détroits des promontoires, nous avons joint les isthmes avec les isthmes (2),» (1) Kàleva, Impartie, 9' et 10* runas. (2) Kalevâla, !• partie, 3" runa.

224 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Au-dessous des trois dieux supérieurs, les Finnois embrassaient dans leurs adorations tous les objets et tous les êtres de la nature, qu'ils peuplaient partout d'esprits personnels, tantôt distingués des objets, tantôt confondus avec eux. Ils rendaient un culte aux montagnes, aux pierres, aux arbres, aux mers, aux fleuves et aux fontaines. Le feu était pour eux un être divin, adoré dans la flamme du foyer domestique, à laquelle dans la fête du joulu la mère de famille offrait une libation, en lui adressant rinvocation : Elève-toi toujours aussi haut, ô ma flamme, — mais ne brille ni plus grande^ ni plus ardente (1) î Cette fête du joulu avait lieu aussitôt après le solstice d'hiver, quand les jours recommencent agrandir; le rite de Tadoration de la flamme semble donc indiquer que les Finnois identifiaient le feu, honoré par eux dans sa réalité élémentaire^ au Soleil, comme nous avons vu le dieu Feu des Accads devenir dans l'épopée babylonienne un personnage solaire, sous les traits du héros Izdubar. Au reste, les Finnois invoquaient le Soleil sous le nom de Beiwe (2) pour se protéger des démons de la nuit et guérir certaines maladies, spécialement les infirmités de Tintelligence, de même que les Accads leur Oud, qui personnifie le même astre. (1) H.-J. Wille, BeshriveUe over Siliejords Præstegield i ovre Téllemarien t N'orne, p. 243. (î) Il faut en rapprocher un des noms accadiens du dieu Soleil, Biseha. Beiwe est aussi le dieu solaire chez les Lapons.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 225 Pour les linnoïs, chaque localité avait son Haltia, esprit ou génie, chaque maison son gnome familial ou Tonttu, chaque élément et chaque phénomène naturel son esprit de la classe de ceux que les Scandinaves ont appelés Dvergues, chaque action de l'homme, chaque circonstance de la vie son génie ou son dieu spécial. Des esprits particuliers, les Egres, faisaient pousser les plantes cultivées par le laboureur et veillaient sur leur développement. D'autres, les Kejjuset, lutins ailés, les uns noirs, les autres blancs, les uns méchants, les autres bienfaisants signalaient surtout leur présence en s'introduisant dans les maisons où il y avait un cadavre. De cette foule infinie des esprits répandus partout dans la création, se distinguent, par un caractère plus général et une puissance plus haute, les dieux, très-nombreux aussi, qui président chacun à une classe d'êtres, à un ensemble de phénomènes, à une phase du développement des hommes, des animaux ou des plantes. C'est ici que la mythologie finnoise s'écarte complètement de celle des Accads, prend une physionomie tout à fait propre et reçoit l'empreinte des conditions de sol et de climat où elle a achevé de se former. Sous le soleil ardent des bords du Tigre et de l'Euphrate, et au milieu des sombres forêts et des marécages glacés de la Finlande, le même principe de personnification des phénomènes, des objets et des classes d'êtres du monde animé devait nécessairement produire des dieux d'un aspect différent. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si tout ce côté du développement my15

Accads n'a pour parallèles chez les Finnois que des créations absolument divergentes de la superstition populaire. Aussi éloignés par l'espace que par le temps, les deux peuples ont brodé d'une manière indépendante et différente sur le fond commun d'une même conception du monde surnaturel et de ses rapports avec la nature, que le caractère et la couleur diverse de la broderie n'empêchent pas de discerner par-dessous. Deux arbres de même espèce, plantés dans des sols différents et sous d'autres climats, ne développent pas leur végétation de la même manière ; mais le botaniste n'en reconnaît pas moins leur identité spécifique et leur origine commune. Il n'y a pas, après tout, plus de différence — il y en a beaucoup moins même — entre la mythologie des Finnois et celle des livres magiques accadiens, qu'entre les mythologies de la Grèce et de l'Inde, troncs divergents sortis d'une même racine, les croyances primitives de la race aryenne. Je n'ai pas entrepris d'écrire ici un traité de mythologie finnoise ; je veux seulement en faire ressortir la communauté de génie et les points de contact avec l'antique mythologie accadienne, entrevue déjà par M. Sayce. Aussi laisserai-je de côté tous les dieux inspirés aux Finnois par le spectacle de la nature du Nord, et qui ne pouvaient pas avoir d'analogues dans les contrées où vivaient les Accads, ceux qui président aux grands bois de bouleaux et de sapins, comme Hit tarainen, Tapio, le pasteur des bêtes fauves de ces bois, Knippala, « le vieillard barbu de la forêt joyeuse, » à qui le Kalevala adresse

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 227 une invocation pleine d'une si grande poésie (1) , et toutes les divinités secondaires qui leur forment cortège, propageant et développant les essences forestières et les animaux sauvages qui vivent à leur ombre. L'imagination populaire les a multipliées à plaisir, et l'épopée leur prête des généalogies et des histoires pareilles à celles des hommes. Non moins nombreux sont ceux qui veillent sur les troupeaux, comme Kàitôs, Kekri, Suvetar, et ceux qui protègent les pêcheurs de la Baltique, multipliant le poisson et le conduisant dans les filets, comme Juoletar, son épouse Hillewo, la déesse des loutres, ou la belle Ahti, la reine des détroits. Mais ce qui nous ramène à des conceptions que nous avons observées dans les livres d'Accad, conceptions fondamentales chez tous les peuples touraniens et caractéristiques de leurs religions, c'est l'importance des dieux et des esprits présidant aux richesses enfouies dans le sein de la terre et aux travaux de la métallurgie (2). C'est là l'empire du grand Ilmarinen, le forgeron divin qui a battu sur son enclume la voûte des cieux; c'est là que l'on rencontre les génies des roches et des mines, les Wuonen Valki, travaillant sous la conduite de Kamulaînen. Cependant ici encore, à côté de l'analogie, nous observons une différence importante, découlant des conditions diverses des deux peuples d'Accad et de Suomi. Dans les livres accadiens, cette face des conceptions reli(1) 1^{re} partie, 7^e runa. (•2) Voy. à ce sujet mes *Pr^{mi}ères Civilisations* t. I, p. 114-126.

The text on this page is estimated to be only 23.61% accurate

3-28 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS gieases a surtout trait au travail du cuivre ; le dieu du cuivre est le premier et le plus important des dieux métallurgiques. Daus les poésies finnoises, il n'est pas question du cuivre, mais du fer, dont le dieu spéci^, Rauta-Reklii, est entouré d'un cortège de parents qui correspondent aux principales opérations du travail de ce métal ; le mythe de la naissance du fer est un des plus remarquables et des plus originaux dans le Kalevala (1). Mais cette concentration des légendes métallurgiques sur le fer n'est certainement pas chez les Finnois un fait primitif ; c'est le résultat des conditions propres k leur séjour, au pays où ils ont fini par être repoussés, pays qui leur ofi'rait le fer en abondance et ne leur fournissait plus l'occasion de maintenir les traditions antiques du travail du cuivre et du bronze, que conservaient fidèlement leurs frères de la Livonie. Les Accads, au contraire, bien que connaissant déjà le travail du fer, étaient encore en plein âge de la prédominance exclusive du bronze; c'était leur métal usuel, celui avec lequel ils faisaient leurs instruments et leurs ustensiles (2). Et ici la philologie nous présente un fait exactement pareil à celui q se manifeste dans la mythologie. Le mot qui t accadien le cuivre (ururf) est identique à celui i signe le fer chez les Finlandais [rauta) et chez li (rude), et qui, de là, est passé chez les Slaves^ thuanien en s'appliquant au même méù (1) l"pirtie,4TnDtt. {2J 6. RawlJQBO n, Thi fivt great monarahU

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 229 ainsi que dans les langues aryennes un mot qui signifiait originellement «métal», au sens général, est devenu en sanscrit le nom du fer, *ayas*[^] et en latin celui du bronze, Dans la croyance des Finnois, chaque homme depuis sa naissance porte en lui-même un esprit divin, compagnon inséparable de sa vie. Cet esprit s'unît d'autant plus intimement à son sujet, que celui-ci se détache davantage des choses de la terre pour se retirer dans le sanctuaire de son âme. De là provient en grande partie le pouvoir surnaturel du magicien, qui aspire à Textase transcendante, *tulla inioon*[^] à une exaltation complète de l'âme, *tulla haltioihin*, dans laquelle il se rapproche de l'esprit qu'il porte en lui et s'y identifie complètement. Pour arriver à cet état d'extase, il emploie des moyens artificiels, des drogues enivrantes, car c'est seulement alors qu'il- parvient à se déifier, pour ainsi dire, et qu'il voit les génies et les esprits de la nature rendre hommage à son autorité. Cette doctrine, que M. Eein a particulièrement bien exposée et qui tient une place capitale dans les idées religieuses des Finnois, comme dans leur magie, est tout à fait celle du dieu spécial attaché à chaque homme et vivant dans son corps, d'après les écrits magiques d'Accad. Il y a là une aflinité de conceptions et de croyances à laquelle nous attachons une importance de premier ordre, car ce n'est pas une de ces idées naturelles qui ont dû naître indépendamment chez les peuples les plus divers. Pour trouver ailleurs une notion ana

The text on this page is estimated to be only 25.78% accurate

230 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS logue, il faut aller chercher en Perse la doctrine des fravaschis, et précisément nous avons reconnu plus haut que chez les Iraniens elle découlait peut-être, par l'intermédiaire de la Médie, de la source accadienne. Toute religion démonologique, dès qu'elle s'élève et s'épure, conduit nécessairement au dualisme. Expliquant tout par les esprits répandus dans la nature, comme elle y voit le bien à côté du mal, la destruction à côté de la régénération et de la vie, elle explique ces contrastes par les influences et la lutte de deux armées opposées de bons et de mauvais esprits. C'est ce que nous avons vu chez les Accads et ce que nous retrouvons chez les Finnois. Ces derniers aussi admettent deux mondes en antagonisme, celui des dieux et des esprits favorables et celui des démons, celui de la lumière et celui des ténèbres, celui du bien et celui du mal. Mais ils mettent ces deux mondes sur la terre, au lieu de faire sortir, comme les Accads, les démons d'un abîme souterrain; c'est la région bienheureuse de Kaleva, située sous l'action directe et bienfaisante des rayons du soleil, et la région sinistre de Pohja, « qui dévore les hommes et engloutit les héros, » où habitent les démons et où se trouve la demeure des morts, Tuonela, gouvernée par la sombre Tuoni. Les Finnois se représentent la région de Poljâ comme existant dans les solitudes inhabitables de la Laponie y sert de frontière. C'est là que les plus méchants sorciers et que les diables en embuscade pour guetter les hommes

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 231

tion des Finnois, les plaines glacées du pays des Lapons sont ce qu'était pour celle des Âccads les sables brûlants du désert d'Arabie, une contrée maudite, un repaire des esprits méchants. Nés dans les ténèbres de Polija, les démons, aussi nombreux que les bons esprits, se répandent dans toutes les parties de l'univers pour y porter le trouble et le ravage. Ce sont eux qui égarent les chasseurs, appellent les maladies, troublent le silence des nuits, multiplient les loups et les renards, amènent enfin toutes les souffrances de Vhiver boréal, si triste et si désolé. La mythologie finnoise ne se borne pas à inventer des classes d'esprits méchants, de démons, pour toutes les variétés du malheur et de la peine. Elle exprime dans Tépopée, sous une forme à la fois plus enfantine et plus humaine, cette pénétration des influences mauvaises par tout le monde, où elle combat et cherche à détruire l'œuvre des dieux et des génies propices. Dans ce cas, le mauvais principe se personnifie dans le géant Hiisi, auquel on donne une femme, des enfants, des chevaux, des chiens, des chats, des domestiques, tous affreux et méchants comme lui, en un mot la maison complète d'un chef de tribu. Hiisi étend partout sa mauvaise influence ; Hiiden-Hejmoläinen, son serviteur, règne sur les montagnes ; Wesi-Hiisi, un autre de ses serviteurs, sur les eaux ; Hijjën-Lintu, son oiseau, porte le mal dans les airs ; Hijjën-Ruuna, son cheval, parcourt les plaines et les déserts ; Hijjën-Kissa, son chat, répand la terreur et force les voleurs à avouer leurs

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

233 LA MAGIE CHEZ LES CHALDBEN'S méfaits, tonnant ainsi quelquefois au bien son action méchante ; les Hijjën-Waki, sortes de Furies, sont ses mess[^]ers. HUsi, courant dans les plaines avec son cheval, tandis que son oiseau le précède dans les airs, paraît avoir été originellement une personnification du vent glacial et mortel du nord. Les Finnois en avaient fait un des plus terribles démons, comme les Accads en avaient fait un de l'esprit de vent du sud-ouest, qui produiswt dans leur pays des effets non moins funestes- par l'excès de la chaleur. Les sorciers, comme nous l'avons dit, communiquent avec ces démons autant et encore plus qu'avec les bons esprits ; c'est à ce commerce diabolique qu'ils doivent la majeure partie de leur puissance. Les prêtres magiciens se mettent exclusivement en rapport avec les dieux et les génies favorables, par le moyen de l'extase et des paroles sacrées. Pour les démons, ils les exorcisent pw la vertu de leurs formules et le secours des êtres spiritnds du bon principe ; une grande partie de leurs incantatioiu sont destinées à repousser les mauvais esprits, à rompre l'effet des charmes diaboliques et à invoquer dans cette œuvre l'assistance des esprits purs. Mais avant l magie finnoise est médicale ; on l'emploie pour { les maladies et les blessures, et ce 'côté de son à ment a été admirablement exposé par Lânorp]^ dissertation spéciale (1). Ici, nous nous trouvons en face de 1(11} Abhandling ubir dit majiich< Mtdicitt df *

ET LES ORIGINES AJCCADIENNES 233 taie, et si caractéristique des idées d'une race spéciale de rhumanité, que toute maladie est un être personnel, un démon, et que son invasion constitue une véritable possession. Les maladies, pour les Finnois, sont filles de Lonhiatar, la vieille dame de Pohja, comme pour les Accads elles sont enfantées par Nin-ki-gal, la dame de l'abîme ténébreux et de la demeure des morts. On distingue comme autant de personnages la Pleurésie, la Goutte, la Colique, la Phthisie, la Lèpre et la Peste. Leur résidence est à Kippumàkî, la colline des douleurs. On dit cette colline située dans le pays de Kemi, que les Finnois ont habité avant de venir sur la Baltique et que Castrèn croit pouvoir fixer sur les bords du lenisséi. La colline de Kippumàki rappelle du reste, par sa conception, la « montagne de l'Occident » des livres accadiens, d'où sortent les principaux démons pour se répandre à la surface de la terre. Cette colline est haute : à son sommet s'étend *une vaste pierre, à la surface plane, entourée de plusieurs autres grandes pierres. Dans celle du milieu sont creusés neuf trous, au fond desquels, par la vertu des conjurations, les maladies s'abîment. « Que la maladie soit engloutie dans la terre comme des eaux passagères, » disait une de nos incantations d'Âccad (1). C'est là que Kiwutar ou Kipii-Tytâr, fille de Wàinâmôinen, le deus averruncus par excellence, va recueillir les maladies dans un vase d'airain et les fait cuire sur un foyer magique. (1) W. A. I. IV, 3, col. 2.

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

234 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS Le sorcier ou le prêtre magicien re(;oiinaSt la maladie qui s'est emparée d'un homme, au moyen de la faculté spéciale de diagnostic que développe l'extase divine, obtenue naturellement ou artificiellement. Une fois cette maladie déterminée, il s'occupe d'en exorciser le démon, employant des breuvages enchantés, des talismans, des nœuds magiques, surtout des incantations et, moyen suprême quand il a pu, ce qui est rare, en pénétrer le secret, les paroles toutes>puissantes dont Wainâmôineu est le dépositaire. Les incantations fianoises pour exorciser les démons des maladies sont tout èifait dans le même esprit et les mêmes données que les incantations accadiennes destinées à un objet pareil. Ce sont des formules de même famille et qui offrent souvent d'étonnantes rencontres d'expression, tandis que nous avons vu les incantations égyptiennes, inspirées par des idées différentes sur le monde surnaturel, prendre une forme tout autre. En voici une qui se trouve insérée dans un des diants du Kalevala : 0 maladie, monte vers les cieux; douleur, élève-toi jusqu'aux nuages (1); vapeur tiède, fuis dans l'air, afin que le vent te pousse, que la tempête le chasse aux régions lointaines, où ni le soleil ni la lune ne donnentl leur lumière, où le v tiède ne caresse point la chair, (1) < Que la maladie de la tâle so' veut Tiolent, > dii une iauantalio Et une autre : * Les maladies de) terelles qu'elles s'envolent dana s'enfuient dans le vaste eespace. i

ET LES ORIGINES ACCADIENNES ^35 0 douleurs, montez sur le coursier ailé de pierre, et fuyez sur les montagnes couvertes de fer. Car il est trop rude d'être dévoré par les maladies, d'être consumé par les douleurs. Allez, ô maladies, là où la vierge des douleurs a son foyer, où la ûlle de Wâinâmôinen fait cuire les douleurs, allez sur la colline des douleurs. Là sont des chiens blancs qui jadis hurlaient dans les tourments^ qui gémissaient dans les souffrances. Cette autre incantation, contre la peste, est rapportée par Ganander : 0 fléau, pars ; Peste, prends la fuite, loin 'de la chair nue. Je te donnerai pour te sauver un cheval dont le sabot ne glisse point sur la glace , dont les pieds ne glissent point sur le rocher. Va où je t'envoie ! Prends pour faire ta route le coursier infernal^ l'étalon de la montagne. Fuis sur les montagnes de Turja, sur le roc de fer. Va à travers les plaines sablonneuses de l'enfer pour te précipiter dans l'abîme éternel, d'où tu ne sortiras jamais. Va où je t'envoie, dans la forêt épaisse de Laponie, dans les sombres régions de Pohja. Les formules accadiennes repoussent dans le désert de sable les démons chassés du corps de Thomme ; la runa finnoise envoie la Peste en Laponie. C'est la forme difflérente que la même donnée devait prendre chez deux peuples, placés dans des conditions géographiques si contraires, bien qu'issus d'une même origine. Quand il s'agit de blessures, il n'y a plus de démons à exorciser. On emploie pour arrêter le sang qui coule des incantations spéciales, des paroles de conjuration,

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

236 LA. MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS manaus, prononcées sur la plaie, dont la 4^e nma du Kolevala nous offre des types célèbres, en racontant la guérison de la blessure de Wainâmôinen : Ecoute, gang, au lieu de couler, au lieu de ferserta traînée chaude. Arrête-toi, sang, comme un mur; srrête-toi comme une haie; arrête-toi comme un écueil dans la mer, comme un carex raide dans la mousse, comme un bloc de rocher dans le champ, comme le pin dans le bois ! Le sang arrêté, l'incantateur appelle les divinités spéciales qui peuvent réparer dans le corps les ravages du fer. Helka ferme la plaie : Viens ici, viens, Helka, belle femme ; ferme avec du gazon, houche avec de la mousse le trou béant; cache-le avec de petites pierres, afin que le lac ne déborde point, que le sang rouge n'inonde pas la terre. Suonetar régénère et reproduit les chairs : Elle est belle la déesse des veines, Suonetar, la déesse bienfaisante ! Elle file merveilleusement les veines avec son beau fuseau, sa quenouille de métal, son rouet de fer. Viens à moi, j'invoque ton secours; viens à moi, je t'appelle. Apporte dans ton sein un faisceau de chair, un peloton de veines, afin de lier l'extrémité des veines. C'est là ce qu'on appelle les runas du sijnty ou de k régénération, du rétabli ssementitllais pour complet et consolider l'œuvre des divii (1) On éLend luMi le nom de tyniy pir laquelle le guérieaeur TeconnftU .

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 237 tenir aussi
rintervention de Tantique Ukko, de la plus haute personnification de la
puissance divine : 0 dieu glorieux, prépare ton char, attelle tes chevaux,
monte sur ton siège splendide et marche à travers les os, les membres, les
chairs blessées, les veines déliées ! Fais couler Targent dans le vide des os,
fais couler Tor dans les blessures des veines. Que là où la chair a été
déchirée de nouvelles chairs renaissent; que là où les os ont été brisés de
nouveaux os renaissent; que les veines détachées soient renouées; que le
sang qui dévie soit ramené dans son lit; que partout où une plaie a été faite
la santé revienne belle et entière. La réparation d'une blessure exigeant la
naissance de nouvelles chairs est donc considérée comme un véritable acte
de création, et il ne faut pour y parvenir rien moins que le secours du
pouvoir créateur lui-même.

CHAPITRE VI LE PEUPLE D'ACCAD ET SA LANGUE I

L'étude comparative à laquelle nous venons de nous livrer conduit à reconnaître une parenté étroite entre la magie chaldéenne et celle des peuples oural-altaïques ou touraniens, particulièrement celle des Finnois. Les idées religieuses auxquelles elle se rattache et sur lesquelles elle se fonde constituent un système de mythologie complet et très-bien lié dans toutes ses parties, qui n'est qu'un développement normal et logique de la forme de naturalisme propre à cet ensemble de peuples, du culte des esprits des éléments et de la nature. Il présente de frappantes analogies, d'une part, avec le vieil élément antéiranien qui se combine avec les données mazdéennes dans le magisme de la Médie, de l'autre avec la mythologie finnoise, malgré la couleur spéciale qu'a donnée à cette dernière le fait de son développement dans les latitudes les plus septentrionales de l'Europe.

240 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Parvenus à ce point de nos recherches, il est impossible de ne pas attacher une importance capitale à ce fait que, dans la Chaldée et dans les pays qui comme l'Assyrie ont accepté sa discipline, il y a une langue spéciale pour la magie, et que cette langue est celle à laquelle, d'accord avec les savants de l'école anglaise, nous donnons le nom d'accadienne (1). Les livres sacrés des magiciens, qu'Assurbanipal faisait copier encore au VII^e siècle pour l'instruction des prêtres de son pays, étaient rédigés en accadien ; on y avait seulement joint dès une époque fort ancienne une version en langue assyrienne sémitique, afin de permettre l'intelligence de ses incantations et de ses hymnes à ceux qui devaient les réciter. Mais il est manifeste que le seul texte liturgique, le seul prononcé, était le texte accadien. Nous en avons la preuve formelle quand nous voyons de temps à autre un verset qui se répète, ou dont le sens est très-facile à saisir, ne plus avoir en ce cas de traduction. C'est ainsi qu'aujourd'hui les prêtres coptes ont tous leurs missels accompagnés d'une version arabe, qui leur permet de comprendre les paroles rituelles, tandis qu'ils les récitent en copte. Les formules magiques gravées sur des amulettes en pierre dure, même sur des amulettes trouvées en Assyrie, de travail positivement assyrien et des (1) J'ai essayé de justifier ce nom, d'après les textes cunéiformes MX* mêmes, dans le 3^e fascicule de mes Etudes accadiennes. Je le préfère plus que jamais comme exact, au lieu de celui de iwnênênqjtiê Tittt[^] substituer M. Oppert, seul de son avis, du reste, parmi les savants s'occupant d'études cunéiformes.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES ,241 dernières époques de l'empire ninivite, sont en langue accadienne, du moins l'immense majorité. Contre plus de cent dont les légendes sont en accadien, je n'en ai rencontré jusqu'ici, dans les diverses collections de TEurope, que trois où elles fussent en assyrien. De même, dans les fragments du grand recueil magique copié par les scribes d'Assourbanipal, il y a bien quelques incantations et quelques hymnes dont le texte accadien primitif s'était sans doute perdu de bonne heure, puisqu'on n'en a qu'une version assyrienne, portant, du reste , le cachet d'une très-haute antiquité. Mais il n'y en a pas plus d'une dizaine qui soient dans ce cas, au milieu de plusieurs centaines de formules en accadien. Il y avait donc bien positivement en Chaldée une langue propre à la magie, qui avait conservé ce caractère pour les Assyriens, et cette langue était celle d'Accad. On la regardait comme ayant une puissance spéciale sur le monde des esprits, des bons comme des mauvais. Il semble même que l'idée de la vertu propre et surnaturelle inhérente aux mots de cette langue avait grandi à mesure que son emploi comme idiome parlé était tombé en désuétude, et qu'elle était, devenue pour les prêtres une langue morte et exclusivement religieuse, pour la masse un grimoire inintelligible. C'était l'effet de la tendance naturelle qui pousse l'homme à attribuer une vertu mystérieuse à des paroles mystérieuses, de la même tenjfgiçe qui a>yait conduit les Egyptiens à employer de 16

242 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS préférence dans leurs formules magiques des noms étrangers, dont le sens échappait au vulgaire, et même des noms et des mots bizarres, n'appartenant à aucune langue et composés à plaisir en vue des opérations théurgiques. Or, cette liaison intime des rites magiques à une langue déterminée est une circonstance capitale pour la détermination de V origine de la magie chaldéenne. Car si nous avons pu établir la parenté de celle-ci avec la sorcellerie sacrée des nations touraniennes, l'accadien, sa langue, est décidément un idiome de la grande famille oural-altaïque. Tout concourt donc à nous ramener à la même race de l'humanité, comme ayant implanté, dans une antiquité prodigieusement reculée, les superstitions démonologiques et magiques qui lui sont propres dans le bassin de TEuphrate et du Tigre. Mais la nature touranienne de la langue des Accads est un fait qu'il ne suffit pas d'affirmer. Il faut en donner les preuves, et le lecteur a le droit de les réclamer ici. Aussi bien la question des origines de la magie chaldéenne nous amène en présence d'une série de problèmes linguistiques et ethnographiques, qui ont désormais une importance de premier ordre dans l'histoire de la haute antiquité. Ce sont ceux des éléments qui ont contribué à former la culture de Babylone et de l'existence d'une civilisation touranienne primitive, s'étendant sur la majeure partie de l'Asie antérieure, avant l'expansion de^ Sémites et des Aryas. Force nous est, à moins de nous

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 243 borner à des assertions insuffisamment prouvées, d'aborder ces problèmes dans une certaine mesure et d'indiquer au moins les principaux faits qui conduisent à leur solution. Donc, après avoir constaté la liaison étroite et constante qui existait en Chaldée entre la magie et la langue accadienne, il devient nécessaire que je dise quelques mots de cette langue et de [^]e qui la caractérise décidément comme touranienne. Après Hincks, sir Henry Bawlinson, M. Oppert, M. Grivel et M. Sayce, je me suis occupé d'une manière toute spéciale de l'idiome des Accads, et j'ai cru pouvoir même en donner un premier essai de grammaire (1). C'est un travail purement philologique, d'une nature ardue et qui ne s'adresse qu'à une catégorie restreinte de lecteurs spéciaux» Je profite donc avec plaisir de l'occasion qui s'offre ici de résumer, en vue d'un public plus étendu, les résultats auxquels m'a conduit cette étude grammaticale, encore bien incomplète, mais où je crois cependant qu'une partie des données est déjà sûre et peut défier l'épreuve du contrôle par l'étude directe et l'analyse philologique des textes. Le lecteur me pardonnera de faire exclusivement de la linguistique dans ce chapitre. Malgré ce qu'une semblable étude a d'aride pour ceux qui ne s'y adonnent pas complètement, la question est assez importante pour que l'on surmonte pendant quelques pages l'impression de cette aridité. Si le fait de la pré(1) Dans le tome I*' de mes Etudié aecadùrmii, fascicules 1, 2 et 3.

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

S44 LA. MAGIE CHEZ LES CUALDÉENS seace d'une nation touranienae aux premières origines de la Clialdée est bien établi, c'est tout un grand rameau de l'espèce humaine auquel il faut désormais rendre sa place dans l'histoire des civilisations, ou l'on n'en tenait aucun compte. L'accadien, parmi les langues jusqu'à présent connues, doit être regardé comme le type d'un groupe particulier, rattaché à la famille des langues oural-altaïques ou touraniennes, en prenant ce dernier mot dans son sens le plus étroit et le plus précis. Il présente en effet une originalité trop grande, des caractères trop spéciaux pour rentrer naturellement dans aucun des groupes qu'on y rassemble. Ce qui le met à part, c'est la réunion de phénomènesqu'on n'a rencoDtrés jusqu'à présent que séparés, H dans des langages fort différents les uns des autres ; la réunion de tendances opposées et qui pouvaient même sembler antipathiques; une puissance d'agglutination q va jusqu'au polysynthétisme (1), et un phénomène d'à (1) La tendance au polj-B^athélisme se manque dûna la syntue m dienna pîr deui faits importants et bien caractérisés : l' Les postpoailioiis iadiquaât les cas et les proDoma lUffisQi 4 substaolif qui régit ud gëDitif.ou iju'acecQM

sembler antipathiques; une puissance d'agglutination qui va jusqu'au polysynthétisme (1), et un phénomène d'en-

(1) La tendance au polysynthétisme se marque dans la syntaxe accadienne par deux faits importants et bien caractérisés :

1° Les postpositions indiquant les cas et les pronoms suffixes d'un substantif qui régit un génitif, ou qu'accompagne un adjectif, se placent,

The text on this page is estimated to be only 15.51% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 245 capsulation presque comparable à celui des langues américaines (1), unis à une conservation parfaite de tous les mots, qui entrent dans l'agglutination en se juxtaposant purement et simplement, et ne se mutilant pas pour non k ta salis de ce labitantif Ini-même, miii à U suiie du génitif ou de l'adjectif. Exemples: kar Kddmgirala, ■ lur le qaii de Babylone, > ciot k mot de quai — de Babylone — lur ; > lom lUlabiku, t pour son prix entier, > mot k mot ■ piix — entier — 3> Lorsqu'une énumération d'objets, quelque longue qu'elle soit, se trouTs au mSme caa, chacun des mots de cette énumération fût-il accompagna d'un adjectif qualificatif ou d'un génitif qu'il régit, la série entière est considérée comme un seul groupe poljajotbétique, qui se comporte k la façon d'un véritable mot compote ; au lieu de donner k chaque terme de l'énumération une postposition caaelle, on n'emploie pour tous qu'une seule position, qui s'attache k la ûa de la série. Exemple : ihariai laq iirgal leq gui faq laiuma, < la montagne d'albAtre, de lapis et de marbre, ■ mot k mot t montagne — pierre — de U grande lumière — pierre — bleue — pierre — brillante — en. » (1} Dans les langues américaines, — avec lesquelles nous établissons, comme le bon sens l'indique, une simple comparaison, et non un rapprochement, — il n'y a pas seulement aynlbëse groupant en un seul mot tous les éléments de l'idée la plus complexe, il y a enchevêtrement des mots les uns dans les autres ; c'est ce que U. F. Lieber a appelé tneapmilation, comparant la manière dont les mots rentrent dans une phrase k une botte dans laquelle en serait contenue une autre, laquelle en contiendrait une troisième, contenant k son tour une quatrième, et ainsi de suite. En accadien, les choses, tout en suivant la même tendance, ne vont pas aussi loin. Ici même que l'agglutination synthétique n'arrive pas k former un seul mot des éléments qu'elle réunit, mais seulement un groupe homogène d'une nature particulière, où tous les mots, au lieu de se mutiler par frotement en s'incorporant les uns aux autres, tout en agglomérant par un lien intime pour que leur groupe ■ e décline en bloc ; de mes "«BDapaulation fait entrer dans ce groupe élandu, comme une pc ta dans une grande, un membre de phrase, constituant k Ini 1 proposition complète ou un tllBln*y^*****tf* f** ""*^ ^ * F**' ^ proprement parler, -n dui l'autre, mais enche

The text on this page is estimated to be only 17.71% accurate

546 LA HAGIE CHEZ LES CHALDÉES se mieux incorporer; un mécanisme de postpositions casuelles et jouant le rôle de prépositions, ainsi que d'affixion des pronoms possessifs, à côté de l'emploi de véritables prépositions, pareilles à celles des langues & flexions, et d'une conjugaison verbale fondée, dans les Toûs actives, sur un procédé d'agglutination prépositive ou précédant le radical, qui rappelle les langues taïennes, lohitaines et dravidiennes. Mais si ces faits imposent de considérer Vaccadien comme le t3rped'un groupe à part, ce groupe doit trouver sa place dans une plus grande division linguistique, et il est bon de rechercher ses affinités extérieures. Or, ces affinités me paraissent plus particulièrement étroites avec les idiomes ougro-finnois, bien qu'existant aussi dans une certaine mesure avec les idiomes turcs, mongols et même tongouses. Je crois donc que M. Oppert a été inspiré par une véritable Illumination, lorsqu'il a dit, dès 1857, que la langue des inventeurs de l'écriture cunéiforme de Babylone et de Ninive tenait de près à celle des habitants anté-aryens de la Mésopotamie et appartenait à la famille tout entière d'un ensemble de langues & n'elles-mêmes et offrant à déjà. i] quelquefois •■ nfre b ea éléments le groupement poljeynthétique, à%a%.gSlom^r &liOD de niEtK se déclinant à bloc, liée par Une pcvtpMĭ :. En outre, renchevêlrem* ■nt ne se .■ompliqua pw an

vêtement d'une sentence complète en elle-même et offrant déjà quelquefois entre ses éléments le groupement polysynthétique, dans une agglomération de mots se déclinant en bloc, liée par une postposition commune. En outre, l'enchevêtrement ne se complique pas autant que dans les langues américaines ; nous ne l'avons jamais rencontré double, triple ou quadruple comme dans celles-ci, mais toujours simple.

Nous avons un exemple, très-facile à analyser, de ce phénomène, dans l'expression *egir sam nutillabiku*, « pour après son à-compte, » mot à mot « suite — du prix — non — complet — son — pour, » où *nutillabi* s'encapsule entre les deux éléments de la préposition *egir* formée originairement d'un substantif avec la marque de la motion.

The text on this page is estimated to be only 17.10% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 347
rarienne proprement dite, et un peu plus tard, en 1859, que son affinité la plus marquée devait avoir été avec le groupe ougro-finnois. J'ai indiqué dans mon essai grammatical la limite d'incertitude, tenant à la nature même de l'écriture, avant tout idéographique, qui subsiste dans notre connaissance, encore très-incomplète, mais s'augmentant chaque jour, du vocabulaire accadien. Sous la réserve de ces observations, je ne puis mieux faire que de citer ici une page de M. Sayce sur les caractères les plus saillants de ce vocabulaire (i). S'il me fallait exprimer d'une manière absolument indépendante la conviction que l'étude des textes accadiens a formée dans mon esprit, je ne pourrais que répéter le même langage : En discutant les langues touraniennes, nous n'avons jusqu'à présent aucune autre clé, pour nous guider dans les comparaisons de vocabulaire, que la simple ressemblance et la conjecture, n'existe pas encore de loi de Grimm qui permette de raisonner avec une certitude scientifique les modifications d'une même racine à travers les différents dialectes. Et non-seulement le vocabulaire est restreint, mais les idiomes des peuples nomades sont continuellement changeants, et dans les dialectes qui se développent isolément, dit M. Max Müller (•■?), les particularités individuelles peuvent gagner une influence qui ahantra toute la surface apparente de la grammaire et du lexique. Si le travail de l'agglutination a commencé, il n'existe aucune action de littérature ou de société pour l'homme. Jonmai »f»ilol»ni, (. III, n° C, p. *S et lui*. ^B Du* Buntan. Oifln» of Iht philumphi/ of universal history, t. I, ^BhV^.
L'histoire de la langue, en Akkadien et P<:rot/>

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

348 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS le retenir dans de
certaines limites, deux villages, séparés seulement depuis un petit nombre
de générations, en arrivent à ne plus se comprendre. Ceci est arrivé en
Amérique, aussi bien que sur les frontières de la Chine et de l'Inde; et dans
le nord de l'Asie, au dire de Messerschmidt, les Ostiaks, bien que parlant
une langue qui est, au fond, la même partout, ont créé tant de formes et de
mots particuliers à chaque tribu, qu'à la distance de douze ou vingt milles
allemands, les rapports deviennent très-difficiles entre eux. La conversation
des tribus nomades se meut dans un cercle restreint; et avec la grande
facilité de former des mots nouveaux à l'aventure, ainsi que la tendance
naturelle et, si puissante que développe la vie solitaire à inventer de
nouvelles appellations — semiposées en général, ou satiriques — pour
les objets qui composent tout le monde du pasteur ou du chasseur, on
comprend comment, au bout de peu de générations, le lexique d'une tribu
nomade peut avoir passé, comme il arrive en fait, par plus d'une édition, o
Ajoutez à ceci les migrations constantes des petites tribus, les changements
politiques qui se sont produits à diverses reprises dans l'Asie centrale, les
nombreux mots d'emprunt que des tribus, toujours prêtes à laisser de côté
leur ancien vocabulaire, ont puisés chez les races étrangères et plus
civilisées avec lesquelles elles ont été perpétuellement en contact (1), et l'on
ne pourra être surpris que d'une chose, c'est que tant de radicaux semblables
existent encore dans les différentes langues touraniennes. Maintenant, si nous
essayons de comparer le vocabulaire de l'accadien à ceux des dialectes
modernes, la difficulté devient plus grande. Non-seulement il y a un
immense hiatus dans le temps et un grand intervalle, d'espace, depuis le
pays où se parlent les dialectes longous, (1) Ces emprunts ont
commencé de très-bonne heure, dès le protomédien, dans les inscriptions
des Achéménides, est rempli de puisés du SDB le pen*. L'ethoïdien k priu luasi
quelques mots, il n'y a rien, mais en petit nombre, par exemple, de la parenté avec
Ungui inr le même tairiMin (rojr. i iflnilmjMUIWi—É p. M).

The text on this page is estimated to be only 18.25% accurate

ET LES OB[GINES ÂCCADIENNES 249 à une extrémité, jusqu'à la Chaldée, mais il y a aussi la différence d'état Social, dont l'influence a dû être encore plus considérable que nous ne pouvons exactement l'apprécier. A la langue d'un peuple qui a tenu une place capitale parmi les premiers pionniers de la civilisation, qui inventa un système savant d'écriture et établit un florissant empire, nous avons à comparer les idiomes de hordes éparses, barbares et nomades. Aussi ai-je été réellement étonné du nombre de mots qui semblent pareils à ceux des dialectes modernes. Il est vrai qu'ils désignent les objets les plus ordinaires, et que leurs analogues modernes se trouvent généralement dans les dialectes qui ont atteint le plus haut degré de développement. Quelques-uns, comme tag, « pierre, d dingira, t dieu, » semblent plutôt se rattacher à la branche tartare, mais la plupart des analogies les plus saillantes se découvrent dans les idiomes ougriens, et c'est dans ceux-ci que les mots accadiens semblent trouver principalement leur contre-partie (I). (1) Voici quelques-unes des finitlogieiles laire, dont une partie ont été déjà signalées plus frappantes de vocabulaire par H. Oppert : mip(joar)j atya; „1 jUit.. Ml •nWe, 1» tnkin. mU., pailoi; jiûl (enfanter) ; gtruti (entaille) ; MK mU*. VT (monsieur, seigneur) . hui; t

246 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS se mieux incorporer; un mécanisme de postpositions casuelles et jouant le rôle de prépositions, ainsi que d'affixion des pronoms possessifs, à côté de l'emploi de véritables prépositions, pareilles à celles des langues à flexions, et d'une conjugaison verbale fondée, dans les voix actives, sur un procédé d'agglutination prépositive ou précédant le radical, qui rappelle les langues taïennes, lohitiennes et dravidiennes. Mais si ces faits imposent de considérer Taccadien comme le type d'un groupe à part, ce groupe doit trouver sa place dans une plus grande division linguistique, et il est bon de rechercher ses affinités extérieures. Or, ces affinités me paraissent plus particulièrement étroites avec les idiomes ougro-finnois, bien qu'existant aussi dans une certaine mesure avec les idiomes turcs, mongols et même tongouses. Je crois donc que M. Oppert a été inspiré par une véritable illumination, lorsqu'il a dit, dès 1857, que la langue des inventeurs de l'écriture cunéiforme de Babylone et de Ninive tenait de près à celle des habitants anté-aryens de la Médie et appartenait à la famille touyétremedt d'une sentence complète en elle-même et offrant déjà quelquefois entre ses éléments le groupement polysynthétique, dans une agglomération de motn se déclinant en bloc, liée par une postposition commune. En outre, Tenclievètement ne se complique pas autant que dans les langues américaines ; nous ne l'avons jamais rencontré double, triple ou quadruple comme dans celles-ci, mais toujours simple. Nous avons un exemple, très-facile à analyser, de ce phénomène, dans l'expression egir sam nutillahiJcUf « pour après son à-compte, > mot à mot « suite — du prix — non — complet — son — pour, » où sam nutillahi s'encapsule entre les deux éléments de la préposition egirku, formée originairement d'un substantif avec la marque du cas de motion.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 247
 ranienne proprement dite, et un peu plus tard, en 1859, que son affinité la plus marquée devait avoir été avec le groupe ougro-finnois. J'ai indiqué dans mon essai grammatical la limite d'incertitude, tenant à la nature même de l'écriture[^] avant tout idéographique, qui subsiste dans notre connaissance, encore très-incomplète, mais s[^]augmentant chaque jour., du vocabulaire accadien. Sous la réserve de ces observations, je ne puis mieux faire que de citer ici une page de M. Sayce sur les caractères les plus saillants de ce vocabulaire (!)• S'il me falldt exprimer d'une manière absolument indépendante la conviction que l'étude des textes accadiens a formée dans mon esprit, je ne pourrais que répéter le même langage : En discutant les langues touraniennes, nous n'avons jusqu'à présent aucune autre clé[^] pour nous guider dans les comparaisons de vocabulaire, que la simple ressemblance et la conjecture. Il n'existe pas encore de lot de Grimm qui permette de suivre avec une certitude scientifique les modifications d'une même racine à travers les différents dialectes. Et non-seulement le vocabulaire est restreint[^] mais les idiomes des peuples nomades sont continuellement changeants, a Dans les dialectes qui se développent isolément, dit M. Max Müller (2), les particularités individuelles peuvent gagner une influence qui change toute la surface apparente de la grammaire et du dictionnaire Si le travail de Tagglutination a commencé, et s'il n'existe aucune action de littérature ou de société pour (1) Journal ofphUology, t. III, n*5, p. 48 et suIt. (2) Dans Bunsen, Outlmet of the phUosophy of universal history, t. I, p. 483 ; TOj. Leçons tur la tcience du langage[^] trad. Harris et Perrot, p. 55-63.

250 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS J'ajoute qu'on peut même déjà constater que les formes accadiennes de certains mots permettent d'établir un lien entre des noms qu'on n'aurait pas osé jusque-là rapprocher, dans les différents groupes des idiomes touraniens. Ainsi la permutation de ng en m, essentielle en accadien, donnant pour le mot a dieu y> les deux formes parallèles dingira et dimir^ rattache les uns aux autres mal habiter, (ostiaque (zyriainien val; 1 9 ol; id (préformante de localité), votiaque inty (lieu) ; gwrus élevé, (vogoul gurei; keras; nim être élevé, » numan (élevé) j rum homme, mordvine loman ; tur fils, chef, i » f turc oriental tsûr (fils) ; tvra (maison ro ai lune, turc ai; i maison, » ev ; ntn^ mère, » nana; dingira dieu, » tengri; taq pierre, » tacK; ud soleil. mongol ud. Il serait facile de porter les rapprochements de ce genre à plus d'une centaine. Les plus remarquables sont ceux des noms des nombres jusqu'à dix, avec les noms analogues des langues ougro-finnoises : 1 2 5 6 7 10 Accadien : id. kas. »'a(cf.e«'fl, quinze). as{c(,essa, trois). sisna. ge. Finnois : yksi. kakti. vùsi. kuusi. seitsemân. kyiMOêMH» Esthonien : iitt. kats. iciis. kuus. seitge. hiknmê. Tchérémissé : iJc. kalc. vis. kut. «tm. Mordvine : vaike. kavto. vâte. koio. sisem. kâmen» Zyriainien : ôtik. kyk. vit. kvait. sisim. Ostiaque : iU Ut, vet. chut. tahet. jong. Magjar : «gyket ot. hat. het. ti%. Nous donnons plus loin un certain nombre de rapprochements, non moins frappants, avec le vocabulaire proto-médique.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 251 le turc *tençri* et le mongol *toffri*, d'un côté, de l'autre le finnois *jumala*. Ceci, du reste, est sans préjudice du rapprochement si curieux que M. Oppert (1) établit entre un certain nombre de racines verbales accadiennes et de racines primitives aryennes, fait qui demande à être étudié plus profondément encore, mais qui peut ouvrir des perspectives importantes à la philologie comparée. Mais ce n'est pas la parenté du vocabulaire qui constitue l'unité de la famille oural-altaïque ou touranienne. M. Max Millier a pu dire en effet sans paradoxe : « Notre attente serait trompée si nous pensions trouver dans cette multitude de langues le même air de famille qui rapproche les langues sémitiques ou aryennes ; mais l'absence même de cet air de famille constitue un des caractères des dialectes touraniens. » A côté des divergences du lexique, dont la cause vient d'être indiquée, ce qui constitue l'unité de la famille, l'unité plus étroite de chacun des groupes qui la composent et leur affinité générale, c'est bien moins l'existence d'un petit nombre de radicaux communs, qui se reproduisent dans les dialectes les plus éloignés les uns des autres, que la structure grammaticale partout fondée sur les mêmes principes et les mêmes procédés, se prêtant partout à une décomposition facile et laissant le radical en relief. Ici les caractères grammaticaux de l'accadien me semblent assez clairs et assez positifs pour bien déterminer sa parenté. (1) *Journal asiatique* t 7* série, t. I, p. 116.

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

353 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Prenons la déclinaison. Le radical mes, « beaucoup », dont l'adjonction au mot forme les pluriels les plus habituels [adda, • le père », addames, k Ipj pères d), offre une occasion tentante de rapprochement avec le yakoute myz, a rassemblé »; mais elle est peut-être trompeuse. Ce qui est plus digne d'une sérieuse attention, c'est que, dans- la formation du pluriel du premier indicatif des verbes, il perd son initiale m — qui était en accadien une labio-nasale de nature particulière, tournant au « — et devient es (1). Dès lors, il est bien difficile de ne pas le rapprocher de la terminaison plurielle commune à tous les idiomes ougro-finnois, qui se présente comme yas en zjriainien, yos en votiaque, (en finnois, en lapon, en tchérémissé, en mordvine et en magyar, et cela d'autant plus que, depuis longtemps déjà, M. Max MûUer (2) a montré, par de tout autres preuves, que n l'antique terminaison ougrienne du pluriel était as x. Le mécanisme des postpositions casuelles de l'aocadien est d'essence purement touranienae. Et il ne s'agit pas ici seulement d'une simple analogie de stractara, qui serait déjà bien frappante ; l'af&nité va pliu loin. La majorité des postpositions accadiennes semble exister aussi dans les principaux idiomes touraniens, où la trace de leur signification radicale primitive s'est oblitérée, tandis qu'elle se reconnaît presque toujours dans la langue d'Accad. Le hasard seul ne peut

(1) On troQTe pDQTttDt qnslqnefoii, mai* irĒB-rsremeiit, mtt au liea d« « dans de* exemplei de varbei. __^^à (3} Dao* Bunsen, Oulfi'nM, t. I,p. 4«l.

The text on this page is estimated to be only 21.28% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 353 pas avoir fait que la postposition du locatif soit ta en accadien, et da, de, du en mandchou, en mongol et en turc ; que la postposition accadienne de l'ablatif, na, qui a quelquefois presque la signification d'un génitif, soit identique à la postposition du génitif dans la plupart des langues touraniennes de toutes les branches, na en protomédique, en en niordvine et en lapon, n en finnois, in en turc, yin en.mongol et ni en mandchou; en même temps le sens de « sur, au-dessus », que l'on voit revêtir dans certains cas en accadien par la même postposition, explique comment en yakoute elle peut, sous la forme na ou yna, devenir le signe du locatif. Le rapprochement est moins absolument certain, mais encore bien probable, entre la postposition instrumentale accadienne H et celle qui en yakoute sert à former le cas adverbial, ty, comme celle qui marque le datif en votiaque et en zyriaiueia, également ly ; entre le la du comitatif locatif en accadien et le yakoute /yn, a avec », turc oi/oA; entre l'affisejo, qui sert à former des adjectifs employés souvent à la place du génitif, et le suffixe du datif dans les langues turcotartares', ga. Ce sont là de premières indications, que le progrès des recherches ultérieures viendra encore étendre et confirmer. . L'étroite communauté des pronoms dans tous les groupes de la &millewt on des &itB dominants des langues totmnieimes, un ds wax .qui ki rattachent le plus manifestement les unes aux autres. Or, le caractère des pronoms accadiens pour les trois personnes du singulier

The text on this page is estimated to be only 13.25% accurate

364 LA MAGIB CHEZ LES CHALDÉENS ne peut laisser, je crois, aucun doute après les rapprochements qui suivent : Accadien. Proto-mcdiqu. FinnoU. i" PERSONNE : mu. mi ma. (ginilll). Hordrine. ZjtMaïen, TchfaàmiiM. Utgiti, Tan. MoBgal. im. bi bi (ganlUf mif»'). (g^tif nînt). Acodlen. Finooli, Eithonjea. Votlaqu. MOTdTina- ZjTUtiïiMI. 2* PERSONNE : zu. sa. sa. ton. ton. te. Tchéréniua. Mag^u. YakDDLe. Tnrc lin. le. an, sen. Eitboaïen. Zjiiilniu. neel nya (ploriel). (pluriel). L'accadien a un second type de pronom de la trtMBinw personne du singulier, bi. Il se retrouve dans le pronom verbal finnois, pi, vi, et est certainement à rapprocher du démonstratif dans d'autres langues de la même classe, par exemple du proto-médique hube, du yakonte by^ ba et du turc bu ; et cela d'autant plus que le proDom h accadien a souvent une valeur particulièrement in dualisante et presque démonstcatixs.

The text on this page is estimated to be only 21.17% accurate

ZT LES ORIGINES ACCADIËNNES 3&5 Le pronom pluriel de la première personne est me. Le même changement de la voyelle du pronom singulier le marque dans les idiomes ougro-finnois : Finnaii. Eithonûn. VotiiqDe. UordTliH. ZjiMaim. TcUidnius. Les pronoms pluriels des deux autres personnes se forment en BCcadien par un procédé particulier : celui de la troisième personne, nene, par le redoublement du singulier ni; celui de la deuxième, zunene^ par l'addition de ce pronom nene au singulier zu, zu + nene, « toi - {eux B = a TOUS ». Ils ne se prêtent donc pas aux mêmes comparaisons. Cependant, U est curieux de voir le tchérémisse, qui n'a pas gardé pour le singulier de la troisième personne le pronom en n, nous offrir pour le pluriel nu pronom, nina, semblable à celui de l'accadien, nene, et qui doit de même avoir été produit par une duplication du type pronominal en n. La conjugaison accadienne des voix passives est tout à Eût conforme, dans son génie et dans son système, aux conjugaisons ordinaires des langues ougro-ânnoises et turco-tartares, plaçant à la suite du radical les particules qtd en modifient le sens et donnent naissance à de nouT«U«8 formes, et les pronoms incorporés qui constituent la conjugaison. La particule formatve du causatif, tan, est pareille à celles qui ont le même rôle dans la plupart des langues touraniennes : tan en finnois, tant en lapon, la en zyriainieu, t c^fûtili^ue, at en magyar, lar ou dar

256 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS dans les dialectes turco-tartares. Nul doute que plus tard on n'arrive à faire des rapprochements analogues pour k plupart des particules formatives qui entrent dans la conjugaison du verbe accadien ; j*en entrevois même déjà quelques-uns, qui me semblent assez séduisants. Ainsi le proto-médique nous offre une particule ir, qui paraît bien impliquer une notion de réciprocité, et, en accadien, l'incorporation d'un élément modificateur ra donne naissance aux formes réciproques et coopératives des différentes voix verbales. Mais, pour atteindre à un degré suffisant de certitude, ces comparaisons nécessitent une recherche qui est tout entière à faire, et qui mériterait de devenir un des principaux sujets de méditations des savants spéciaux, la recherche des lois du Lauthversehiebung dans les langues touraniennes» Ce qui est tout à fait décisif, comme caractère linguistique rattachant à la famille touranienne, c'est l'existence du verbe négatif en accadien, d'autant plus que la conjugaison de cet idiome offre deux ordres de voix négatives, formées par l'incorporation des particules nu et me, ce qui correspond aux deux types différents de la négation incorporée au verbe, nem dans une partie des langues ougro-finnoises et me dans les langues turco-tartares. Une coïncidence aussi frappante ne peut être attribuée au simple hasard.

SX LES ORIGINES ACCADIENNES 257 III Tels sont les faits principaux qui me paraissent établir l'étroite affinité de Taocadien avec la famille des langues touraifiennes, et plus spécialement avec le groupe ougrofinnois. Mais il existe en même temps des affinités remarquables, et qn'on ne saurait passer sous silence, entre cet idiome et le basque. D'abord, c'est l'identité de position du génitif, par rapport au substantif dont il dépend (le suivant), et l'identité de position du membre de phrase relatif, par rapport au mol[^] auquel il s'applique (le suivant également), deux points où Taccadien s'écarte complètement de la grande majorité des langues touraniennes modernes, tandis qu'il s'en rapproche par l'emploi relatif du participe. Vient ensuite la faculté de préposer ou de postposer au radical le pronom sujet incorporé au verbe, bien que ce 4ouble mode d'agglutination, s'il existe en basque comme en aecadien, n'y ait pas la même régularité et la même signification. En basque, la place du pronom par rapport au verbe est indifférente ; l'accadien en a fait un ingé[^] «lieux moyen de distinction entre les voix actives et les voix passives. Ainsi mu-gur est « j'ai rétabli » , et gur-[^] mu[^] a j'ai été rétabli. » 17

The text on this page is estimated to be only 24.78% accurate

358 L'À MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Ce qui est plus significatif et plus remarquable encore, comme marque d'affinité, c'est l'incorporation des pronoms régimes au verbe, qui joue un très-grand rôle dans la conjugaison de l'accadien, et qui est la base de celle du basque. Cependant, ici encore, une distinction est à faire: l'accadien a toujours une double série de formes, avec ou sans incorporation des pronoms régimes, tandis qu'en basque cette incorporation est constante et nécessaire. Enfin, quelques-unes des plus importantes prépositions casuelles de l'accadien n'ont pas de correspondant parmi les langues touraniennes actuelles et se retrouvent en basque d'une manière frappante. Tel est celle du datif, *ra*, que le basque nous offre exactement semblable, *ra*, et avec le même sens ; telle est encore celle du cas de motion, *ku*, laquelle présente une sensible ressemblance avec la postposition basque *ea*, *a vers*, *sur*. » Mais, tout en constatant ces points de contact et en leur attribuant une sérieuse importance, il me semble que M. Sayce l'a exagérée, quand il a voulu rattacher décidément l'accadien au basque, pour en former un groupe linguistique ibérien, et quand il a dit que l'accadien est le représentant le plus antique de ce groupe. Les affinités qui relient l'accadien à la famille proprement turcienne et au groupe ougro-finnois, affinités que je viens de passer en revue, me paraissent plus importantes, plus essentielles, plus organiques à primer, au point de

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 259 langues, ses affinités avec le basque. D'autant plus que les trois faits principaux de grammaire, par lesquels Taccadien s'éloigne de la constitution habituelle des idiomes touraniens pour se rapprocher du basque, ont tous des analogues isolés chez quelques individualités linguistiques du vaste ensemble des langues touraniennes ou oural-altaïques. Si donc on tient compte de l'énorme intervalle de temps qui sépare l'accadien des idiomes touraniens, tels qu'ils sont actuellement parlés, des modifications que ces derniers idiomes ont dû nécessairement subir pendant une aussi longue suite de siècles, et des particularités tout à fait primitives qu'offre en grand nombre la langue d'Accad¹ on est induit à penser que les faits en question représentent un antique état de choses des idiomes touraniens, qui se sera graduellement altéré avec le temps dans la plupart d'entre eux, mais aura du moins laissé quelques épaves, permettant de restituer par la pensée, pour la famille entière, cet état antérieur, que représenta l'accadien. Ainsi, tandis que toutes les autres langues de la famille, à quelque groupe qu'elles appartiennent, préposent le génitif au substantif dont il dépend, M. Wiedemann (1) a constaté que le votiaque le postpose, exactement comme l'accadien. Pour ce qui est de la préfixation des pronoms sujets, restés intacts, au radical verbal dans la conjugaison, au lieu de placer à la suite du radical des terminaisons

(1) Grammatik der Wotjakischen Sprach Cf p. 270.

260 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS

ai&xes provenant d'une altération spéciale des pronoms^ le groupe tongouse, celui de tous dans la famille toura* nienne qui s'est immobilisé à Tétat le plus rudimentaire et qui , par conséquent, a dû le mieux conserver les formes originaires, présente le même fait. En mandchou, la simple position du pronom devant le radical crée une personne du verbe; bi4hege^ si-thege sont « j'habite, tu habites, » comme en accadien mu-^1/9, iz4uq^ ^ï^h tu as.)» On est donc en droit de voir ici le fait primitif, qui, dans les autres groupes, aura disparu, par suite de Faction, constamment plus grande, de la tendance à postposer tous les éléments grammaticaux. Il est même très-curieux que Ton ait pu assister, presque de nos jours, au passage de Tun à Tautre état, dans un des dialectes du groupe tongouse. Car le courageux et éminent explorateur des contrées et des langues de TAsie septentrionale et centrale, Castrèn, a constaté que ce n'est que tout récemment que le fait de l'emploi d'afixes pronominaux pour les différentes personnes du verbe, inconnu encore aux autres dialectes tongouses, a fait son apparition dans le langage des tribus de Nyertchinsk, en Sibérie, comme, dans le groupe mongol, chez les Bouriates. Nous en concluons ^ue les langues touraniennes ont dû passer par trois états successifs, en ce qui est de l'incorporation du pronom sujet au verbe : 1" simple juxtaposition prépositive; 2* simple juxtaposition postpositive ; &• transformation du pronom postposé en une terminaison af&xe, distincte de la forme entière du pronom. Le groupe tongouse, à

The text on this page is estimated to be only 20.58% accurate

ET LES ORIGINES ACCADIENNES & l'exception des tribus de Nyertcliinsk, chez lesquelles le changement est si récent, est resté cristallisé à la première période ; les idiomes turco-tartares et ougro-finnois ont tous atteint la troisième. Quant à l'accadien, il a évidemment formé sa grammaire dans la transition entre le premier et le second état, quand on pouvait indifféremment préfixer ou suffixer le pronom au radical. Et comme il avait à répondre aux besoins d'une vraie civilisation et d'une culture intellectuelle développée, comme il lui fallait une grande variété de formes verbales pour compenser la pauvreté du vocabulaire de ses radicaux, il a cherché une richesse grammaticale, qui lui manquait ailleurs, dans la diversité des procédés d'agglutination qu'il pourrait employer, et il y a trouvé, pour la formation de ses voix, une ressource dont aucune autre des langues congénères n'a profité. Quant à l'incorporation du pronom régime, si elle est dans le basque plus saillante que partout ailleurs, l'exemple du mordvine montre qu'elle n'a rien d'absolument étranger, ni de contraire au génie des langues touraniennes. En effet, dans le mordvine, une partie des terminaisons verbales contiennent les deux pronoms, sujet et Téf^{me}, entre lesquels s'est établie une crase dont les lents peuvent être encore analysés : SBRsoNNE BÈoiME 1 mok (ffi-ûft , mo-l-tu); mam {m-ain, + ille}; niisk {m-hk, me+vos). fan {t'on, Xe-\-ego)',nzat {nz'at, ille+te); rfe "lud).

The text on this page is estimated to be only 18.02% accurate

S69 LA MAGIS CHEZ LES CH&LDÉBNS 3« PEB80NNE :
nk {n-k, illad + vos). . 1" PEREOMNX DU PLURIEL : mink {mt'ûk , DOS
+ tu);ffii(i(ffliifl, nos-Hilli). De même^ en accadien^ mais avec les pronoms
préposa au lieu d'être poBtposés, nona ayons : murû, «j'ai b&ti; > murna-rii,
« je l'ai bâti; ■ mu-nan-rûf « je lui ai bâti ; n mu-na-nin-râ, « je le lui ai bâti
; » et ainsi de suite. Enfin, si la postpofitiioD du cas motif, A», n'a pas
d'analogue dans les idiomes touraniens actuels, il n'en est pas de même dans
ceux de l'antiquité. On ne peut se refuser, en effet, à admettre son étroite
affinité avec la postposition proto-médique tkka, ikki, * vers, duia. > Les
affinités qu'on peut remarquer entre l'accadien et le basque ne sont donc pas
une raison suf&sante pour méconnaître la parenté de la langue d'Accad avec
le groupe ougro-finnois. £Ues se rattachent à une question pins large, celle
des liens qui peuvent exister entre le basque et les Ifuignfs ougro-finnoises.
Ce n'est pas la premiTe fois que celle-ci se trouve posée. La parenté a été
soute^ nue avec des arguments' ingénieux par le prince liouisLucien
Bonaparte et M. H. de ChareDcey. Si ces deux habiles philologues ne «ont
point parvenus à la faire aicore définitivement admettre par la science, elle
n'en Ot pas non plus absolument rejetée, et elle reste au nombre des faits
possibles, mais insuffisamment établis. Ce

ET LES ORIGINES ACCADIENNES S63 trop dire que prétendre que la connaissance de Taccadien apporte la démonstration de la parenté du basque avec les langues ougro-finnoises, de la nécessité d'introduire dans la grande famille touranienne un rameau ibérien, entre lequel et le rameau ougro-finnois devrait se placer le rameau accadien. Du moins elle fournira des arguments sérieux aux défenseurs d'une telle opinion, et elle introduit dans le problème des éléments dont il faudra désormais tenir compte. € Les langues touraniennes, a dit M. Max MûUer, ne peuvent être considérées comme ayant les unes avec les autres la même relation que Tarabe avec Thébreu, ou le grec avec le sanscrit. Ce sont des rayons qui divergent d'un centre commun, et non pas des filles d'une même mère. » Eien de plus exact que cette image, même — ou peut-être à plus forte raison — quand on ne veut pas en étendre l'application aussi loin que l'a fait Féminent professeur d'Oxford, quand on la restreint à l'ensemble, déjà suffisamment vaste, des langues oural-altaïques, dont le lien ne saurait être contesté. L'accadien, en faisant remonter de bien des siècles dans le passé de ces langues, rapproche considérablement du centre commun d'où elles ont dû toutes émaner en divergeant. Il n'est donc pas étonnant qu'il permette d'entrevoir, comme plus probable, la communauté de foyer de certains rayons, qui dans l'état actuel ont tellement prononcé leur écartement qu'on f. Jfiliepeat les af&rmer sortis de la même source. A ce point ^■k.M>« ie n'hésite pas à croire que la langue d' Accad,

264 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS parlée et écrite en Chaldée bien longtemps avant Abrahama, est destinée, quand elle sera plus complètement connue, à jouer un très-grand rôle dans la philologie comparée des langues agglutinatives. Elle j donnera peut-être rinstrument qui a manqué jusqu'à ce jour, pour permettre à cette partie de la linguistique d'atteindre le même développement et le même caractère positif que la philologie aryenne et sémitique.

CHAPITRE VII LES TOURANIENS EN CHALDÉE ET DANS
L'ASIE ANTÉRIEURE I La diversité des races d'hommes et des langages
dans la Babylonie et la Chaldée est un fait qui a frappé tous les anciens.
Dans l'intérieur de Babylone même^ il se parlait, au temps du dernier
empire chaldéen, des langues différentes, qui souvent n'étaient pas
comprises d'un quartier à l'autre (1). Aussi Eschyle (2) appelle-t-il les
habitants de cette ville TrafZfztXToç ©x^oç, « foule mêlée ie toutes les
origines. » Et tous les édits des rois de Babylone rapportés dans le livre de
Daniel (3) commencent par ces mots : c On vous fait savoir, peuples, tribus,
langues... » Le vaste commerce de Babylone et de la Chaldée, soit par mer,
soit par terre, ainsi que les transLiions de captifs en grandes masses,
opérées par lère, Mémoire géographique sur la Babylonie, p. SI "«i Tii, 14.

966 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS les rois conquérants, tels que Nabuchodonosor, avaient dû beaucoup contribuer à cette variété dans le sang et dans la parole des habitants du pays. Des éléments étrangers, formant, comme les Juifs, de véritables colonies, avec leur religion, leurs lois civiles particulières et leur langage, étaient venus, à la suite des événements guerriers, se juxtaposer, sur le sol des provinces inférieures du Tigre et de l'Euphrate, à la population primitive du pays et aux tribus araméennes, que les textes cunéiformes nous montrent déjà si développées dans la même contrée au VIII^e siècle avant notre ère. Mais cette population elle-même était déjà mêlée, dès les temps les plus anciens auxquels on puisse faire remonter les souvenirs* La tradition babylonienne voyait, dans la réunion d'éléments ethniques différents en Chaldée et en Babylonie, un fait primordial. « Il y eut à l'origine à Babyïone, disait Béroze en se faisant le rapporteur de ces traditions, une multitude d'hommes de diverses nations, qui avaient colonisé la Chaldée. » Les résultats du déchiffrement des inscriptions cunéiformes confirment le fait et attestent son extrême antiquité. Aussi haut que nous reportent les plus anciens monuments parvenus jusqu'à nous, on distingue dans la population de la Chaldée et de la Babylonie deux éléments principaux, deux grandes nations, les Sumeriens et les Accads (1). La masse principale des Accads est plus (1) H. Rawlinson, *Notes on the early history of Babylonia*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XV ; Oppert, *Expédition en Mésopotamie*

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 267 spécialement cantonnée dans les provinces méridionales, voisines du golfe Persique, dans la Chaldée proprement dite, à laquelle appartient d'une façon particulière, dans les inscriptions cunéiformes, le nom d* Accad , entendu dans un sens géographique (1); la masse des Soumirs est au nord, dans la Babylonie, dans ce que la Bible nomme les plaines de Sennaar^ appellation qui, d'après les lois phonétiques de la langue accadienne, n'est qu'une variante de celle de Soumir (2) • Mais la distinction géographique de Soumir et d'Accad ne marque que la prédominance de l'une ou de l'autre population au nord et au sud ; nous ne parvenons pas à les saisir à une époque où leurs domaines soient nettement tranchés. Dès les temps les plus anciens dont nous possédions des documents positifs, nous les voyons mêlées et enchevêtrées, bien (pie gardant chacune son langage distinct et son génie propre, sur toute la surface du pays qui s'étend des frontières d'Assyrie à la mer. Il y a seulement plus des premiers que des seconds au nord, dans le pays de Sennaar, plus des seconds que des premiers au sud, dans le pays spécialement appelé d'Accad, et plus tard (à partir du IX* siècle) de Kaldi . Le dualisme que les monuments nous révèlent, sous les noms de Soumirs et d'Accads, était connu des Grecs, et en particulier d'Hellanicus, sous les noms de Chaldéens et mie, t. II, p. 335 ; Menant, Inscrptions de Hammourahif p. 40; et mon Commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose, p. 42 et suiv. (1) VoyT. mes Études accadiennes, 1. 1, 3' fascicule, p. 67-71. (3] Voy. mes Études accadiennes^ t. 1, 1*' fascicule, p. 27 et suiv.

268 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS de Céphènes (1) , et à ces deux noms se rattachaient pour eux des traditions, qui arrangeaient sous la forme de fables héroïques des souvenirs d'histoire très-réels. Pour les Hellènes, du reste, le nom de Céphènes, qui sert de pivot à tout un cycle particulier de récits, est synonyme d'Ethiopiens. Le souvenir recueilli par Hellanicus compte donc, comme Tun des deux éléments constitutifs de la population des pays arrosés par le cours inférieur de TEuphrate et du Tigre, les fameux Ethiopiens ou Kouschites de la Babylouie, visés par tant de passages de l'antiquité classique, comme par les Livres saints (2). Au souvenir de ces Eouschites se relie dans la Bible le nom de Nemrod (3), à la fois nom de héros et désignation ethnique, comme toutes celles que renferme le même passage de la Genèse (&)• La légende sémitique postérieure a donné au nom de Nemrod la signification de « rebelle » (de la racine marad) , d'après le caractère que tendait à y prendre de plus en plus la figure héroïque de ce personnage ; mais c'est là certainement une étymologie forgée après coup. L'appellation de Nemrod a dû avoir originairement un sens ethnique, et elle n'est peut-être pas sans rapport avec le nom de la très-antique ville de (1) Steph. Byz., ▼• XaXîaToi. (3) Ch. Lenormant, Infroduch'ona VhistoWt deVAtie oeddentaU, p. Î4Û tt suiv.; Movers, Die PhœntMier, t. II, V partie, p. 969, 976, Mil •uiv. ; 2* partie, p. 104, 105 et S88 ; Knobel, Die Vœlkirtafeldêr Gênsibf p. S61, 889 et suiv.-, d*£ckstein, m 19 août 1854. (8) G6ne8., x,8-19. (4) Oppert, Complet rendiu d d'arohéoloffie, tome I".

' ET LES ORIGINES ACCADIENNES 269 Nipour OU Nipra, sur la limite de la Babylonie et de la Chaldée, ville que le Talmud de Babylone (1) nomme Nouffar et identifie avec la cité biblique de Chalneh. L'autre élément de la population, dans le dualisme de Chaldéens et de Céphènes, les Chaldéens, sont qualifiés par Diodore de Sicile (2) , dans un passage fort exact sur leur discipline et leurs idées, comme « les plus anciens des Babyloniens ». Hellanicus disait de même, suivant Etienne de Byzance, qu'il y avait déjà des Chaldéens avant le roi Céphée, c'est-à-dire avant les Céphènes. Pour Bérosee, les rois qui succèdent immédiatement au déluge sont Chaldéens (3). Sans parler en termes aussi formels de l'existence de cette population, antérieure à ses Kouschites, la Bible l'admet implicitement, puisqu'elle place ce l'origine de l'empire i» de Nemrod, fils de Kousch, dans quatre villes existant avant lui (4). Et en ceci le livre sacré a suivi la même tradition populaire que l'épopée babylonienne à Izdubar[^] retrouvée par M. Smith sur les tablettes cunéiformes du Musée Britannique, puisque celle-ci attribue à son héros, qui a tant de traits communs avec le Nemrod biblique , la conquête à main armée des cités chaldéennes sur une population antérieure (5). La Bible connaît d'ailleurs, dès une époque très-reculée, le nom des Chaldéens, sous la forme Chasdim. (1) Traité Yomay fol. 10 a. (2) II, 39. (3) Af, Sjncell., p. 78 o; a]p, Easeb., Chron, ilrmen., p. 17, éd. Mai* (4) Gènes., z, 11. (5) Voj. mei Fremihrei CinHùaiwns, t. II, p. 35.

270 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS Au temps d'Abraham, elle appelle la grande ville d'Our, aujourd'hui Mougheir, ce Our des jChaldéens » (1), et antérieurement encore elle désigne la tribu sémitique d'où devaient sortir les Hébreux par le nom d* Arphaxad {areph'Chasd)y « limitrophe du Chaldéen y> (2). Dans les documents cunéiformes, Ealdi est une tribu de la grande nation d'Accad, qui devint tout à fait prépondérante dans les provinces du sud, & partir du ix* siècle avant Jésus-Christ, mais existait certainement auparavant (3). Par conséquent, dans la tradition recueillie par Hellanicos et les autres écrivains grecs, le nom des Chaldéens tient la place de celui d*Ac

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 271 langue touranienne était, pour les Assyriens et les Babyloniens de la belle époque, la langue d'Accad, et la langue sémitique celle de Soumir (1). Ceci donne il semblerait peut-être plus exact de qualifier ce dernier idiome de sumérien[^] d'autant plus que le nom de Soumir s'est étendu d'abord à l'Assyrie primitive et anté-assyrienne, si l'on peut ainsi parler. Mais[^] en présence de l'habitude prise, je craindrais de faire naître des confusions » en me servant d'une expression nouvelle (2), Je continuerai donc à employer le nom déjà reçu, mais en (1) Dans le 3^e fascicule du tome I* de mes Études accadiennes, (3) Le nom de tumérien^f appliqué à la langue sémitique de Babylone et de Kinive, aurait encore un autre inconvénient : c'est de prendre l'expression de Soumir dans un sens qui lui était certainement donné (je crois l'avoir établi dans mes Études accadiennes) par les rois d'Assyrie, quand ils s'intitulaient rois des Soumirs et des Accads », mais qui caractérise une application postérieure de ce nom. Je prends ici, dans mon texte, Soumir et Accad comme une dualité ethnographique, correspondant aux deux races kouschito-sémitique et touranienne, qui ont coexisté sur le sol des provinces baignées par l'Euphrate et le Tigre ; en effet, on ne peut guère douter que les Assyriens ne l'aient entendu ainsi. Seulement, à l'origine, il en était autrement ; Soumir et Accad ont eu d'abord le caractère de désignations purement géographiques, qui n'ont pris le caractère de désignation de races distinctes que par suite de la prédominance des Kouschito-Sémites dans le pays de Soumir ou Sennaar, et des Touraniens dans le pays d'Accad, à une époque déjà historique. Sumer et Ahkad sont deux mots qui appartiennent également à la langue accadienne, à l'idiome touranien des plus antiques habitants de la Babylonie et de la Chaldée. Leur signification première se discerne très-nettement ; elle est purement topographique et a dû s'appliquer d'abord à deux divisions de la même race, d'après leur lieu d'habitation. Le second veut dire c montagne T[^], alckadif€ montagnards», ainsi que je l'ai montré ailleurs par sa traduction assyrienne {Études accadiennes, t. I, fasc. m, p. 72) ; quant à sumeri, comme je puis en tirer la preuve, ce sont < les gens du fleuve » ou c des fleuves >. enlèbre donc que l'on peut restituer avec assez de vraisemblance, "[^] remarques, l'histoire primitive des appellations de Soumir

272 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS faisant remarquer qu'à Babylone, et dans une partie de la Chaldée, on parlait assyrien bien des siècles avant qu'il fût question d'une nation des Assyriens, ce qui veut dire que le peuple d'Assur adopta plus tard la langue de Soumir. Les plus anciens rois d'Our dont nous possédions et d'Accad, jusqu'au moment où elles apparaissent dans les inscriptions «rec le sens d'une dualité ethnique et linguistique. A l'origine de son établissement dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre, quand il en était encore seul occupant et que les Kouschito-Sémites n'avaient pas encore envahi une partie de son territoire, le rameau de la race de Touran, dont la langue est celle que nous appelons accadienne, se divisait en deux grandes tribus désignées, d'après leur situation réciproque, sous les noms de Soumir et d'Accad, les premiers sur les bords du Tigre, les seconds dans les montagnes de l'est et du nord (je repars plus loin de cette demeure primitive des Accads). Plus tard, les Accads étant descendus de leurs montagnes dans les plaines méridionales de la Chaldée, les deux peuples de même race gardèrent leurs anciens noms, bien qu'ils ne fussent plus d'accord avec leur situation géographique nouvelle; on eut ainsi les Soumirs au nord et les Accads au sud. Quand les tribus kouschito-sémitiques des Nemrodites ou Céphènes se furent établies à leur tour par la conquête, comme leur patrie principale s'était fixée dans le pays de Sennaar ou des anciens Soumirs, ce nom de Soumirs passa graduellement des habitants primitifs du pays aux nouveaux colons, par lesquels ils avaient été supplantés. C'est alors que l'idiome touranien devint spécialement la langue d'Accad ». Ajoutons que, plus tard encore, la signification du nom d'Accad éprouva un changement. L'élément kouschito-sémitique ayant graduellement supplanté l'élément touranien, même dans les provinces les plus méridionales, la langue assyrienne ayant fini par devenir exclusivement en usage, — l'accadien n'étant plus qu'une langue morte et sacrée, — Accad fut pour les Assyriens, du x^e au vii^e siècle avant notre ère, une désignation de la Chaldée, purement géographique et d'un caractère général, n'impliquant plus aucune notion de race déterminée. ■ Voici maintenant un fait auquel je crois qu'on ne peut manquer d'attacher une importance de premier ordre. Nous venons de voir qu'à l'origine les Touraniens de la Mésopotamie, dont nous avons constaté la parenté spéciale avec les peuples ougro-finnois, se divisaient eux-mêmes en Sumeri et Akkadit du

fleuve et montagnards. Si nous nous reportons maintenant le berceau des tribus
finnoises Urmutter des finnischen Volkes, à M. Schiefner; voy. Ujfalvy de

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 273 des textes

épigraphiques, rois qui peuvent disputer d'antiquité avec les constructeurs des pyramides d'Egypte, Douni par exemple, faisaient en effet graver des inscriptions officielles en assyrien sémitique aussi bien qu'en accadien (1), quoique leurs noms propres attestent particulièrement celle des Towaniens (Sf p. 96-102), nous constatons avec une certaine surprise que, dans les souvenirs légendaires des Finnois et des Tartares sur cette primitive patrie des nations ourales[^] la même division de la race en deux branches apparaît de nouveau, sous des noms presque semblables, que la philologie doit en rapprocher, Suomi et Akkarak, L'assimilation de Suomi et de Sumer a déjà été faite par un savant Finlandais, M. Koskinen (voy. Ujfalvj, les Migrations, p. 108), et ne peut guère prêter au doute : Castrén a depuis longtemps expliqué l'origine de Suomi par un mot antique signifiant « fleuve », mot perdu par le finnois et conservé par le lapon ; tel est aussi le sens que nous avons reconnu à Sumeri, d'après la même racine, qui se retrouve en accadien. C'est la situation des ancêtres des Finnois au milieu des toundras du Jénisséi qui a donné naissance à leur nom de Suomi, comme l'habitation le long du Tigre a produit celui de Soumirs. Quant au rapprochement d'Akkad et d'Akkarahf je crois que je rétablirai philologiquement d'une manière solide dans la suite de mes Etudes accadiennes; c'est, du reste, l'accadien qui permettra seul de comprendre l'étymologie et la signification première du mot akkarah, inexpliqué jusqu'ici. Dans les contrées où les Finnois ont eu leur berceau, les Akkaraks, dans les monts Sajans, se trouvaient, par rapport aux Suomis, établis le long du Jénisséi, dans la même situation que les Accads, dans les montagnes de la Susiane et du Kurdistan actuel, par rapport aux Soumirs occupant les bords du Tigre. Ce qui achève de prouver la haute valeur de ces rapprochements onomastiques, c'est que les traditions finnoises placent dans le pays primitif et oriental de Suomi un canton de Kemi, qui joue un rôle considérable dans leur mythologie, et dont le nom se retrouve dans celui de Kern, que certaines tribus tartares donnent au Jénisséi. Or, nous trouvons, dans quelques textes de date antique et de langue accadienne, Kami comme synonyme de Sumeri (voy. mes Etudes accadiennes, 1. 1, fasc. 3, p. 91). C'est le seul équivalent vraiment ancien du nom des Soumirs. Je l'ai cru d'abord idéographique, comme celui qui apparaît dans l'usage à l'époque des Assyriens ; mais je pense aujourd'hui qu'il faut le tenir pour purement

phonétique[^] et comparer ce Kami au Kemi des légendes finnoises. (1) Yoy.
mon travail sur les inscriptions de Doungi, dans la Revue [^]irchéologique,
nouv. sér., t. XXV, p. 73-85. 18

274 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS leur origine accadienne et qu'ils s'intitulent simplement ((rois de la contrée d'Accad x), ungal kiençi Akkai. Longtemps après, vers Tan 2000 avant notre ère, quand Sargon V[^] faisait compiler le grand ouvrage d'astrologie que nous étudierons dans un autre travail, il n'était pas encore question des Assyriens comme nation. Les rédacteurs du recueil astrologique ne connaissaient de ce côté que des tribus confuses, gutium (1), les goim de la Genèse (2), au milieu desquelles s'élevait, comme un premier foyer de civilisation qui devait peu à peu conquérir ces tribus et les grouper en un seul tout, la ville d'Assur (UElassar de la Bible, Al-[^]Assur), avec son culte du dieu appelé alors Ausar (3) , le même qu'on nomma plus tard Assur ; et cette ville avait alors complètement le caractère d'une colonie babylonienne (4). Mais ici se présente une question. Nous constatons identité de langage entre les Assyriens et la portion non touranienne des habitants de la Babylonie et de la (1) Les tribus assyriennes demeurèrent fort tard dans la vie nomade. Nous en avons une preuve curieuse dans ce fait, que le mot qui en assyrien veut dire « ville »[^] et qui paraît avoir été particulier à rAsSyrie propre, était alu, radicalement et étymologiquement identique à rhébreu ohély c tente. » A Babylone, il semble qu'on se servait du mot étf passé aussi dans l'hébreu avec le même sens, mot auquel on ne trouve pas d'étymologie sémitique naturelle, et qui est sans doute puisé dans l'accadien ur, (2) XIX, 1. (3) W. A. I. I, 6, 1 ; IV, 18, 2. (4) Voy. Smith, Notes on the eaHy history of Aisyria anà fia5yl(mifl[^]; p. 6. — Ceci est confirmé par les expressions de W. A* 1. zy, 18, S, «il fait d'Ausar le néocore du Bel-Mardouk de Babylone» Il y a là des arguments sérieux pour traduire dfuu c De ce pays il (Nemrod) sortit vers V[^]i

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 275 Chaldée ; pourtant la Bible établit une distinction de race entre les deux pays ; elle met Assur dans la descendance de Sem, et signale à Babyloné des Kouschites, du sang de Cham. En même temps, la langue assyrienne appartient à la famille que Ton est convenu d'appeler sémitique[^] et ni les Livres saints, ni aucune tradition antique, ne parlent d'un établissement des Sémites à Babyloné et dans les provinces voisines. Ce sont des Ethiopiens, des Céphènes ou des enfants de Kousch — car telles apparaissent leurs trois désignations — qu'on y signale à côté des Chaldéens proprement dits ; ces Kouschites y fondent la première grande puissance politique, l'empire de Nemrod ; il n'est pas question d'une invasion sémitique qui les ait supplantés. On signale bien quelques tribus sémitiques errant en nomades entre les villes kouschites, dans les parties incultes du pays, comme les Taréchites, qui finirent du reste par en émigrer, sans doute devant le développement toujours croissant de la population sédentaire, et comme plus tard les tribus araméennes. Mais elles se distinguent toujours très-nettement des deux éléments vraiment indigènes, et dans le dualisme de langages qui correspond au dualisme des nations de Soumir et d'Accad, des Kouschites et des Touraniens, on est presque forcément amené à conclure que l'idiome dit assyrien, bien qu'appartenant à la famille linguistique qualifiée de sémitique, est l'idiome de Lent céphénien ou kouschite. iSAftàittA là, du reste, un fait isolé. Des savants de

276 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS premier ordre, et dont ropinion possède une autorité supérieure, ont déjà fait remarquer ce qu'a d'impropre l'expression de langues sémitiques. Une notable partie, sinon la majorité des peuples que la Bible rapporte à la descendance de Cham, en particulier ceux du rameau de Kousch, parlaient des langues de cette classe (1). L'hébreu n'était autre à l'origine que l'idiome des Chananéens, cette population si profondément chamite par son génie ; Isaïe lui-même l'appela cla langue de Chanaan». C'est en vivant au milieu des Chananéens pendant plusieurs générations, que la famille d'Abraham la reçut et l'adopta, à la place du langage qu'elle parlait antérieurement, langage très-probablement plus voisin de l'arabe, à cause de la parenté originaire des races de Héber et de Jectan. Le ghez est parlé par une population dont le fond est resté en très-grande majorité kouschite, et où les quelques éléments sémitiques qui se sont infiltrés de manière à devenir dominateurs, venant du Témén, auraient apporté l'himyarite comme ils ont apporté l'écriture de l'Arabie méridionale, si le langage venait d'eux. La langue himyarite ou sabéenne, elle-même, est l'idiome d'un pays où les peuples de Kousch précédèrent les tribus de la descendance de Jectan, et formèrent toujours un élément considérable de la population. Si les Jectanides de l'Arabie méridionale eurent, au temps de leur civilisation, on

(1) Voy. Oppert, *Athénœum* français, 21 octobre 1854; de Bougé, *U§9Vê ethnographique*, 1859, p. 109-111; et mon *Manuel d^hiitake V Orient*, 3* édition, t. 1, p. 122 et suiv. 1 r inv

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 277 langage différent de celui des tribus de même souche qui s'étaient établies dans le reste de la péninsule, n'est-il pas très- vraisemblable de penser qu'ils le durent à l'influence de la race antérieure, qui se fondit avec eux? Le fait que nous avons été conduits à admettre pour l'assyrien ne s'éloigne pas de ceux-ci ; il est même exactement semblable à celui de Thébreu. Nous y avons également une langue soi-disant sémitique, qui a été originellement celle d'un peuple classé par l'ethnographie de la Genèse dans la famille de Cham, et que ce peuple a ensuite introduit et fait prévaloir, par l'effet même de sa civilisation supérieure, chez des tribus de Sémites purs, au temps où elles menaient encore une vie nomade et pastorale. Tout ceci vient favoriser, au point de vue de la linguistique, et même, dans une certaine mesure, de l'histoire, la théorie de ceux qui voient dans les peuples de Kousch et de Chanaan « la branche la plus ancienne de cette famille de peuples répandus dans toute l'Asie antérieure, des sources de l'Euphrate et du Tigre au fond de l'Arabie, des bords du golfe Persique à ceux de la Méditerranée, et sur les deux rivages du golfe Arabique, en Afrique et en Asie. Cette branche ancienne de la famille sémitique, partie la première du berceau commun, disent les partisans d'une telle opinion, la première aussi, parmi cette foule de hordes longtemps nomades, se fixa, puis s'éleva à la civilisation en Chaldée, en Ethiopie, en Egypte, en Palestine, devenir à ses frères demeurés pasteurs un objet i'.

The text on this page is estimated to be only 23.69% accurate

27S LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS entre les enfants de Sem et ceux de Cham, ces derniers au sud et à l'ouest, les autres à l'est et au nord, quoique tous fussent les membres d'une même famille originaire, parlant une même langue divisée entre de nombreux dialectes, professant une même religion sous des symboles divers, et qu'on est autorisé à nommer ethnographiquement dans son ensemble famille syro-arabique ou syroéthiopienne, par opposition à la famille indo-peraque ou indo-germanique, autre grande section de la race blanche (1). » Cette manière de voir se concilierait d'une manière très-heureuse avec la singulière facilité que les Kouschites montrent dans l'histoire à se confondre avec les Sémites purs, de manière à ne plus pouvoir s'en distinguer, toutes les fois qu'il y a eu superposition des deux éléments, comme dans l'Arabie méridionale et peut-être dans l'Assyrie. Mais, d'un autre côté, anthropologiquement il semble, d'après les monuments figurés et les crânes jusqu'à présent étudiés, y avoir entre les peuples de Sem et de Cham une distinction qui n'existe pas dans le langage, et qui correspond à celle qu'établit la tradition biblique; les peuples de Cham ont aussi, dans une certaine mesure, un génie à part, plus matérialiste et plus industriel que celui des purs Sémites, à côté de bien des instincts communs; enfin même, si une partie notable des Chamites parle des langues décidément sémitiques, d'autre part les Égyptiens, ont des idiomes (1) Guigniot, Éliogent 4a l'oai

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 279

apparentés à la famille sémitique, mais ont cependant une originalité propre assez considérable pour qu'on doive en faire une famille à part. Peut-être est-il possible d'expliquer et de concilier ces données contradictoires, en modifiant la formule dans le sens des faits que l'anthropologie permet déjà d'entrevoir. Il faudrait supposer dans ce cas que le premier rameau détaché du tronc commun, celui des peuples de Cham, subit un métissage avec une race mélanienne (noire à cheveux plats, comme les Ghonds de l'Inde), qu'elle trouva antérieurement établie dans les pays où elle se répandit d'abord, tandis que les Sémites, demeurés en arrière, conservaient dans sa pureté le sang de la race blanche. Le métissage aurait été suffisant pour faire des peuples de Cham, au bout d'un certain temps de séparation, une race réellement différente de celle de Sem, sans cependant effacer les affinités originaires, surtout dans le langage. Mais en même temps, le mélange avec un autre sang, qui serait ainsi le caractère distinctif des Chamites, ne se serait pas opéré partout dans les mêmes proportions ; ici, le sang mélanien aurait prédominé davantage, et là moins. Ainsi, les nations groupées par la Bible dans la race de Cham offriraient en réalité comme une gamme de mélanges plus ou moins prononcés, depuis des peuples aussi rapprochés des Sémites purs et aussi difficiles à en distinguer par certains côtés, que les Koussites de Babylone ou les Chananéens de la Phénicie, jusqu'à des peuples à la physionomie déjà nettement égyptienne. Et il est à remarquer qu'en

380 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS envisageant ainsi la race de Cham, le plus ou moins d'identité de^ idiomes de ses différents peuples avec les langues sémitiques coïncide avec le plus ou moins de ressemblance des mêmes peuples avec le type anthropologique des Sémites purs, marque incontestable d'une proportion plus ou moins forte de mélange d'un sang étn^pger, auti^e que celui de la race blanche. Quoi qu'il en soit de ces dernières considération^y sur lesquelles nous ne voulons pas trop insister, -^^ ow elles sont encore en grande partie conjecturales, çt elles demanderaient, pour être approfondies et démontrées, des développements qui nous entraîneraient beaucoup trop loin, — quoi qu'il en soit, un fait est positif, c'est l'existence de deux peuples^ l'un de race kouschite et l'autre de race touranienne, superposés et enchevêtrés sur tout le sol de la Babylonie et de la Chaldée, aussi haut que nous fassent remonter les monuments, l'un prédominant au nord et l'autre au sud. Au duaUsme des peuples nous avons vu correspondre le dualisme des langues, l'une de la famille appelée sémitique, l'assjrira, l'autre formant un groupe à part dans la famille toura* nienne, mais se rapprochant principalement des idiomes ougro-finnois, l'accadien. Enfin, les recherches spéciales poursuivies dans cet ouvrage nous ont fait constater encore un fait de dualisme parallèle^ eelui des religions, À côté de la langue sémitique et de la langue touranienne, on retrouve en effet en Chaldée, d'une part, une religion étroitement apparentée à celles de la Syrie et de la Phé

ET LES ORIGINES ACCADJENNES 281 uiciet appartenant au même groupe, fondée sur les mêmes conceptions, de l'autre une magie découlant d'idées fort différentes, avec ses dieux; et ses esprits à elle, tenait de près à la magie des Finnois et de tous les peuples touraniens et se rattachant à un système religieux complet, qui est exposé dans les livres magiques et qui n'est autre qu'un développement normal du naturalisme démonologique particulier aux nations de Touran*. Tous ces faits se lient entre eux d'une manière saisissante, et la différence fondamentale, l'opposition première de deux éléments constitutifs de la population de la Chaldée et de la Babylonie, dans les siècles de la haute antiquité, se manifeste ainsi dans la religion comme dans la langue. Il y a là deux races d'hommes, que l'on peut saisir à l'origine dans la plénitude de leur divergence, chacune avec son génie propre comme avec son idiome. Il Ce fut la fusion des génies et des institutions de ces deux populations opposées qui donna naissance à la grande civilisation de la Chaldée et de Babylone, laquelle pénétra de son influence toute l'Asie antérieure, en la façonnant à son image. La civilisation chaldéo-babylonienne est essentiellement un produit mixte, le résultat de la

S82 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS combinaison

d'éléments tout à fait divers[^] et c'est là ce qui a fait sa grandeur, sa richesse et sa puissance ; les aptitudes et les instincts de deux grandes races se sont réunis pour la former. On ne peut pas encore, et Ton ne pourra peut-être jamais, déterminer d'une manière absolument précise et jusque dans le détail ce qui, dans cette création mixte que nous ne sommes en mesure d'étudier qu'en partie constituée, vint des Touraniens et vint des Kouschites, des Accads et des Soumirs (au sens que ce mot prit quand il y eut dualisme de races). Cependant il est un certain nombre de grands faits dont on peut dès à présent, et dans l'état actuel de la science, discerner l'origine, en la rapportant à l'une ou à l'autre source. Ainsi, nous savons avec certitude que c'est par la portion touranienne de la population que fut introduit à Babylone et en Chaldée le singulier système de l'écriture inunéiforme. Les belles recherches de M. Oppert l'ont établi d'une façon désormais incontestable (1). En effet, les caractères qui composent cette écriture représentent ou des valeurs idéographiques ou des valeurs syllabiques; le plus souvent même ils sont, suivant la place où Ton s'en sert, susceptibles des deux emplois. Ils offraient à l'origine (2) le dessin grossier ou l'image symbolique, (1) Rapport au ministre de l'Instruction publique, Paris, 1858; Expédition en Mésopotamie, t. II, p. 77-86. — Voy. aussi mes Etudes assyriennes tome 1^{re} fasc. 3, Répertoire des caractères, (3) Oppert, Expédition en Mésopotamie, t. II, p. 63-68; Menant, S^{ur} l'écriture assyrienne, t. I, p. 8-13. i

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 283 bien altérée depuis, de l'objet concret ou de Vidée abstraite exprimée ou rappelée par la syllabe qui compose leur valeur phonétique, non dans la langue assyrienne, mais en accadien, c'est-à-dire dans Tidiome des Touraniens de la Chaldée. Ainsi, Vidée de a dieu y> se rend en assyrien par le mot iluy mais le caractère qui représente idéographiquement cette notion, et qui avait primitivement la forme d'une étoile^ se prononce an quand il est employé comme signe syllabique, parce que, dans Hdiome en question, ce dieu » se disait an (état emphatique anna). Le signe qui signifie ce père y> (assyrien abu) représente comme phonétique at ou adj parce que le mot ce père » était en accadien ad (état emphatique adia) ; un autre réunit les deux de ce main » (assyrien qatu) et de la syllabe su^ ce main » se disant dans le même idiome su. Les valeurs des syllabes composées ont la même origine. Un signe représente la syllabe tur et ridée de t fils »^ le mot accadien pour « fils » (assyrien abal) étant tur ; un autre, la syllabe gai et Vidée de ce grand jd (assyrien rahu)^ Vaccadien disant gai pour Il n'est pas jusqu'au phénomène de la polyphonie, ou de l'existence de plusieurs valeurs phonétiques pour le même signe, indépendamment de la lecture correspondant en assyrien à sa signification idéographique, qui ne trouve son explication par les différents mots notant ' accadien les nuances du sens idéographique. Ainsi,

The text on this page is estimated to be only 28.51% accurate

â84 LA MAGIE CHEZ LES GHALDÉENS pour nous borner à un exemple, un même signe peint les idées de a soleil)> (assyrien iamai) et de t jour » (assy-* rien yum) ; comme phonétique, il s^emploie pour repré* senter la syllabe simple ut^ nd^ et la syllabe composée par^ et cela parce qu'en accadien ud est « soleil » et par (état emphatique parra) « jour ». Mais ce qui est, de plus, très-important à noter, c'est le résultat où conduit l'étude des cent quatre-vingts caractères primitifs et élémentaires de l'écriture cunéiforme, lesquels , en se combinant entre eux, ont donné naissance à un nombre beaucoup plus considérable de nooveaux signes (1). Lorsqu'on les examine, en essayant de remonter aux images d'objets matériels qu'ils représentaient d'abord, la nature des objets ainsi devenus des élér ments graphiques semble désigner, comme lieu d'origine de l'écriture, une autre région que la Chaldée, une région plus septentrionale, dont la faune et la flore étaient notablement différentes, où, par exemple, ni le lion ni aucun des grands carna^iers de race féline n'étaient connus, et où le palmier n'existait pas (2). Cette importante et fé^ coude remarque de M. Oppert est de nature à faire penser que, si l'écriture cunéiforme ne reçut ses derniers développements et sa constitution définitive que dans la Chaldée même, après l'établissement des Accads dans les plaines où se réunissent l'Euphrate et le Tigre, ceux-ci en avaient (1) Smith, Thephonetic valuei ofthe cun«ifurm charaeters, p. 4; et met Studês aceadiennes^ t. L fasc. 1, p. 45 et suiv. (2) Oppert, Comptes rendus de la Société française de numismaUqiu 9t d'av-ehéologie, t. I, p. 74.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 285 apporté les premiers éléments d'un autre séjour, d'une étape antérieure de leur migration. Les Âccâds, en effets avaient beau se prétendre — et à bon droit, semble-t-il du moins en entendant leur nom comme désignation générale de la population touranienne — les premiers occupants du sol de la Chaldée, ils ne s'y disaient pas aborigènes ; ils se souvenaient que leurs ancêtres étaient venus d'ailleurs, d'une contrée physiquement tout autre, et c'est pour cela que» dans les grandes plaines où ils s'étaient fixés depuis des siècles et des siècles, ils continuaient à s'appeler Akkadi^ ce qui, dans leur propre langue, voulait dire c montagnards » (1). J'ai déjà fait remarquer ailleurs (2) quelle curieuse coïncidence existe entre ce dernier fait et les témoignages classiques, plaçant dans une partie de l'Arménie des populations auxquelles ils appliquent les noms de Xa>.^arot, Kapioauç, Kap^oO^oi, KopJuarot, Top^uTivot, KiîpTiot, Gordiani^ Ejardu (3). Les habitants des mêmes portions de l'Arménie, qui ont gardé jusqu'à nos jours le nom de Kurdes, (1) Voy. mes Etudes accadiennes t. I, fasc. 8, p. 72 et suiv. (3) Commentaire des fragments cosmogoniques de Bérosee, p. 51 et suiv. { Etudes accadiennes, t. I, fasc. 3, p. 71-75. (3) Lassen, Die altpersische KeiUnschriften von Persepolis^ p. 81-86, et dans la Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes^ t. VI, p. 49-50 ; Wester* gAUTd, Zeitschr. f. d. Kunde, d. Morgenland.^ t. VI, p. 370 et suiv. ; Jacquet, Journal asiatique, juin 1838, p. 593 et suiv. ; Ritter, Erdkunde, Asien^ t. II, p. 788-796 ; t. VIII, p. 90 et suiv. ; t. IX, p. 630 ; Gesenius, Thesaur., V» Cbasdim ; Rœdiger et Pott, Zeitschr. f. d. Kunde, d. Morgenl.^ t. III, p. 6 et suiv. ; Ewald, Geschichte des Volkes Israel, t. I, p. 333 ; Kunik, Mélanges asiatiques de l'Académie de Saint-Petersbourg, t. I, p. 531 et suiv. ; Hitzig, Urgeschichte der Philistiner', p. 46 ; Pott, dans l'Encyclopédie d'Erasm. et Gruber, art. Indogerm, Sprachstamm^ p. 59 ; Lengerke, Kanaan^ p. 220 ; Renan, Histoire des langues sémitiques t. 1^*^ édit., p. 60.

286 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS ont été aryanisés depuis bien des siècles, par des cotiches de migrations successives, et il semble qu'ils Tétaient déjà du temps de Xénophon ; mais antérieurement, et jusqu'au temps des dernières conquêtes des rois d'Assyrie, les monuments cunéiformes nous montrent leur pays exclusivement occupé par des tribus touraniennes, étroitement apparentées à la plus ancienne population de la Médie, et par suite aussi aux Touraniens de la Chaldée (1). Je pourrais me laisser entraîner à remonter encore plus haut la route de la migration primitive des Accads, d'après leurs traditions mêmes , route pareille à celle que la Genèse fait suivre aux constructeurs de la Tour de Babel, venus « de TOrient » dans le pays de Sennaar. Je parviendrais ainsi jusqu'à cette montagne du nord-est, qui joue un si grand rôle dans les traditions chaldéennes, au double titre de berceau de l'espèce humaine et de lieu de l'assemblée des dieux (2). Mais ce serait perdre complètement de vue l'objet de ce chapitre, et me perdre dans des digressions qui fatigueraieQt justement le lecteur. Il suffit d'avoir indiqué les particularités de nature à faire admettre que, si c'est la portion touranienne de la population qui a implanté en Chaldée l'écriture cunéiforme , elle était déjà en possession des premiers rudiments de cette écriture avant d'avoir atteint, comme dernier terme de sa migration, les bords du Tigre et de (1) Voj. mes Lettres assyriologiques, V série, 1. 1, p. 19 et suiv. (2) Voj. mon Commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose, p. 317 et 393 ; et mes Etudes aecadienneSj i, I, fasc. 8, p. 73 et suiv.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 287 rEuphrate. A Tautre extrémité de TAsie, ainsi que Ta démontré Abel Eémusat dans nn mémoire spécial, c'est également avant d'avoir occupé les rives du Hoang-ha. que les ancêtres des Cent Familles inventèrent les éléments fondamentaux de l'écriture chinoise, dans un état encore singulier de barbarie. Les signes primordiaux de l'écriture cunéiforme ne prouvent pas que les Accads fussent beaucoup plus: avancés , quand ils les adoptèrent comme moyen d'expression de leurs pensées. Pourtant les Accads étaient déjà en possession d'une métallurgie complète, tandis que les ancêtres des Chinois se servaient d'armes de pierre» car dans les éléments fondamentaux de l'hiéroglyphisme primitif des Accads il y a un signe pour le cuivre et un pour les métaux nobles, comme l'or et l'argent. Avec l'écriture, nous pouvons désormais, je crois, à la suite des recherches nouvelles dont on a lu l'exposé, compter parmi les apports des Touraniens à la civilisation chaldéo-babylonienne la magie , avec le cortège des croyances et des pratiques qui s'y relie. J'ai essayé d'établir ailleurs que c'était à eux qu'était due l'introduction du travail des métaux, si florissant et si développé dans la Chaldée et la Babylonie dès les temps les plus reculés (1). Enfin je crois qu'on peut prouver par des arguments solides, tirés du vocabulaire et de l'écriture, arguments que j'essayerai plus tard de rassembler dans une étude spéciale, que c'est le premier fond de (1) Voy. mes Premières civilisationsj t, I, p. 118 et suiv.

386 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS ont été aryanisés depuis bien des siècles, par des couches de migrations successives, et il semble qu'ils l'étaient déjà du temps de Xénophon ; mais antérieurement, et jusqu'au temps des dernières conquêtes des rois d'Assyrie, les monuments cunéiformes nous montrent leur pays exclusivement occupé par des tribus touraniennes, étroitement apparentées à la plus ancienne population de la Mésopotamie, et par suite aussi aux Touraniens de la Chaldée (1). Je pourrais me laisser entraîner à remonter encore plus haut la route de la migration primitive des Accads, d'après leurs traditions mêmes, route pareille à celle que la Genèse fait suivre aux constructeurs de la Tour de Babel, venus « de l'Orient » dans le pays de Sennaar. Je parviendrais ainsi jusqu'à cette montagne du nord-est, qui joue un si grand rôle dans les traditions chaldéennes, au double titre de berceau de l'espèce humaine et de lieu de l'assemblée des dieux (2). Mais ce serait perdre complètement de vue l'objet de ce chapitre, et ne pas perdre dans des digressions qui fatigueraient justement le lecteur. Il suffit d'avoir indiqué les particularités de nature à faire admettre que, si c'est la portion touranienne de la population qui a implanté en Chaldée l'écriture cunéiforme, elle était déjà en possession des premiers rudiments de cette écriture avant d'avoir atteint, comme dernier terme de sa migration, les bords du Tigre et de (1) Voj. mes *Itti-f* assyriologiques, V* série, 1. 1, p. 19 et suit. (2) Voj. mon *Commentaire des fragments cosmogoniques* de Béroste p. 317 et 393 ; et mes *Études accadiennes* U 1, fasc. 3, p. 73 et suiv.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 287 l'Euphrate. A l'autre extrémité de l'Asie, ainsi que Ta démontré Abel Eémusat dans un mémoire spécial, c'est également avant d'avoir occupé les rives du Hoang-ho. que les ancêtres des Cent Familles inventèrent les éléments fondamentaux de l'écriture chinoise, dans un état encore singulier de barbarie. Les signes primordiaux de l'écriture cunéiforme ne prouvent pas que les Accads fussent beaucoup plus avancés, quand ils les adoptèrent comme moyen d'expression de leurs pensées. Pourtant les Accads étaient déjà en possession d'une métallurgie complète, tandis que les ancêtres des Chinois se servaient d'armes de pierre^ car dans les éléments fondamentaux de l'hiéroglyphisme primitif des Accads il y a un signe pour le cuivre et un pour les métaux nobles, comme l'or et l'argent. Avec l'écriture, nous pouvons désormais, je crois, à la suite des recherches nouvelles dont on a lu l'exposé, compter parmi les apports des Touraniens à la civilisation chaldéobabylonienne la magie, avec le cortège des croyances et des pratiques qui s'y relient. J'ai essayé d'établir ailleurs que c'était à eux qu'était due l'introduction du travail des métaux, si florissant et si développé dans la Chaldée et la Babylonie dès les temps les plus reculés (1). Enfin je crois qu'on peut prouver par des arguments solides, tirés du vocabulaire et de l'écriture, arguments que j'essayerai plus tard de rassembler dans une étude spéciale, que c'est le premier fond de (1) Voy. mes Premières civilisations, t. I, p. 118 et suiv.

288 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS population tonranien des Accads qtd a créé l'i^rictilr ture propre à cette contrée, avec son système de canaux d'irrigation. Par contre, il est dès à présent possible d'établir que l'astrologie et Tastronomie ont été l'œuvre de la population kouschito-sémitique. On a remarqué depuis longtemps que c'est aux peuples de cette famille^ esseor tiellement matérialistes et constructeurs, que le monde entier doit les premières connaissances qui tiennent à l'astronomie, aux mathématiques et à certaines industries (1). Tandis que Taccadien reste toujours, même en Assyrie, la langue de la magie^ tous les documents astrologiques et astronomiques, dont une série si intéressante a été déjà publiée par sir Henry Sawlinson et M. Norris, dans le tome III des Cuneifûrm inscriptions of Western Asittj et dont un beaucoup plus grand nombre restent encore inédits-, — tous les documents, dis-je, relatifs à ces sciences sont en assyrien. Les plus antiques même, comme le grand ouvrage en soixante-dix tablettes» où Sargon T' et son fils Naram-Sin firent coUiger les traditions et les règles d'augures des écoles d'astrologues qui avaient précédé leur époque, ont été rédigés dans cette langue, qu'on n'y saurait méconnaître, malgré la multiplicité des idéogrammes et des mots allophones dans leur orthographe archaïque. Il y a donc un idiome consacré pour l'astrologie , comme il y en a un pour la (1) Bœckh, Metrologische Untersuchungen, Berlin, 1838; Bertheau, Zwr Geschichte der Israeliten, p. 99 et suiv.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 289 magie, et cet idiome est celui de la population kouschito-sémitique. De même, une des collections astrologiques est dite formellement dressée suivant la tradition spéciale de la ville de Babylone (1). Il y a là des indices très-décisifs sur l'origine de cette science, indices qui prendront plus de valeur encore après les observations qui vont suivre, à cause du lien étroit qui existe entre l'astrologie et la religion sidérale que nous avons appelée chaldéo-babylonienne. En effet et surtout, dans la civilisation de Babylone et de la Chaldée telle qu'elle finit par se constituer définitivement, l'élément kouschito-sémitique fit prédominer sa religion et sa langue. La religion des Kouschites, apparentée à celles de la Syrie et de la Phénicie, devint la religion officielle chaldéo-babylonienne, et elle n'admit plus l'antique magie accadienne qu'en la reléguant dans une position inférieure, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut. La langue assyrienne supplanta complètement dans l'usage l'idiome accadien. Il est encore impossible de fixer avec précision le moment où ce fait se produisit, ou du moins fut consommé, car il dut être graduel. Mais douze siècles avant l'ère chrétienne, le nom des Accads, qui continuait encore à désigner la Chaldée, n'était plus qu'un souvenir. L'antique peuple touranien, qui avait précédé l'établissement des Kouschites, s'était complètement fondu avec eux, adoptant leur langage, en même temps que la civilisation mixte qui était résultée de (1) W. A. I. III, 64. 19

The text on this page is estimated to be only 15.67% accurate

S90 LA MAGIE CHEZ LES CHALDEENS l'atualgame de ses propres usages et de ses propres institutions avec ceux des plus nouveaux venus. Lorsqu'im peu plus tard nous voyons apparaître avec éclat sur la scène de l'histoire la tribu de Kaldi, les Chaldéeni proprement dits (1), qui se vant^{ent} d'avoir gardé plus pur qu'aucune autre tribu le sang

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 291

blance que Taccadieii était dès lors ce que fut le latin au moyen âge, une langue savante et surtout sacrée. Elle gardait ce caractère sacré à cause des vieux recueils d'hymnes liturgiques et de formules magiques en accadien, qui servaient de base à l'enseignement sacerdotal et qui se chantaient encore dans certaines cérémonies, ou se récitaient dans les opérations théurgiques, au nV siècle, quand Assourbanipal fit copier les livres d'Accad pour Técole de son palais de Ninive. Mais il ^ semble, d'après des indices assez probants, qu'on ne comprenait plus ces livres que par les traductions assyriennes d'ancienne date qui les accompagnaient, et qu'on n'était plus, même en Babylonie, capable de rédiger des inscriptions accadiennes, comme cinq ou six cents ans auparavant. Assourbanipal essaya de restaurer l'étude même de la langue sacrée, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait fait, dit-il. C'est pour cela qu'il fit copier, en même temps que les livres d'Accad^ tous les documents de grammaire et de vocabulaire qu'on put trouver à Erech et ailleurs. Et il réussit assez bien dans son projet pour avoir formé des scribes qui composèrent en son honneur quelques gon I«>^, roi d'Agané, en soumettant tout le pays jusqu'au golfe Persique à une dynastie issue des provinces du Nord, assura la prépondérance politique de l'élément kouschito-sémitique. Dès ce moment s'éUblit l'usage que les contrats privés sont en assyrien, toutes les fois qu'une des parties contractantes porte un nom sémitique et appartient par conséquent à la même race que le dynastie régnante. Le déclin continue rapide sous les rois Cissiens, dont le premier est Hammouragas^ ..^iiand la capitale est définitivement fixée à Babylone. C'est sous ces û, qui occupèrent le trône pendant plusieurs siècles, que l'accadien cesser d'exister comme langue vivante et parlée.

292 LA. MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS documents en accadien, fait signalé par M. Smith (1) et dont on n'a d'autre exemple ni avant ni après lui, depuis le XII^e siècle jusqu'au VI^e. Le triomphe de la religion kouschito-sémitique est encore plus ancien que le triomphe de la langue assyrienne sur la langue accadienne. C'est seulement dans le recueil magique, dans ses formules et dans ses hymnes, recueillis d'après une tradition qui dut longtemps être orale, que nous retrouvons le vieux système religieux propre aux Accads, conforme au génie intime de leur race, et que sa parenté avec les croyances des Finnois et des autres Touraniens révèle comme ayant été leur patrimoine particulier. Si l'affinité de la religion chaldéo-babylonienne officielle avec celles des peuples syriens, chananéens, arabes, atteste que cette religion a dû être à l'origine celle des Kouschites de Babylonie, c'est la religion que professent déjà les vieux rois d'Our, malgré leurs noms accadiens et leur titre spécial de « rois de la contrée d'Accad ». Les inscriptions en langue accadienne des Likbagas et des Doungi sont des dédicaces aux dieux qui resteront jusqu'au dernier jour de Babylone l'objet des adorations publiques, et que la grande systématisation sacerdotale placera dans les plus hauts rangs de la hiérarchie céleste. Il n'y est déjà plus question des dieux particuliers aux livres magiques. En même temps, les plus anciens documents liturgiques que nous possédions sur la religion chaldéo-babylonienne, le recueil d'hymnes (1) *History of Assyria* p. 325.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 293 que j'ai appelé, en traduisant ses principaux morceaux, un Vêda chaldéen (1), sont en langue accadienne, bien que les chants ne s'adressent pas aux dieux primitifs d'Accad, mais à ceux des Kouschites. Ces hymnes paraissent avoir été pour le sacerdoce de Babylone et de la Chaldée, au vu* siècle, aussi bien que pour nous, les plus antiques monuments de sa propre religion, qui eussent été conservés avec une forme arrêtée. Et c'est ainsi que Taccadien était devenu pour eux la langue sainte de la prière aux dieux, en même temps que l'idiome qui commandait aux esprits, grâce à l'existence parallèle du recueil liturgique et du recueil magique formant comme un double Yêda. Seulement, à la différence de ce qui était dans l'Inde, en Chaldée, le recueil correspondant à l'Atharva se composait de morceaux plus antiques et plus conformes à la doctrine primitive du peuple dans l'idiome duquel ils étaient conçus, que ceux du recueil analogue au Rig. Une autre circonstance tendait de plus à donner à l'accadien le caractère de langue sacrée, même pour la religion qui n'avait pas été d'abord celle d'Accad. Le système graphique cunéiforme ayant été l'invention de la partie touranienne de la population, combiné d'après le génie et pour les besoins de cet idiome, on avait écrit en accadien bien avant d'écrire en assyrien ; par conséquent, les noms significatifs, qui appliqués en accadien aux divinités d'origine le morceaa soas ce titre, dans le tome II de mes Premihei

294 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS kouschito-sémitique, reçurent une forme graphique avant leurs noms assyriens. Quand on commença à appliquer réécriture à la langue sémitique, ils furent adoptés de préférence à l'orthographe phonétique des noms assyriens auxquels ils correspondaient, à titre de groupes idéographiques déjà consacrés par l'usage. Ceci établi, l'accadien devint plus tard, aux yeux des prêtres de la Chaldée, la langue dans laquelle ils écrivaient les noms des dieux, même quand ils lisaient sous leur forme sémitique, et par suite la langue par excellence du symbolisme religieux. Tous ces faits montrent combien fut antique la diffusion de la religion kouschito-sémitique, sœur de celles de la Syrie et de la Phénicie, au sein du peuple accadien, conserve encore sa physionomie propre et sa langue. C'est un fait presque contemporain de la juxtaposition des deux races sur le sol de la Chaldée et de la Babylonie, et la conquête nemrodite, que la Genèse nous fait voir courbant momentanément Érech et Accad, aussi bien que Babel, sous la puissance de Kousch, n'y fut sans doute pas étrangère. Il faut remonter par induction au-delà de l'histoire positive et des monuments originaux parvenus jusqu'à nous, pour atteindre le temps où le peuple d'Accad, seul encore dans le bassin méridional de l'Euphrate et du Tigre, tandis qu'une autre fraction de la même race habitait ce qui fut plus tard l'Assyrie, professait le naturalisme démonologique auquel les autres nations touraniennes sont restées attachées, et avait pour unique

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 295

sacerdoce ses prêtres magiciens, pour culte leurs rites et leurs incantations. Cependant il ne faut peut-être pas se reporter aussi haut qu'on pourrait le croire d'abord, pour l'époque de rétablissement de la religion chaldéo-babylonienne, supplantant la religion accadienne, dans le pays spécialement qualifié de « contrée d'Accad » , dans les provinces* méridionales où la langue touranienne se maintint plus tard qu'ailleurs et où la moindre proportion de Kouschites se mêlait à la plus forte proportion de Touraniens. Les plus anciens monuments épigraphiques que nous possédions de cette région, de l'empire des vieux rois d'Our, y marquent peut-être rétablissement de la religion nouvelle. En effet, il est un fait très-frappant et déjà signalé par plusieurs savants(1), c'est qu'à la base de tous les temples pyramidaux de la Chaldée proprement dite, à Our, à Érech, à Nipour, à Larsa, on retrouve sur les briques le nom du même roi, celui que je déchiffre Likbagas. « On n'aperçoit pas dans toute la Chaldée, autant qu'elle a été explorée et fouillée, dit M. George Rawlinson, de trace d'un monument sacré que l'on puisse vraisemblablement attribuer à une date antérieure à ce prince. » C'est le premier dont on ait jusqu'ici des inscriptions, mais il est en pleine histoire, et n'en ouvre certainement pas l'ère, comme un Menés en Egypte. Les temples en forme de pyramide, à étages en retraite les uns sur les autres, sont donc une chose bien (1) Voy. Gr. Rawlinson, The five great monarchies 2^e édit., 1. 1, p. 156 «t Buiv., 176.

⁹⁶ LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS récente en Chaldée, par comparaison à ce qu'ils étaient dans le pays de Sennaar ou de Soumîr, où la tradition indigène, comme celle de la Bible, liait à la construction de leur premier type le souvenir de la Confusion des» langues, et où Ton n'osait attribuer les pyramide» de Babylone et de Borsippa à aucun roi des dynasties hist(h riques. Car on faisait seulement de ces deux monumwto fameux l'œuvre d'un « roi très-antique » ou peut-être plua exactement

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 297 Samas à Larsa, Bel à Nipour, c'est-à-dire dans chaque ville le dieu qui continuera par la suite à en être regardé comme le protecteur spécial. Ses travaux d'architecture religieuse attestent l'activité de sa propagande, en faveur de la religion qu'il a embrassée et qu'il s'efforce, avec succès» semble-t-il, de substituer à la vieille religion accadienne laquelle ne devait pas avoir de temples[^] plus que de culte public et royal. Au début des études, on a été surtout frappé, comme on devait l'être d'abord, de l'unité de langue et de civilisation de Babylone et de l'Assyrie. « La seule nuance[^] disait-on alors, qui s'introduit dans la longue liste des rois chaldéo-assyriens, c'est la fluctuation entre les centres de gravité de leur puissance. Déplacé tantôt^{*} du midi, où il avait pris naissance, au nord, tantôt du nord au sud[^] l'empire sémitique de la Mésopotamie s'appelle, selon ces changements[^] empire chaldéen ou empire assyrien. Le culte, les mœurs, le langage, l'étendue de ces deux royaumes restent exactement les mêmes (1). Mais & mesure qu'on a progressé dans la connaissance des monuments et des textes cunéiformes, est venue[^] comme dans toutes les sciences, la période des distinctions dans ce qui paraissait d'abord uniforme; sous l'unité générale, on a constaté bien des diversités. On est aujourd'hui d'accord pour admettre, et ce sont les savants anglais qui y ont le plus contribué, que, malgré l'adoption de la culture chaldéo-babylonienne par le peuple (1) Oppert, Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie p. 6.

396 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS d'Assur, Assyriens et Babyloniens sont deux nations bien distinctes, ayant en beaucoup de choses une physionomie propre^ des usages spéciaux et des génies opposés, aussi différents presque les uns des autres que les Romains et les Grecs. D'ailleurs, on sait, par les documents les plus positifs, par le témoignage des Assyriens eux-mêmes, que Babylone resta presque entièrement indépendante de l'Assyrie jusqu'au viii* siècle avant notre ère, et eut toujours son histoire à part (1). Maintenant, il faut aller encore plus loin et distinguer, dans les âges primitifs, la Babylonie, principalement kouschite, de la Chaldée, restée bien plus tard presque entièrement accadienne ou touranienne. La civilisation première de la Chaldée, même commençant à subir déjà l'influence religieuse kouschito-sémitique, sous les rois d'Our, est une civilisation bien à part, et le tableau que M. George Bawlinson en a tracé dans le tome I* de ses Five great monarchies est parfaitement exact, si on le restreint à cette contrée. Babylonie et Chaldée, un moment réunies, lors de l'invasion kouschite, sous l'empire légendaire de Nemrod, reprirent vite une existence distincte, et elles se développèrent indépendamment pendant plusieurs siècles, chacune dans le sens du génie de la race qui y prédominait. C'est au milieu de cet état de choses que commence pour ces deux contrées l'histoire positive, dont nous avons des monuments contemporains. (1) Voy. surtout Smith, Early history of Babylonia dans le tome I* des Transactions of the Society of Biblical Archaeology .

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 399 Les annales des provinces du nord et des provinces du sud, de la Babylonie et de la Chaldée, des pays de Sennaar et d'Accad, ne commencent à devenir communes que vers le xx^e siècle avant Jésus-Christ, quand, pour la première fois, un roi d'Aganê, dans le nord, Sargon P^e réunit les deux contrées sous son sceptre et en forme un seul empire. C'est alors qu'a lieu le grand travail de systématisation et de réforme de la religion, c'est alors qu'on arrête définitivement le texte 4^e 3 livres sacrés, magiques et astrologiques, qu'en un mot Teffort du sacerdoce s'attache à fondre en un seul ensemble, subordonné à ses idées religieuses, toutes les institutions diverses ilne les différents éléments de la population avaient fondées en Babylonie et en Chaldée, et qui jusqu'à ce moment étaient sans lien entre elles, souvent même, suivant toutes les probabilités, en antagonisme. Alors seulement est fondée d'une manière définitive la civilisation chaldéo-babylonienne, création essentiellement mixte, désormais commune à tout le territoire compris de l'Assyrie à la mer, et où les apports des deux peuples de Soumir et d' Accad se sont si bien confondus qu'on a dans beaucoup de cas peine à les distinguer. Mais c'est l'élément kouschito-sémitique, l'élément des provinces du nord, dominant politiquement à cette époque» qui a eu la part prépondérante à la naissance de la civilisation chaldéo-babylonienne, et les écoles sacerdotales du nord, celles de Sippara, de Babylone, de Borsippa, y ont plus donné que les écoles du sud, celles d'Érech et

300 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS d'Our. Ou du moins les écoles sacerdotales, dans le sud comme dans le nord, sont une institution qui se rattache avant tout à la religion d'origine kouschito-sémitique, bien que dans les derniers temps, vers Fépoque de Nabuchodorossor et sous les Achéménides^ la caste qu'elles représentaient se donnât spécialement le nom de Ghaldéens, prétention qui n'était peut-être exacte que pour quelqu'une de ses divisions, comme les prêtres magiciens. III J'ai été amené à exposer brièvement, mais d'une manière complète, de quelle manière Tétude des textes originaux, et en particulier des fragments des livres d'Accad, m'avait conduit à envisager le problème si difficile des origines cbaldéo-babjloniennes. Réduit à ces proportions — qui me semblent les vraies — et précisé de cette manière, le rôle du peuple touranien des Accads sera peut-être moins difficile à admettre, pour les savants chez qui pareil fait éveille encore une certaine défiance. « Qu'il y ait eu en Babylonie, avant l'arrivée des» Sémites et des Aryens, une civilisation complète, disait dernièrement encore M. Renan dans un de ses remai^

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 301 quables rapports annuels à la Société asiatique de Paris (1) ; que cette civilisation ait possédé en propre et très-probablement créé écriture dite cunéiforme, c'est ce dont personne ne doute aujourd'hui. Si Ton prend le mot touranien comme synonyme de ce qui n'est ni sémitique ni aryen, l'expression est alors exacte; mais nous n'y voyons pas grand avantage. Une classification des animaux en poissons, mammifères, et ce qui n'est ni poisson ni mammifère aurait peu d'emploi dans la science. Que si l'on entend touranien dans le sens étroit, et qu'on rattache cette antique substruction de la civilisation savante de Babylone aux races turques, finnoises, hongroises, à des races, en un mot, qui n'ont guère su que détruire et qui ne se sont jamais créés une civilisation propre, nous avouons que cela nous étonne. « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, et si l'on nous prouve que ce sont des Turcs, des Finnois, des Hongrois qui ont fondé la plus puissante et la plus intelligente des civilisations anté-sémitiques et antéaryennes, nous croirons; toute considération a priori doit être surbordonnée aux preuves a posteriori. Mais la force de ces preuves doit être en proportion de ce que le résultat a d'improbable. » M. Eenan nous permettra de venir ici discuter et essayer de dissiper ses doutes, avec toute la déférence qu'impose sa vaste science et l'autorité de son nom, d'autant plus qu'il me semble que les faits exposés dans (I) JowmcH AtiaHque^V série, t. II, p. 43.

302 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS les pages qui précèdent répondent en partie d'avance à ses principales objections. Et d'abord je le trouve en général bien sévère pour la race touranienne ; il semble la voir exclusivement au travers des dévastations sauvages des Gengis et des Timour, et son jugement sur le rôle de cette vaste famille de nations mérite appel. La race qui a donné à l'Europe chrétienne un de ses plus grands peuples, un des plus intelligents, des plus chevaleresques, des plus éloquents, les Hongrois, qui, de plus, à l'extrémité septentrionale du continent européen, a produit chez les Finnois un monument épique de la valeur du Kalevala, qui avait une civilisation réelle avant l'arrivée des Scandinaves chez ces mêmes Finnois, dont un voyageur économiste signalait hier encore l'aptitude, beaucoup plus grande que celle du Russe proprement dit, à s'approprier tous les progrès de la culture moderne, — une telle race ne doit certainement pas être qualifiée comme n'ayant « su que détruire ». Moins souple, moins fin, plus épais et plus lourd que les Hongrois ou les Finnois, l'élément turc ne joue pas non plus un rôle exclusivement destructeur dans l'histoire de l'islamisme ; il y a ses grands hommes, ses pages glorieuses, et il y déploie surtout des aptitudes très-remarquables de gouvernement, qui "ont toujours fait défaut aux Arabes. Il est vrai que les deux peuples touraniens qui tiennent la plus grande place dans l'histoire, les Hongrois et les Turcs, n'y entrent en scène qu'au moment où ils viennent

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 303 d'être acquis à des civilisations étrangères à leur race, où ils ont adopté, avec une religion nouvelle dont ils se font les champions, les uns du christianisme, les autres de l'islam, tout l'héritage de la culture formée ailleurs sous les auspices de cette religion. Ils n'ont pas de rôle historique avec une civilisation propre à leur race ; mais sont-ils les seuls peuples dans ce cas ? La facilité avec laquelle les Hongrois ont adopté la culture chrétienne de l'Occident, les Turcs la culture arabe avec la foi musulmane, est de nature à faire croire qu'ils ne comptaient point parmi les peuples touraniens les plus avancés, ou du moins que leur ancienne culture nationale était bien inférieure à celles pour lesquelles ils l'échangèrent. Mais ceci ne prouve pas d'une manière décisive qu'il n'y ait pas eu, chez d'autres peuples de la même souche, une très-antique civilisation touranienne, possédant sa physionomie propre, son génie à elle, et résultant du développement de certains instincts particuliers, qu'on trouve au moins en germe chez les tribus ougro-finnoises les plus arriérées de la Sibérie. C'est ici, du reste, qu'il importe de préciser les limites exactes des faits relatifs aux Accads, car je crois que les savants de l'école anglaise, M. Say ce entre autres (1), ont exagéré leur rôle, en voyant en eux les instituteurs de toute la civilisation sémitique, et moi-même, dans de précédents travaux, sans aller aussi loin, je ne me suis (1) The origin of semitic civtlisation, dans le tome I^{er} des Transactions of the Society of Bihlical Archæology.

B04 LÀ MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS peut-être pas tenu dans de justes limites. Je crois qu'il ressort de preuves décisives que les premiers occupants du sol de la Babylonie et de la Chaldée, avant les Kou^hites de Nemrod, étaient un peuple de race touranienney plus voisin des Ougro-Finnois que des Tartares. Ce peuple, avant même d'atteindre les bords du Tigre et de TEuphrate, dans les étapes antérieures de sa migration, avait inventé les premiers rudiments de Thiéroglyphisme assez grossier, qui, en se développant, produisit le système de réécriture cunéiforme; il connaissait alors ^e travail des métaux et les procédés de certaines industries essentielles. Dans les plaines fécondes où il se fixa, sa vie fut sédentaire et agricole ; il eut des villes, il cultiva la terre, <5réa des irrigations et exerça tous les métiers que ré•clame une semblable existence. Il eut donc une véritable 'Civilisation, et une civilisation à lui propre, née spontanément dans son sein, avant toute influence des races kouschites, sémitiques ou aryennes. Mais cette civilisation devait être nécessairement incomplète, autant qu'on en peut juger par la pauvreté même de son vocabulaire fondamental, et par le développement que la langue accadienne fut obligée de donner à la formation de mots composés tout à fait factices, quand, vivante encore, elle eut à se plier aux besoins d'une culture plus avancée. Rien ne prouve que la civilisation des Accads delà Chaldée fût[^] sauf en ce qui est de la possession de réécriture, — et l'exemple des (MJfcP^{^^}flMft oet art peut naître quelquefois f

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 305 barbarie encore presque complète, — fût plus savante et plus perfectionnée que celle des Finnois païens, dont le Kalevala nous fournit le tableau, et où nous avons trouvé tant de rapports avec les Accads, au point de vue religieux. En général, je crois que la culture touranienne primitive, dont il serait encore possible de suivre les vestiges dans d'autres contrées, était essentiellement imparfaite, développée par certains côtés, rudimentaire par d'autres, et que si elle était née l'une des premières, elle s'était arrêtée et immobilisée de bonne heure, de même que les idiomes touraniens se sont arrêtés à l'un des états les plus primitifs de la formation du langage. Elle fut une civilisation, et même une civilisation avancée, par rapport à l'état de barbarie dans lequel la plupart des autres races se trouvaient encore plongées quand elle prit naissance ; mais elle devint à son tour une barbarie, en regard des civilisations plus parfaites qui se formèrent ensuite chez les autres races, en regard de la culture des Kouschites, qui se superposèrent aux Touraniens dans la Babylonie et la Chaldée, et dont l'influence avait déjà profondément pénétré jusqu'à la portion des Accads qui gardaient encore une vie nationale et continuaient à se servir de leur vieille langue, au temps des rois constructeurs d'Our, des Likbagas et des Doungi. On voit que je suis loin d'attribuer aux Touraniens primitifs de la Chaldée toute « la substruction de la civilisation savante de Babylone » ; j'y vois seulement un de
 ■■■■■urs, et non le principal. Les premiers établis sur 20

306 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS le cours inférieur du Tigre et de TEuphrate, ils ont légué aux siècles postérieurs quelques-unes des pierres qui ont servi à édifier la civilisation chaldéo-babylonienne, les procédés de leur agriculture, les rites et les formules de leur magie, et surtout leur écriture, si mal appropriée au génie de Tassyrien sémitique, et pourtant conservée pendant des siècles par la force de la tradition et de l'hâritude. Mais dans cette grande et savante civilisation, la part principale et la plus noble est venue de l'élément kouschito-sémitique, de Télément dont l'assyrien était l'idiome national, car c'est lui qui a donné les sciences et la religion, qui a fini par faire, avec le cours du temps, prévaloir entièrement sa langue, et par la substituer à l'accadien, même chez les Chaldéens proprement dits, chez les descendants de ceux des Accads dont le sang était resté le plus pur. Babylone en particulier, du moins la Babylone qui compte dans l'histoire, a été toujours une ville principalement kouschite. C'est, ainsi qu'elle a pu exercer une si grande et si décisive influence sur les peuples chananéens et sémitiques ; une parenté de race, comme de langage, favorisait cette influence, et la civilisation babylonienne n'était en réalité qu'un développement plus complet, plus savant et plus perfectionné, dea instincts naturels aux peuples sur lesquels elle a^ssait par ses enseignements et ses exemples. Eeste le fait de l'existence d'une population de Touraniens, au sens le plus précis du mot, en Babylonie et en Chaldée, ayant précédé tous les autres habitants et pos

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 307

sédant un certain degré de civilisation propre, analogue à la culture d'autres nations incontestablement touraniranes. Ce que M. Renan réclame surtout pour accepter ce fait, c'est un ensemble de preuves suffisamment fortes. Il me paraît que cet ensemble existe désormais, et que dans le présent travail j'ai pu y apporter quelques matériaux nouveaux. Le savant académicien que je m'efforce de convaincre a dit lui-même avec raison : n Au point de vue des sciences historiques, cinq choses constituent l'apanage essentiel d'une, race et donnent droit de parler d'elle comme d'une individualité dans l'espèce humaine : une langue à part, une littérature empreinte d'une physionomie particulière, une religion, une histoire, une législation (!)• x> Une grande partie de ces conditions se trouvent dès à présent réunies dans nos connaissances sur les Accads, pour les rattacher à la souche touranienne et spécialement aux peuples ougro-finnois. Il y a d'abord la langue, à laquelle nous venons de consacrer un chapitre spécial, résumé d'études philologiques plus étendues. Nous y avons indiqué les caractères organiques, et tout à fait décisifs, suivant nous, qui doivent déterminer son classement linguistique, et c'est avec une profonde satisfaction que nous av6ns vu les conclusions de notre essai grammatical adoptées par les érudits de la Finlande (2), plus corn(1) Revue des Deux-Mondes du 1^{er} septembre 1873, p. 140, (2) Voy. le iravail de M. W. Lagus, IkiUkriftsfrâgan, dans le tome XV des Mémoires de la Société scientifique finnoise.

308 Là MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS pétents que nuk autres pour prononcer en pareille matière (1). Four la littérature, nous en avons certainement une chez les Accads, une littérature marquée d'un cachet bien individuel et animée d'un souffle de vraie poésie, dans les morceaux subsistants du recueil liturgique, dans les incantations et les hymnes du grand recueil magique. A Tautre extrémité du domaine des nations touraniennes, les Finnois possèdent également une brillante littérature poétique* Une comparai^ⁿ littéraire du génie qui a inspiré le Kalevala et de celui qui a dicté le lyrisme religieux et magique d'Accad, serait un travail intéressant ; ou y verrait ce qu'il peut y avoir d'instincts communs de race, dans la poésie de deux peuples aussi distants l>ar le temps que par l'espace, à côté des différences de couleur, qui ont dû nécessairement résulter du spectacle de deux natures aussi opposées que celle des bords du golfe Fersique et celle des forêts boréales de la Finlande. Nous avons du moins constaté une singulière parenté d'esprit, de forme générale et même d'expression, dans les incantations accadiennes et finnoises, malgré cette différence absolue des milieux. Quant à la religion, c*est le sujet que nous avons traité dans oe volume, d'après des documents abordés pour la première fois, et dont l'étude nous a conduit^ connue corollaire, à Texamen de la question ethnographique des {\\) Lt»»* t^rudiU hongrois, tels que M. Ujfalvj de Mezo-Kovesd, reconn^^ua^nt 4^u«»i oomme déoi^îfs les caractères linguistiques de Taccadien.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 309 Accads. En nous révélant un système religieux primitif et réellement indigène chez le peuple accadien, antérieur à la propagation et à l'adoption par ce peuple du culte des dieux communs à toutes les religions du groupe euphratîco-syrien, les livres magiques ont ouvert des perspectives nouvelles et inattendues sur un des côtés les plus significatifs de la question. Comparant les données du système de ces livres à la part anté-iranienne du magisme médique et à la mythologie finnoise, nous avons pu constater l'existence d'une famille particulière de religions, qu'il faut appeler touranienne, religions qui n'ont pas d'autre culte que la magie, et qui découlent du vieux fonds de naturalisme démonologique demeuré à un état si rudimentaire et si grossier chez les tribus de la Sibérie, celles des tribus de Touran qui sont restées le plus près des conditions primordiales de la race : car les circonstances qui ont pesé sur elles depuis les temps les plus antiques ne leur ont jamais permis d'atteindre à une vraie civilisation. Voilà donc trois des conditions essentielles à l'existence et à l'individualité d'une race, qui se trouvent remplies de manière à rattacher clairement les Accads à des peuples types parmi les Touraniens, comme les Finnois, malgré l'immense hiatus qui se présente entre eux dans le temps et dans l'espace. L'histoire primitive des différents groupes touraniens[^] de leur dispersion et de leurs premiers essais de civilisation, ne pourra sans doute jamais être rétablie ; on devra se contenter de bien constater les

310 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS ' affinités

linguistiques, ethnographiques, religieuses, qui prouvent leur origine commune. Tout au plus parviendra-t-on, pour les Accads spécialement, à reconstituer par induction, — à défaut de monuments contemporains, — mais à l'aide de leurs propres traditions, les grands traits essentiels de leur histoire primitive, depuis leur établissement dans la Chaldée jusqu'au moment où commencent les inscriptions parvenues jusqu'à nous, puis à remonter le cours de leur migration préhistorique jusqu'à cette montagne du nord-est qui fut leur point de départ. Reste ce qui touche à la législation ou à la constitution sociale. Ici, les documents font encore défaut, ou du moins sont insuffisants ; mais on peut espérer que des découvertes ultérieures viendront combler cette lacune. Nous ne possédons en effet jusqu'à ce jour qu'un bien petit fragment des antiques lois d'Accad, qui avaient, paraît-il, été mises par écrit et traduites en assyrien, à la même époque que les livres religieux. Ce fragment (1) (1) W. A. I. II, 10. — Il est plus complet dans mon Choix de textes cunéiformes, n° 15. Il est bon, je crois, de donner ici la traduction complète de ce précieux débris des vieilles lois d'Accad, et cela d'autant plus que la nouvelle opinion sur la manière dont les espèces j sont posées, soutenue récemment par M. Oppert (Journal asiatique⁷ série, t. I, p. 371 et suiv.), contrairement à l'opinion universelle des assyriologues qui ont parlé de ce texte, est philologiquement inadmissible. Je traduis sur Taccadien, parce qu'à l'article 2, par une circonstance encore inexplicable, et qui est peut-être seulement le résultat d'une erreur, la version assyrienne intervertit les verbes du texte accadien, de telle façon qu'on n'a plus un sens raisonnable : « En quelque cas que ce soit, à l'ave' b » < w . r 1. « Sentence : Si un fils dit à sov ■HUtt^^P** nOI^P^Mf^ot l'affirme par l'apposition de son ~' — " *_ -- ^^

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 311 traite des liens et des devoirs de la famille. Eh bien ! si court qu'il soit, nous pouvons déjà y relever un point de contact avec les mœurs des anciens Finnois, et cela sur une particularité capitale, et assez caractéristique pour forme authentique], il devra lui faire amende honorable (version assyrienne : il reconnaîtra sa paternité) et lui payer une amende. 2. « Sentence : Si un fils dit à sa mère : « Tu n'es pas ma mère, > et Taffirme par sa griffe (ce membre de phrase est emprunté à la ver«ion assyrienne, l'accadien étant trop mutilé pour donner un sens), on l'exclura dans la ville de la terre et de l'eau (version assyrienne : on le murera) et on l'enfermera (version assyrienne : on le chassera) dans la maison. 3. « Sentence : Si un père dit à son fils : « Tu n'es pas mon fils, » on l'enfermera dans l'enceinte de la maison. 4. € Sentence : Si une mère dit à son fils : c Tu n'es pas mon fils, » on l'enfermera dans un cachot. 5. c Sentence : Si une femme fait injure à son mari, en lui disant: c Tu n'es plus mon mari, » on la jettera dans le fleuve. 6. < Sentence : Si un mari dit à sa femme : « Tu n'es plus ma femme >, il payera une demi-mine d'argent. 7. « Sentence : Le commandeur, si l'esclave meurt, se perd, s'enfuit, disparaît, ou si sa main devient infirme, payera par jour une mesure de blé.» Ainsi, d'après ce fragment, renier sa mère expose à une pénalité plus grave que renier son père ; les parents n'ont pas plus le droit de renier leurs enfants que les enfants de renier leurs parents ; le mari peut répudier sa femme moyennant une compensation pécuniaire, mais la femme ne peut pas, sous peine de mort, demander le divorce. Le document que nous venons de traduire forme un petit tout complet. Sur la même tablette, qui était la dernière d'une collection de documents bilingues de diverses natures, réunis au point de vue de l'étude philologique, nous avons auparavant une autre série de sentences légales, encore très-difficiles à interpréter. J'en extrais seulement deux, qui prouvent une constitution encore toute patriarcale de la société, et un état de choses où, le sol se trouvant encore en grande partie inhabité, et par suite res nuiliits, la propriété pouvait encore en être acquise par l'occupation : c Dans tous les cas, l'homme marié peut constituer une propriété à son enfant, à condition de ne pas la lui faire habiter. € Tout ce que la femme mariée fait enclore, elle en sera propriétaire.» Ainsi la femme accadienne pouvait avoir une propriété personnelle, même en puissance de mari.

312 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS être tenue comme une donnée individuelle de race, dans la constitution de la famille ; il s'agit, en effet, de l'importance attribuée à la mère et supérieure à celle même du père. Dans le débris de loi accadienne, le fils qui renie son père est condamné à une simple amende, celui qui renie sa mère doit être exclu de la terre et de Teau; chez les Finnois, avant leur conversion au christianisme, la mère de famille primait le père dans les rites du culte domestique. N'y a-t-il pas, dans les affinités ainsi constatées dès à présent, un ensemble de preuves suffisant pour faire passer sur ce qu'a eu ce d'invraisemblable » au premier abord le fait d'un peuple touranien, premier occupant de la Chaldée et léguant un système d'écriture, calqué sur le génie propre de sa langue, à la grande civilisation chaldéobabylonienne ? IV Un passage célèbre de l'historien Justin (1) dit qu'antérieurement à la puissance de toute autre nation, l'Asie des anciens, l'Asie antérieure, fut en entier possédée pendant quinze siècles par les Scythes, c'est-à-dire par les Touraniens , — car c'est toujours ainsi qu'il faut entendre le mot de Scythes quand il s'agit de l'Asie, en (1)11,3; Cf. 1,1.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 31a réservant la question particulière des Scythes d'Europe . Le même passage représente ces Scythes asiatiques comme le plus vieux peuple du monde, plus ancien même que les Égyptiens. C'est bien certainement dans les traditions de l'Asie que Trogue Pompée, l'un des historiens les plus érudits et les plus critiques de l'Antiquité, avait puisé une semblable donnée. Quelque isolée qu'elle soit dans la littérature classique, elle montre qu'on n'avait pas perdu tout souvenir d'une Asie touranienne, antérieure aux migrations de Sem et de Japhet, d'une Asie primitive et déjà civilisée dans une certaine mesure, quand Aryens et Sémites menaient encore la vie de pasteurs. C'est à cette couche originaire de la population d'une grande partie de l'Asie, que se rattachaient les Accads. Leur présence en Chaldée n'est pas un phénomène sporadique, qu'on s'expliquerait difficilement en ce cas, si loin des régions septentrionales où l'on retrouve aujourd'hui les nations touraniennes qui ont gardé leur individualité. Ils se relient à tout un vaste ensemble de populations, que nous trouvons intactes jusque vers le ix^e et le viii^e siècle avant l'ère chrétienne, dans les récits de guerres des rois assyriens. Le témoignage de Justin se trouve ainsi confirmé par des preuves d'une bien plus haute antiquité, et c'est sans contredit un des résultats les plus considérables et les plus neufs des études assyriologiques. L'histoire de la dispersion primitive des tribus de la famille touranienne ne pourrera jamais se faire d'une manière précise; le fait remonte trop haut; il a précédé de trop longtemps le com

314 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS commencement des annales écrites et régulières des peuples qui en ont eu le plus tôt. Mais on peut dès à présent constater en partie les résultats de cette dispersion, quand ils duraient encore et quand de nouvelles migrations de peuples ne les avaient pas fait entièrement disparaître. Et l'on arrive ainsi à reconnaître que, si quelques-uns des rameaux de la race touranienne ont dû se répandre tout de suite au nord, et s'établir dès l'époque de la première dispersion dans l'Altaï, sur les bords du lac d'Aral et dans les vallées de l'Oural, où viennent aboutir toutes leurs traditions les plus antiques, d'autres rameaux, non moins nombreux, avaient pris vers le sud la route de plus heureuses régions, et s'étaient établis, avant les Kouschites eux-mêmes, sur le sol de l'Asie antérieure, dans une direction jusqu'au golfe Persique et dans l'autre presque jusqu'à la Méditerranée. C'est là un fait capital dans la question des Accads ou Touraniens de la Chaldée. Il doit contribuer puissamment à lever les doutes de ceux qui hésitent encore à ce sujet, car il diminue beaucoup l'in vraisemblance par laquelle ils étaient choqués. Je crois donc qu'il y a lieu de terminer ce chapitre, en jetant un coup d'œil sommaire sur l'ensemble des peuples touraniens, que nous rencontrons encore existants et florissants dans une grande partie de l'Asie antérieure, du XII^e au VIII^e siècle, dans les inscriptions des conquérants de l'Assyrie. Nous achèverons ainsi de replacer les Accads dans leur milieu historique et ethnographique.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 315 J'ai déjà parlé

longuement de la Médie anté-iranienne, de sa langue, telle que Pont révélée les travaux des Westergaard, des Saulcy, des Norrîs, des Oppert et des Mordtmann, ainsi que de la part que ses antiques croyances ont eue, en se mêlant aux doctrines mazdéennes, dans la formation du magisme des Mèdes iraniens. Ceux-ci paraissent n'avoir subjugué la population antérieure que vers le viii* siècle, et jusqu'à ce moment la Médie propre resta un pays entièrement touranien; la race iranienne ne dépassait pas la contrée de Rhagœ, où le premier fargard du Vendidad-Sadé termine sa migration (1). Le peuple touranien des Proto-Mèdes avait emprunté, à la civilisation du bassin du Tigre et de l'Euphrate, l'écriture cunéiforme, qui servait encore sous les Achéménides à tracer sa langue; et ce système s'était si bien naturalisé chez elle, qu'on y avait vu n'être un type paléographique particulier, assez notablement distinct de ceux de Babylone et de Ninive, bien qu'il s'y rattache par une origine certaine. L'idiome proto-médique de la seconde rédaction des inscriptions, trilingues des rois de Perse a, parmi les langues de la famille louranienne actuellement existantes, ses principales affinités avec celles du groupe turco-tartare, tandis que les affinités de l'accadien sont plutôt avec celles du groupe ougro-finnois ; l'un et l'autre se trouvent environ dans le même rapport avec les idiomes modernes, chacun

(1) Voy. la première de mes Lettres assyriologiques, I^{re} série, tome I.

316 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS* ê avec ceux d'un groupe différent (1). Il y avait donc chez les antiques Touraniens du sud, éteints depuis tant de siècles, des rameaux divers, et parallèles à ceux qui

(1) Le proto-médique offre, dans son mécanisme grammatical, des différences trop considérables avec Taccadlen, pour ne pas être considéré comme appartenant à un autre groupe, mais dans la même grande famille de langues. Où ces différences sont le plus marquées, c'est dans le verbe. Tandis que la formation du verbe accadien se rapproche essentiellement du mécanisme du tongouse, le verbe proto-médique rentre dans le type normal des idiomes turco-tartares et ougro-finnois. Les pronoms se présentent aussi sous des formes qui semblent au premier abord tout autres que celles de l'accadien. Cependant ils ne s'écartent pas de la gamme des variations constatées par Castrèn, dans son fameux mémoire Sv/r les affixes pronominaux des langues altaïques, et une analyse attentive permet de les ramener pour la plupart à la même origine. Mais à côté de ces différences très-saillantes, on doit relever, même dans la grammaire, entre le proto-médique et l'accadien, des affinités plus étroites que la simple communauté du principe agglutinatif* 1 « La parenté organique qui fait de m une labio-dentale de nature particulière, intermédiaire entre m et v, â® L'identité de quelques-unes des postpositions casuelles. Ainsi la postposition na, qui marque le génitif en proto-médique, est identique à celle de l'ablatif en accadien, na, et la postposition iJcka ou t&i», laquelle en proto-médique possède à la fois un sens locatif et un sens de motion, ne peut manquer d'être rapprochée de celle du cas de motion en accadien, hu. Il est vrai que la particule proto-médique du datif, he, est tout à fait différente de celle du même cas en accadien. Le locatif se marque aussi par ta en accadien, et par va en proto-médique, comme en mordvine. Mais l'origine de cette dernière postposition paraît indiquée par le radical accadien ma, c contrée », qui joue dans un certain nombre de mots de la langue d'Accad le rôle de particule formative postposée, avec un sens de localité. La postposition composée ativa, qui en proto-médique signifie < à l'intérieur de », semble être formée de va et d'une particule analogue au ta locatif accadien. Le mot accadien mar c chemin », paraît aussi expliquer le sens radical originaire de la postposition proto-médique mar, c à partir de, depuis », qui se retrouve en mordvine sous la forme maro. S"* Si, en proto-médique, le pluriel se marque d'une manière autre qu'en accadien, par ib après une voyelle et be

après une consonne, la particule mes, dont la postposition forme les pluriels les plus habituels de l'accadien, paraît identique au mas ou immas, dont l'addition, en proto-médique, donne naissance à des noms collectifs {tippimaif l'ensemble d'une inscription composée de plusieurs tables, eQV>**"

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 317 subsistent encore chez les Touraniens du nord, seuls conservés. Plus au sud, d'autres Touraniens, dont on peut moins celle de Behistoun, de tippi, « table, inscription » ; dassurudmas, « l'ensemble du peuple », de dassurud[^] c peuple ») et par extension à des abstraits {humas, « royauté », de hu[^] « roi » ; titkimmas, « fausseté, mensonge, » de titkij < ce qui est faux »), 4* On peut établir un rapprochement entre la formative Jca des partie cipes passifs du proto-médique, et la formative ga des adjectifs en accadien. 5* L'affixe ir, qui, en proto-médique, a le caractère d'un pronom réciproque, est certainement apparenté à la particule ra, qui dans les agglutinations verbales de l'accadien produit les formes réciproques et coopératives. &> Bien que l'agglutination dans le proto-médique ait lieu presque exclusivement en postposant tous les éléments au radical, cependant on 7 rencontre encore quelques rares particules formatives qui se préposent, comme en accadien. Tel est l'augmentatif far, par ezem-> pie dans farsatanika, « très-vaste », de satanikaf « étendu »; tel est aussi le localisatif it, comme dans itkat, « lieu, » de kata, même sens. Ce dernier se retrouve en accadien sous la forme id, 7o L'adjectif suit en proto-médique, comme en accadien, le substantif auquel il se rapporte, contrairement à la règle habituelle des idiomes turco-tartares et ougro-finnois actuels. S* Le génitif peut s'indiquer en proto-médique par une simple valeur déposition, sans particule de déclinaison, comme en accadien; mais dans ce cas, il précède le substantif auquel il se rapporte, substantif qu'il suit quand il a une postposition, tandis qu'en accadien il se place toujours après. Ainsi, pour « fils de Cyrus », nous avons en proto-médique Kurcu sakri et iarKurasna; c'est la même règle qu'en tchéremisse, où on dit indifféremment, pour « fils de David »; David erga, ou ergaDaviden, Les affinités de vocabulaire sont bien plus nombreuses et bien plus saillantes. En voici quelques-unes, qui ne me paraissent pas laisser place au doute : PROTO-MBDIQUB. ACCADIBN. atu, adda, père ; ad, adda, père, eva, maison, palais; éa, maison. ^ emidu, enlever; mad, prendre, conquérir. 6e6, se révolter, se séparer; hah, être opposé, autre. latf tuer, combattre; bat, tuer, mourir. hatvn, district; bat, enceinte, forteresse. devint, temps, année; pal, temps, année. •«r», oreille ; p», pih oreille.

318 LA MAGIE CHĒZ LES CHALDÉENS nettement préciser le rameau dans l'état actuel de la science, se montrent à nous comme formant une portion notable de la population de la Susiane, foyer d'une culPROTO-LIBDIQDJL. ▲CCADIBN. farrur^ rassemblement, réunion d'hommes, de soldats ; hift homme, soldat. «P, ville; ub, région, district. hut. apporter, présenter; qui. présenter, poser. Jcutta, aussi, également; Uta, avec. kintik. terre ; Jciengif contrée. hurra. cheval ; hurra. cheval. huraSf montagne; hur, montagne. ukkUf grand; àkku. grand. Uppi, table, inscription; dib. tablette, inscription. tar. fils; tur. fils. tartUf rétribution, justice distributive; tar. juger. ttri. dire, appeler; an. proclamer, annoncer. txtri^ turitj depuis;) rivage ;) tur. passer, franchir. duva. devenir; du. aller. tMMras, chemin;) depuis ;) w maTy mar. chemin. tr-ma/t, lieu d'habitation; mal. habiter. vttm, terre, pays; Ufft, ville. anif inné, non; nu. non. annap. dieu; annoj an- dieu. nab, mnibf jusqu'à j en. jusqu'à. ruh, homme; rum. homme. luha, servir, être soumis, lub. esclave. sabar-rulUm, bataille, massacre; sibir. couper, moissonner. satanika. étendu; sud. étendre. sini, donner; sem, donner. sera, poser; sil. poser. o», chant, hymne; as. imprécation, enchan« tement. ?«!/«, voir; l»i voir. sauvin. ombre, protection ; inmi, ombre, protection. La permutation de r et de l, que nous avons admise dans une partie de ces rapprochements, est très-fréquente en accadien. Nous aurons à établir plus loin d'autres comparaisons du même genre

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 31[^] tare antérieure à celle de la Babylonie même, puisque les Chaldéens rappelaient par excellence « le Pays antique »), et assez puissant pour entreprendre de lointaines conquêtes vingt-trois siècles avant notre ère. Ce curieux pays, placé à la limite commune des races diverses de l'Asie occidentale, les voyait, du reste, presque toutes confondues et enchevêtrées sur son sol, à époque historique. On y rencontrait en même temps des Sémites, auxquels l'ethnographie de la Genèse (1) réserve particulièrement le nom d'Elam, des nations touraniennes nombreuses, auxquelles la Bible et la géographie classique appliquent les appellations de Susiens, — c'est le nom même qu'ils se donnaient, Susinakj — d'Apharséens ou Amardes — Hafarti, pour que les inscriptions protomédiques étendent à toute la Susiane (2) — et d'Uxiens — c'est le mot perse Uvaja[^] ce les autochthones, » par lequel les inscriptions persiques désignent la même contrée (3), — enfin les Cissiens et les Cosséens, descendus de Cham par la branche de Kousch (4) et tellement mêlés de sang entre des mots susiens et des mots accadiens ou protomédiques. Il semble qu'en général les langues touraniennes de la haute antiquité, du moins en Chaldée, en Médie et en Susiane, avaient plus d'unité de lexique que les langues modernes de la même famille. (1) X, 22. (2) Norris, Journal of the Royal Asiatic Society, t. XV, p. 4 et 164. (3) C'est de là que vient le Khouz des Arabes. (4) Le cycle des fables éthiopiennes ou céphéniennes, c'est-à-dire koaschites, s'étend à la Susiane comme à la Babylonie : voy. Ch. Le«ormant, Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale, p. 240 et suiv. ; |4>bel. Die Vœlkertafel der Genesis, p. 249. fameux Memnon de Suse, qui joue un si grand rôle dans ces m^{*}eB[^] peut-être pas autre que le grand dieu indigène susien Ajuman» nommé aussi Amman-Kasibar (Smith, History of

320 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS mélanien, que les bas-reliefs ninivîtes les représentent presque nègres. Les Aryas seuls paraissent absents de la Susiane, à Tépoque où les rois assyriens de la dernière dynastie, comme Sennachérib et Assourbanipal» en poursuivent la conquête; c'est avec les Achéménides qu'ils y pénétrèrent, quand ceux-ci, séduits par les avantages de la position de Suse, en firent une de leurs tîapitales. Tous les peuples de races diverses que je viens de nommer paraissent avoir conservé jusqu* après la chute de l'empire perse leur nationalité distincte; ils étaient juxtaposés sans se confondre, comme le sont aujourd'hui les populations d'origines variées qui habitent la Hongrie. Leurs types anthropologiques différents se distinguent de la manière la plus caractérisée dans les figures de prisonniers susiens que nous offrent les tableaux de guerre sculptés sur les murailles des palais de l'Assyrie (1). Mais depuis les temps les plus reculés, c'est à l'élément touranien de la population qu'appartenait la suprématie politique, et il la garda jusqu'à ce qu'il fut, sous les Achéménides, supplanté par l'élément nouveau des Iraniens. C'est la population touranienne qui avait imposé sa langue aux autres, du moins dans l'usage officiel et comme idiome commun. Les rois mêmes des Kassî ou Cissiens, qui conquièrent la Babylonie avec Hammouragas et y maintinrent leur domination pen* Asswhanipah p* 328), dont Tappellation entre comme élément composant dans les noms propres royaux Oumman-minan, Te-Oumman, Oomman-aldas, Oumma-nigas, Oumman-appa, Oumman-amni, etc. (1) G. Rawlinson, The five great monarchies, 2* édit., t. II, p. 500.

ET LES ORIGINES ACCADIKNES 321 dant plusieurs siècles, portaient des noms empruntés à cette langue (1) • Nous avons un certain nombre^ d'inscriptions susiennes tracées avec écriture cunéiforme^ dont im type assez antique se maintint fort tard dans cette ' (1) Il semble pourtant, d'après les noms propres de rois de la dynastie Cissienne et d'autres indiyidus de la même origine, donnés avec trar daction assyrienne dans une tablette du Musée Britannique (W. A. I. n, 65, S), qu'il j arait une certaine différence dialectique entre le langage des Kassî et celui des Susiens proprement dits. Ainsi, pour c adoration», l'on j disait iador, tandis que les Susiens disaient itudhw; c protéger » j était ftimgi et en susien niga ou nagi. Surtout les dieux des Kassî, dont les appellations entrent dans ces noms propres, sont tout à fait différents de ceux des Susiens. Ce sont Kit, assimilé au Sâmas ohaldéo-assjrien ; Kbalî, assimilée à Goula ; Mourbat ou Kharbat, identifié à Bel ; Sibarroû, qu'on traduit en assyrien par Simalia; Dounjas, Bouryas, Sikbou, Soumou, Chez les. Susiens, nous ne retrouvons aucun de ces noms. Parmi les dieux que nous font connaître les inscriptions indigènes ou les récits des guerres d'Assourbanipal en Susiane, nous rencontrons d'abord, au sommet de la biérarèbie diyine, Sousinka, le dieu national de Suse, et Nakbkounte, déesse qui, nous dit-on, avait dans cette ville son image, invisible aux profanes, dans le fond d'un bois sacré. La déesse Nakbkounte paraît être celle qu'on avait identifiée avec la Nana de la Chaldée, après la eon quête de la fameuse statue enlevée de la ville d'Érech (W. A. I. m, 33, 1. 9-U ; 35, 1 et 2 ; 36, 8 ; 38, 1), épisode qui a laissé des traces dans des légendes mythologiques bien postérieures (S. Melit., op. fifptciUg, S6l\$sm,,i. II, p. xliii;- Renan, Mém, deVAcad, des Inscr., nouv. aér., t. XXIII, S* part., p. 322 et suiv.; voy. mon Commentaire dee frag^ tMfUe eoemogonigîAes de Bérose^ p. 100); ce serait donc elle que les Grecà auraient appelée Artémis Nanasa (Joseph., Ant» Jud., xii, 9, 1 ; I Maccab., I, 18 et 15). Au-dessous de ces deux personnages viennent six dieux, qu'Assourbanipal signale comme de premier ordre et qui paraissent avoir été groupés en deux triades, correspondant peut-être aux deux triades supérieures de la religion chaidéo-baby Ionienne, Soumoud, Lagamar et Ptftikira, Oumman ou Amman, qui semble avoir été un dieu solaire, Oudouran, probablement lunaire, et Sapak. Enfin les annales d'Assourbanipal mentionnent douze dieux et déesses d'une moindre importance, dont les images furent également enlevées dans le sac de Suse,

Ragiba, Soungamsara, Karsa, Xirsamas, Soudoun, Aipaksina, Bilala, Panidiiirî, Silagara, Napsa, Nabirtou et Kindakarbou. Il faut encore y joindre Lagouda, dont le culte s'était établi à Kisik en Chaldée^ et un dieu dont le nom, rendu par Xhoumba dans les transcriptions assyriennes, est Khoumboume dans les documents susiens originaux. U serait cepen21

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

332 LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS contrée. L'idiome en est manifestement touranien, iùski il n'a pas encoi^e été ass^îz étudié pour que Ton puiij»e àéUtminer exactement à quel groupe il se ^rattache dans dette famille; on aperçoit seulement des l*appi-ocfaeiû^IB ft faire à la fois avec le proto-médique d*un côté, et avec Taccadien de Tautre (1)^ dahi possible qu'ua seul ei même nom suien ait donné ' naissanet^ dans les transcriptions aasfriennes^ aux deux formes K)i^iilkibtt «l Oumknan. Quant à taki ou tagu, exprimé idéographiquement par let deux signes c dieu-grand », c'est plutôt un mot de la langue qu'un nom propre divin. (1) Toutes les inscriptions en langue susienne jusqu'à présent coâ^ nues, et dont on a des copies s ûrea, sont réunies dansle S* fascicule dv mon Choix de textes cunéiformes, L* publication de ces documents, faite pour la première fois, ne permettra plus de donner, comme l'ont fait quelques savants, le nom d'c élamite » au proto^médique. La distiaetion des deux langues deviendra évidente pour tous. £)^après ces inscriptions, voici les faits que j*ai déjà pu oasatater dans lUdiome susiea : Grammaire : il j a deux modes de formation du pluriel^ Tan en titM, comme dani l'accadien, l'autre en ih, comme dans le proto-médique ; s*«mM\ « em* pire >, pluriel s*unkib. Les cas de déclinaison se forment au moyen de poitposiiona^ pana celles-ci y na marque le génitif ou l'ablatif* • Le génitif peut s'exprimer, comme en accadieui, paruneTaleur.de position, sans ajouter une finale casuelle : s'unUk AfUfany c souveraiia d'Anzan. » Le génitif, également comme en accadien, suit iovgours le substantif dont il dépend. L'adjectif, au contraire, se place ayant son «ubstantif : ^ «'miUft^ c souverain puissant. » Le susien, de même que l'aocadien,, forme des noms d^ageorts par l'addition d'une particule postposée ik: «'wnlsi, « empire «« 4'unkik, « so«* verain ». Les adjectifs se forment en àkf ce qui rapp'elle la formativ^ ya dtt Tacadien ou les participes passifs du proto-médique : StMinaJ^ «Susien»; Uhahy « fort, vaillant », d'une racine liha. Le pronom affixe de la 3' personne est ni^ comme en accaditm. Lexique : Parmi les xtifots, en petit nombre, dont on peut déterminer le

The text on this page is estimated to be only 23.74% accurate

£T LES ORIGINES ACCADIENNES 323 Que si nous tournons maintenant nos regards vers le massif montueux d'où descendent les deux grands fleuves (de la Mésopotamie, nous y trouvons les Touraniens établis en maîtres exclusifs jusqu'au ne^{*} et au yiii^e siècle. La parenté des noms géographiques et des noms propres d'hommes, dits en très-grand nombre dans les inscriptions assyriennes, permet de rétablir une chaîne de populations de même race que les Accads et que les premiers habitants de la Mésopotamie, qui, à partir de ce dernier pays, s'étend dans la direction de l'ouest jusqu'au cœur de l'Asie Mineure. Ce sont d'abord les vieilles tribus touraniennes de l'ouest, avec certitude, une portion notable sont étroitement apparentés à des mots accadiens : 411, dieu, éoadien : an annapj dieu, anniib, ânin, roi, anai. lia, maison, te. jifc, puissant, gig (être violent). kU, soleil, ItUtu (soleil couchant). huHh, recteur, hus (diriger). khal, grand, gai. laai, fort, Taillant, Uh. meli, homme, mulu, ragé, tagoM, créer, engendrer, rak (vulve, femelle)» O'ttOtres mots, qui n'ont pas de correspondant en accadien, possèdent leurs parallèles, non moins évidents, en proto-médique : aaJb, et, aussi, proto-médique: aah, mga, na^{^^} protéger, nitgi. «•»»fa\ empire, |.'«dkul (roi). sunkikf souverain, \ sai, fils, vakri. Enfin quelques-uns demeurent encore suiijwrU et ne se prêtent jusqu'à présent à aucune comparaison, comme : burna, loi. kudhury adoration, service. naxt, seigneur, auguste.

a^ LA MAGIE CHEZ LES CHALDÉENS rAtropatène, rejetées plus tard par les Mèdes iraniens dans les montagnes qui bordent la mer Caspienne et désignées dans cette retraite jusqu'aux temps classiques par Tappellation de Non-Aryens (AnariacsB). Viennent ensuite les nombreuses peuplades qui habitent, — au sud de l'Arménie, que ne tiennent pas encore les Arméniens de sang arjen, mais les Alarodiens étroitement apparentés aux Géorgiens actuels (1), — qui habitent, dis-je, le pays désigné par les Assyriens sous le nom de Nahiri, c'est-à-dire les montagnes où le Tigre prend sa source, et où leurs descendants, complètement arianisés dans le cours des • siècles^ gardent du moins encore aujourd'hui le nom de Kurdes, qui témoigne, comme je l'ai déjà dit, de leur parenté primitive avec les Chaldéens de race touranienne, de même que le nom d'Accad, appliqué quelquefois par les Assyriens à cette région, aussi bien qu'à laChaldée du sud. De là, toujours en marchant à l'occident, nous atteignons les peuples de Mesech et de Tubal, que l'étude de leurs noms propres rattache définitivement au même groupe ethnique, et qui, affaiblis déjà et refoulés en partie par des peuples d'une autre origine au temps de Sargonr Assyrien (fin du viir siècle), apparaissent dans l'éclat d'une puissance prépondérante sur presque toute l'Asie Mineure au xir siècle, au temps de leurs grandes guerres avec TeglatphalasarT'. Us ne sont pas alors confinés, comme plus tard, dans d'étroits cantons de laPaphlagonie et du Pont; mais outre ces deux provinces, ils occupent (1) Toj. UieooBde de mei LeUre\$ anyriolpgiquM, l** série, t. I.

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 356 entièrement la chaîne du Taurns et la Cappadoce, où les écrivains classiques signalent aussi leur antique présence, attestée par le nom de la ville de Mazaca, et d'où ils furent ensuite rejetés, par les Phrygiens de race aryenne et par les: Leucosyriens de race sémitique, dans la direction du Pont-Ëuxin (1). Les populations diverses qui, de la Finlande aux bords de r Amour, habitent encore aujourd'hui le nord de TEurope et de TAsie, Finnois et Tchoudes, Turcs et Tartares, Mongols, Tougouses, et dont les travaux des fiasck, des Castrèn et des Max Miiller ont démontré Tunité linguistique, sont donc les derniers débris, refoulés sous les cli^ mats les plus septentrionaux, d'une grande race qui a couvert autrefois une immense étendue de territoire, car nous la voyons répandue dans la haute antiquité sur une grande partie deTAsie antérieure, et les anthropologistes, de leur côté, signalent d'autres tribus de cette race dans l'Europe préhistorique, avant l'établissement des nations aryennes. J'ai essayé de prouver ailleurs que ce sont ces populations qui ont les premières inventé et pratiqué la métallurgie (2) , opinion soutenue également par le baron d'Eckstein et par M. Maury. En tout cas, leur langage^ ainsi que l'ont montré MM. Max Miiller et de Bunsen, s'est immobilisé dans un état extrêmement primitif et (1} Sar toutes cet popuUtions, voy. G. Rawlinson, On ihe ethnie afi* nitiet of the natiom of Wettem Asia^ dans le tome î^^ de sa traduction d'Hérodote ; et la première de mes Lettres astyriologiques, 1" lériei tome I*. (3) Dans mes Premières CwtliationsA, T, p. 103-138.

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

a^ LA IIAG1£ CHEZ LIS CHALDESNS représente une phnse du dévdojj^pement de la parole hur.maine, antérieure à la formation des idUnnes à flexions, tels qu^ les langues sémitiques et aryennes. Ceci senloblir gérait d'admettre que cette famille de natioiu(, dont le type anthropologique révèle un mélange du sang de deux des races fondamentales de Tespèce hujnaine, la blanche et la jaune^ où la proportion des deux sangs varie suivant les tribus et fait prédominer tantôt l'un et tantôt Tautre, que cette famille de nations a^est séparée avant les auxes du tronc commun, d'où sont sortis tous les peuples qui ont un nom dans Thistoire, et, se répandant au loin la première, s'eet constituée en tribus ayant une existence ethnique et distincte, dès une antiquité tellement reculée qu'on ne saurait l'apprécier en nombres. Une intuition historique des plus remarquables avait déjà e conduit M* de Bunsen à cette conclusion, quand on ne possédait encore aucune des preuves que les études cunéiformes sont venues fournir depuis quelques années. L'hypothèse du savant Prussien devient maintenant un fait appuyé par de solides arguments et qui tend chaque jour à une démonstration complète. Le jour où il aura été définitivement établi, Thistoire de l'humanité pri* mitive et des plus anciennes migrations des peuples aura fait un grand pas. C'est à cause de la diffusion primitive de cette race, telle que nous commençons à l'entrevoir, et à la constater juême en partie, que je préfère lui donner le nom vagae de lauranienn^ malgré l'abus qu'en a fait M. Max Müller,

ET LES ORIGINES ACCADIENNES 327 qui englobait SOUS ce nom des populations dont la parenté avec celles auxquelles il convient réellement est plus que douteuse, par exemple les nations dravidiennes. L'expression à^allophyleSf proposée par quelques savants anglais, a Tinconvénient d'être si générale qu'elle ne veut plus rien dire; quant à celle de peuples et de langues ùral-altaïques^ plus généralement admise, elle est, au contraire, trop restreinte, ne s'applique qu'aux tribus actuellement subsistantes, et aurait quelque chose à la fois d'inexact et de bizarre, si on voulait s'en servir pour qualifier les Accads de la Chaldée ou les premiers habitants de la Médie. FIN

TABLE ANALYTIQUE DES MATIERES Pages. PksfaOi V
 Cbapitr PRxmR. — La Maoib it la Sorcblbrib BBS CbALDBXMS. I.
 Premier document donnant une idée générale de la magie chaldéenne ;
 grande litanie en vingt-huit formules contre l'action des démons, les
 maléfices, les maladies et autres malheurs • 1 Sa traduction par M. Oppert 3
 Traduction nouvelle de l'auteur Ibid* Formules : contrôles différents
 démons Ibid. -«- contre la possession Ibîd« — contre la prostituée sacrée
 qui manque à son office. 4 — contre les ulcères «• Ibid* — contre les
 maladies des viscères Ibid. — contre Tenyoûtement 5> -^ pour la protection
 de la nourrice et de la femme enceinte Ibid* -• contre la fièvre Ibid* — -
 contre la peste Ibid* -

330 TABLE ANANYTIQUE Formules : pour détourner les chances de capiiTîté et d'accidents 7 — pour obtenir la protection de génies farorables. . Ibid. — contre les incobes, les succubes et les fantômes, arec prescription pour préparer un phylactère*. 8 — pour chasser les dénoas. Ibîd. — pour la guérison d'une maladie des Tiscères 9 — pour la protection de la maison Ibid. — adressées à Silik-moulou-khi et au dieu Feu Ibid. — contre les ravages de la mer et des fleuTes 10 — pour chasser les démons Ibid. — pour obtenir la proCection du dieu Tourtak Ibid. — iuTocation finale à Silik-moulou-khi Il Le grand recueil magique de la bibliothèque de Niniye Ibid. Généreuse communication de ce texte à l'auteur par sir Heniy RawlinsoD If Dirision du recueil en trois livres 13 Us correspondent à trois classes des docteurs chaldéens dans Daniel Ibid. Texte primitif en accadien, et version assyrienne 11 Premier livre, conjurations contre les mauvais esprits 15 Types de leurs formules Ibid. Forme dramatique qu'elles revêtent quelquefois 18 Second livre, incantations pour guérir les maladies 19 Affections qui y sont le plus souvent mentionnées Ibid. Types de leurs formules • Ibid. Elles revêtent aussi quelquefois là forme dramatique.. •«••«• 90 II. Richesse de la démonologie chaldéenne 93t Génies d'ordre supérieur, tantôt bons, tantôt mauvais 93 Différentes classes de démons proprement dits • Ibid. 09 les met en rapport avec d^ nombres fractionnaires, comme les dieux avec des nombres entiers •• 34 Démons cosmiques 35 Les sept Maskim , formule contre leurs ravages 36]U»mauvais sort et ses effets «•••• 38 Xepnts des vents funestes Ibid. Démons qui attaquent Thomme, description de leurs ravages .•. • • Ibid. lieux où habitent les différents démops^ • 39 («ea démons du désert Ibid. Hé sont admis par les Hébreux 90 Le. possession démoniaque Ibid. Histoire de la possession de la princesse de Bakhten, sur la •tèle égyptienne de Ramsès XII 81 Possession par les bons esprits, garantissant contre celle des 4émons « 83

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

JWBS MATIÈRES 331 Pages. Les maladies, dans les idées chaldéennes, 80 | i^ TœuTre de démons •.,,....• 33 Lft médecine n'est qu'une branche de la magie... « • ^ Maladies regardées comme des êtres persofmels et des démons spéciaux ,,, ^r.,, • Ibid. Spectres et fantômes ,,,..... 35 Tampirés Ibid • Incubes et succubes , , , , 36 lilith chez les Hébreux Ibid. Le servant femelle ^••^ .,....« % Ibid. Le mauvais œil et les paroles funestes « Ibid. IIL Terreur superstitieuse des démons dans laquelle vivent les Hindous , 37 Il en était de même des Chaldéens Ibid. Secours que la magie favorable leur ofiPrait contre les influences diaboliques Ibid. Incantations conjuratoires 38 Rites de purification . ..,••.«., Ibid. Breuvages enchantés. „f,f ,,,,,, ,,,,,, Ibid. Nœuds magiques , •• Ibid. Conjurations par la vertu des noipbres • • 39 Le nom mystérieux et tout-puissant, qui est le secret du dieu Éa 40 Le nom tout-puissant de Dieu chefe les Juifs et les Arabes.. • 41 Les taliifmans ...» t..« Ibid. Idée qu'on se faisait de leur puissance.^..., f»^ 43 Formule pour la consécration d'un de oes objets, , Ibid. Différentes espèces de talismans : phylactère^ d'étp^e 43 Amulettes de pierre dure ••«. Ibid. Images talismaniques ••t«..« > 44 Figures des dieux protecteurs ,.•,•• r • Ibid. Formule prescrivant la disposition de ces images dans di* verses parties de la maison..... 45 Les Chaldéens croyaient que les dieux se nourrissaient réellement des offrandes .••...• 46 Emploi des images des démons eu^L-mêmes pour les repousser 47 Types monstrueux donnés aux démons....., ,... 49 Emploi des sculptures talismaniques dans Ifi décoration des palais de l'Assyrie -. Ibid. Sens ialismanique des dieux combattant des monstres, représentés sur les cylindres 51 lY. Distinction de la magie blanche et de la magie noire, de la magie favorable et de la sorcellerie 53 Le grand recueil accadien ne contient que des formules de magie favorable Ibid*

332 TABLE ANALYTIQUE Il fournit pourtant des renseignements sur la sorcellerie, en combattant les maléfices • . 54 Les sorciers en Chaldée • Ibid. Pouvoir qu'on leur attribuait 55 Leurs diverses catégories et les variétés de leurs enchantements • • 56 Confusion des philtres et des poisons 67 L'envoûtement Ibid. - Sa pratique par les sorciers nabatéens du moyen âge 58 Les imprécations, leurs effets et leur puissance 59 Formules typiques des imprécations, exemple du Cailloa Michaux ' 60 CbaPITRS II. — COMPÀBAIIION BB LA MAOIB BaTPTIXNNB BT DB LA XACfrlB CHALDBBNNB. ... I. Distinction des différentes espèces de magie, d'après leurs conceptions fondamentales » • 63 Naturalisme grossier et enfantin des peuples sauvages 64 La magie y est le seul culte Ibid* On n'y distingue pas encore la magie favorable et funeste.. • 65 Seconde phase de cette magie des peuples barbares, produite par l'introduction d'un principe de dualisme Ibid. Le prêtre magicien se distingue du sorcier 66 Cette magie primitive survit quelquefois à l'adoption d'une religion plus haute et plus philosophique, à laquelle elle se subordonne • • Ibid. C'estoequi est arrivé en Chaldée • 67 . Magie théurgique, ses caractères Ibid. Elle est fondée sur la doctrine des émanations et sur l'idée que les rites magiques peuvent assimiler l'homme aux dieux ; • . . . Ibid. Théurgie des Néoplatoniciens..; •••.. 68 L'ancienne magie égyptienne était toute théurgique 69 Dernière espèce, la magie qui accepte d'être diabolique Ibid. C'est celle du Moyen Age et des Musulmans i.*..; Ibid. Celle aussi des bouddhistes de Ceylan Ibid. II. L'Egypte et la Chaldée sont pour l'antiquité les foyers d'origine de la magie • • 70 Différence de principes des écoles magiques de ces deux contrées '. IbicU Coup d'œil sur les doctrines essentielles de la religion égyptienne '. 71 Unité fondamentale de l'être divin ^ Sa division en un polythéisme réel • Ibid»

DES MATIÈRES 333 Pages. Les Egyptiens étaient avant tout préoccupés du sort de l'âme «près la mort et de l'autre vie 72 Assimilation de la destinée humaine à la course du soleil 73 L'adoration du Soleil est la base de la religion égyptienne... Ibid. Dirinités dans lesquelles on personnifie ses différents aspects , Ibid . Anthropomorphisme qui se mêle à ces données sabéistes. ... 74 , Osiris, le Soleil infernal • 75 Sa lutte contre le principe ténébreux et mauvais. Set Ibid. Légende de la mort d'Osiris et de la vengeance de son fils Horus* Ibid. La vie future et la résurrection 76 L'embaumement des corps, son origine , 77 Responsabilité de l'âme • 78 Son jugement et les châtements des méchants Ibid. ' Luttant que l'âme du défunt doit soutenir dans le monde infernal. 79 Osiris, type et compagnon protecteur de tout défunt Ibid. Assimilation de chaque mort à Osiris 80 III. Liaison de la magie égyptienne avec les doctrines eschatologiques Ibid. Emploi d'incantations et d'amulettes pour la protection du défunt dans les épreuves de l'autre vie Ibid. Formules qui donnent un caractère talismanique à certains chapitres du Rituel funéraire 81 Chapitres du même livre qui prescrivent la fabrication d'amulettes 82 Formules de magie funéraire qui n'ont pas été admises dans le Rituel 83 Tous les chapitres du Rituel qui ont un caractère incantatoire reposent sur cette donnée que les rites et les paroles sacrées peuvent assimiler l'homme aux dieux 84 L'application de ce principe à l'existence terrestre est le point de départ de toute la magie protectrice égyptienne 85 Set y personnifie le mal, comme dans la magie funéraire.... Ibid. C'est toujours en se proclamant tel ou tel dieu que l'homme, dans les formules égyptiennes, repousse les dangers et les mauvaises influences » 87 La vertu divine peut même être communiquée à des animaux par les formules magiques 89 , Absence de développement démonologique dans la magie égyptienne • Ibid. Prétention de cette magie à commander aux dieux 90 Pouvoir impératif attribué aux noms sur les dieux 91 ^Scrupules de Porphyre au sujet de ces formules de contrainte. Ibid« .Dangers de la possession des formules magiques pour ceux qui n'étaient pas suffisamment initiés, le roman de Setna. .. 9S

The text on this page is estimated to be only 25.54% accurate

334 TABLE ANALYTIQUE Pages. La science des noms diyixis
dans la religion égyptienne tt Rôle de ces noms dans la magie-w^-.
•••• 93 Différence de la notion de lavalenr deÉ nomseft Egypte et en
Chaldée 14 Valeur particulière attribuée par les Egyptiens aux nonui bi

The text on this page is estimated to be only 24.03% accurate

DES MATIÈRES 39» Comment on comptait les douze grands dieux 10^ Lot dieux mineurs. ^% 109 Personnages divers de second ordre 110. Dieux locaux Ibid, Dieux des constellations XIX Génies et esprits • n^ Multiplication des personnages surnaturels, dieux et esprits.. Ibid. Les dieux de la vieille religion magique d'Accad ont trouvé place dans les rangs inférieurs de ce monde surnaturel.. •• Ibid» II. Ce système savant est l'œuvre d'une grande réforme religieuse, analogue à celle du babilmanisme ^ . . 119 Sa date 114 ■ Était antérieur de la religion «-. .^^-. v •.-.%.. k .-. w. ^ .. •. Ibid. Caractère local de l'adoration des différents dieux II& Analogie de cet état avec celui où en sont restées les religions de la Syrie et de la Palestine 1]& Conceptions fondamentales. « % .. w «.».«.. ^ -. IVT Unité primordiale de l'être divin ^ ..»...»...»-.%% i » . Ibid. Sa décomposition en une dualité conjugale.-.^..)>%..«..%.%. IIB Caractère vague et flottant des personnages du Panthéon.... 110 La plupart sont originellement des personnifications solaires. 19(^ Le caractère planétaire des dieux ne se manifeste que plus tard * ^ Ibid* Exceptions à cette règle d'un caractère solaire: Sin, le dieu Lune...^^ im Anou^ le dieu Temps et Monde., .-.^^...^tf^.. .tf.. .. 1S3 Les livres magiques d'Aood remontent à un état religieux encore antérieur et transportent dans «n autre monde* • . •• l%i Chapitres IT. -^ STstème nxUdiBtrix vèè livress ifAoï^trià d'Accai). I.Les livres magiques d'Accad ne reposent pas sur la religion chaldéobabylonienne «....«é..^ • 19& Les dieux y sont autres .•••.««..• Ibid. Les formules, magiques n'invoquent pas les dieux chaldéobabyloniens, mais leurs esprits, considérés comme des êtres distincts 13ft Distinctions d'époques à faire entre les morceaux du grand recueil magique. ..«...•.>.«•.....•• .^« 1S& Les livres magiques d'Accad renferment les éléments d'un système religieux complet, différent de la religion chaldéobabylonienne, antérieur et appartenant à une autre race.. IS1 Antagonisme prolongé des deux religions. ^ « ...%.<..=" .=" ibid.=" la=" grande=" r=" sacerdotale=" les=" pacifique="=" l=" v=" />

336 TABLE ANALYTIQUE Pafes. iSIlle admet la vieille religion magique d'Aocad, maia dam aii« position subordonnée * •••.. 138 Les magiciens sont reçus dans le corps sacerdotal. • Ibid. Il» La religion d'Accad est une religion des esprits élémentaires. 134 Bile peuple tout Tunirers d'esprits personnels Ibid . On n'j voit aucune trace d'une notion fondamentale d'unité . divine 135 Dualisme dans le monde des esprits Ibid. Les rites magiques sont en rapport avec ce dualisme 187 Hiérarchie des esprits favorables •••.. 138 Les dieux sont des esprits de même nature que les autres. •«. 139 Le caractère plus étendu de leurs attributions les distingue seul... Ibid. Difficulté, dans l'état actuel de la science, de déterminer le rôle de certains dieux 140 Conception de ^univers particulière aux Chaldéens 141 La terre et sa forme • Ibid* Le ciel ••••. 142 L'océan. ,...• • •« 148 L'atmosphère Ibid, Les grands dieux des trois zones du monde 144 Anna et son empire céleste • Ibid. JÈti, roi de la surface terrestre et de l'atmosphère. • . . «, 145 Sa domination sur les eaux et sa forme de poisson 146 Son rôle de dissipateur des maléfices et de dieu de l'intelligence • .' 147 Davkina, épouse de Éa 148 Éa et le Nouah chaldéo-babylonien Ibid. Son rôle dans la légende du déluge , . , 149 Le vaisseau de Éa Ibid. Les armes symboliques de Êa 160 Moul-ge et son empire infernal • , 158 Nin-ge et Nin-ki-gal, les deux déesses chthoniennes 153 L'enfer Ibid, . Traits sombres sous. Usquels on le dépeint 154 jLbsence d'idée de rémunération dans l'autre vie 156 La résurrection • Ibid. Les sept cercles de l'enfer chaldéo-babylonien 156 ;L'enfer des Accads. • Ibid. La montagne de TOccident, auprès de laquelle est l'entrée de cet enfer • *^ Ibid. Description de l'enfer accadien dans les hymnes d'une liturgie funèbre ..• 157 Xes démons naissent et habitent dans l'enfer ,, 160 JBsprits favorables de la même région Ibid. .Le dualisme n'est donc qu'apparent et sans valeur morale. •• 161

« DES MATIERES 337 Nin-dar, le soleil de nuit, enfant des enfers 161 Il est le dieu des trésors cachés : 162 Origine chaldéenne des idées sur la valeur talismanique des gemmes • Ibid. Les dieux de la métallurgie chez les peuples touraniens. ... 163 Ces dieux dans la religion d'Accad Ibid* III. Les dieux et les esprits de la zone superterrestre 164 Oud, le soleil diurne Ibid. Il dissipe les sortilèges comme les ténèbres Ibid. Il est invoqué pour la guérison de certaines maladies 166 La maladie considérée quelquefois comme un châtement des dieux 167 Les vents, leur dieu, Im, et les esprits spéciaux de chacun d'eux 168 Les personnifications de l'élément humide Ibid. Le feu son dieu 169 Il est un grand dissipateur des d(^mons et des maléfices 170 On l'adore dans la flamme du sacrifice 171 Dans le foyer domestique Ibid. Il est aussi le feu cosmique 172 Ce dieu n'est plus qu'à peine connu à l'époque assyrienne. . . 173 Il passe sous une forme héroïque dans l'épopée Ibid. Nécessité d'un médiateur entre l'homme et Ea Ibid. Ce rôle est celui du dieu Silik-moulou-khi 174 Il est aussi le dieu de la résurrection 175 Identification qu'on établit entre lui et le Mardouk de Babylone. 176 Analogie du rôle de Silik-moulou-khi avec celui du Mithra perse 177 Points de contact entre la religion accadienne et le mazdéisme dans sa seconde époque 178 Possibilité d'une influence chaldéenne sur la religion de Zoroastre • Ibid. Possibilité d'une parenté entre la religion accadienne et celle des Mèdes anté-iraniens 179 Question de l'origine du culte du feu dans le mazdéisme 180 Le dieu attaché à chaque homme dans les idées des Accads et les fravaschis mazdéens 181 Les esprits des dieux distingués comme des entités séparées et les fravaschis des anges et d'Ahouramazdâ 183 Cbapitre V. — Les Religions et la Magie des peuples touraniens. I. Naturalisme démonologique des populations sibériennes 185 Leur culte magique et leurs prêtres sorciers 186 Idée que la maladie est un être personnel, son attaque une possession démoniaque • 187 22

338 TABLE ANALYTIQUE Pages. Parenté de ce naturalisme et de cette sorcellerie avec la religion des Accads 188 Ce qui reste pourtant de douteu's encore dans les rapprochements établis de ce côté. 189 Caractère plus important et plus certain des faits constatés chez les Mèdes et chez les Finnois 190 II. Valeur capitale de l'étude des faits relatifs à la Médie dans la question des origines touraniennes de la Chaldée 191 Le peuple touranien des Proto-Mèdes et sa laogue 192 Il se maintient sous la domination des Iraniens jusqu'au temps des Achéménides Ibid. Distinction du magisme médique et du zoroastrisme pur 193 Les doctrines mazdéennes durent s'altérer de bonne heure chez les Mèdes iraniens 195 Lutte du magisme et du mazdéisme sous les premiers Achéménides Ibid. Les mages, vaincus dans la lutte, s'introduisent par une voie détournée à la cour des rois de Perse Ibid . Corruption du mazdéisme sous leur influence 196 Le titre sacerdotal de mage perd, sous les Sassanides, son ancienne signification hétérodoxe Ibid. Esprit et doctrines du mazdéisme primitif dans sa pureté 197 Ahouramazdâ Ibid. Angrômainyous. 198 Horreur des Perses pour l'idolâtrie 199 Les renseignements d'Hérodote sur la religion des Perses... Ibid. Il faut les appliquer au magisme médique 200 Culte des éléments , Ibid. Adoration du feu Ibid. Le culte des astres ne s'introduit que tard dans le mazdéisme. 201 Son importance dans le magisme médique Ibid. Il y provient d'une influence assyrienne, aussi bien que le personnage d' A.nâhitâ 202 Esprit de panthéisme du magisme médique 203 Il admettait le dualisme mazdéen Ibid. Mais l'antagonisme des deux principes n'y était qu'apparent. . 204 Zrvâna-akarana, source commune d'Ahouramazdâ et d'Angrômainyous Ibid. C'est la traduction iranienne d'une conception de la religion des Proto-Mèdes touraniens 205 Adoration d'Angrômainyous dans le magisme 206 Il se confond avec l'ancien dieu-serpent de la population touranienne ♦ 207 Azhi-Dshàka et Astyage , . . . 208 Culte d'Anàhitâ chez les Mages 209 Le Mithra femelle d'Hérodote Ibidt

OEiS MATIERES 339 Pages. Liaison étroite d'Anâhitâ et de Mithra 210 Leur coaple solaire et lunaire 211 Le double Mithra , Ibid. Mithra et Silik-moulou-khi 212 Les pratiques de sorcellerie et de divination dans le magisme médique . 213 Les baguettes mantiques Ibid • Les mages deviennent, pour le monde grec, les types des enchanteurs ^ 214 Part considérable de la vieille religion touranienne des ProtoMèdes dans le magisme 215 III. La mythologie et l'épopée des Finnois 216 Esprit général du paganisme finnois Ibid . Mythologie née du vieux iond de la religion des esprits 217 Sa parenté avec la mythologie des Accads Ibid. Prêtres magiciens et sorciers malfaisants 218 Différentes espèces de sortilèges Ibid. Médecine purement magique 219 Puissance immense attribuée par les Finnois aux enchantements Ibid . Le bâton céleste, talisman supérieur à tous les sortilèges 221 Hiérarchie divinû Ibid. Les trois dieux supérieurs Ibid. Leur ressemblance avec les trois grands dieux d'Accad 222 "Wielinamoinen et Êa Ibid. Les paroles suprêmes et toutes-puissantes 228 Culte des éléments et de tous les objets de la nature 224 Le feu • I^i^* Le soleil I^»dEsprits partout répandus 226 Les dieux mineurs ; physionomie particulière que leur donne la nature du Nord Ibid. Différences et ressemblances avec les dieux des Accads 226 Les dieux des bois Ibid. Ceux des troupeaux 227 Ceux de la pêche Ibid. Les dieux de la métallurgie Ibid. Le fer chez les Finnois et le bronze chez les Accads 228 Esprit divin attaché à chaque homme 229 Analogie de cette conception avec celle que nous avons observée dans la religion accadienne. Ibid. Dualisme dans la religion des Finnois 290 La région des ténèbres et de la mort Ibid. Les démons % . . 292 Les sorciers ^ ^:..»A. Ibid. • i^ef exorcismes •

340 TABLE ANALYTIQUE Pages. Les maladies considérées
comme des êtres personnels 333 Formules pour les chasser, leur analogie
avec les incantations accadiennes 234 Formules pour la guérison des
blessures 336 Chapitre I. — Le Peuple d'Accad et sa Langue. I. Résultat
des recherches précédentes, la constatation de l'existence d'une famille
touranienne de langues, à laquelle appartient la religion des livres
magiques d'Accad 239 Rédaction de toutes les formules magiques en
langue accadienne 240 Version assyrienne qui les accompagne Ibid. Il y
avait donc en Chaldée une langue spéciale à la magie.. 341 C'est là un
indice nouveau de l'origine de la magie chaldéenne, comme apport d'une
race déterminée 242 Caractère touranien de la langue accadienne Ibid.
Travaux des savants à ce sujet 243 II. L'accadien est le type d'un groupe
particulier dans la famille touranienne 344 Ses affinités spéciales avec le
groupe ougro-finnois 346 Observations générales sur son vocabulaire 347
L'accadien permet des rapprochements nouveaux entre des mots, de
différents groupes touraniens 350 C'est la grammaire qui fait l'unité de la
famille touranienne. . 351 Caractères grammaticaux de l'accadien Ibid.
Formation du pluriel 252 Postpositions casuelles de la déclinaison Ibid.
Pronoms. 253 Conjugaison verbale 255 Le verbe négatif 256 m. Affinités
de l'accadien avec le basque 257 Rapport de position du génitif avec le
substantif dont il dépend. Ibid. Place du pronom dans l'agglutination verbale
Ibid. Incorporation du pronom régime au verbe 358 Certaines postpositions
casuelles Ibid. Tous les faits qui constituent ces affinités se retrouvent
sporadiquement dans d'autres langues touraniennes 259 Position du génitif
en votiaque Ibid. Comparaison du verbe accadien et du verbe tongouse 260
Etats successifs de l'agglutination verbale dans les langues touraniennes
Ibid. Incorporation du pronom régime au verbe dans le mordvine. 261
Postposition du cas de motion en accadien et en proto-médique..., 262

DES MATIERES 341 Paget. Question de la parenté du basque at des langues touraniennes. \$63" Importance de l'accadien dans la philologie touranienne S63 Chapitre VU. — Lbs Touranibns en CHALnis bt dams l'Asib ANTIRISURB. I. Variété des populations en fiabylonie et en Chaldée 265 Faits qui augmentèrent cette variété dans le cours des temps historiques 209 Le dualisme originaire de Soumir et d'Accad Ibid . Soumir et Sennaar , 267 Dualisme parallèle des Céphènes et des Chaldéens dans les récits d'flellanicus Ibid. Les Céphènes sont les Kouschites de la Genèse 268 Les Chaldéens constituent la plus ancienne population 269 Les Chaldéens identiques aux Accads 270 Dualisme linguistique de la Chaldée dès les temps les plus anciens, Tassyrien et Taccadien Ibid. Pour les Assyriens, la langue sémitique était la langue de Soumir et l'idiome touranien celui d'Accad 271 Inexactitude du nom de langue assyrienne Ibid . On la parlait bien longtemps avant qu'il fût question d'un peuple assyrien 272 Au temps de Sargon I**, l'Assyrie n'était pas encore constituée en corps de nation 274 L^assyrien, langue de la famille dite sémitique, était en Chaldée et en Babylonie l'idiome de l'élément kouschite de la population • 275 Une grande partie des peuples chamites, en particulier tous ceux de Kousch, parlaient des langues qualifiées de sémitiques 276 Parenté linguistique et ethnographique des peuples de Sem et de Cham 277 Les Chamites, première couche civilisée de la même famille de peuples que les Sémites .- Ibid. En quoi ils diffèrent cependant 278 Métissage des Chamites avec une race mélanienne -. 279 Le dualisme des Touraniens et des Kouschites en Chaldée se marque également dans l'histoire, dans le langage et dans la religion 280 II. La grande civilisation de Babylone et de la Chaldée naît du mélange de ces deux races ; 281 Apports de l'une et de l'autre à l'œuvre mixte 282 L'écriture cunéiforme est due aux Touraniens Ibid . Elle a été inventée dans un autre pays que la Chaldée 284

3tô TABLE ANALYTIQUE Pagef SouTenira que les Accads gardaient d'un berceau plus septentrional 285 Leur parenté avec les Chaldéens et Gordjéens du Kurdistan. Ibid. Légendes chaldéennes sur la montagne de TOrient 286 Etat encore peu avancé des tribus touraniennes qui peuplèrent la Chaldée, à l'époque de l'invention de leur écriture 287 La magie et les premiers éléments de l'agriculture de la Chaldée sont dus aussi à la population touranienne primitive... Ibid. Apports des Kouschites : l'astrologie et l'astronomie 288 La langue assyrienne est toujours l'idiome des documents de ces sciences Ibid. L'élément sémito-kouschite fait prévaloir définitivement sa religion. et sa langue 289 Epoque où l'Assyrien supplanta l'accadien Ibid. « L'accadien était déjà une langue morte et savante- sous les rois de Babylone de la dynastie Cissienne 290 Restauration momentanée de son étude, et même de son emploi, dans les écoles palatines d'Assurbanipal 291 Date antérieure du triomphe de la religion chaldéo-babylonienne comme religion officielle, même dans le pays d'Accad w 292 La collection des hymnes liturgiques en accadien aux dieux de cette religion 293 L'existence exclusive de la religion démonologique des livres de magie d'Accad remonte avant toute histoire monumentale 294 Likbagas, roi d'Our, le premier dont on ait des inscriptions, le grand bâtisseur des temples pyramidaux de la Chaldée.. 295 Ce type de constructions sacrées est intimement lié aux données de la religion chaldéo-baby Ionienne 296 Dévotion de Likbagas aux dieux de cette religion Ibid. Distinctions à établir au point de vue de l'histoire et du génie entre Babylone et l'Assyrie 297 Entre la civilisation de Babylone et celle de la Chaldée dans les âges primitifs * 298 Epoque où se forma définitivement la civilisation chaldéo-babylonienne ^ 299 La part de l'élément kouschito-sémitique y fut prépondérante. Ibid. III. Doutes qui restent dans l'esprit de quelques savants sur l'existence et le rôle des Touraniens dans la Chaldée primitive Ij j^^. 300 Objections de M. Renan |^». « ^^^^kijbid. Discussion de ces objections ^^^f*nf>^^^^^|k^^l Sévérité exagérée de M. Reii ^^Baéoiâl^^Il^^Hlhifrr . historique d'i Touraniens,

DES MATIERES 343 Pages. Existence d'une civilisation touranienne primitive 803 Dans quelle mesure elle était développée, au moins en Chaldée. 804 Cette civilisation n'a été qu'un des facteurs de celle de Babylone 306 Elle n'en a pas même été le principal. 306 Ce qui constitue l'individualité d'une race en histoire 807 Toutes ces conditions se trouvent réunies pour les Touraniens de la Chaldée Ibid. Leur langue Ibid. Leur littérature 308 Leur religion Ibid. Obscurité de leur histoire antérieure atout document écrit.. 309 Le peu qui reste de leurs lois 310 Rapprochements qu'on y trouve encore à faire avec les Finnois 311 ly. Témoignage de Justin sur la puissance antique des Scythes Touraniens dans l'Asie antérieure 31S Sa confirmation par les découvertes modernes 313 La présence des Touraniens en Chaldée n'est pas un phénomène sporadique Ibid. Diffusion antique des Touraniens dans toute l'Asie occidentale 314 Les Proto-Mèdes et leur langue 315 Us n'appartenaient pas au même groupe que les Accads Ibid. La Susiane et ses diverses populations 317 Sémites, Kouschites et Touraniens dans ce pays 319 Prépondérance des Touraniens, qui font prévaloir leur langage • 3i0 Caractères de la langue susienne 322 Les Touraniens des montagnes au nord de la Mésopotamie. . . • 333 Les habitants primitifs de: l'Atropatène 334 Les peuples de Mesech. et de Tabal Ibid. Les Touraniens dans l'antiquité et de nos jours 335 Ils sont l'une des premières races qui se soient répandues dans le monde • 336 Nécessité de se servir du nom de Touraniens^ préféremment à tout autre IbiJ.

PRINCIPALES NOTES P.]5, note 1. — Analyse du caractère idéographique aignifiant c incantation, formule magique. > P, 234, note 1. — Comparaison des expressions d'incantations accadiennes contre les maladies avec celles des incantations finnoises. P. 344, note 1. — Le polysynthétisme dans la langue accadienne. P. 245, note 1. — Uencapsulation dans la langue accadienne. P. 249, note 1. — Rapprochements entre le Yocabulaire accadien et celui des langues touraniennes actuelles. P. 271, note 1. — La dualité de Soumir et d'Accad en Chaldée e celle de Suomi et d'Akkarak dans les traditions finnoises. P. 274, note 1. — Vestiges linguistiques de la prolongation tardiye de Tétat nomade chez les Assyriens. P. 290, note 2. — Règles de l'emploi de l'assyrien ou de l'accadien dans les contrats privés, dès le temps de Sargon I*, roi d'Agané. P. 810, note 1. — Les débris des anciennes lois accadiennes. P. 816, note I. — Rapprochements de grammaire et de lexique entre Taccadien et le proto-médique. P. 319, note 1. — Les fables éthiopiennes à Suse, Memnon et le dieu Oumman* P. 321, note 1. — Les dieux des Cissiens et des Susieos. P. 322, note 1. ~ La langue susienne.

TEXTES CUNÉIFORMES TRADUITS OU ANALYSÉS W. ▲. I.

— Cuneiform inscriptions of Western Asia[^] par H. Rawlinson, Norris et Smith. Lt. — Choix de textes cunéiformes inédits» par F. Lenormant.
DOCUMENTS ÉTRANGERS AU GRAND RECUEIL MAGIQUE. Pages.
W. A. I. I, 70. — Formules d'imprécation, en langue assyrienne, du Caillou Michaux, traduites •. 61 W. A. I. II, 16. — Chanson accadienne, avec traduction assyrienne, pour la protection des récoltes, traduite 39 .I.ii,17et18, Lt. 24. ~ Grande conjuration bilingue, en 28 formules, contre l'action des démons, les effets des sortilèges, les maladies et les principaux malheurs qui peuvent frapper dans le cours de la vie, traduite 8-11 Lt. 26. — Formule talismanique, en accadien, pour préserver des rechutes un individu guéri de la possession, traduite. 44 Lt. 27. — Formule talismanique, en assyrien, pour la préservation d'une femme enceinte, traduite 43 Lt. 90. — La descente d'Istar aux enfers, récit épique en assyrien, fragments traduits 35,40, 164,157

346 TEXTES CUNÉIFORMES MORCEAUX DU GRAND

RBCUBIL MAOIQUUS. Premier livre, PagM. W. A. I. IY, 1, col. 1. — Fragment décrirait les ravages des démons chez les hommes, traduit. S8 W. A. I. IY, 1, col. 2. — Litanies des esprits protecteurs[^] tra[^]duites 1S8 W. A. I. IY, 1, col. 3. — Conjuration contre diYcrs démons, ma[^] ladies et actions funestes, telles que le mauYais œil, traduite 15,1S7 W. A. I. IY, 1, col. 3. — Conjuration contre diverses mauvaises influences célestes et démons des astres, traduite 17 W. A. I. IT, 9. — Conjuration contrôle sept démons de l'abîme, traduite 18 W. A. I. IY, 2. — Fragment sur les démons appelés telal, traduit fâ W. A. I. IY, 7. '- Conjuration contre les imprécations et leurs effets, traduite &9 W. A. I. IY, 15. — Conjuration contre les ravages des maskim, démons cosmiques, un fragment traduit, le reste analysé S6 W. A. I. IY, 16, 1. — Conjuration donnant son efBicacité à un talisman qui doit mettre la maison à l'abri des attaques des démons, traduite 4Î W. A. I. tv, 19, 1. — Fragment sur les effets du mauvais sort, traduit 28 W. A. I. IV, 27, 5. — fragment décrivant les ravages des démons chez les hommes, traduit. . . 29 W. A. I. IY, 29, 2* — Fragment indiquant l'action des démons sur les diverses parties du corps humain[^] traduit 34 Second livre. W. A. I. IY, 3, col. 2. — Prescription d'un nœud magique contre la « maladie de la tête », traduit 89 W. A. I. IY, 3 et 4. — Incantation pour guérir la même maladie, traduite 1[^] W. A. I. IY, 22, 1. — Autre pour le même objet, analysée en partie et un fragment traduit 21 B. M. K 1284 (inéd.). — Incantation pour guérir la peste, avec prescription d'un rite magique, traduite [^]

TRADUITS OU ANALYSES 347 Troisième livre. » Pages. W. A. I. II, 19. — Dithyrambe sur les armes de Ea, traduit 151 W. A. I. IV, 6, col. 5. — Hymne au Feu, traduit. 171 W. A. I. IV, 8. col. 3. — Hymne au Feu, traduit 171 W. A. I. IV, 13,3. — Fragment d'hymne, traduit 47 W. A. I. IV, 14, 2. — Hymne aux Eaux, traduit , . . 168 W. A. I. IV, 14, 2. — Hymne au Feu, traduit 169 W. A. I. IV, 14, 2. — Hymne au Fleuve, traduit 168 W. A. I. IV, 17. — Hymne au Soleil, pour la guérison d'une maladie, traduit 46,166 W. A. I. IV, 17. — Autre hymne au Soleil, traduit 52,164 W. A. I. IV, 18, • — Hymne pour la protection du roi, fragment traduit 33 W. A. I. IV, 18. — Hymne sur les armes de Êa, analysé. 150 W. A. I. IV, 20, 2. -- Hymne au Soleil, traduit 165 W. A. I. IV, 21, 1. — Hymne au Feu, traduit 170 W. A. I. IV, 21, 1. — Prescription relative aux images de dieux protecteurs à placer dans les différentes parties de la maison, traduite < 45 W. A. I. IV, 23, 1. — Hymnes d'une liturgie funèbre, pour les différentes phases de la descente aux enfers, traduits 158 W. A. I. IV, 25. — Hymne sur le vaisseau de Êa, analysé. 149 W. A. I. IV, 26, 3. — Hymne au Feu, traduit 172 W. A. I. IV, 26, 4. . — Fragment d'hymne à Silik-moulou-khi, traduit 175 W. A. I. IV, 27, 1. — Fragment sur la montagne de Moul-ge, traduit 157 W. A. I. IV, 29, 1. — Hymne à Silik-moulou-khi, comme dieu de la résurrection, traduit 175 B. M. K 142 (iné.). — Fragment d'hymne au Soleil, traduit. 47

Conjuration contre les maléfices des différentes espèces de 'sorciers, traduit 56

TRADUCTIONS DE TEXTES ÉGYPTIENS

Clause finale du chapitre 30 du Rituel funéraire 81

Clause finale du chapitre 64 81

Formule de magie funéraire d'un papyrus du Louvre 83

Incantation contre la morsure des serpents, dans un papyrus du Louvre 86

348 TEXTES ÉGYPTIENS Pagei. IncaDtaiioD contre les crocodiles (papyrus magique Harris].... 87 iDcantatioD contre .les crocodiles et autres reptiles (papyrus Harris) 88 ConjuratioD contre les dangers qui peuvent menacer à la campagne (papyrus Harris) 88 Incantation à prononcer sur un chien de garde (papyrus Harris). 89 Évocation d'Ammon contre les serpents (papyrus Harris) 91 Incantation contre les crocodiles (papyrus Harris) 93 Évocation du dieu Noum (papyrus Harris) 93 Imprécation magique de nature funéraire contre Set, dans un papyrus du Louvre , 95

INDEX MYTHOLOGIQUE Abime (1*) dans la philosophie
 religieuse des Chaldéens. 103. Adam, son union avec Lililh dans les
 légendes rabbiniques, 36. Adar, dieu chaldeo-assyrien, 16. 43. 5t, 61, 108,
 109, 127, 161. - L'Hercule de cette religion, 16, 51, 120, 127, 161. — Dieu
 de la planète Saturne, 107, 120. — Originellement un personnage solaire,
 120. — Fils et époux de Belit, 108. Adar-Samdan, 108, 120. Adityas, dieux
 solaires des Yédas, 211. Adonis, 76. Affni, dieu des Yédas, 169, 180,
 Anouramazdâ, dieu suprême des Iraniens, 104, 178, 183, 194, 197, 198,
 199. i03, 204, 206, 208, 210. — Fravaschi d'Ahouramazdâ, 184. —
 Ahouramazdâ dans le magisme médique, 203, 204, 206, 208, 211. Ahriman,
 voy. Angrômaiious. Ahti. déesse des Finnois, 227. Aipaksina, dieu susien,
 321. Akhkharrou, vampire des Chaldéo-Assyriens. 35. Akh-soukkalli, dieu
 chaldéo-babylonien. 110. Alal. démon des Accads, 8, 15, 17, 24, 34,
 42, 172, 176. Alap, génie chaldéo-assyrien, 23, 112. Allât, déesse chaldéo-
 babylonienne, 10. 34, 40, 106, 153, 157. AloQ, démon des Ghaldéo-
 Assyriens, 24. Aniar oulouki, ancien nom accadien du dieu Mardouk. 121.
 Ameschaspentas, génies suprêmes du mazdéisme, 183, 198, 210. Amman,
 dieu susien, le même que Oumman, 319, 320, 321. Amman- Kasibar. dieu
 susien, 319. Ammon. dieu égyptien, 75. 87, 88, 92. Anâhilâ. déesse adorée
 chez les Perses, 202, 209. — Introduite de l'Assyrie chez les Mèdes, '202,
 209, 212, 215. — Sa liaison étroite avec Mithra, 210, 211. Anat. déesse
 chaldéo-babylonienne, 105, 202. 212. Anata. adorée en Egypte, 89. Ancien
 (1') des jours dans les religions euphratico-syriennes, 122. Anges des
 Chaldéo-Assyriens. 112. Angrômainyous. le mauvais principe dans le
 mazdéisme. 198, 203, 204, 206, 208. — Dans le magisme médique. 204, 205,
 208. — il y est adoré sur le même pied qu'Ahouramazdâ. 206 — Il s'y
 confond avec le dieu-serpent de la population touranienne, 207. —
 Légendes mazdéennes qui représentent Angrômainyous sous la forme d'un
 serpent, 208. Anliour, dieu égyptien, 87. Anna, dieu des Accads. 4, 138,
 144, 145, 148, 151, 205, 222. — Seigneur du ciel. 144. — Qualité d'Esprit du
 ciel, 140, 144. — Se confond avec le

350 INDEX MYTHOLOGIQUE ciel matériel, IU, 112, 175. - Identifié à TAnou chaldéo-assyrien, i, 105, 115, IU. Anos, nom d'Anou chez Damascius, 105. Anou. dieu chaldéo-assyrien, i.61, IOi, 105, 107, 108, 109, 110, 115, 123, 144, 296. -^ Son caractère de dieu Temps et Monde, 105, m. — Dieu lénslateur, 147. — Ichthyomorphe , 147. Anounit, déesse chaldéo-babylonienne, 107,115,121, Anounna, classes d*anges chez les Accads, 139. Anounna-ge, esprits terrestres des Accads, 17, 121,128. Anounnaki ou Anounna-irsiti, anges terrestres du système chaldéo-babylonien, 17, 112, 127. Anubis, dieu égyptien, 78. Aos, nom de Nouah chez Damascius, 105. Apap ou Apophis, ennemi du Soleil dans la reUgion égyptienne, 75. Aptya, héros mythologique des Védas, 208. Arali, Tenfer des Accads, 153, 160. Argent, son dieu chez les Accads. 163. Arimanios, traduction grecque d'Angrômainyous, 206. Armes symboliques du dieu Ea, 150, 151. Artémis Nansea derElymaïs, 321. Asakkou, démon chaldéo-assyrien de la fièvre, 34. Asmoun, dieu chaldéo-babylonien, 110. Assesseurs d^Osiris à son tribunal des enfers, 78, 96. Assur, dieu suprême et national des Assyriens, 104, 274. Astres, leur rôle dans la religion chaldéobabylonienne, 106. — Leur culte dans le magisme médique, 201 . — Dans le mazdéisme de la seconde époque, 201 . —Résultat d*une influence babylonienne, 202. Atys, dieu phrygien, 76. Audh, dieu des Arabes, 122. Ausar, forme première du nom du dieu Assur, 274. Azhi-Dahâka, monstre ennemi dans les légendes iraniennes, 208. — Adoré , comme un dieu dans le magisme médique. 208. iEon, traduction grecque du dieu phénicien Oulom, 122. Baal, dieu syrien adopté en E(^te, 75. Baal-Haldim, dieu de la Palestine, 122. Bah, dieu égyptien, 94. Barque du Soleil chez les Egyptiois, 15. Bau, dieu chaldéo-babylonien, 110. Beiwe, dieu solaire des Finnois et des Lapons, 224. Bel, dieu chaldéo-assyrien, 16, 44,61, 105, 106, 108, 115, 123, 127, IU, 153, 297, 321. — Le démiurge, 105, 109, 170. Belit, déesse chaldéo-assyrienne, 16, 61, 105, 106, 108, 109, 112, 127, 153. — La matière humide et passiTe, 106. Bel-Mardouk, 274. Bennou, oiseau symbolique chez les Egyptiens, 76. Bilala, dieu susien, 321. Bin. dieu chaldéo-assyrien, 16, 50, 61, 121. 127, 168, 173. — Dieu de Fatmosphère, 107, 168. — A quelquefois un caractère solaire, 121. Biseba, nom donné quelqnefois an dieo Soleil chez les Accads, 224. Bit-nour, génie protecteur des ChaldéoAssyriens, 43. Bon (le) dans la philosophie religieuse des Ghaldéens,103, 107. Bouryas, dieu desCissiens, 321. Çakti-Trinourtiderinde, 105. Céphée, héros des légendes grecques sur

la Chaldée, 269. Ghang-ti, dieu des Chinois primitif, 144. Chérub qui , selon la Genèse, garde la porte du paradis terrestre, 151. Çivaïsme, transformation de ses anciens dieux en démons, chez les bouddhistes deGeylan. 69. Golique, personnifiée chez les Finnois par un démon spécial, 233. GoDstellations. leurs dieux chez les Chaldéo-Babyloniens, 111 . Çraoscha, archange du mazdéisme, 171. Crocodile Mako, personnage mythologique égyptien. 88. Gronos, traduction grecque du Bou chaUéobabylonien, 104. Guivre, son dieu chez les Accads, 162, 163. Gybèle, déesse phrygienne, 76. Dahâka, monstre malfaisant des légendes iraniennes, 208. Dame suprême (la), déesse chaldéo^)abylonienne, 107. Damkina ou Davkina, déesse des Àocads, 22, 105, 115, 148, 150, 153, 168.Sens de son nom, 148.

INDEX MYTHOLOGIQUE 351 Déesses, leur rapport avec les dieux dans la religion chaldéo-babylonienne, 105, 107. — Dans les religions syro-phéniciennes, 107, 118. Mœ, parenté du récit biblique et du récit babylonien, 1⁸. — Rôle que Êa joue dans ce dernier, 149. Démons, leurs diverses espèces suivant les Accads, 3, 8, 15, 16, 23, 24, 172, 176, — Groupés par sept, 17, 18. — Sortant des enfers, 160. — Démons cosmiques, 25, 26. — Démons de Tabîme, 26. — Démons des vents, 48. — Différentes habitations des démons, 3, 29. — Démons du désert, 3, 6, 29. — Démons agissant sur Thomm Cf 28, 29. — Description poétique de leurs ravages, 29. — Leur action sur les différentes parties du corps, 34. — Démons des maladies, 34. — Démons déchaînés par 1⁸ imprécations, 59. — Rapports entre les sorciers et les démons, 55. — Types hideux donnés aux démons, 48-52. — Démons en forme de taureaux, 51, 52. Démons des populations sibériennes, 187, 188. Des Finnois, 231. Démons qui sont d'anciens dieux de religions vaincues, 69. — Développement émonologique peu considérable dans la magie égyptienne, 89. — Démons du désert chez les Hébreux, 30. Démons favorables chez les Accads, 8, 10, 33, 138, 172. Diable, adoré par les Yézidis, 208. Dieu attaché à chaque homme dans les idées accadiennes, 59, 182. — Se décompose souvent en un couple divin, 47, 59, 171, 182. — L'homme fils de son dieu, 16, 166, 170, 183. — Analogie de cette conception avec celle des firavaschis dans le mazdéisme, 183. — Croyance analogue chez les Finnois, 229. Dieux, comment les concevaient les Accads, 139. — Dieux se nourrissant réellement des offrandes, 46. 47. — Dieux mauvais dans les idées des Accads, 3, 8, 17, 42, 172. Dieux contraints d'obéir aux formules magiques dans les idées des Egyptiens, 90, 92. Dieux des religions vaincues devenant des démons, 69. Dieux inférieurs dans le mazdéisme, leur caractère primitif, 198. Dingiri, nom accadien de la déesse Nana, 115. Dounpa-ouddou, aïeu de la planète Mercure chez les Accads, 159. Dounyas, dieu des Gissiens, 321. Douze (les) grands dieux des Chaldéo\ssyriens, 108. Doûzi ou Douwazi, dieu chaldéo-babylonien, 108, 120. Drauga, le mensonge, nom quelquefois donné par les Perses au mauvais principe, 199. Duausme, son apparition dans les religions des Esprits, 65. — Dans la religion accadienne, 135-137, 178. — Ilty est qu'apparent et sans valeur morale, 160. — Dans la religion des Proto-Mèdes, 203. — Dans les croyances du paganisme finnois, 230. — Dans la religion égyptienne. 75. — Dans le mazdéisme, 176, 197, 198. —

Dans le magisme médique, 203. — Il s'y confond dans un premier principe panthéiste, 204. — Dans la religion des Yézidis, 208. Dualité conjugale dans laquelle se divise l'unité de l'être divin, dans les religions euphratico-s) [riennes, 118. Dvergues, esprits élémentaires chez les Finnois, 225. Êa, dieu des Accads. 18, 19, 20, 21, 22, 27, 28, 39, 40, 41, 42, 45. 54, 59, 60, 62, 98, 128, 138, 148, 149, 150, 153, 159, 167, 168, 174, 175, 205, 222. — Identifié au Nouah chaldéobabylonien, 19, 27, 40, 105, 115, 128, 144, 148, 152. — Signification de son nom, 145. — Seigneur de V^atmosph^e, de la surface terrestre et des eaux, 145-147. — Qualifié d'Esprit de la terre, 140, 145. — Dieu ichthyomorphe, 146. — Le vaisseau de Êa, 149, 150. — Êa dissipateur des mauvaises influences et dieu de TintelUffence, 147, 173. — Le serpent est un de ses attributs, 207. — Parenté de Êa et du Wainamoinen des Finnois, 222. Eau, source de toute génération dans les idées des Accads et des Ghaldéo-BabyIoniens, 146. Eaux, adorées par les Accads, 168. Eaux de vie, leur source dans l'enfer chaldéo-baby Ionien, 155. Egres, esprits de la végétation chez les Finnois, 225. Ekim, démon chaldéo-assyrien, 24. Enfer accadien, 35, 154. 155. — Ses différents noms. 153.— Sa description, 158, 159. — Sans idées de rémunération, 155. Enfer chaldéo-babylonien, 35, 154, 155. — Divisé en sept cercles, 156. -rDescente d'istar aux enfers, 34, 35, 40, 154, 155, 156, 157.

352 INDEX MYTHOLOGIQUE Enfer égyptien, 78, 79. Enfer des rinnois. 230. Ēnou. nom accadien du Bel chaldéo -babylonien, 105. En-Zouna, nom accadien du dieu Sin, 16, 127. Eschmoun, dieu phénicien. 122. Esprit de la terre chez les Accads. 3. i. 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 15. 16, 17, U, 60. 126. 128, 169. 172, 176. — Identique au dieu Êa, UO, 145. Esprit du ciel chez les Accads, 3, i, 5. 6. 7, 8, 9, 10, 11, 15, 16, 17, U, 60. 126, 128, 169. 172, 176. - Identique au dieu Anna. 140, 144. Esprit divin que chaque homme porte en lui-même, suivant les Finnois, 229. — Analogie de cette conception avec celle du dieu de chaque homme chez les Accads, 229. Esprit pur et suprême du mazdéisme. 178. Esprits des dieux considérés comme des êtres distincts chez les Accads, 16. 126-129. 183. — Analogie de cette conception avec celle des fravaschis dans le mazdéisme. 183. — Ēspriis favorables, énumération de leurs différentes espèces, 128. — Esprits mauvais, 13. 23. 24. — Esprits de rabînie. 26. — Esprits des vents, 28, 168. — Esprits familiers, 36. Esprits élémentaires, leur culte chez les peuples primitifs, 64. — Chez les anciens Chinois, 64, 134. — Leur culie est caractéristique de la race touranienne, 134. 184. 185, 188-217.. — U est le fondement de la religion et de la magie des Accads, 130, 1⁴, 189. — Distinction des simples esprits et des dieux dans cette religion. 139. — La religion des Esprits chez les Finnois, 216, 217. Esprits personnels répandus dans toute la nature, suivant les croyances des peuples barbares. 64. — Suivant la magie chaldéenne, 97, 134. — Inconnus à la magie égyptienne, 97. — Ces Esprits dans la religion finnoise, 216, 217, 225. Être [V] existant, dans la philosophie religieuse des Chaldéens, 103. Hadès, traduction grecque de TAngrôFantômes dans la croyance des Accads, j mainyous du mazdéisme, 206. 8. 9, 35, 42, 172, 176.— Fantôme Haoma, plante sacrée des Iraniens, formé par Nouah pour délivrer Istar des 206. enfers, 40. Haltia, esprit familier des Finnois, Fer, son dieu chez les Finnois et mythes i 225. sur sa naissance, 228. Uapi, dieu égyptien, 94. Fervers, voy. Fravaschis. Feu. dieu chez les Accads, 9, 26, 27, 128. 152, 169, 170, 171, 174, 182. Grand dissipateur des sortilèges, 56. 170. — Adoré dans la flamme do ssh crifice. 171. — Dans le foyer domestique. 171.— Feu cosmique, 173.— Identifié par les Assvriens, tantôt à Bin ettantôt à Nébo, 172. Feu, son culte chez les Proto-Mddes, 201. — Chez les Finnois. 224. Feu, son culte chez les Aryas primitif, 180. — Dans le mazdéisme, 178. — 11 y vient peut-être des Touraniens de la Médie. 180, 201 . Feu, son culte

dans le magisme médique. 200. — Les Mages prétendaient que le feu descendait du ciel sur leurs pyrées. 201. Fièvre, personnifiée par un démon chez les Accads, 34. Fleuve, adoré comme un dieu par les Accads, 168. Fravaschis du mazdéisme, leur conception, 181. — Fravaschi de chaque homme. 181, 182. — Son analogie avec le dieu attaché à chaque homme, suivait les Accads, 181, 18i. — Fravaschis des êtres purement spirituels, et même d'Ahouramazdâ, 183. Gallou, démon des Chaldéo-Babyloniens, 24, 52. Gan-dim-kour-koû, esprit favorable des Accads, 129, 169. Gelai, démon incubé chez les Accads, 36. Génies favorables des Accads, 7, 10, 23, 33, 49, 50. - Leurs diverses classes, 138. — Génies malfaisants. 3, 23. Génies de la Région chaldéo-habylonienne, 112. Génies du monde funèbre chez les Egyptiens, 89. Gigim, démon des Accads, 3, 8, 17, 24, 25, 29, 34, 42, 172, 176. Goula, déesse chaldéo-babylonienne, 61, 107, 121, 321. Goutte, personnifiée chez les Finnois par un démon spécial, 233.

The text on this page is estimated to be only 18.13% accurate

INDEX MYTHOLOGIQUE Har-Sdiéfi, dien égyptien, S9. aelka, déesse desmoDis, 336. Hudffl-HejmoUiiikQi, ministre du mal che: les Yiimoia, 331. Hiisi, personmScation du mal cbei les FiDDois, Î31, S33. Ujijeo-Kiaso, son chat, 231. Bijjen-Liitu, son oiseau, S31. Hiii^RuuDa. son dieval, 231. HinSn-Wàki, ses messagers, 332. HiHevo. dresse des riiiiioig,227. HiKarsioea, dieu des Finnois, 926. aobd. dieu des Arak«s, 123. •Horus. dieu égyptien. 15, 76, 78, 88, Hourki, nom accadien du dieu Sn, 115, IdntiBcatioQ de l'homme aui dieux par les riles sacrés, 68, 79, 90. — Celle Cïojince est le fondement de la ma^ égyptienne, 81-88, 90. tdpà, démon de la fièvre chez les Accads, 34. Igilî, esprits célestes des Accaïs et du système chaldéo-babylonien, 113,139. Iliaos, nom de Bel chez Damascius, 105. Itmarinnen, dieu des Finnois, 221, 292, 227. _ Sa paillé avec le Houl-ge des Accads, 292. Ilau. dieu suprême dans la religion chatdéo-babylonienne, 103, 104. 123. Im. dieu du vent chez les Aceads, 16, 159, 16g. — Identifié au Bin chaldéobahylonien, lG,i97. Incuba, dans les idées des Aceads, S, 30, 43, 179. Indra, dieu des Vèdas, 119. Inuin, sorte de spectre diabolique chez les Aceads, 9, 35. Isis, déesse égyptienne, 76,86, 88, 99. Istar, déesse chaldéo-assYenne, 16, 61, 106,108.109,120,121,213. — Déesse de laplanète Vénus, 107, 313. — La double Istar, 108. — Descente d'istar aui enfers, 34, 35, 40, 108, 154, 155, 156, 157. [zbar , dieu du feu chez :les Aceads, 9, 169. Forme hérwque du dieu Feu, 173, Jéhovah, rapproché d'Ahonramaidi par Cyrus, 198. Juguoet de l'ime suinni les Egpliens , luoleUr, dieu des Finnois, 2S7. Justice, sa déesse en Ggyple, 78. double Justice, 78. Kaitiis, dieu des rmDois.297, Kalewa, ré^on de ta lumière et de la béatitude, daasia mythologie Qonoise, 930. Kamuliinen, dieu des Finnois, 227. Ranisourra, dieuchaldéo-babylonien, 110. Karsa, dieu suslen, 391 . Keijuset, lutins funèbres des Finnois, 225. Kekri, dieu des Finnois, 927. Ker-neter, enfer des Egyptiens, 78, 79, Khéper, dieu égyptien, 74. Rhons, dieu égyptien, 31, 39. Kboumba ou Knoumboume, dieu susien, Kiodakarbou, dieu susien, 391. Ripa'TjlÊir, déesse des Finnois, 233. Klppumaki, la colline des douleurs dans la mythologie ilanoise, 333, 235. Kiroub, génie ctaaidée-babylonlen, 113. Kirsamas, dieu susien, 321. Kit, Dieu des Cissiens, 321. KiwuUr, déesse des Finnois ^33. Knippala, dieu des Finnois, 336. Labarlou, fanlfime des Chaldéo- Assyriens, 35. Labassou, spectre des Chaldéo- Assyriens, delaCbaldée,110. Lagouda,dieususien,

110,321. — Adopté dans quelques parties de la Chaldée, 110, Six. Lamas, génies chaldéo-assyriens, 33, 112. Lamma, génies accadiens, 23, 138. Lalarak, dieu des Accads, 45. Lai, déesse chaldéo-babylonnienne, 108, 115. Personnage héroïque de l'épopée finnoise, 290, 221. Lèpre. M^r«mniBée chez les Finnois par un dânon spécial, 233. LU, démon incube chaldéo-assyrien, 34.' Lilit, démon SBCCttbecchaldéo-assyrien, 30. Lililb, démon des Hébreux, 30, 30. — Légende rabbinique sur son union avec Loⁱatar, dame de la région de Polga, dans la mythologie finnoise, 133.

354 INDEX MYTHOLOGIQUE Mako, fils de Set, monstre mythologique égyptien, 88. Maladies considérées comme des êtres personnels par les Accads, 34, 160, — Par les populations sibériennes, 187. — Par les Finnois, 233, 234, 235. Malkit, déesse chaldéo-babylonienne, 107. Mamit, déesse chaldéo-babylonienne, 110, Mamouremoukahabou, nom mystérieux de rOsiris égyptien, 95. Manon, dieu chaldéo-babylonien, 110. Mardouk, dieu chaldéo-- babylonien, 9, 18, 19, 61, 108, 109, 115, 175, 176, 177, 213. — Dieu de la planète Jupiter, 107, 177, 213. — Originellement une personnification solaire, 121, 177. — Etymologie de son nom, 121. Marna, dieu de Gaza, 122. Marouts, dieux des Védas, 168. Martou. dieu chaldéo-babylonien, 110. Mas, génies accadiens, 23, 29, 138. Maskim, démons des Accads, 8, 17, 23, 24, 26, 27, 42, 172, 176. . Médiateur dans les idées des Accads, 174. — Ce rôle appartient à Silik-moulou-khi, 9, 18, 21, 27, 59, 98, 155, 175. Memnon de Suse, dans les légendes grecques, 319. Mon, dieu de VAsie Mineure, 122. • Mer (la) primordiale dans la philosophie religieuse des Chaldéens, 103. Métallurgie, ses dieux chez les Accads, 173. — Chez tous les peuples touraniens, 163, 227. — Ses dieux et ses génies chez les Finnois, 227. Métaux, leurs dieux chez les Accads, 162, 163. Mitlira, dieu solaire des Védas, 178, 210. — Chez les Iraniens, 178, 210, 211. — Rôle de médiateur qui lui est donné sous les Achéménides, 177. — Analogie de ce rôle avec celui de Silik-mouloukhi chez les Accads, 177, 212. — Le Mithra femelle d'Hérodote, 209. — Son explication, 210. — Liaison des cultes de Mithra et d'Anâhitâ, 210. — Us sont venus par le magisme médique, 212, 214. — Le doSle Mithra, 211, 212. — Mithra chez les Babyloniens, 211. Monstres combattus par les dieux sur les monuments babyloniens et assyriens, 50, 51. — Monstres infernaux des • Egyptiens, 78, 79. Montagne de l'Occident dans les traditions religieuses des Accads, 156, 257, 233. Montagne de TOrient dans les traditions religieuses des Accads, 142, 156, 280. — Berceau du genre humain, 156, 286. ^ Montagne de pierres précieuses, i 152, 163. — Lieu de rassemblée des dieux, 286. Month, dieu égyptien, 87. Moul-ge, dieu des Accads, 16, 17, 51, 128, 152, 153, 156, 157, 160, 161, 162, 170, 172, 175, 205, 222. - Seigneur de Tablme inférieur et des enfers, 153. — Identifié au Bel chaldéobabylonien, 16, 115, 127, 144, 153. — Cette identification est admise par un hymne de la collection magique, 170. Moun-abge, personnage mythologique des Accads, 150. Mourbat ou Rharbat, dieu des

Cissiens, * 321. Myrionyme, surnom d'Isis, 92. NabirtoUj dieu susien, 321. Nakak, oie du dieu Seb, dans la mythologie égyptienne, 94. Nakhkhounte, déesse susienne, 321. — Identifiée à Nana, 321. Namtar, démon accadien de la peste, 34 47, 48. 129, 160, 182, 205. - Serviteur de la déesse infernale Allât, 34. Nana, déesse chaldéo-babylonienne, 105 115, 121, 296, 321. - Adorée à Suse! 321. ' Nanaea, surnom donné par les Grecs à TArtémis de la Susiane, 321. Napsa, dieu susien, 321. Naroudi, dieu des Accads^ 45. Nattig, génie chaldéo-assyrien, 112. Naturalisme grossier des peuples barbares, 64, 135. — Forme de naturalisme particulière aux peuplades toiraniennes imparfaitement civilisées, 185, 188. Son analogie avec la religion des livres magiques 3' Accad, 189.— Naturalisme panthéiste des Proto-Mèdes, 203. Néoo, dieu chaldéo-assyrien, 16. 45. 61 108, 109, 115, 127, 172. — Dieu de la planète Mercure, 107. — Dédoublement de Nébo, 108. Negab, dieu des Accads, 129, 156. Nemrod, 268, 269. Nephthys, déesse égyptienne, 76, 88. Nergal, dieu chaldéo-assyrien, 16, 45, 61, 108, 109, 115. — Dieu de la planète Mars, 107. " ^ Nil, dieu pour les Egyptiens, 94. Nin-akha-qouddou, dieu des Accads, 27, Nin-a-zou, dieu des Accads, 10. Nin-dar, dieu des Accads, 16 17. 61 » lei, 162, 205. - Le soleil de nuit, 161. — Dieu des trésors cachés, 162. — Identifié à TAdar chaldéo-babylonien, 17, 51, 127, 161. ' •

INDEX MYTHOLOGIQUE 355 Nin-gar, personnage mythologique des Accads, 150. Nin-ge ou Nia-gelal, déesse des Accads, 16, 17, 153. — Personne la terre, 17, 153. — Identifiée à la Belit chaldéobabylonienne, 16, 127, 153. Nin-iz-zida, dieu des Accads, 129, 150, 158. Nin-ka-si, déesse des Accads, 140, 170. Nin-ki-gal, déesse des Accads, 10, 27, 153, 160, 233. — Identifiée à Tallat chaldéo-babylonienne, 10, 153. Nin-mouk, déesse des Accads, 10. Ninoua Ji, déesse chaldéo-assyrienne, 128. Nin-si. . . , déesse des Accads, 128. Nin-si-ffar, personnage mythologique des Accads, 150. Nirba, dieu chaldéo-assyrien, 42, 110. Nir-gal, nom accadien de Nergal, 45, 51. Nirjalli, génies chaldéo-assyriens en forme de lions ailés, 23, 112. Nisroch, dieu chaldéo-assyrien, 149. Noé, rapport de son nom avec celui du Nouan chaldéo-babylonien, 148, 149. Nom divin considéré comme une hypostase distincte, 41, 94. — Nom divin mystérieux et tout-puissant chez les Accads, 19, 40, 41, 94. — Il est le secret du dieu Êa, 40, 98. — Analogie avec les paroles toutes-puissantes et mystérieuses dont Wainamoinen est le dépositaire dans la mythologie finnoise, 223. — Nom tout-puissant de Dieu chez les Juifs, 41. — Chez les Arabes, 41. — Différence des idées sur la puissance des noms en Chaldée et en Egypte, 98. — Science des noms divins dans la religion égyptienne, 93. — Puissance attribuée aux noms mystérieux et cachés aux profanes, 94. Nombres entiers mis en rapport avec les différents dieux en Chaldée, 24. Nombres fractionnaires mis en rapport avec les différentes classes de démons, 25. Nouah, dieu chaldéo-assyrien, 19, 27, 40, 61, 105, 107, 108, 115, 128, 144. — • L'intelligence divine, 105. — Emprunté au Êa des Accads, 148. — Sens et son nom, 148. — Rôle de Nouah dans la légende diluvienne, 149. — Le vaisseau de Nouah, 149. Noum, dieu égyptien, 75, 93. Nouskou, dieu chaldéo-assyrien, 108. Oannès, dieu babylonien cité par les Grecs, 4, 105. Oie Nakak, qui a pond l'oeuf du monde, suivant les Egyptiens, 94. Or, son dieu chez les Accads, 163. Osiris, dieu égyptien, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 86, 89, 92, 95, 96. — Son cortège, 89. — Les assesseurs de son tribunal, 78, 96. — Ses noms mystiques, 92. — Type et fonction protecteur de tout vivant, 79, 80. — Assimilation des morts à Osiris, 80, 81. Osiris-Sap, 86. Oud, dieu du soleil chez les Accads, 17, 128, 159, 164, 224. — Le soleil diurne, 161, 164. — Identifié au Samas chaldéo-babylonien, 17, 115, 727. Oudouran, dieu susien, 321. Oulom, dieu phénicien, 122. Oumman, dieu susien, 319* 321. Oum-Ouroukj

surnom de la déesse Belit, 106. Ounnefer, surnom de TOsiris égyptien, 78. Ouranos, dieu des anciens Grecs, 122. Ouroukou, spectre malfaisant des Accads, 3, 9, 35. Qusou, dieu chaldéo-babylonien, 110. Oustour, génie chaldéo-assyrien, 112. Outouq, classe de démons chez les Accads, 23, 24, 25, 29, 34, 42, 172, 176. Outouq favorable, 138. Pakou, nom accadien du dieu Nébo, 16, 127. Panidimri, dieu susien, 321. Paroles (les) mystérieuses et créatrices dans la mythologie finnoise, 223, 234. Partikira, dieu susien. 321. Peste, personnifiée par un démon chez les Accads, 34, U, 47. — Chez les Finnois, 233, 235. Phtah, dieu égyptien, 75, 93. Phthisie, personnifiée par un démon chez les Finnois, 233. Planètes, leurs dieux chez les Chaldéo^Assvriens, 107. Pleurésie, personnifiée par un démon chez les Fmnois, 233. Polga ou Pohjola. la demeure glacée des démons dans la mythologie finnoise, 220,223,230,231,233,335. Prostitution sacrée à Babylone et en Ghaldée, 4. Psychostasie égyptienne, 78. • Ra, dieu égyptien, 74, 77, 93. Rabiz. démon chaldéo-assyrien, 24 . Ragiba, dieu susien, 321 .

356 INDEX MYTHOLOGIQUE Rapganme, fantôme des Accads, 35. | Rapganmea, soecire des Âccads, 35. RapgaDmekbal) , vampire des Accads , 35. Rauta-rekbi, dieu des Fûmois, 226. Résurrection dans les idées des Chaidéens, 155. — Attribuée à Silik-moulou-khi, 175, 176. Revenants, dans les idées des Egyptiens, 83,84. Ria, déesse des Accads, 146. Roudra^ dieu des Védas, 119. Rous-bi-sakh , esprit favorable des Accads, 129, 160. Sæculum, traduction latine du dieu phénicien Oulom, 122. Sala, déesse chaldéo- babylonienne, 107. Samas, dieu chaldéo-assyhen, 17,40,61, 106, 107, 109, 115, 121, 127, 297, 321. Samdan, surnom du dieu Adar, 108. Samila, dieu chaldéo-babylonien, 110. Sap, surnom du dieu égyptien Osiris, Sapak, dieu susien, 321. Sarrakh, dieu chaldéo-babylonien, 110. Satan, emprunté aux Russes par les populations sibériennes, 187. Savitri, dieu des Yédas, 119. Schajitân, démon des Baschkirs et des Kalmouks, 187. Schéôl des Hébreux, 35,154. Schou, dieu égyptien, 93. Seb, dieu égyptien, 94. Sed, génies chaldéo-assyriens, 23. — Leur fi^re de taureaux, 23. Seigneur infernal (le), dieu des Accads et des Ghaldéo-Babyloniens, 158. Seigneurs des dieux ^ au nombre de douze, chez les Ghaldéo-Bàbylonieos, Seraddi, dieu des Accads et des GhaldéoBabyloniens, 42, (M, 110, 158. Serpents, dieux-serpents chez les populations iouraniennes, 207. — Gnez les Accads, 207. — Angrômainyous prenant la forme d'un serpent dans le Zènd-Avesta, 208. — • Le serpent Azhi-Dahâka dans les légendes iraniennes, 208. Servant femelle, démon des Accads, 8, 36, 176. Séthou, dieu égyptien, 87. Set, dieu égyptien, 75, 76, 78, 85, 86, 87, 88, 89, 95, 96. — Son cortège, 89. Sibarro, dieu des Cissiens, 321. Signes du zodiaque, leurs dieux chez les Chaldéo-Babyloniens, 109. Sikhou, dieu des Gissiens, 321. Silagara, dieu susien, 321. Silik-moulou-khi , dieu des Accads, 9, 11, 18, 19,21, 22, 27, 39,41,45, 59, 60, 98, 150, 159, 171, 17i Son rôle de médiateur, 9, 18, 21, 27, 59, 98, 155, 174, 212. — Analogie de ce rôle avec celui de Mithra dans le mazdéisme, 177, 212. — Préside à la résurrection, 175, 176. — Assimilé plus tard au Mardouk de Babylone, 9, 18, 175; 176, 177. — Gette assimilation admise dans un hymne de la collection magique, 175. — Existence d*un dieu analogue à Silik-mouloukhi dans la religion des Prodo-Hèdes, 212. Simalia, dieu chaldéo-babylonien, 321. Sin, dieu chaldéo-assyrien, 16. 61, 106, 107, 109, 115, 127, 154, 296. — Personnifie la lune, 106 . -» Son caractère androgyne, 122. Sisitbrus, le Noé chaldéen, 149. Smou, forme du dieu égyptien Set, 78. Soleil, adoré comme dieu par les

Accads, 11, 46, 47, 54, 164, 165, 166, 167, 169, 174.— Dissipateur des démons et des sortilèges funestes, 54, i\$4. — Guérisseur de certaines malacUes, 166, 167, 224.— Le Soleil nocturne était pour les Accads un dieu particulier, 161. Soleil, dieu des Ghahléo-Assyrieos, vov. 3amas. — La plupart des dieux chaldéo-bab[^]loniens sont, à Torigine, des personmfications solaires, 120. — Le Soleil hivernal, distingué comme un dieu spécial, 61. Soleil dans la religion égyptienne, dont son adoration est la ba[^], 73-77. 85. •— Divinités fournies par ses diffoents aspects, 74-77. — Course du soleil, type de la destinée de rhonune, 78, 85. — Soleil infernal, 75. Soleil, adoré chez les Finnois, 224. — Guérisseur de certaines maladieBy 224. Souboulal, dieu chaldéo -babyloaien, 110. Soudoun, dieu susien, 321. Soumou, dieu des Gissiens, \$21 • Soumoud, dieu susien, 321. Sounqamsara, dieu susien, 321 . Source des eaux de vie, dans Veas chaldéo-babylonien[^] 155. Sousinka, dieu si Adoré sur quelc

INDEX MYTHOLOGIQUE 357 Soutekh, dieu des Pasteurs en Egypte, Succubes, dans les croyances chaldéennes, 8, 36, 42, 176. Suonetar, déesse des Finnois, 236. Suvetar, dieu des Finnois, 227. Tammuz, dieu syro-phénicien, 108, 120. Tamti, surnom de la déesse Belit, 106. Tapio, dieu des Finnois, 226. Tartak, dieu de la Ghaldée cité dans la Bible, 10 110. Tasmit, déesse chaldéo-babylonienne, 108. Taureaux ailés de la porte des enfers, 158. — Des palais assyriens, 23, 49, Tchémén, démon des Tchouvaches, 188. Telal, démon des Accads. 8, 17, 24, 29, 34, 52, 172, 176. — En forme de taureau, 52. Thian, dieu des Chinois primitifs, 154. Thraétaona, héros mythologique des légendes iraniennes, 208. Tigre, dieu de ce fleuve, 10, 110. Tiskhou, nom accadien de la déesse Istar, 16, 17, 27. Tonttu, esprit de lamaâson chez les Finnois, 225. Toum, dieu ^nrptio, 74, 86. Tourtak, dieu des Accads, 10, 110. Triades succesâves de la religion chaldéo-babylonienne, 104, 187. — Conception commune de ces triades, 107. Trimourti de Tlnde, 105. Trita, héros mythologique des Yédas, 208. Tuonela, Tenfer des Finnois, 230. Tuoni, déesse infernale des Finnois, 231. Typhon, traduction grecque du Set égyptien, 75. Ukko, dieu des Finnois, 221, 222, 237. — Sa parenté avec TAnna des Accads, 222. Un (le) dans la philosophie religieuse des Ghaldéens, 103, 104, 107. Unité fondamentale de Têtre divin dans la religion égyptienne, 72. — Dans la religion chaldéo-babylonienne, 102, 103. — Dans toutes les religions euphraticosyriennes, 117. «- Dualité Gen^ugale dans cette unité, 118. Vague de TOcéan, adorée comme une divinité chez les Accads, 169. Vampires, dans les idées des Accads, 8, 9, 35, 42, 172, 176. — Dans les idées égyptiennes. 83, 84. — Chez les Tchérémisses, 188. Yarouna, dieu des Védas, 119, 122. Vâyou, dieu des Védas, 168. Verbe (le) dans la religion chaldéo-babylonienne, 105. Vents malfaisants, leurs esprits chez les Accads, 3, 28, 48. — Vent de sudouest, son démon, 48. Vénus, 76. W'âinâmdinen, dieu des Finnois, 221, 222, 223, 233, 235. — Descend dans Tépo^ née aux proportions d'un héros, 221, 223, 236. — Dépositaire du secret des paroles suprêmes, 223, — Sa parenté avec le Éa des Accads, 222. Wesi-Hiisi, démon des Finnois, 231. Wipunen, géant de la mythologie finnoise, Wuonen-Walki, génies de la métallurgie chez les Fkmois, 227. Yazatas, génies du mazdéisme, 183, 198. Zarpanit, déesse chaldéo-babylonienne, 108, 115. Zeus, traduction grecque de Abounimazdâ du maidéane, 203. 23, dieu des Accads, 140, 158. Zodiaque, ses dieux chez les GhaldéoBabyloniens, 109. — Les douze

signes du zodiaque et les douze aventures de Tépépée nabylonienne
dMzdubar, 121. Zirvâna, personnage héroïque, 205. Zrvâna-akarana, le
temps sans bornes, source commune du bon et du mauvais principe dans le
mazdéisme de basse époque, 204, 205. — Dogme fondamental de l'hérésie
des Zarvûens, 204. — Ce personnage provient du magisme médical, 204.
— Il y représente un dieu de la vieille religion anté-iranienne, 205.

INDEX PHILOLOGIQUES I MOTS ACCADIENS EXPLIQUES

a, em, 142, 146. a-an^ pluie, 143. ab, vague, 150. ad (état emphatique adda), père, 249, 283, 317. ai, lune, 250. akkad^ pays montagneux, 271. — pays d'Accad, 274. akkadi, montagnards⁹ 271⁹ 285. akku, grand, 318. alalf destructeur, 24. — sorte de démon, 8, 15, 17, 24. alap (mot emprunté à Fassyrien), génie protecteur en forme de taureau, 23. amaiUu, foudre, 143. amar, cycle, 121. an (éU emph. anna), dieu, 15, 139, 283, 318, 323. — del, 140, 142, 144, 145. ana, nombre, remède, 39. anal, roi. 323. arniab, dieu, 318, 323. .anunna, ange, 127. Ottuntia-ge, anges terrestres, 127. âr, région, 249. dr, nez^ 249. arali, tombeau, 153. — enfer^ 142, 153, 154. â

INDEX MYTHOLOGIQUE 357 Soutekb, dieu des Pasteurs en Egypte, Succubes, dans les croyances chaldéennes, 8, 36, 42, 176. Suonetar, déesse des Finnois, 236. Suvetar, dieu des Finnois, 227. Tammuz, dieu syro-phénicien, 108, 120. Tamti, surnom de la déesse Belit, 106. Tapio, dieu des Finnois, 226. Tartak, dieu de la Gbaldée cité dans la Bible, 10, 110. Tasmit, déesse chaldéo - babylonienne, 108. Taureaux ailés de la porte des enfers, 158. — Des palais assyriens, 23, 49, Tchémén, démon des Tchouvaches, 188. Telal, démon des Accads. 8, 17, 24, 29, 34, 52, 172, 176. — En forme de taureau, 52. Tbian, dieu des Chinois primitifs, 154. Thraétaona, béros mythologique des légendes iraniennes, 208. Tigre, dieu de ce fleuve, 10, 110. Tiskhou, nom accadien de la déesse Isttr, 16, 17, 27. Tonttu, esprit de la maison chez les Finnois^ 225. Toun, dieu ^nrptio, 74, 86. Tourtak, ^u des Accads, 10, 110. Triades successives de la religion chaldéo-babylonienne, 104, 167. — Co:ception commune de ces triades, 107. Trimourti de rinde, 105. Trita, héros mythologique des Yédas, 208. Tuonela, Tenfer des Finnois, 230. Tnoni, déesse infernale des Fhuiois, 231. Typhon, traduction grecque du Set égyptien, 75. UUlo, dieu des Finnois, 221, 222, 237. — Sa parenté avec TAmia des Accads, Un (le) dans la philosophie religieuse des Chaldéens, 108, 104. 107. Unité fondamentale de Fête divin dans la religion égyptienne, 72. — Dans la religion chaldéo-babylonienne, 102, 103. — Dans toutes les religions égyptiennes, 117. — Doafité cojnfnée dans cette unité, 118. Vague de TOcéan, adorée comme une divinité chez les Accads, 169. Vampires, dans les idées des Accads, 8, 9, 35, 42, 172, 176. — Dans les idées égyptiennes. 83, 84. — Chez les Tchérémisses, 188. Varouna, dieu des Vêdas, 119, 122. Vâyou, dieu des Vêdas, 168. Verbe (le) dans la religion chaldéo-babylonienne, 105. Vents malfaisants, leurs esprits chez les Accads, 3, 28, 48. — Vent de sudouest, son démon, 48. Vénus, 76. Wainamdinen, dieu des Finnois, 221, 222, 223, 233, 235. - Descend dans Tépogée aux proportions d'un béros, 221, 223, 236. — Dépositaire du secret des paroles suprêmes, 223, — Sa parenté avec le Êa des Accads, 222. Wesi-Hiisi, démon des Finnois, 231. Wipunen, géant de la mythologie finnoise, 223. Wuonen-Wâlki, génies de la métallurgie chez les Finnois, 227. Yazatas, génies du mazdéisme. 183, 198. Zarpanit, déesse chaldéo-babylonienne, 108, 115. Zeos, traduction grecque de rAhoofamazdâ du mazdéisme, 203. 23, dieu des Accads, 140, 158. Zodiaque, ses dieux chez les Chaldéo-Babyloniens, 109. — Les douze lignes du zodiaque et les douze

aventures de répopée Babylonienne d'Izdubar, 121 . Zrvâna, personnage
héroïque, 205. Zrvâna-akarana, le temps sans bornes, source commune du
bon et du mauvais principe dans le mazdéisme de basse époque, 204, 205.
— Dogme fondamental de l'hérésie des Zorastriens, 204. —
CapersonnatprfmrkntdomagiMM médique, 204. — Il y représente on din de
la vieille religion anté-iraniennM, 205. iik.

360 INDEX PHILOLOGIQUES ... na..., pronom régime direct de la 3* persomie, incorpore au*Yerbe, 262. nab, lumière, 249. namtar, peste, 34. ... nan nin ..., pronom régime indirect ae la S^ personne, incorporé au verbe, 262. negab, portier, 156. nene, mère, 250. ... nene, pronom affixe de la 2^ personne du pluriel, 255. nirriy être élevé. 250. nin, seigneur. 129, 140, 150,153. — dame, 10. nti, non, 153, 256,318. nutil (et. em^, ' nutilla) , incomplet, 246. pal, temps, année, 317. pal, elaive, 249. par (et. emph. patra), jour, 284. pi, oreille, ^49, 317. pih oreille, 249, 317. quty présenter, peser, 317. »,ra, postposition du cas datif, 248. ... ra, ..., particule indiquant le sens réciproque et coopératif ims la conjugaison des verbes, 256, 317. rak, vulve, femelle, 323. rapganmey fantôme, 35. rapganmeay spectre, 35. rapganmekhaht vampire, 35. rte, couler, 146. ru, bâtir, 262. rtun, homme, 250, 318. rus, choc, 129. sa, champ, 249. saaba, talisman, 41. sakh, heureux, propice, de bon augure, sal, vulve, 249. sam, prix, 245, 246. Sam, donner, 318. 8i. œil, 249. sibir, couper, moissonner, 318. «i/, poser, 318. silik, disposer, 174. 9ir, lumière, 245. sisna, sept, 250. 8Uy main, 283. 8Û, rassembler, contraindre, 15. sudf étendre, 318. sumerif les gens (du bord) du fleuve, 271. 8*a, cinq, 250. «'t, corne, 140, 249. si, voir, 318. ... ^a, postposition du cas locatif, 245, 253,316. ... tan,,. y particule formative du causatif dans les verbes, 255. taq, pierre, 245, 250. taq guk, lapis-lazuli, 245. taq sir g al, albâtre, 245. taq %akur, marbre, 245. tavy juger, 318. telal, sorte de démon, 8, 17, 24, 52. m, iicir, compléter, 249. til (et. emph. tilla), complet, 245. tuq, avoir, 260. tur, fils, 250, 283, 318. — chef, 250. tur, passer, franchir, 318. ub, région, district, 318. ud, soleil, 250, 284, 318. ungal, roi, 274. ur, fondement, 142. — le nadir, 142. ttftt, ville, 318. uru, mâle, 249. urud, cuivre, 228, 249. uruku, sorte de spectre, 3, 9, 35. usar, rivâge, 249. utuki, soleil, 121 . fituq, démon (favorable oo mauvais), 23, 24, 25, 138. %akur, brillant, 245. ai, esprit, 139, 140, 144, 145. Mda, qui est à droite, favondde, de lion augure, 129, 140. ...Mi, pronom affixe de la 2* personne do smgmier, 254. %uab, abîme des eaux, océan, 143, i4é. ... AunenCf pronom afQxe de la 2* personne du pluriel, 255. 1 i

n MOTS PROTO-MÉDIQUES BXPLIQXTiS aakt et, aussi «
 323. adda, père, 317. ani, non, 318. armap, dieu, 318. 08, cnant, hymne,
 318. aUva (postposé), à rintérienr de, 316. a^ii, père, 317. 5a^tuer,
 combattre, 317. hatin, district, 317. btb, seréYolter, se séparer, 317.
 beulgi,ssnée,Sn, dasmrud, peuple, 317. dassurudmas, l'ensemble du peuple,
 31 7. duva, devenir, 318. eva, maison, palais, 317. emidu, oilever, 317.
 farrur, rassemblement, réunion d^hommes, 318. farsatanika^ très-vaste,
 317. Oeft», ikU (postp.), dans, vers, 262, 816. &Mi,818. av 1 iase.tt5,311.
 818. karra, cheval, 318. * kata, lieu, 317. /fin^iA;, terre, 318. ku, roi, 317.
 kumas, royauté, 317. kuras, montagne, 318. kut, apporter, présenter, 318.
 kutta, aussi, également, 318. mar (postp.), à partir de, depuis, 316 « 318.
 maras, chemin, 318. mi, pronom possessif affixe de la première personne,
 25i. na, postposition du génitif, 253, 316. nisgt, protéger, 323. péri, oreille,
 317. rtift, homme, 318. sàbarrukim, bataille, massacre, 318. sakri, fils, 317.
 323. satanika, étendu, 317, 318. sera, poser, 318. fini, donner, 318. à'unkuk,
 roi, 323. f%«, T(nr, 818. S4

362 INDEX PHILOLOGIQUES tor, fils, 317. 318. tofttf, rétribution, jusUee (iistributiTe,318. tippi, table, inscription, 317, 318. umaima» , ensemble d'une inscriotion (composée de plusieurs tables), 31d. HH, dire, appeler, 318. tiiki^ mensonge, 317. tilkimma», fausseté, 317. iuriy depuis, 318. ttfH^rt?age,318. vkkuj grand, 318. up, i4lte, 318. va (postp.), dans, 316. vurun, terre, pays, 318. %auvin^ ombre, protection, 318. III

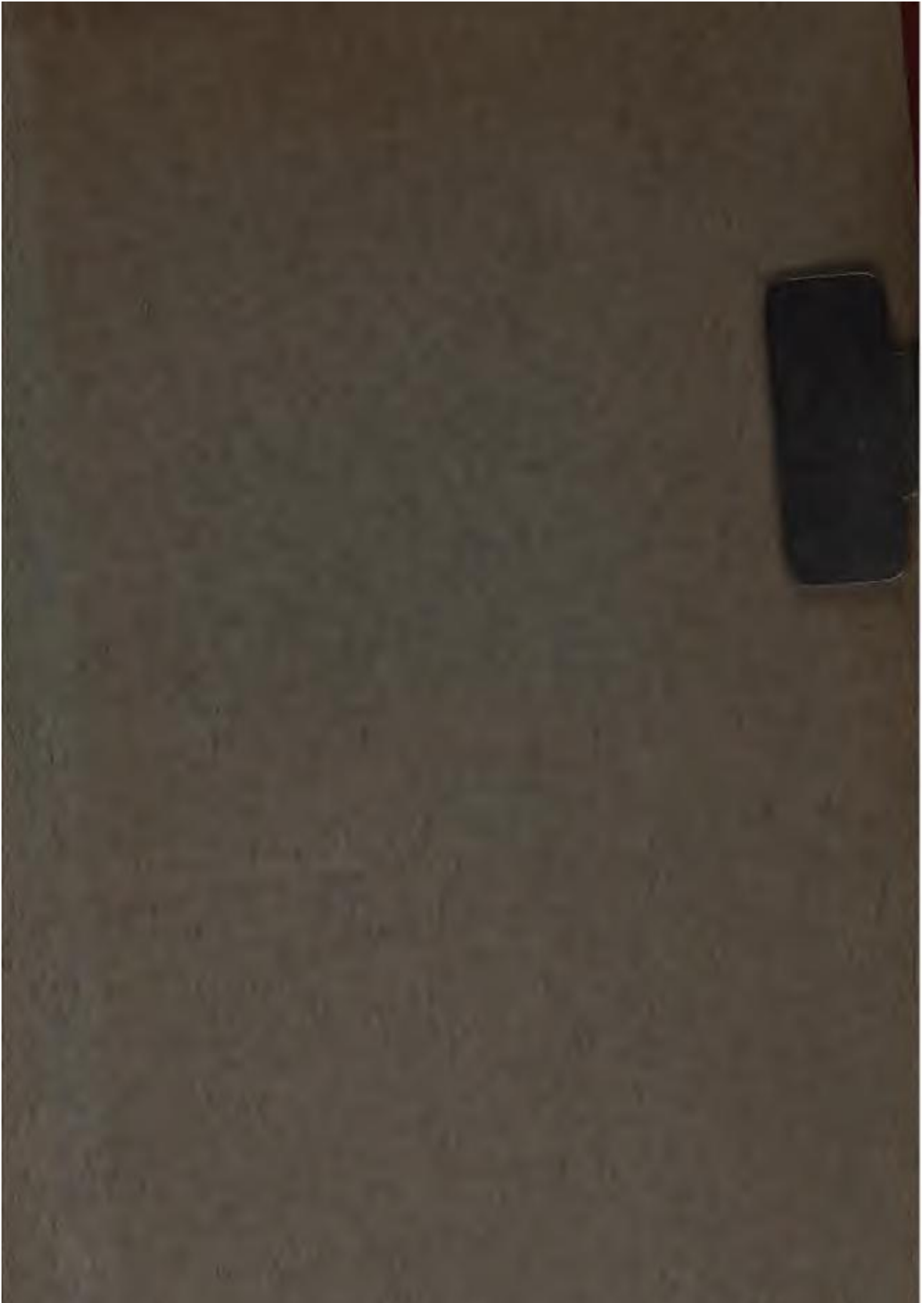
MOTS SUSIENS EXPLIQUAS ooft, et. aussi, 323. an, dieu, 323. anin, roi, 323. annap, dieu, 323. buma, loi, 323. aik, puissant, 322. 323. hadar (dialecte cissien), adoration, 321. khal, grand, 323. kit, soleil, 323. hudhur, adoration, 321, 323. kmihj recteur, 323. libak, fort, vaillant, 322, 323. meli, homme, 323. nagi^ niga, protéger, 321, 323. na%i, seigneur, auguste, 323. nim^ (dialecte cissienj, protéger, 321. raga, ragas, créer, 323. «aK,fik, 323. 8U9inakj Susien, 322. «'tmfti. empire, 322,323. 8'unkik, souverain, 322, 323. ua, maison, 323.

IV EXPRESSIONS ASSYRIENNES EXPLIQUÉES avxdru, vampire, 35. alap, génie protecteur en forme de taureau, 23. alu, sorte de démon, 24. amanu, amen, 15. apsu, abîme des eaux, 103. ardat, servant femelle, démon familier, 36. asakkUy fièvre, 3i. auv kinuv, l'être existant, 103. ekim, sorte de démon, 24. gallUy sorte de démon, 24, 52. gutium, tribus confuses, hordes, 274. labartu, fantôme, 35. labasu^ spectre, 35. lamas, génie protecteur, 23. m, démon incubé, 36. Ulitt démon succube, 37. mamit, talisman, 41. mat'ki'nakirj le Pays immuable, Tenfer. 158. minUf nombre, remède, 39. nirgallu, génie protecteur en forme de lion ailé, 23. rabi^j tendeur de pièges, sorte de démon, 24. iedj génie, 23. tanUiy mer, 103. utukku (mot d'origine accadienne), démon, 23. FIN DES TABLES Paris. — Imp. GAUTMÉR-VILLAIIS, 55, quai des Grands-Augustins. — 2045-74.

The text on this page is estimated to be only 4.25% accurate

DU MÊME AUTEUR ManufJ d'Juttoit* uuitmt dt I0nmt,&
Édition, Paris, Alla» d'hiiteir» anciannc de VOrimt, PiriB, 16C9, gr. in^...,
Btaii lur un ieeiiment rnoilitniacijue chaîim, d à ectte oeca» sion titr le
tyilEinii mrlAqyâ de ial^hne, Puia, ISUfl, Suai (ur la frofagoHon dt
Valfhabt yhéniden dam TancttH monife, P«rH,ian!-1873. gr-in-S. 1. 1 b* t.
II. l^iïïf.... Lit Prmiiret Cwittitation*. atvdri d'JiiftPlre et d'arehéet^gk.
Archéologie prûtiîa torique, Tigys^, Cbaldâe et Âsayiie, Phëoioio, Peria,
1874, B vol. in-8 Sitai de commanJarrc dei fiagaitnti «amtDjjonifi»! lif
Bi:ro\$t d'aprbe lei textes cun^forinâa ut iw monumente de fart uiatîqne,
Paris, 1679, io-B iÉpimé) Premier Ximoire de mySbalegie c«inJiarrii.fiuD.
La légende deSémiramis, Bruiella, 1S73, iii-4 Ltltraî aiayrialogi^Mi ri
«jiigrayhiquai sur i'hiatoire et IOb anUquitéi de l'Asie Bnli^rieuie, Paris,
1871-167S, 3 toL in-i. SM>* ac0itdwnn(9, tome I (comprenant ^
grammaire), P*> ri», 1673, 3 parties, iB-4 Choîs de tiatei inmiifùana •atditê
ou iitcûmpltt»ment ptihlti» fuÉ^u'à cejimr, Paris, 1K73, in-4, fasc, I Le
t>flu}t et VSfoptt hiihylanifunn, Paris, 1873, tr. in-S :^il Piiiii. — loiji.
CiuiUliut-Villa», qiuï du GraiiU-AljiuUni, 5S.





The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

fs